



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

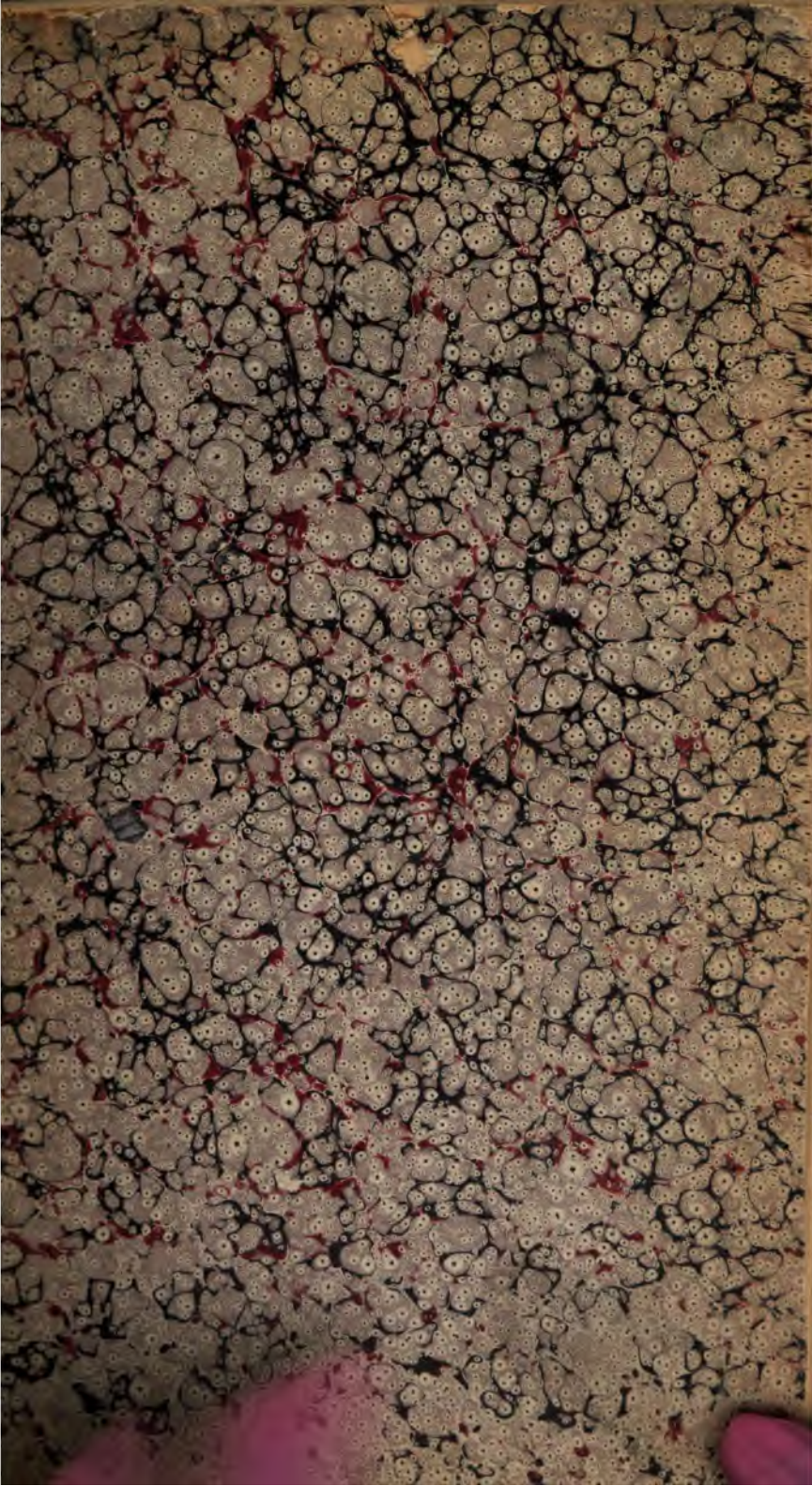
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





2. Voir la Bibliographie Catholique, t. 7, p. 372



BEYROUT ET LE LIBAN

RELATION

D'UN SÉJOUR DE PLUSIEURS ANNÉES

DANS CE PAYS

Par M. Henri GUYS,

Ancien Consul de France, Officier de la Légion-d'Honneur et du Sauveur de Grèce,
Chevalier du Saint-Sépulcre de Jérusalem et de saint Grégoire-le-Grand,
décoré des ordres en diamants du Lion et Soleil de Perse, et du Nitchan Ifthar de Turquie.

précédée d'une

LETTRE DE M. FOUJOULAT.

TOME PREMIER.

PARIS.

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS,

— GOMON, ÉDITEUR —

QUAI MALAQUAIS, N. 45.

1850.

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie.
rue Garancière, 5, derrière Saint-Sulpice.

Ott. 3615.9 (1)

Mar. 1907
No. 1
1000

ges de vingt ans, et enfin ce Liban avec ses étonnantes vallées et ses cèdres antiques, avec ses couvents, ses princes, ses peuples et leur dramatique histoire. Quand je quittai Beyrout et le Liban, en 1831, cette contrée jouissait d'un repos et d'une indépendance qu'elle a perdus; la Montagne était encore un asile inviolable; la tyrannie des bords du Nil, qu'on a prise en France pour de la civilisation, n'avait point encore sauté à la gorge de l'infortuné Maronite, et le mauvais génie turc, aidé du génie Britannique, n'avait pas horriblement achevé l'œuvre égyptienne. L'histoire du Liban, depuis quinze ans, a été une tristesse dans ma vie. Les vieux parchemins, marqués du sceau de nos rois, n'ont pu défendre la Montagne, de même que l'épée de Godefroy, gardée dans le couvent du saint Sépulcre, n'a pu protéger les pères latins de Jérusalem. Vous parlez avec une extrême réserve, Monsieur, de tant de regrettables événements qui se sont accomplis; vous avez pensé que le respect et la soumission étaient les devoirs d'un agent du gouvernement.

» Votre *Relation*, Monsieur, abonde en traits de mœurs, en curieux détails, en appréciations piquantes, en documents de toute nature; vous nous peignez les usages, le caractère, l'esprit, la vie morale des peuples au milieu desquels vous avez si longtemps vécu. Vous racontez et vous jugez avec l'expérience d'un homme du pays, mais avec la supériorité d'un européen qui regarde des hauteurs de la civilisation chrétienne. Le voyageur qui veut parcourir la Syrie, utilement et commodément, prendra votre livre pour guide; le commerçant qui veut y faire des affaires, s'inspirera de vos conseils et mettra à profit vos renseignements; nos consuls

III

de Syrie y apprendront leurs droits et leurs devoirs : enfin les auteurs de *Voyages en Syrie*, qui tiendront à rectifier leurs erreurs ou à compléter leurs études, consulteront votre travail avec le plus grand fruit. Votre œuvre n'est pas le coup d'œil d'un homme qui passe ; c'est le produit de quarante ans d'observations, observations de mœurs, de politique et d'archéologie. Vous ne vous adressez pas aux hommes de poésie, mais aux hommes positifs ; votre imagination c'est l'exactitude. On ne cherchera pas dans votre livre l'éclat du style, la magnificence des descriptions ; à Beyrout, à Alep, on est trop loin de l'Académie pour qu'on s'y préoccupe de l'élégance de la forme ; mais on cherchera et on trouvera dans cette *Relation* une allure familière qui a du charme, beaucoup de franchise, beaucoup de naturel ; votre livre vous fera honneur ; il sera un monument durable de votre long séjour en Syrie, et votre nom, déjà connu par de bons et loyaux services rendus à l'Etat, y gagnera de la renommée.

» Croyez, Monsieur, au bonheur que j'ai à vous écrire ces lignes, et à tout le bon souvenir que je garde de votre hospitalité au pied du Liban.

» **POUJOULAT.**

» Ecouen, près Paris, 25 août 1846. »



PRÉFACE

Je me suis décidé à mettre en ordre des notes , dont la première date du commencement de mon séjour à Beyrout ; je sens que c'est un peu tard , car Beyrout et le Liban n'excitent plus aujourd'hui l'attention publique comme au moment où d'importants événements s'y accomplissaient. Cependant, ma relation étant descriptive , historique , statistique et morale plutôt que politique, j'ai pensé qu'elle appartiendrait à tous les temps. Elle est, au reste, si variée, par les sujets que j'y ai traités, que je crois

l'avoir rendue propre aux différentes classes de lecteurs ; même à celle qui cherche dans un livre nouveau un moyen de distraction plutôt qu'un sujet d'instruction. Toutefois, j'ai eu pour but principal d'éclairer les personnes que l'amour des voyages peut encore conduire en Syrie. C'est pour ces futurs voyageurs que je consigne ici quelques avis.

Un voyageur ne doit point compter sur les ressources de ces pays ci, mais bien se pourvoir de tout son nécessaire, s'il veut visiter la Syrie avec quelque agrément, ou, pour mieux dire, avec le moins de désagrément possible.

On n'y a que des montures pour le transport des personnes d'un lieu à un autre et encore ne sont-elles pas toujours bonnes. Les selles turques étant d'ailleurs fort incommodes, le voyageur devra avoir la sienne avec lui, et se munir de croupière, ventrière et arçons garnis de bons pistolets. Il est rare, à la vérité, qu'on fasse usage des armes, mais ce sont ces armes mêmes qui vous donnent la sécurité.

Les malles, étuis de chapeau, de parapluie, sac de nuit et sacoches doivent être recouverts d'une toile

cirée ou enduite d'un corps gras qui ne permette pas les égratignures des ronces et rochers sur lesquels se frottent souvent les charges en passant dans des endroits étroits, en même temps qu'elle les garantirait de l'eau.

Un lit portatif est de rigueur pour ne pas être obligé de coucher sur le sol et pour éviter la poussière, l'humidité, les puces et autres insectes, parmi lesquels il en est de malfaisants, même de dangereux : ces derniers insectes se trouvent dans les ruines ou vieilles masures. Une moustiquière adaptée au lit ne serait pas de trop, attendu la quantité de moustiques que l'on rencontre dans certains endroits.

Le manteau avec capuchon, et le garde crotte en étoffe imperméable, sont de nécessité.

Quelques ustensiles pour faire la cuisine, ainsi qu'un couvert complet, une cafetière à l'esprit de vin, un bougeoir et une infinité d'autres objets sont à régler d'après le goût des personnes.

Je n'ai point trouvé, quant à moi, qu'il y eût une meilleure manière de voyager qu'en se faisant suivre

de tout ce qui est rigoureusement nécessaire, en commençant par une tente.

Alors on ne descend jamais dans les villages. On s'établit à la meilleure place, et ordinairement c'est dans un jardin voisin d'une source ou d'une rivière. Là, on n'est pas exposé aux inconvénients des maisons malpropres ; on l'est moins à la fatigante inspection des badauds ; on n'a rien à donner à personne, et on ne contracte point d'obligations. On vit d'ailleurs entièrement à son goût, puisque le domestique ne fait que ce qu'on lui commande.

Dans le Liban, il n'est point de restaurants, de maisons garnies, même d'auberges, et les boutiques qu'on nomme des cafés sont pourvues de tout, selon le dire de ceux qui les tiennent ; et, au fait, elles ne peuvent fournir que des olives, du pain, quelquefois du fromage blanc, et pour boisson, de l'eau-de-vie ; rarement du vin.

La manière de voyager de ces pays ci n'a pas le confortable de la manière européenne, bien s'en faut, mais les haltes sont ici accompagnées de plus d'agrément, surtout pendant huit à neuf mois de

l'année. Elles nous rappellent les temps primitifs où l'on était d'autant plus heureux qu'on était près de la nature. Le bonheur, on le doit aujourd'hui à un bon compagnon, et c'est la plus grande indispensabilité du voyageur en Orient.

Je me rappelle ces vers de Delille (1) :

. Les arbres parlent peu,
Dit le bon Lafontaine, et ce qu'un bois m'inspire
Je veux à mes côtés trouver à qui le dire.

Mon chapitre XXXI donnera une idée des maisons arabes et des *commodités* qu'on peut s'en promettre.

Je conseille toutefois au voyageur qui n'aurait pas de tente et ne serait pas muni d'une lettre de recommandation, de se faire conduire chez le curé de l'endroit, parce que c'est ordinairement la maison la plus propre ou, pour parler plus exactement, la moins sale. L'avantage que l'on a aussi en faisant ce choix, c'est qu'on paie toujours sa dépense; car un

(1) L'homme des champs. Chant III.

[REDACTED]

courrais risque de devenir fatigant , ennuyeux sans avoir, peut-être, aucune chance d'intéresser. Beaucoup de mes devanciers n'ont pu voir les objets qu'ils ont décrits, qu'en courant; ou bien, ils se sont trop fiés aux personnes par eux consultées, et ces deux raisons doivent les faire excuser. Reconnaisant toutefois qu'ils ont été fort exacts sur d'autres points, je me suis plu à les citer; je me suis attaché même à rapporter leurs propres idées plutôt que de chercher à les exprimer en d'autres termes, et de me donner le mérite que j'ai voulu leur laisser. J'ai fait ce sacrifice d'amour-propre dans la pensée aussi que je donnerais à la citation dont je me servais l'appui de mon témoignage: tout faible qu'il peut être, il n'en compte pas moins à cause de ma connaissance du pays. J'ai considéré que c'était une espèce de confirmation ajoutée à l'assertion rapportée, une corroboration de l'opinion énoncée par un autre.

Je crois devoir avertir pareillement le lecteur que la différence qu'il trouvera dans les rapports des valeurs en piastres représentées en France, provient des variations du change aux diverses époques; ces variations sont causées elles-mêmes par l'altération

continuelle des monnaies turques qui font élever les cours des monnaies européennes, et par conséquent le prix du papier payable en ces dernières espèces.

J'aurais pu offrir au public des dessins et des inscriptions que j'ai pris soin de recueillir ; j'ai des matériaux tout neufs et complets pour une carte du Liban ; j'espère que plus tard il me sera donné de mettre au jour ces divers compléments de ma Relation.

RELATION
D'UN
SÉJOUR DE PLUSIEURS ANNÉES
A
BEYROUT ET LE LIBAN

CHAPITRE I^{ER}.

Plan de l'ouvrage; esquisse de l'histoire de Beyrouth.

On exige, assez généralement, d'un voyageur qu'il décrive, avec quelques détails, le pays dont il entreprend de parler, pour faire connaître les principaux traits de son histoire, et c'est la marche qu'il doit suivre surtout, lorsque, ne pouvant ou ne voulant pas beaucoup courir, il est obligé de se circonscrire dans un espace donné où, d'un point culminant, il aperçoit, pour ainsi dire, tous les objets qui doivent faire le sujet de ses observations et aux-

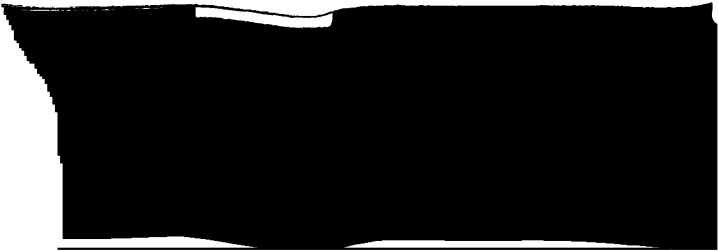
quels il donnera séparément la couleur qui est propre à chacun d'eux.

Je crois qu'on devrait multiplier ces sortes de relations partielles, parce qu'elles contiendraient tout ce qu'il est utile de savoir d'un lieu, d'une contrée, sous les différents rapports qu'on a coutume de les envisager.

Si mon exemple était suivi, on finirait par bien connaître les pays lointains, et ceux qui voyageraient avec la relation formée de la réunion de toutes les descriptions partielles, régleraient mieux leurs itinéraires et se porteraient là où ils auraient quelque chose à voir, chacun selon ses goûts ou selon le but qui le fait voyager.

N'en agit-on pas ainsi, au surplus, lorsqu'on veut dresser la carte d'un pays? on en fait des relevés partiels pour les employer ensuite à la composition générale qui, par ce moyen, devient aussi exacte, aussi complète que possible.

J'ai vu plusieurs savants et amateurs *courir* la Syrie, puisqu'ils la voyaient tous en quinze jours, et publier ensuite leurs relations d'après des idées puisées dans les bibliothèques ou empruntées aux conversations des hôtes qu'ils avaient eus sur leur route, route battue par leurs devanciers, passant ainsi à droite ou à gauche de monuments, de lieux, de sites qu'ils eussent eu quelque plaisir à voir.



C'est ce motif qui, pendant les nombreuses années de mon séjour en Syrie, m'a porté à rectifier, sous quelques rapports, la marche habituelle des touristes; je portais leur attention sur des objets intéressants dont l'existence leur était inconnue: cependant tous n'ont pas cherché ce que je leur indiquais, et plusieurs en ont parlé par ouï dire.

Connaissant toute la Syrie et ayant lu la plupart des ouvrages qui ont été publiés sur cette province, j'aurais bien des erreurs à relever, mais n'écrivant que pour satisfaire à des instances amicales, et à cause de l'espoir qu'on m'a fait entrevoir d'intéresser le public, je ne veux point m'attacher à relever les fautes d'autrui, d'autant plus que j'ai moi-même besoin de beaucoup d'indulgence.

Le lecteur s'apercevra bien que je suis en contradiction avec quelques voyageurs sur des objets qu'ils ont jugés à la légère ou sur la foi d'autrui.

Je n'avance rien, quant à moi, que je n'aie vu de mes yeux ou qui n'ait été, au préalable, le sujet d'une mûre attention.

L'origine de Beyrout s'est perdue, comme bien des faits historiques, dans la nuit des temps (1), et si ce n'était quelques fragments d'écrits parvenus jus-

(1) Voyez le chapitre xxii pour ce qu'on a pu recueillir encore de l'histoire de Beyrout.

qu'à nous, il faudrait faire partir presque toutes les époques anciennes du même point.

Faute de renseignements détaillés, contentons-nous de dire avec les auteurs chrétiens, que la ville fut fondée par Gersé, cinquième fils de Cléon, sous le nom de Gériss(1), et d'après les auteurs païens, que ce fut Beroé, femme d'Ogygès, qui l'appela *Béroutos*.

Cette ville que son importance rendait la rivale de Tyr et de Sidon a été citée par Strabon, Ptolomée.

Le P. Besson(2) dit que ses habitants avaient une grande bourgeoisie ; qu'elle fut embellie par Hérode, enrichie de portiques, de théâtres, d'amphithéâtres, de bains et de plusieurs magnifiques bâtiments par le roi Agrippa ; qu'elle est délicieuse en ses jardins pour la beauté de ses plaines, situées sur les bords de la mer.

Sous les empereurs romains, Beyrout, appelée *Julia*, était devenue l'école de jurisprudence la plus vaste de l'Orient, au point que Justinien donna le nom de mère et nourrice des lois (3).

Lors de la rédaction des fameuses Pandectes

(1) *Audicomius* au rapport de *F. S. Quaresimo*, Hist. Th. Terræ Sanctæ Elucidatio, tom. II, p. 909.

(2) La Syrie Sainte, p. 33.

(3) Moreri, Dict. historique, I. 329.

Beyrouth fournit les deux plus célèbres jurisconsultes de l'époque, Dorothée et Anatole, qui travaillèrent à former ce code, base de toutes les législations modernes.

L'auteur des Lettres sur la Palestine (1) dit avoir des raisons suffisantes pour faire remonter la création de cette école à une date antérieure au règne de Dioclétien, c'est à dire vers le n^e siècle.

Trois cents ans plus tard, elle était d'une telle importance que l'évêque de Beyrouth, assistant au concile de Chalcédoine, y prit le titre de Métropolitain (2).

En 448, un concile y fut assemblé.

Les croisés s'en emparèrent en 1110.

Retombée entre les mains des Musulmans; elle fut entièrement détruite, et, d'après l'historien des croisades (3), *on bouleversa jusqu'au sol qu'avaient foulé les Chrétiens; leurs maisons, leurs temples, les monuments de leur industrie, de leur piété et de leur valeur, tout fut condamné à périr avec eux par le fer et par l'incendie.*

Cependant la principale mosquée de Beyrouth est

(1) Aubert de Vitry.

(2) Moreri. Dict. hist.

(3) Tom. V, p. 195.

l'ouvrage des croisés, et M. Poujoulat, compagnon de voyage de M. Michaud et son digne émule, a reconnu que c'était la même église que les défenseurs de la croix avaient dédiée à saint Jean (1).

Les tours qui y existaient encore, en assez bon état, avant l'attaque des Anglo-Autrichiens, étaient sans doute un souvenir des croisades.

Selon M. Michaud (2), les provinces musulmanes de la Syrie reconnaissaient Beyrout pour leur capitale, et c'est dans ses murs que les émirs et les princes, qui se disputaient les villes du voisinage, venaient étaler la pompe de leur couronnement.

On connaît l'histoire moderne de Beyrout; il serait sans intérêt de rapporter ici ce qui a trait aux événements auxquels furent mêlés Fakhreddin, Daher et Dgezzar.

Disons seulement que ce fut ce dernier pacha, de sanguinaire mémoire, qui en dépouilla définitivement les princes Druses, et qu'en cessant d'être la résidence des émirs du Liban, auxquels elle était apanagée, Beyrout ne fut plus qu'une ville très secondaire.

Ce fut chez l'émir Joussef Chehab qu'Ahmed

(1) Correspondance d'Orient, tom. VI, p. 125.

(2) Histoire des Croisades, tom. III, p. 35.

Dgezzar se réfugia après avoir fui l'Égypte, et quoique le prince l'accueillit parfaitement, puisqu'il l'envoya à Beyrout en qualité de mutsellem, il conçut le projet de s'emparer de cette ville, qu'il fortifia ; étant devenu plus tard pacha d'Acre , il appela, comme on le verra par la suite, son bienfaiteur auprès de lui et, aussitôt qu'il fut en son pouvoir, il le fit étrangler.

Il est vrai que la Porte, jalouse de l'importance que Beyrout eût pu acquérir par son mouillage, ses produits et le bien-être de ses habitants, lui refusa les avantages d'une douane ; elle obligeait ainsi les navires à ne fréquenter que les ports de Seyde et de Tripoli qui étaient le siège des principaux établissements commerciaux de la côte ; mais du moment que le commerce a été libre, on a abandonné les autres échelles pour Beyrout : on doit considérer cette ville comme le point le plus avantageux pour les principaux postes diplomatiques et pour les comptoirs commerciaux de la Syrie.

La réintégration, sous le pouvoir immédiat du grand-seigneur, eut lieu en 1787.

CHAPITRE II.

Importance commerciale de Beyrout; causes qui l'ont amenée.

L'importance de Beyrout, comme ville commerçante, ne date que d'une trentaine d'années. Je l'ai vue en 1808 et 1810, et je puis attester qu'il s'y faisait bien peu d'affaires. J'y revins en 1824 et, ne l'ayant quittée qu'en 1838, j'ai pu suivre sa progression dans cette période de quatorze ans, qui a été la véritable époque du développement de l'industrie et de l'accroissement de la fortune de ses habitants.

Cette ville n'est cependant que la quatrième de la Syrie, sous le rapport de la population; elle est inférieure à Tripoli qui prend rang après Damas et Alep. Le nombre de ses habitants ne doit point s'élever au delà de 43,500 individus, composés de 7,000 Musulmans, 4,000 Grecs, 4,500 Maronites, 4,200 catholiques Grecs, 800 Idolâtres (Zghets)

et Druses, 400 Arméniens et Syriens catholiques ,
200 Juifs, 400 Européens.

Plusieurs causes ont contribué à faire de Beyrout le point le plus important de la côte : sa position centrale , sa proximité de Damas, la belle qualité de ses soies, la bonté de sa rade. Je dirai cependant que la raison la plus péremptoire a été son voisinage de la montagne par l'influence que les princes, ses anciens gouverneurs, y avaient conservée.

Il y a vingt ans, les négociants du pays, Musulmans ou Chrétiens, ne pouvaient faire le commerce qu'à la dérobée ; il ne leur était pas permis de se fixer nulle part d'une manière définitive ; ils vivaient au jour le jour, dans une parfaite obscurité et la continuelle appréhension des événements.

Sous l'empire des lois, la médiocrité n'exclut pas le luxe, et sous l'empire du despotisme les richesses mêmes condamnent leurs possesseurs, non seulement aux privations, mais aussi à la crainte qu'elles attirent.

Beyrout offrit donc des avantages que nulle autre échelle ne présentait pendant les proscriptions et spoliations de Dgezzar, renouvelées, pour les fortes contributions seulement, par Abdallah pacha qui s'attira le juste courroux du grand-seigneur.

Abdallah se laissait beaucoup aller aux inspirations de son esprit rapace et de ses mauvais conseillers ; mais il n'était pas du tout sanguinaire. On le vit quelquefois revenir sur d'injustes mesures. D'après l'étude que j'ai faite de son caractère, je puis dire que si Abdallah avait eu , auprès de lui , un ami , il aurait fait regretter son gouvernement.

Sa grâce lui coûta 16,000 bourses , environ cinq millions de francs , somme exorbitante à laquelle devait être ajoutée la valeur des riches cadeaux faits à Méhémet-Ali pour sa médiation.

L'obligation de payer fit inventer les moyens d'amasser. Des extorsions , des avanies de toutes espèces procurèrent de grandes sommes au trésor d'Acre et firent désertir les villes.

Les habitants de la Syrie s'étaient enrichis sous le gouvernement paternel de Soliman Pacha , successeur de Dgezzar , et qui dura de 1806 à 1820 ; ce gouvernement fut comme une longue faveur dont les peuples avaient besoin pour réparer de profondes misères et cicatriser de grandes plaies.

Grâce à une vie passée à la campagne , c'est à dire dans les jardins situés autour de la ville , chaque habitant de Beyrout , dont le léger bagage représentait une situation incertaine et précaire , pouvait changer de domination , en se réfugiant à la

montagne ; les pachas n'avaient pu encore enlever au Liban son vieux privilège de donner asile aux fugitifs et aux opprimés.

Cela était d'autant plus facile que l'autorité du Mutsellem de Beyrout ne s'étendait pas au delà du bois de pins et de la rivière , espace qu'on pouvait franchir en moins d'une demi heure.

A la première nouvelle d'une avanie , ou simplement sur le bruit sourd qui est toujours le précurseur des projets sinistres , la plupart des gens aisés se réfugiaient dans les villages situés au pied de la montagne ; ils y restaient jusqu'à ce que l'orage fût conjuré ; soit en payant une partie de la somme demandée , soit en obtenant la garantie de n'être point inquiétés ; car l'émigration de principaux habitants produisait une telle stagnation, dans les affaires, que l'industrie cessait presque entièrement et que la misère se déclarait aussitôt parmi le reste de la population. Les autorités s'empressaient d'implorer alors la clémence du pacha , et celui-ci cédait volontiers aux instances qui le ramenaient à son penchant au bien.

C'est ainsi que Beyrout s'enrichit, malgré les vexations de l'autorité , des malheurs des autres échelles de Syrie, principalement de celle d'Acre.

Les guerres intestines que se livraient les partis



à Alep et à Damas , déterminèrent aussi plusieurs émigrations vers Beyrout.

Tous ceux que les persécutions obligeaient d'abandonner leur foyers , étaient attirés par l'avantage que leur offrait le Liban ; ils pouvaient en profiter, sans cesser de fréquenter la ville de Beyrout et de faire leur commerce.

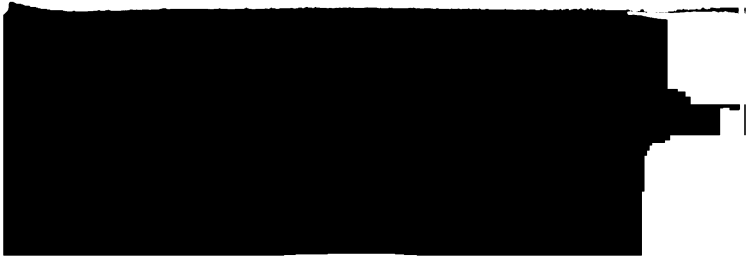
C'est à la même époque , et par les mêmes raisons , que les environs de cette ville se peuplèrent et s'enrichirent , car de tout le pays sous la domination du prince de la Montagne , il n'en est pas de plus habité , de plus aisé que la partie qui avoisine Beyrout , depuis la rivière Mameltein jusqu'à *Chouëffet*.

Le besoin de refaire leur fortune ébréchée par les avanies et les frais de voyage , suggéra bien des idées aux négociants ; ils devinrent entreprenants en proportion des sûretés que leur inspirait leur nouvelle résidence : une seule circonstance était contraire à leurs vues spéculatives , mais des Européens , établis à Beyrout , se chargèrent de protéger leurs propriétés contre les corsaires Grecs , qui infestaient alors ces mers , et de recevoir dans leurs magasins les marchandises que les négociants du pays avaient intérêt à faire retirer par d'autres , d'abord à cause de la différence du droit de douane , les étrangers étant préférés aux indigènes , et puis pour

ne pas exposer leurs fonds en faisant connaître que ces effets leur appartenaient. Ils y trouvaient aussi l'avantage de ne les retirer qu'au fur et à mesure, devant habiter, selon les événements, la ville ou la montagne.

Ceux de mes lecteurs qui ne connaissent la Turquie qu'imparfaitement seront frappés de ces deux faits : 1^o que les autorités étaient, par leur conduite, la cause de l'expatriation des habitants, de la cessation de toute industrie et, par conséquent, de la ruine d'un pays ; 2^o qu'en matière de droits de douane, les Européens étaient favorisés aux dépens des sujets ottomans.

En Turquie, quoi qu'on en dise, tout ce fait au rebours de ce qui se pratique dans nos contrées. En Europe, l'autorité protège les citoyens, veille à leur bien-être, étudie les moyens de l'accroître et enfin préfère les nationaux aux étrangers. En Syrie, c'est le contraire ; il n'est pas dit que les moyens qu'on a pris soient suffisants pour produire d'autres résultats. Les avanies ont été supprimées en ce sens que les pachas ne peuvent plus frapper les villes de contributions arbitraires, ou taxer les individus à volonté ; mais à chaque affaire, et dans bien des occasions, les particuliers sont obligés de boursiller, soit pour obtenir qu'on leur rende justice dans leurs recours, soit



pour empêcher d'être condamnés lorsqu'ils se voient accusés.

La douane est maintenant perçue d'une manière uniforme, les indigènes étant assimilés aux Francs.

On a d'ailleurs fait grand bruit des avanies ordinaires des pachas, qui n'étaient onéreuses que pour les personnes aisées, et pour les corporations qu'elles frappaient, tandis que grâce à la nouvelle capitation établie par les Égyptiens, et maintenue comme création utile, les populations payent quatre fois plus, et sont généralement imposées, la taxe n'épargnant ni les nécessiteux ni les estropiés. Parmi les Chrétiens, surtout, il n'est point de cause d'exemption.

CHAPITRE III.

Description de Beyrout.

La ville de Beyrout n'offre rien de curieux, au premier coup d'œil. On s'aperçoit que c'est une

place devenue très récemment commerçante, sans que rien ne prouve encore qu'il s'y soit fait de brillantes fortunes.

L'extérieur des maisons est en effet de l'aspect le plus hideux, et si on jugeait de la position de ceux qui les habitent, par ce qu'elles annoncent, on se ferait naturellement l'idée qu'il ne se trouve dans cette ville que des industriels peu aisés.

Les façades sont généralement bâties en pierres brutes que le temps, la fumée, la pluie et la poussière se sont seuls chargés de colorer; et comme les bois s'emploient aussi dans leur état naturel, les portes et fenêtres sont presque toujours identiquement de la couleur des murs.

Que l'on ne se fasse pas, non plus, une idée trop avantageuse de l'arrangement des maisons. Pour y entrer, il faut se baisser plus ou moins, et si l'on veut se mettre à une fenêtre, pour peu que la corpulence soit au dessus de la moyenne, il faut présenter le corps par le travers. Les croisées ont, au plus, un mètre de hauteur sur 75 centimètres de largeur: elles sont partagées par une petite balustrade, précaution indispensable pour les enfants, parce que ces ouvertures sont toujours à 40 ou 45 centimètres du plancher.

Cela tient à l'habitude de s'asseoir par terre, les divans étant composés de matelas très minces qui

sont posés sur des nattes. Ceux qui ont faiblement éprouvé les atteintes du luxe , les établissent sur des bancs qui n'ont guère plus de 8 à 40 centimètres d'élévation.

Il n'y a pas longtemps que l'usage des vitres était inconnu à Beyrout , et maintenant on n'en trouve guère que dans les maisons des riches.

Les jalousies et persiennes , qui nous viennent de l'Orient , ne se voient que chez les Européens ; ils ont dû agrandir les portes et fenêtres de leurs habitations , qu'ils ont été également obligés d'arranger pour y vivre , autant que la localité peut le permettre, avec les habitudes de leur pays.

J'ai vu cependant des persiennes chez les Turcs, et j'ai remarqué que d'après la règle dont je parlerai dans le cours de cette relation , qui veut que tout soit ici au rebours de ce qui se fait en Europe , les lames en étaient tournées le haut en dehors et le bas en dedans ; de façon qu'elles donnaient entrée au soleil et à l'air tout en empêchant de regarder dans la rue ou d'en être vu ; ce qui en fait un véritable instrument de jalousie et non un *abat-jour*.

La plupart de mes lecteurs savent qu'en Turquie, l'alignement des maisons , ainsi que bien d'autres agréments dus à une sage administration , sont parfaitement ignorés ; mais se figurer jusqu'à quel point règne le désordre dans l'arrangement des rues

et des habitations à Beyrout est peut-être une chose impossible.

« Je n'ai rien vu , dit M. Poujoulat , de bizarre , d'irrégulier, d'extraordinaire comme la construction de la cité arabe de Beyrout; les maisons , bâties en pierre , y sont plus hautes qu'en aucune autre ville de Syrie ; des voûtes, des issues secrètes , des passages ténébreux , des rues étroites et tortueuses inspirent d'abord une espèce d'effroi au voyageur qui veut essayer de parcourir la ville ; chaque maison forme comme un cachot inaccessible , et le quartier musulman sur tout semble n'être habité que par une population de prisonniers. Je ne trouve rien de difficile comme de pénétrer dans une maison de Beyrout ; le despotisme doit se trouver quelquefois embarrassé pour faire ses visites domiciliaires. On peut dire aussi que chaque maison présente comme un lieu de défense (1). »

Cette ville est un véritable labyrinthe avec ses maisons , séparées par des passages sinueux et unies par des arcades , sur lesquelles s'élèvent des chambres, ce qui , par parenthèse, diminue considérablement la clarté , déjà pas trop vive à cause des rues qui sont pour la plupart étroites.

(1) Corresp. d'Orient, tom. VI, p. 124.

Par un de ces avantages dus aux malheurs , l'obligation où l'on est de ne pas quitter ses pieds de vue empêche de s'apercevoir que les constructions de Beyrouth sont si désagréables , et comme on ne laisse pas d'éprouver une certaine satisfaction lorsqu'on est parvenu à se tirer de quelque danger , on a sujet de se féliciter à chaque course qu'on y fait.

L'incurie des Turcs , pour tout ce qui a rapport à la sûreté publique , est impardonnable , lorsqu'on considère qu'ils ont le moyen de s'en occuper sans que cela leur coûte la moindre dépense : ils peuvent prendre des hommes de corvée et leur faire boucher un trou qui se forme dans une rue ; mais ils ne le font pas avant qu'il en soit résulté plusieurs accidents.

Ceux qui n'ont pas connu Beyrouth , avant l'administration de Mahmoud-Bey , croiront que je me livre ici à des exagérations ; mais pour peu qu'on se soit écarté des deux rues qui partent de la marine , on verra que les piétons ne sont pas encore dispensés de l'obligation d'étudier la nature du pavé pour éviter les nombreux accidents qu'il présente,

Plusieurs voyageurs ont fait la description des boutiques turques , de sorte que je me contenterai de dire qu'elles sont dans une parfaite analogie avec les rues et les maisons.

On sait d'ailleurs que les marchands s'y tiennent

accroupis et que les boutiques sont toujours à un mètre du sol. L'intérieur est garni d'étagères sur lesquelles sont étalées les marchandises. Tout le mouvement que peut se donner un boutiquier, c'est de se balancer ou de se lever sur ses pieds, lorsqu'il veut atteindre les rayons supérieurs. Les chalands se tiennent devant l'ouverture, qui est de la grandeur de la boutique. Un habitué ou un ami, qui est là plutôt pour flâner que pour faire des emplettes, s'assied à l'autre coin, et comme il est des cafés dans tous les bazars, sur un signe du marchand, la *liqueur de Moka* (1) est versée au visiteur. Son ami lui présente aussi la pipe, parce qu'il n'est rien, au dire des amateurs, de si délicieux que des gorgées de café et de tabac qui se lavent et se parfument tour à tour. C'est le plus grand régal qu'on puisse offrir à un oriental.

Le café, comme on sait, se sert dans toutes les occasions, chez les pachas et dans l'humble réduit du pauvre. Les Européens qui habitent la Turquie ont été obligés d'adopter cet usage, car si l'on voulait se dispenser de le pratiquer à l'égard d'un homme du pays, non seulement on passerait pour

(1) Le moka est très rare en Syrie, et je puis certifier que le café qu'on prend à Beyrouth est du Brésil, non encore pur, car la parcimonie des habitants fait qu'ils le préfèrent fortement avarié, pour le payer moins cher.

impoli, mais la personne qui aurait été l'objet de cet oubli, se croirait gravement offensée.

L'habitude est devenue tellement forte que j'ai connu des Francs qui poussaient la susceptibilité jusqu'à se plaindre de n'avoir pas été *traités de café* dans des maisons européennes, appelant cela un manque d'égards.

Le luxe des places, des fontaines est également inconnu à Beyrouth, et s'il est des espaces que le hasard a ménagés dans cette ville, ils deviennent le domaine des étalagistes.

Les cafés, qui sont très nombreux, se composent d'une chambre obscure, mal pavée, autour de laquelle règnent des bancs en pierre couverts de nattes. On y trouve aussi un certain nombre de tabourets de 25 centimètres de hauteur sur lesquels s'établissent les amateurs, dans l'intérieur et sur la voie publique. A l'entrée est un fourneau avec deux ou trois cafetières et une douzaine de petites tasses garnies de zarfs (1) en cuivre jaune. A côté du foyer sont les narguilés, machine d'origine persane avec laquelle on fume le *tombac*, sorte de tabac d'un goût très fort, ce qui fait qu'on en retire la fumée à travers l'eau; sans cela elle serait insupportable. Le soir

(1) C'est un porte-tasse. Il sert à empêcher qu'on ne se brûle. Dans les maisons ils sont en argent. Les pachas en ont en or et souvent ils les font enrichir de pierreries.

les cafés sont plus fréquentés , mais la veillée se prolonge rarement au delà de l'*ache* , prière qui se dit à une heure et demie du coucher du soleil. C'est dans ce petit espace de temps que les conteurs arabes et les joueurs de *karagheuz* exercent à l'envi leurs talents.

Les orientaux sont si peu novateurs que les sujets représentés par leurs *ombres chinoises* n'ont pas varié depuis quarante ans que je les connais ; j'ai trouvé ce même spectacle en Afrique , en Grèce et en Syrie. Quelquefois les joueurs de *karagheuz* se permettent de parodier des personnages et des événements récents ; mais ce qui révolte , c'est la dépravation des acteurs et des spectateurs , parmi lesquels sont souvent des enfants dont on corrompt ainsi les mœurs. Cet odieux spectacle a été heureusement aboli dans l'Algérie où il faisait les délices des habitués des cafés maures.

Quoique j'aie annoncé que mon intention n'était pas de relever les erreurs des voyageurs , je ne puis me dispenser de dire que celle de Volney a été bien grande au sujet des danseuses qui se présentent quelquefois (1) dans les cafés pour en ranimer l'assemblée silencieuse , car ce n'est point d'après ma longue expérience , mais aussi d'après l'opinion de

(1) Tom. II, p. 31

bien des Européens , voyageurs ou fixés Syrie, que je puis dire que jamais aucune femme n'a osé , et n'oserait se présenter dans un lieu public , fût-elle des plus dévergondées.

Le café , le narguilé et les deux représentations ne coûtent guère au delà de vingt paras (40 centimes).

Beyrout possède plusieurs khans où vont loger les marchands forains et les voyageurs indigènes. On s'y procure de petites chambres , et c'est tout ce qu'on desire , attendu que ce serait un malheur de les trouver *garnies*.

Chacun ayant soin d'apporter son attirail en voyageant , l'installation a vite lieu , sans avoir besoin de recourir au marchand de meubles et au tapisier.

Le voyageur étend bravement son tapis sur le sol et il arrange ses paquets pour se changer s'il en a l'habitude ; puis il tire de ses besaces tous les ustensiles qu'il possède et le voilà parfaitement établi.

Le tapis , le *mechtah* et ces besaces sont les indispensables du voyageur. Le premier objet lui sert de lit ; le second est sa couverture , et dans le troisième sont ses vêtements de rechange dont il se fait un coussin. L'autre poche contient les ustensiles et les petites provisions.

Ce bagage , placé sous le voyageur , ne l'oblige à payer qu'une seule monture.

La grande mosquée n'est remarquable qu'à cause de sa construction chrétienne. Elle date des croisés et a servi d'église sous l'invocation de saint Jean ; j'en ai parlé dans un précédent chapitre. Elle est en tout semblable , pour son architecture , aux autres monuments de ce genre , dont on retrouve quelques restes sur la côte entre le Carmel et Jaffa.

Les gens du pays prétendent qu'un trésor considérable y est enfoui ; mais c'est le travers d'esprit de la généralité des Orientaux : tous les vieux monuments cachent , disent-il , de grosses sommes.

Les autres mosquées n'offrent rien de particulier et doivent être peu dotées ; aussi ne peut-on pas les comparer à celles des autres villes turques qui disposent de certains revenus pour des entretiens pieux.

Les livres font partie des legs que reçoivent les mosquées pour l'instruction du public musulman , peu liseur de sa nature. Ces livres se réduisent , au surplus , à des korans , à des commentaires et autres ouvrages de dévotion.

C'est dans les mosquées que les dervichs vont chercher un gîte et leur nourriture quand ils arrivent dans une ville. Elles accordent les mêmes avantages à ceux qui ne voyagent pas , ou qui sont infir-

mes. Elles servent aussi d'hôpital aux individus qui ont perdu la raison, ou qui sont nés idiots.

Ces cheikhs parcourent les rues avec des costumes extraordinaires, coiffés de longs bonnets, armés de lances ou piques, et portant une énorme écuelle, figurant la moitié d'une noix ou d'une amande. Ceux qui sont privés de leur bon sens se dispensent de tout vêtement et se contentent de croiser les bras sur leur poitrine ou de les laisser pendre en forme de balanciers.

Un voyageur spirituel, qui voulut passer pour musulman (Badia), remarque fort judicieusement que la vénération, qu'on a en Turquie pour les imbéciles, protège leur existence malheureuse.

On les révère parce qu'on les considère comme des êtres privilégiés : Dieu ne leur a retiré l'esprit qu'à cause des vices qu'il a eues sur eux. J'ajouterai toutefois que ce sentiment ne va pas jusqu'à inspirer de la philanthropie pour ces malheureux santons qui, le plus souvent, meurent faute de soins. C'est un corps qui s'éteint, disent-ils, et voilà tout : la *partie essentielle* est depuis longtemps aux pieds de son créateur.

Un de ces dervichs qui avait la folie du commandement, imagina un moyen fort simple de l'exercer. Il acheta quelques bardaques (petites cruches), et comme il les lui fallait dépareillées, écornées, ébré-

chées, fêlées, ses finances ne s'opposèrent pas à cette dépense.

Les ayant remplies, il les plaça sur une petite estrade, pour la commodité des musulmans qui, voulant se purifier, se munissaient de l'une d'elles.

Le dervich attentif, à tous les mouvements, empêchait qu'on n'emportât la bardaque qu'on avait prise. Il disait : Prenez la rougeâtre. A un autre : Laissez celle-là ; contentez-vous de l'écornée, ou bien de la fêlée ; ou enfin de celle sans goulot, et les gens de se retourner pour considérer l'homme qui leur imposait ces conditions sans pouvoir comprendre, de prime abord, quel en était le motif.

Les minarets de Beyrout sont de la forme de ceux de tous les pays. Ils s'élèvent selon leur étymologie comme des chandeliers (meaara) ou foyers de lumière.

Le sérail ou hôtel du gouverneur n'est qu'une ruine qui permet cependant encore de juger de ce qu'était le palais de Takhereddin. Cet émir avait puisé les goûts européens à la cour de Médicis, et les embellissements qu'il ajouta à sa demeure vraiment seigneuriale, prouvèrent qu'il s'était bien inspiré.

Le *mehkemé* est tout bonnement la maison d'ha-

bitation du cadi. C'est le palais de justice du pays. On y entend tous les procès.

La police correctionnelle est du ressort du mufti qui est chargé de la police distributive. Si on m'était permis de jouer sur les mots, je dirais que c'est celle de ses fonctions qu'il remplit le mieux, ainsi qu'on s'en aperçoit aux fréquents coups de bâton qu'il fait appliquer.

Il existe au sérail deux prisons : celle, dite *dar el sang*, est un lieu obscur, humide où la vermine fourmille. La crainte des châtimens sévères, souvent injustes, rend fort circonspects et empêche bien de délits.

La police n'a pas changé ses moyens de répression, à ce qu'il paraît, puisqu'elle est logée à la même enseigne qu'il y a un grand nombre d'années. Voici du moins une preuve qu'autrefois (dans le *xvii^e* siècle) les choses se pratiquaient comme aujourd'hui :

« On monte le condamné sur un âne la face tournée vers la queue de l'animal, et après avoir noirci le visage, et mis sur la tête une peau de mouton pleine de ses excréments, on le conduit en cet état par toute la ville, avec des hurlemens horribles et une confusion épouvantable (1). »

Comme dans tout l'Orient, les chiens abondent.

(1) Théâtre de la Turquie, p. 272.

dans les rues de Beyrout, et les rivalités des quartiers s'y font sentir au détriment des passants inoffensifs qui, dans la bagarre, se voient déchirer leurs habits, ou bien sont éclaboussés ; heureux lorsque, dans l'ardeur qui les entraîne, les combattants ne se permettent pas de donner des coups de dents !

Pendant l'occupation égyptienne, les princes de la montagne fréquentaient souvent les villes de la côte, Ibrahim-Pacha les ayant chargés d'y tenir garnison. On ne voyait donc que des chrétiens armés ; ce qui vexait beaucoup les habitants, de tout temps ennemis des gens du Liban, et qui auraient préféré que le pacha leur eût laissé le soin de veiller à la sûreté de leur ville.

Un émir venant à passer à cheval dans les bazars et rencontrant à chaque instant des chiens, couchés sur le pavé, ce qui le fatiguait par l'obligation où il était de les éviter, dit, dans un moment d'impatience : « Que les chiens sont nombreux dans cette ville ! » A quoi un boutiquier qui se trouva piqué par cette observation dont il s'appliqua le sens, répondit : « Votre Excellence dit vrai ; mais qu'elle daigne remarquer qu'ils sont la plupart étrangers. »

Les écoles publiques sont peu nombreuses. On n'y enseigne qu'à lire et à écrire sans aucune espèce de règle. Les enfants, dont on veut cependant ache-

ver l'éducation, apprennent à lire le koran : comme c'est une étude fatigante pour l'enfance, peu capable d'apprécier la beauté du style, qui en fait tout le mérite, on a soin de l'accompagner de beaucoup de promesses dont l'accomplissement a irrévocablement lieu le jour où le maître vient déclarer que son élève *est au bout de son koran*. Alors le père donne un *bacchis* (pour boire) au cheikh et l'invite pour la cérémonie du lendemain.

Tous les parents et amis sont aussi priés et la foule ne manque jamais de se mettre de la partie. L'enfant richement habillé à neuf, et paré des bijoux de sa mère, est monté sur un cheval caparaçonné. Tous ses camarades le précèdent avec le cheikh en tête, lequel marmote ses versets chéris. Le livre sacré est porté sur un plateau, et tous entonnent des chants de louange que les femmes, qui terminent le cortège, accompagnent de leur lou, lou, lou (1), ou roulades, car c'est toute la part qu'elles peuvent prendre aux actes de la vie qui s'accomplissent devant des hommes. Elles ne doivent ouvrir la bouche, cachée d'ailleurs sous l'épaisseur du voile, que pour filer ces sons perçants, qu'elles allongent autant que leur haleine le leur permet, pour jouir de toute l'étendue de ce faible privilège.

(1) On a déjà dit que ce cri avait une origine ancienne. C'est le *ululatus* des Romains. « *Ululate pastores et clamate*, » etc. Ezéchiel, ch. XXV, vers. 34.

Les cheikhs ou santons des mosquées sont aussi priés, et pendant la promenade triomphale ils jouent des pantomimes religieuses auxquelles s'associent quelques fanatiques qui prétendent tomber en extase. Pour les faire revenir on les secoue violemment au son de très grands tambours de basque, dont les disciples des cheikhs s'accompagnent en chantant, ce qui produit, avec une autre musique, avec le cri des femmes et le brouhaha de la foule, le plus affreux tintamarre qu'on puisse imaginer.

Il n'est pas rare de voir de jeunes musulmans apprendre grammaticalement l'arabe chez des maîtres chrétiens, à cause de la supériorité reconnue de la méthode moderne dont un évêque maronite d'Alep a été l'auteur. Elle a surtout l'avantage d'enseigner, en deux ans, ce que les livres musulmans ne montrent qu'en dix.

Les fontaines publiques qui étaient dotées de manière à ne jamais tarir, sont aujourd'hui sans eau, tandis qu'au temps passé « on avait poussé la bien-
» faisance jusqu'à assigner des fonds pour la four-
» niture de la neige pendant l'été, afin que les pas-
» sants, qui venaient s'abreuver aux fontaines,
» bussent frais et se désaltérassent plus facile-
» ment (1). »

(1) Peyssonnel. Lettre, etc., p. 43.

Beyroul possède deux bains ; le grand qui est près de la porte du sérail pourrait bien avoir une origine ancienne. Les Sarrasins l'auront épargné ainsi que la grande mosquée.

Les bains ne sont pas exclusivement destinés à la purification des musulmans. Ils jouent un très grand rôle dans la médication arabe. Aussi on y est exposé à prendre les maladies cutanées, généralement contagieuses, en tête desquelles est la gale qu'on doit classer parmi les choses dont le pays abonde.

Pour entrer dans ce bain il ne faut que prendre la peine de se déshabiller, sur l'un des grands bancs de pierre qui règnent autour de la première salle ; au moyen d'une serviette qu'on ceint autour du corps on est en costume. Les chambres sont communes, comme l'on sait, cependant on peut se retirer dans un des cabinets qui sont aux quatre coins. On y est tranquille si l'on a soin de pendre à la porte sa serviette en forme de rideau.

Un homme fort crédule s'imagina un jour de vérifier s'il était vrai qu'en allant au bain, après avoir mangé du poisson et du lében (lait aigre), on devenait fou, et comme il trouva que son bon sens lui était resté quoiqu'il eût rempli les trois conditions, le plaisir de la découverte fut si vif chez lui que, voulant la faire constater au plus vite, il courut

au milieu du bazar, en criant : « Voyez-moi , je suis » allé au bain après un bon repas de poisson et » de lében , et cependant je ne suis pas devenu » fou!... »

Malheureusement son état de nudité complète contrastait grandement avec sa prétention d'avoir gardé la raison.

Les chrétiens à Beyrout ont trois églises. Celle des Grecs est la plus vaste, la mieux ornée. Elle fut bâtie de même que celle des Maronites , pendant la domination des princes de la Montagne qui , bien que professant l'islamisme , ou le drusisme , étaient plus tolérants que les mahométans. L'église grecque de Beyrout est le plus beau temple chrétien qui existe dans l'empire ottoman.

Les capucins ont la cure des Européens dont le nombre n'est plus en rapport aujourd'hui avec l'exiguïté de leur chapelle. Mais cette mission fut fondée par les capucins de Bretagne à l'usage des chrétiens orientaux, alors seuls habitants de Beyrout et de ses environs, au commencement du xvii^e siècle.

Autrefois les pères de Terre-Sainte y possédaient un hospice. L'église en était dédiée au Saint-Sauveur. Elle eut une si grande célébrité que saint Athanasé en fit le sujet de l'un de ses sermons (1).

(1) Hist. Theolog. et Moralis Terræ-Sanctæ Elucid., tom. II, p. 909.

En 1455, les religieux qui le desservait opérèrent un miracle qui acheva la réputation de sainteté de cet hospice (1).

La *Syrie Sainte* fait de la ville de Beyrout une petite Jérusalem à cause d'un crucifix miraculeux qu'elle possédait. Il était travaillé des mains de Nicodème, dit l'auteur, et avait été donné en héritage à Gamaliel, et deux ans avant la prise de Jérusalem par Tite et Vespasien, on l'envoya à Beyrout..... Il est encore aujourd'hui dans un lieu souterrain, au dessous de l'église de Saint-Sauveur, changée maintenant en mosquée (2).

L'auteur ajoute que saint Athanase a fait sur ce crucifix un beau sermon, rapporté dans le concile de Nicée (3).

Les auteurs auraient-ils confondu les deux miracles ?

Beyrout est maintenant sur les rangs pour prendre place après Smyrne et Alexandrie. Elle est dotée de consulats de presque toutes les nations ; d'établissements commerciaux ; d'hôtels, de magasins convenablement fournis, d'une pharmacie européenne, enfin d'un casin, établissement de luxe

(1) Giardino Serafico Istorcio, tom. II, 126.

(2) Syrie-Sainte, p. 133.

(3) Id. id. p. 134.

que ne se permettent que les échelles de premier ordre.

J'eus le projet d'y fonder un khan français qui eût contenu le consulat, les maisons de commerce, par conséquent les comptoirs et magasins de nos négociants, de même que la chapelle nationale. Le gouvernement du roi, toujours porté à favoriser nos établissements de Turquie, en approuvant mon projet, avait assigné les fonds nécessaires à son exécution, mais l'autorité égyptienne qui faisait d'une petite partie de ce khan son dépôt de sel, qu'elle aurait pu transporter ailleurs, nous refusa obstinément cette concession malgré les très nombreuses démarches qui furent tentées, même auprès du vice-roi.

Ce refus me servit de mesure pour apprécier les sentiments égyptiens à notre égard, et je ne me suis pas trompé dans mes divers jugements sur nos prétendus amis des bords du Nil.

CHAPITRE IV.

Campagne de Beyrout.]

Les premiers objets qui s'offrent à la vue, en sortant de la porte dite du Sérail, ce sont les tombeaux. Dans toutes les villes turques il n'est entre la demeure des vivants et celle des morts, que l'épaisseur du mur d'enceinte et ordinairement la largeur des routes.

La cause d'un pareil rapprochement, dont les Arabes n'ont pu méconnaître les inconvénients, lorsqu'ils connaissaient la physique et l'hygiène, est due sans doute à la croyance qui fait presser l'enterrement d'un fidèle, parce que l'ange de la mort l'attend à la sépulture pour le premier interrogatoire qu'il doit lui faire subir.

C'est ici le cas de rappeler cet adage mis en vers par Molière :

Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine ;
Et tel est cru défunt, qu'il n'en a que la mine.

J'ai connu dans plusieurs endroits de la Syrie des individus qu'on appelait fils du mort ou de la défunte, parce que leur père ou leur mère avaient été retirés vivants du tombeau.

Les cimetières doivent aussi être souvent visités, surtout par les femmes. Leur situation autour des villes, sous les yeux du public, est commode pour les visiteurs et répond à des convenances qui seraient violées dans les lieux écartés.

L'aspect des tombeaux ne décourageait pas plus les vivants chez les Romains; mais en les exposant sur la voie publique ils avaient un but, celui d'inspirer une nouvelle émulation, afin que, retraçant aux jeunes gens le souvenir des hommes illustres, ils invitassent silencieusement à les imiter (1).

Les cimetières de Beyrouth renferment le tombeau de l'une des gouvernantes du sultan Mahmoud, morte il y a une trentaine d'années, des suites d'une chute de *Takhtewouan* (2), à son retour du pèlerinage de la Mecque.

(1) Madame de Staël. Corinne.

(2) Litière fermée que portent deux mulets.

On doit au premier comité sanitaire de Beyrouth d'avoir fait cesser l'usage d'enterrer les chrétiens dans les caveaux des églises de la ville.

L'esplanade située à droite de la porte du sérail, était occupée par le jardin de Fakhereddin, dont je crois qu'un ancien auteur a donné la description ; les produits de l'Europe et de l'Asie s'y trouvaient réunis ; parmi les ornements que le goût y avait distribués, on y voyait un grand nombre de statues, chose d'autant plus extraordinaire, que ce prince était druse ou musulman, nations *qui, par précepte de religion*, doivent avoir les figures humaines en aversion.

Il est possible, au surplus, que ces statues ne fussent pas entières et qu'il n'y ait eu là que des bustes, ce qui changerait la question.

Ayant vu en Algérie que des musulmans ne se faisaient pas scrupule d'avoir sur leurs tabatières de très jolis portraits, je dus m'enquérir du motif qui faisait prohiber chez les uns ce que d'autres se croyaient permis ; et j'appris d'un effendi que les figures entières, celles qui représentaient les personnes telles qu'elles sont dans leur état vital, étaient seules défendues ; que dès lors on pouvait avoir, à la rigueur, des portraits d'hommes et de femmes, pourvu qu'ils s'arrêtassent au buste, parce que, réduites à ce point, ces figures ne convenaient pas à des



, mais qu'au reste c'était une
ment réprouvée.

en sa qualité de druse, pro-
islamisme, a pu concilier ses
le son pays qu'il n'aurait pas

oussa la magnificence jus-
et que les magasins voûtés
s, dont la façade était en-
servaient de demeure;
ue c'étaient là les écu-

nés de plusieurs plans
ain. Ils avaient pour
sch. La beauté de ses
es restes en 1808,
arfois. Du haut de

'oute plantée de
vienne à un sol
e cultiver d'une
ant prendre du
ée. On coupe,
mois de mai,
ouvelles, on
nourrir les
vers-à-soie

qui forment la principale industrie des habitants de Beyrout.

C'était d'abord pour élever ces vers qu'on fabriqua quelques baraques dans les environs de la ville, mais, à mesure que ses habitants purent s'y promettre quelque sûreté, la confiance leur fit entreprendre des constructions plus étendues, et les maisons que l'on y trouve aujourd'hui sont les plus jolies de toute la contrée. Les premières ne datent que d'une trentaine d'années.

Les musulmans ont rivalisé avec les chrétiens, et il est peu d'habitants qui n'aient acheté quelques mètres de terrain pour y bâtir un *Berd* (château).

Il faut avoir éprouvé la chaleur de la ville pour apprécier le peu de fraîcheur que les Beyroutiens vont chercher dans leurs jardins; fraîcheur qui leur vient de la mer et du Liban et que repoussent des murs embrasés; ces murs sont d'une pierre sablonneuse qui se charge, par la nature, aussi bien de chaleur que d'humidité, ce qui fait que les maisons de ville sont inconfortables dans les deux saisons rigoureuses. Ce sont de véritables fournaises en été.

Les jardins de Beyrout contiennent peu d'arbres fruitiers et cela provient moins de la sécheresse du sol que de l'habitude de traverser les propriétés, pour les communications entre elles : leur grand

morcellement empêchant qu'on puisse avoir des chemins pour chaque maison.

Les arbres que l'on trouve dans la campagne se réduisent à peu d'espèces. Ce sont des lilas de Perse, auxquels le climat de Beyrouth paraît convenir, des caroubiers, des chênes, des aubépines, des térébinthes. Le cactus est surtout très abondant, ses fruits nourrissent toute la population pendant trois mois.

Dans la partie ouest, sont de grands vergers d'une espèce de figuiers dont les fruits ne le cèdent en rien aux bonnes qualités de la Provence et de la Calabre.

Mais tous ces arbres se ressentent de l'aridité du sol et ne s'élèvent guère au dessus de trois à quatre mètres.

Le sycomore, qui peut braver la chaleur, croît aussi dans la campagne de Beyrouth. On y rencontre quelques arbres plus gros que grands; cela vient de ce que les branches actuelles n'ont que quinze ans d'âge.

J'ai connu cette campagne ornée de ses beaux sycomores et j'ai eu le déplaisir de les voir abattre pour satisfaire une demande de Méhémet-Ali auquel Abdallah pacha voulait plaire alors. Il lui fallait une quantité prodigieuse de ce bois pour de nouvelles machines à battre le riz; le pacha d'Acr



lui en fournit autant que le pays en possédait. Ce fut un jour de deuil pour les environs de Beyrout, et l'œil habitué à ces beaux dômes de verdure put difficilement se faire à la nudité qui les remplaça partout.

Ces sycomores, qu'il eût fallu multiplier, n'étaient pas seulement nécessaires comme ornement. Ils abritaient, sous leurs grands rameaux, la foule qui, chassée de la ville par une étouffante chaleur, allait, vers le soir, respirer l'air de la campagne.

Plus d'un de ces arbres servaient aussi de cafés et de caravanseraïs en plein vent et ils étaient toujours occupés par des groupes de voyageurs nécessiteux ou amis *de la belle nature*, qui trouvaient, sous leur dôme vert et frais, un abri contre le soleil du jour et la rosée de la nuit.

Combien ne serait-il pas à désirer que les bois fussent, comme dans l'ancien temps, consacrés aux dieux ! En Orient où les préjugés courent les rues (1), il devrait s'en trouver qui fissent respecter les arbres si nécessaires à la salubrité de l'air.

(1) Il existe un arbre à Alep que nul n'ose toucher, parce que le peuple est persuadé que tous ceux qui ont voulu en cueillir des branches ont éprouvé des accidents. Ce préjugé est si fortement enraciné que les soldats égyptiens n'ont pas osé toucher à l'arbre, même pour retirer le bois sec qu'il contient.

Le seul sycomore qui ait résisté au vandalisme d'Abdallah pacha est celui qu'on voit à *Bab-essemtié* à l'ouest; il est dû à une circonstance qui prouve qu'avec un peu de résolution on parvient à faire entendre raison même au despotisme.

Lors de cette coupe extraordinaire, un musulman fut trouvé embrassant cet arbre; comme on lui signifia de se retirer pour laisser travailler ceux qui devaient l'abattre, il répondit : « Vous ne l'aurez » qu'avec ma vie celui-là; il me coûte toute ma » fortune. »

Quelques dévots musulmans s'attachent à laisser après eux des fondations qui fassent bénir leur mémoire et qui leur obtiennent les faveurs de la Providence, parce que les Orientaux ont assez l'habitude de solliciter la miséricorde divine pour l'auteur du bien qu'ils sont à même d'apprécier.

Le planteur du sycomore était du nombre de ces dévots et comme chacun cherche à s'utiliser de la manière qui cadre le plus avec ses idées, celui-ci ayant observé que l'ombre était la chose la plus rare au sortir de cette porte, imagina d'y mettre un arbre qui en fournit beaucoup; mais peu de temps après il résolut d'accomplir le précepte du pèlerinage de la Mecque, et pour que son arbre n'eût pas à souffrir de son absence, il chargea un de ses amis de l'arroser. Il le lui fit promettre par serment.

Lorsque la caravane fut de retour et que l'homme du sycomore ne parut pas, son procureur hésita s'il devait continuer une dépense qu'il craignait de faire en pure perte; mais un individu qui avait vu l'autre ami lui en rapporta de nouvelles recommandations et la promesse de revenir sous peu. Il avait dû faire un voyage vers le golfe Persique et c'est par Bagdad et Damas qu'il devait effectuer son retour.

L'absence dura plus qu'il ne l'avait pensé et lorsqu'il fallut rembourser l'arrosage on dut entrer en procès.

Des troubles et la sécheresse avaient rendu l'eau rare et il y avait si longtemps qu'on arrosait !.... Tout cela fut facile à établir, tandis que le nouvel hadgi (1) était réduit à la rude position de chercher dans la chicane un moyen d'échapper à ses obligations. Des revers éprouvés dans le commerce ne lui avaient rien laissé. La justice le condamna cependant, et il dut vendre un petit terrain qui lui restait. Le produit fut tellement modique, vu les embarras du moment, qu'il suffit à peine pour éteindre sa dette.

L'officier d'Abdallah pacha, frappé de cette circonstance, prit sur lui d'épargner l'arbre qu'il crut

(1) Pèlerin ayant visité la Mecque et Médine.

prédestiné, et depuis lors il n'a plus été recherché, quoique son défenseur soit mort.

Vis-à-vis ce sycomore est une fontaine dont un autre musulman a fait les frais; en mourant il laissa son bien aux pauvres, voulant qu'il fût employé *en terre et en eau*. C'est donc pour remplir l'intention supposée de ce philanthrope qu'on a acheté une pièce d'eau de la ville pour la faire couler par cette fontaine, dans un endroit passager où l'on n'avait que des puits saumâtres.

Ce sont les particuliers qui se chargent aujourd'hui du peu de bien qui se fait encore en Turquie.

Parmi les habitations de la campagne de Beyrout se trouve celle des agents de Société Biblique de Londres, chargée de distribuer, donner ou vendre, des Bibles dans les langues orientales. Ces messieurs relèvent de l'agence établie à Malte qui leur fournit les livres et l'argent; car la parole de Dieu n'est pas la seule qu'ils emploient pour faire des prosélytes. Il savent prendre les gens par leur côté faible et souvent ils reconnaissent qu'ils obtiennent plus de succès par l'argent que par les autres moyens. Ils associent à leurs prédications leurs femmes qui, malheureusement se trouvant presque toutes jolies, inspirent plus vivement l'amour de la terre que l'amour du ciel.

Si les biblistes portaient le prosélytisme chez les

musulmans, les Ansariés ou les Druses, nous leur saurions gré de leur zèle à ramener ces nations égarrées, à une foi solide; mais ils ne s'occupent que des chrétiens, et alors s'ils parviennent à détacher quelqu'un, c'est pour jeter le trouble dans les familles et donner lieu aux plus grandes dissensions.

Un bibliste qui avait des liaisons avec un musulman lui proposa un jour de se faire chrétien et comme c'était un homme d'esprit il répondit : « Oui, j'y » consentirai lorsqu'on pourra me prouver laquelle » des croyances latine, arménienne, grecque, » syrienne, chaldéenne, cophte, anglicane, luthérienne, calviniste, est la meilleure. »

Bossuet n'aurait pas été embarrassé de répondre à ce musulman, mais les biblistes de Syrie ne sont pas de très grands docteurs.

CHAPITRE V. -

Suite de la campagne de Beyrout. Le bois de pins. Saint-George lazaret, colline de Saint-Dimitri.

Il est, dans la partie de l'ouest, une grande étendue de sable que la mer charrie de l'Égypte (1) qu'elle vomit sur les bords du promontoire, au cap de Beyrout.

Tout ce terrain était jadis couvert de plantations d'édifices, peut-être aussi de tombeaux ; deux choses me portent à le croire : la première, c'est que les anciens enterraient toujours leurs morts sur des élévations, du côté de la mer ; la seconde, c'est la grande quantité de débris de poteries, de vases, de fragments de métaux et même de médailles qu'on y trouve à la suite d'un orage : le vent balayait la place et mettait à découvert ces restes de l'antiquité.

(1) M. de Lamartine a dit avec son imagination de poète : « C'est un morceau du désert d'Égypte, jeté au pied du Liban. » Voyage, tome p. 336.

Les rochers que le sable n'a pas recouverts sont partout creusés en catacombes ou en sarcophages, et l'on trouve aussi très fréquemment des sarcophages en brique et en plomb.

Plusieurs propriétés ont disparu dans l'espace de quatorze ans que j'ai passés à Beyrouth. A juger par l'empiétement annuel des sables, on peut prédire qu'il faudra moins de deux siècles pour que la partie du cap, qui se trouve dans la direction des sables, en soit entièrement recouverte (1).

Toute la côte est, au surplus, soumise à la même action envahissante, mais son effet y est beaucoup moins sensible, à cause de la projection du cap de Beyrouth qui l'éprouve le premier.

A considérer la nature du terrain, qui entoure Beyrouth, on peut bien s'arrêter un instant à la pensée qu'à une époque très reculée, cette ville était placée sur une île, séparée du Liban par ce qu'on appelle la plaine qui est toute couverte de sable.

(1) « En Égypte ce phénomène est très commun. Un mémoire inséré dans la Décade égyptienne en cite plusieurs : De nouveaux sables sortent tous les jours du sein de la mer ; les vagues les jettent sur la côte, où ils sont saisis par les vents et transportés dans l'intérieur des terres. On en voit un exemple remarquable en sortant de Khan Jounés pour aller à Gaza : les sables de la mer poussés fort loin vers l'est commencent à courir et auront bientôt converti en désert une grande étendue de terrain précédemment soumis à la culture. » P. 175.

En allant vers le sud on voit encore quelques pins remarquables par leur hauteur et leur grosseur, et dans leur voisinage de grands terrains couverts de ces arbres dont les plantations annoncent différentes époques.

Le grands pins impitoyablement jetés dans les fournaies pour la préparation de la chaux, seule destination à laquelle les Beyroutiens les croient propres, sont si près de disparaître entièrement, qu'il y a urgence de juger la question que deux voyageurs ont fait naître sur l'origine ou l'âge de ces arbres.

« J'ai visité, a dit M. Poujoulat(1), à trois quarts » d'heure au S. E. de Beyrouth, le bois de pins d'où » les compagnons de Baudouin tirèrent leurs échelles, leurs tours mobiles et d'autres machines de guerre, qu'ils employèrent au siège de la Cité. Puis » que les pins de Beyrouth ont connu la hache de nos » vieux croisés, pourquoi donc Volney a-t-il dit » que ce bois a été planté par l'émir Fakhereddin » afin de purifier l'air ? »

Or, la réponse est, selon moi, facile à donner et elle découle de la question même : L'émir a dû tout justement regarnir le bois de pins auquel on attribuait l'assainissement de l'air de Beyrouth, parce que

(1) Correspondance d'Orient, tom. VI, p. 127.

les guerriers de la croix en avaient détruit une grande partie.

En parlant d'autres arbres, M. Poujoulat s'écrie dans un moment de véritable inspiration : « Ah ! » puisse la civilisation dont on menace l'Orient , » ne point choisir pour conquête les vieux cèdres ! » Puisse le génie industriel , ce violent destructeur » de toute poésie, ne pas abattre un jour ces arbres » augustes , pour vendre leur bois précieux dans les » bazars de l'Occident (1) ! »

En se rendant des pins à l'embouchure de la rivière , qui forme la limite du gouvernement de Beyrouth , on voit une petite mosquée nommée *el Khodv* que les chrétiens disent être l'endroit où saint Georges tua le dragon (2).

Les auteurs anciens rapportent qu'il y avait anciennement dans cet endroit une église *dont on voyait les colonnes inclinées* ; qu'en laissant le rivage de la mer à gauche , à un demi-mille de Beyrouth , on

(1) Corresp. d'Orient, tom. VI, p. 263.

(2) « Ce qu'on raconte, dit Adricomius, sur Beyrouth, c'est.... 2^o Que » saint Georges délivra la fille du roi d'un énorme dragon prêt à la » dévorer, en la remettant à son père après avoir exterminé le terrible animal. Il rapporte aussi que sur le témoignage de Ludovico Romano et Breidenbach, dans ses assertions, n. 91, l'endroit du combat était appelé Cappadociam par les habitants. » Hist. theol. et moral. Terræ Sanctæ elucidatio, tom. II, p. 909.

voyait une caverne pouvant contenir plus de quatre cents personnes , laquelle avait servi de demeure au dragon ; qu'à un autre demi-mille plus avant on rencontrait une église dédiée à saint Georges , laquelle était en grande vénération chez les musulmans comme chez les chrétiens ; mais tout cela n'existe plus : l'église a dû être entièrement ruinée et la caverne est probablement fermée par suite de quelque éboulement.

Le vulgaire veut que Mahomet ait eu sur ce même lieu un défi avec le vaillant saint, pour avoir soutenu qu'il était plus en faveur auprès de la divinité ; ce qu'il voulut prouver par voie de miracles. Ayant donc préparé plusieurs outres sous terre , le prophète devait le lendemain , comme Moïse , tirer l'eau du rocher , mais des pourceaux , accourus pendant la nuit , dérangèrent tout ; ce qui , en empêchant le prodige , donna gain de cause à Georges , non seulement par ce que Mahomet ne put faire jaillir l'eau , mais par la raison que le saint , frappant la terre avec sa lance , en obtint un jet , qui en témoignage du fait n'existe plus , à moins qu'on veuille faire accroire que la fontaine s'est , depuis ce temps , transformée en un puits.

C'est là , selon les chrétiens du pays , l'origine de la défense du porc.

J'ai rapporté cette opinion absurde comme échan-

tillon de l'esprit des Syriens. C'est un avant-goût des témoignages que j'en donnerai.

La prohibition du vin , prononcée par Mahomet, est due aussi à un événement que je n'ai appris que de la bouche de quelques *savants* Maronites.

Des cheikhs (1), voulant se venger du moine(2) qui avait toute la confiance du prophète, lui versèrent tant de vin, pendant un repas, ainsi qu'à son protecteur, qu'ils leur firent perdre la raison. Profitant alors de leur état, ils tirèrent le sabre dont Mahomet était toujours ceint; et, en ayant coupé la tête du moine, ils le remirent dans son fourreau. Le lendemain, lorsqu'on déplora sa mort, les cheikhs en attribuèrent la cause au vin, dont ils déclarèrent qu'ils avaient été tous pris. Un d'eux s'étant avisé de dire que celui dont le sabre était teint de sang serait celui qui avait commis le meurtre, on en vint à la vérification des armes, et comme ce fut celle du prophète qui se trouva souillée, il publia le lendemain *son chapitre sur le vin* (5).

Je ne finirai pas ma description des environs de Beyrout sans citer le lazaret qui n'est qu'à peu de distance du *khodr*, parce que, établi par les con-

(1) Espèce de religieux ou lecteurs mahométans.

(2) Les orientaux l'appellent *Rakeb el-Behheira* (le religieux du lac).

(3) Voir la fin du chapitre XII.

suls, en 1854, et avec les seules ressources qu'ils purent fournir, il a préservé quinze mois la Syrie, tandis que la peste régnait à Constantinople, à Smyrne, en Chypre et en Égypte, d'où arrivaient continuellement des navires avec des marchandises et des passagers.

C'est Ibrahim pacha qui me chargea d'établir le régime sanitaire en Syrie, avec le concours des consuls de Beyrout qui voulurent bien rivaliser de zèle pour une œuvre à laquelle nous étions tous intéressés ; mais cette œuvre était plus particulièrement profitable aux hommes habitués ou condamnés à ne pas s'enfermer.

Ce ne fut point, au reste, une petite besogne que l'exécution d'une pareille mesure ; il fallut combattre les obstacles que souleva la question des quarantaines dans un pays où l'esprit public y était si contraire.

Le général en chef, qui avait grand intérêt à préserver son armée, nous donna plein pouvoir ; mais telle était l'organisation de l'administration égyptienne, que, pour obtenir d'en être secondé, il fallait passer par une filière de formalités, dont le principal effet était une perte de temps.

Ce fut par un excès de zèle infatigable que les consuls parvinrent à garantir le pays, malgré l'abord con-

tinuel des pestiférés dont les premiers se présentèrent dès notre début.

Les consuls durent faire même des avances pour les frais ; la marche rapide des événements ne nous avait pas permis d'attendre les fonds demandés à l'autorité.

Il fallut construire de grandes baraques pour loger les passagers et les marchandises , et comme les arrivages se succédaient à de courts intervalles, il était nécessaire de les placer en raison de leurs provenances.

Tout le temps que dura le comité sanitaire , réduit aux consuls de France , d'Autriche , de Danemark , d'Espagne et de Grèce , la peste ne franchit pas les simples barrières que nous lui avions opposées ; elle ne fit que 126 victimes dans le lazaret et l'autorité n'eut aucune somme à payer pour la direction sanitaire , puisque notre comité laissa dans la caisse une économie de plusieurs milliers de piastres , outre la valeur des constructions qui s'élevait à plus de quarante mille piastres.

C'est principalement dans cette circonstance que j'ai remarqué que de simples mesures bien entendues , et convenablement dirigées , suffisent pour garantir de la peste , malgré son caractère éminemment contagieux.

Non loin du lazaret est la colline de Saint-Dimitri

que M. de Larmartine a célébrée et qui est un lieu vraiment enchanteur par les beaux sites qu'il renferme et la superbe vue dont on y jouit. Voici ce qu'il en dit :

« Dans mon enfance, je me suis représenté souvent ce paradis terrestre , cet éden que toutes les natures ont dans leurs souvenirs , soit comme un beau rêve , soit comme une tradition d'un temps et d'un séjour plus parfait ; j'ai suivi Milton dans ses délicieuses descriptions de ce séjour enchanté de nos premiers parents ; mais ici comme en toutes choses la nature surpasse infiniment l'imagination. Dieu n'a pas donné à l'homme de rêver aussi beau qu'il a fait. J'avais rêvé Eden , je puis dire que je l'ai vu (1). »

Quel dommage qu'un lieu pareil domine un pays où la corruption étale journellement ses horreurs ! Les jardins de Beyrout sont remplis de tavernes , d'espèces d'hôtelleries où se font des trafics que les mœurs réprouvent.

(1) Voyez, tom. II, p. 317.

CHAPITRE VI.

Produits du pays. Revenus publics. Prix des denrées.

Un voyageur qui n'écrit pas pour une classe particulière de lecteurs, qui n'embrasse pas une spécialité doit traiter de toutes les matières qui s'offrent à son observation. C'est donc en vue d'intéresser les amateurs de statistiques que je vais faire une esquisse d'autant plus rapide des produits et des revenus de Beyrouth, que les uns et les autres sont très légers grâce au système gouvernemental de ce pays qui ne favorise pas la production et fait que la majeure partie de ce que le souverain pourrait en retirer prend des voies occultes et seulement profitables aux autorités ou agents du fisc.

Je dirai, toutefois, pour ceux qui ont une idée avantageuse des habitants de la Syrie, ou qui croient que la civilisation leur est déjà arrivée, que la statistique est une science entièrement ignorée de ces gens

là, puisqu'on n'y fait jamais de *recensement*, que l'état civil y est inconnu et que le gouvernement ne possède qu'imparfaitement le chiffre des divers produits de son pays, tous les revenus étant donnés à ferme.

Le peuple turc est des plus insoucians. Il considère toutes les connaissances que nous possédons comme futiles. Aussi pour lui apprendre

..... L'hébreu, les sciences, l'histoire,
C'est vraiment la mer à boire (1).

Je reviendrai sur le caractère turc dans un prochain chapitre.

Le principal produit de Beyrout est la soie et l'on assure qu'il s'élève, année commune, à 450 quintaux de ce pays (404,250 kilogrammes). C'est du moins la quantité qui est habituellement apportée à la balance publique. On veut qu'elle soit expédiée, transformée en 4,800 ballots :

800	Ballots en Egypte, voie de terre.
120	<i>id.</i> <i>id.</i> par mer.
130	<i>id.</i> en Barbarie.
350	<i>id.</i> à Marseille.
100	<i>id.</i> à Damas.
100	<i>id.</i> à Alep.
200	<i>id.</i> à la consommation.

(1) La Fontaine, fable 166.

Voici au surplus un aperçu général de la voie de Syrie.

Produit.		Consommation.	
Beyrout.	450 q ^x	Damas.	500 q ^x
Deir el-Qamar.	200	Alep.	320
Zouq.	200	Tripoli.	50
Tripoli.	150	Deir el-Qamar.	80
Seyde.	100	Zouq.	30
Lattaquié.	30	Beyrout et la montagne. . .	200
Antioche et tout le nord. .	500	Seyde.	100
Intérieur, Hama et Homs. .	100	Hama, Homs et aut. points. .	20
Damas, dépendances, sud. .	70	Exportation.	500
Total. 1800 q ^x		Total. 1800 q ^x	

Les 500, quintaux expédiés à l'étranger, transformés en 2,000 balles, deviennent un élément précieux d'exportation. Il faut croire aussi que les quantités qui prennent les voies des pays que je viens de nommer, n'y sont pas entièrement employées à leurs fabriques, car l'état de décadence où elles sont tombées semblerait, au contraire, annoncer que la majeure partie de ces soies entrent dans la composition de la balance du commerce d'Europe.

On m'assura que la fabrication à Damas a réduit sa consommation à 250 quintaux, et celle d'Alep est bien certainement diminuée des deux tiers, la plupart des étoffes qu'on y fait étant de pur coton.

Les produits et les revenus de Beyrouth se sont élevés successivement à la somme de 3,933,288 piastres, plus de 800,000 francs de notre monnaie.

En voici le tableau pendant quatre années.

ÉTAT DES DROITS ET IMPOTS DONNÉS A FERME A
BEYROUTH EN

	1830.	1833.	1835.	1842.
Teinturerie.	5,000	13,500	20,500	
Tannerie etabattoirs.	9,000	36,500	100,000	70,000
Mesurage des grains.	20,000	38,000	50,000	{ 10,500 88,850 2,550
Poissonnerie, aies , kham.	9,500	34,700	33,000	{ 45,000 5,000
Bains.	10,000	14,600	16,000	56,000
Douane intérieure.	7,000	20,500	27,500	
Id. des légumes.		2,100	3,250	
Domaine, maisons et jardins.	9,000	31,450	32,500	58,448
Cafés, ventes publi- ques, portefaix.	44,500	41,700	61,700	{ 68,000 17,250
Charbon.	3,500	5,250	7,000	4,050
Métiers de tisserands.	5,000	6,600	6,300	
Poteries.	1,500	2,050	2,050	650
Kham Emir, Jussef.	2,000	1,450	1,450	9,600
Chantiers.		12,300	3,000	650
Abattoirs.	14,500	29,500	. . (1)	
Tabac et tombac.	10,000	19,000	20,000	
Fours à chaux.	7,500	8,800		
Total.	158,000	318,000	384,250	436,548

(1) En 1835, ils ont été réunis à la tannerie.

	1830.	1833.	1835.	1842.
<i>Report.</i> . . .	158,000	318,000	384,250	436,548
Tavernes.		16,000	10,500	
Terre à pipes.		250	350	300
Douane de mer.	450,000	535,500	760,000	3,185,000
Soie.	120,000	250,000	325,000	
Sel.	17,500	65,000	120,000	183,333
Couffes.	3,000			
Karalch capitation.	15,000	12,000	20,000	14,317
Ferdé Jv. d'Egypte.			170,000	
Chrétiens.		180,000		111,390
Musulmans.		120,000		
Contributions.	250,000	92,000	92,000	
Droits sur les grains.				
Totaux. . . .	1,013,500	1,588,750	1,882,100	3,930,888

Les produits de Beyrout et ceux du Liban qui en dépendent s'élèvent à 44,908,800 piastres, y compris la soie ; ils consistent en :

Soie, 450 quintaux.	9,000,000 piastres.
Huile 2,000 <i>id.</i>	1,600,000
Vins, 1,000 <i>id.</i>	300,000
Tabac, 200 <i>id.</i>	300,000
Charbon de terre (ne s'exploite plus). . .	
Fruits secs, figues, raisins, pègnins, noix, etc.	300,000
Fer est consommé au Liban pour les fers à cheval, environ 2,200.	8,800
Bois de construction.	200,000
Blé et autres grains.	200,000

PRIX COURANT DE DIVERS OBJETS A BEYROUT EN

1834.	Piastres (1).
Pain, l'ocque (2). . . .	» 30,40
Viande de bœuf. . . . 2	20 p.
— mouton. . . . 7	»
10 œufs.	» 30
Un poulet. 2	10
Une poule. 5	»
Poisson frais. 4	»
— salé. 4	»
Lait.	» 24
Beurre. 7	»
Gras de cochon. 6	»
Huile. 3	20
Vin. 1	»
Froment (le kilog.). . . 40	»
Orge <i>id.</i> 20	»
Sel.	» 04
Tabac à fumer. 8	»
— à priser. 34	»
Chandelles. 7	»
Savon. 4	20
Cire jaune. 18	»
Fer. 2	»
Cuivre ouvré. 36	»
Charbon de bois. . . .	» 12,40

(1) En 1834, la piastre valait 25 c. En 1842, elle est tombée à 20 c.

(2) L'ocque équivalent à 1 kilog. 24.

1834.

1842.

	Piastres.	
Sucre.	7	»
Café.	9	20
Indigo.	80	»
Cochenille.	140	»
Poivre.	6	20
Lin.	8	»
Laine surge.	5	»
— lavée.	7	»
Soie.	125	»
Riz.	2	20
Un cochon (petite es-		
pèce).	100	»
Un cheval (ordinaire). .	500	»
Une paire de bœufs. .	800	»
Une vache.	300	»
Une chèvre. , ...	25	»
Un mouton.	100	»
Une peau de bœuf. .	80	»
— de mouton.	3	20
— de chèvre.	4	20
— d'agneau.	2	»
Colon en laine.	7	»

CHAPITRE VII.

Mœurs des habitants.

On a beaucoup parlé de la civilisation des Turcs. Si ce que je vais en dire ne s'accorde pas avec l'idée qu'on s'en est faite, c'est qu'on aura prêté une entière foi à d'autres relations d'auteurs prévenus favorablement (1) ou qui, n'ayant vu les Turcs qu'en passant, n'ont pu les juger tels qu'ils sont.

(1) Il en est heureusement qui ont eu le loisir de bien juger les hommes de l'Orient et de ce nombre est M. Michaud.

« Souvent je suis tenté, écrivait-il, de croire que leur réforme dont ils font grand bruit, n'est qu'un spectacle donné au public européen et je soupçonne fort Mehemet-Ali et Mahmoud de jouer quelquefois la comédie de la civilisation pour attirer les regards de la chrétienté, et pour en être applaudis. Le pacha d'Egypte surtout est persuadé que le véritable moyen pour lui d'avoir des partisans au delà des mers, est de prendre rang parmi les souverains de la génération présente; c'est de laisser voir une grande répugnance pour les vieilles barbaries et de paraître l'ami zélé des lumières, et des idées nouvelles;

Je connais la Syrie depuis 1805, et j'y ai fait plusieurs séjours, dont le plus long a été de dix ans. Je puis en conséquence attester que ses habitants n'ont pas cessé d'être ce qu'ils étaient, sous tous les rapports. C'est au point que je propose, comme une vérité incontestable, que les musulmans toujours esclaves des préjugés que leur inculque leur religion, sont invariables dans leurs mœurs et leurs usages (1).

Comment auraient-ils pu changer ?

Ici on ne peut se laisser pénétrer et mouvoir par l'esprit de vie que l'intelligence apporte chaque jour au temps, comme le voudrait M. de Lamartine pour nos compatriotes et en France ; car l'instruction ne court pas les rues, bien s'en faut ; ces pays ci sont privés de journaux ; on n'y publie rien ; personne n'écrit, même pour s'amuser, et les conteurs, qui, chaque soir, se chargent de distraire, pendant une

» bien des gens s'y sont laissé tromper, et delà sans doute sont venues
 » toutes ces fables qui circulent chez nous sur une civilisation qui de-
 » puis quelque temps *serait tombée du ciel sur les bords du Nil.* » Corresp.
 d'Orient, tom. VI, p. 313.

(1) « Les Turcs, invariables dans leurs usages, n'ont guère appris, in-
 » nové, ni avancé en rien. Tout s'oppose directement chez eux aux
 » progrès des connaissances ; leurs préjugés, leur religion même, leur
 » sont un principe sacré de leur ignorance. Ils sont crédules et super-
 » stitieux à l'excès ; leurs idées sur la prédestination les engourdit sur
 » toute espèce de soins et les rend très indifférents. » Digeon. Réflex.
 sur l'emp. Ottoman, p. 62.

heure, les oisifs des cafés, puisent encore leurs sujets dans des manuscrits surannés.

Si le musulman réfléchit c'est sur ses affaires domestiques ou commerciales, rien autre au monde ne le préoccupe. Dans tous les cas sa résignation le fait vite revenir à son calme habituel qui est la qualité dominante de son caractère.

Je connaissais un Turc qui me témoignait beaucoup de confiance et me consultait dans les affaires qui lui donnaient du souci. Un jour que des intérêts commerciaux l'obligèrent d'envoyer son fils unique en Chypre, il me pria d'y solliciter pour lui les soins de quelqu'un de mes amis, et dès le lendemain de son départ il voulait que je le rassurasse sur ce fils qui faisait toute sa consolation, qui était marié et père.

Le malheur voulut que l'air délétère de Larnaca lui fût funeste, car nous eûmes le chagrin d'apprendre sa mort... J'étais fort embarrassé sur le moyen d'aborder mon ami, tellement je le croyais profondément affligé. Aussi j'acceptai la proposition d'un de mes drogmans, d'aller le trouver, de lui témoigner la part que j'avais prise à son malheur et de l'exhorter à le supporter avec résignation... Mais aussitôt qu'il aperçut mon envoyé, il s'en approcha et lui dit : « N'est-ce pas que mon ami le consul a été touché du » cruel événement qui m'est arrivé ? c'était naturel

» de sa part. Cependant la volonté de Dieu doit passer avant tout. Dites-lui que je fais des vœux pour qu'il n'éprouve pas de pareils malheurs et qu'il se console du mien. » De sorte que le drogman, qui avait préparé de grandes phrases, dut se retirer sans proférer une seule parole, l'attitude calme et résignée de ce personnage l'ayant entièrement démonté.

J'ai déjà dit que les musulmans n'avaient proprement point de réunions. Les gens qu'on peut appeler *comme il faut*, se retirent chez eux vers le coucher du soleil pour dîner et ne plus sortir. Rarement ils se permettent une petite promenade à pieds jusqu'aux cimetières ou à quelque point élevé non loin de la ville. S'ils s'éloignaient ils craindraient d'être soupçonnés, tellement l'autorité est ombreuse (1). Leurs sorties à cheval sont encore plus rares.

« Les Turcs nous jugent fous de nous tant agiter pour avoir du plaisir ; ils ne voient pas que cette fatigue nous coûte beaucoup moins qu'à eux. Ils préfèrent les plaisirs qui leur sont préparés par la fatigue des autres (2). »

(1) Cet article a été écrit à l'époque où l'anarchie était l'état normal du pays. Aujourd'hui qu'il y a plus d'union dans l'action du gouvernement, il n'est plus aussi vrai ; mais comme les choses n'ont pas pris une stabilité telle qu'il soit permis d'espérer qu'elles auront de la durée, on ne l'a pas supprimé.

(2) Say. Traité d'économie politique, tom. I, p. 126, note.

Les dévots aiment mieux se rendre à la mosquée aux heures des prières de nuit que de les faire chez eux. Ils en sont, au reste, physiquement empêchés dans certains cas, parce que la purification partielle, que le domicile fournit, ne suffit pas : or, en sortant du bain ils se rendent à la mosquée. Il est pourtant des gens qui comptent parmi leurs commodités, celle de pouvoir faire dans leur maison l'ablution complète.

Les chrétiens, en adoptant quelques usages européens, ont fort goûté celui des réunions nocturnes, d'autant plus que la solitude des rues, deux heures après la tombée de la nuit, empêche que leurs allées et venues soient remarquées, quoiqu'elles n'aient jamais été le sujet de sérieuses pensées de la part du pouvoir.

C'est dans ces assemblées que s'agitent les grandes questions du jour, mais dans un cercle très étroit et avec une portée de vue relative à leur peu d'instruction.

Les intérêts politiques qui les occupent sont ceux de la Turquie, et comment les jugent-ils !...

Il est vrai de dire, toutefois, qu'ils en ont des idées plus saines que les musulmans, chez lesquels les vieux préjugés n'ont pas l'air de s'être affaiblis, malgré toutes les preuves que le temps a fournies de leurs profondes erreurs.

Le sultan est toujours, pour les musulmans, le distributeur des couronnes, et si les Américains (de l'Union) n'ont pas un roi, c'est que S. H. n'a pas voulu reconnaître leur indépendance (1).

Dans une discussion entre un Européen et un mahométan, celui-ci soutenait que jamais les Francs ne parviendraient à soumettre leur pays, et l'autre de lui faire sentir que les Turcs n'étaient plus les fiers Ottomans d'autrefois. « J'en conviens, dit alors le » musulman, mais le grand-seigneur n'en est pas » moins un lion terrible. — Oui, reprit le chrétien, » tout effroyable qu'il puisse paraître à vos yeux, » figurez-vous deux forts dogues qui le prendraient » chacun par une oreille et dites-moi un peu ce que » votre lion ferait alors. » Le Turc tout ébahi dut convenir qu'il avait raison ; il n'avait pas songé à cette coalition canine.

C'est avec de pareilles comparaisons qu'on parvient à persuader les Turcs ; car leur fanatisme et leur ignorance font qu'on ne peut jamais les convaincre sur ce point.

Lorsqu'on leur cite la supériorité numérique des Francs, ils répondent que d'un seul coup de sabre

(1) Je tiens d'un voyageur anglais, aussi aimable par ses manières que distingué par son instruction (M. Paton), que lors de l'envoi d'un sabre enrichi de diamants, par le sultan au prince de Galles, un personnage de Damas lui dit que c'était pour reconnaître son droit à la succession.

un vrai croyant peut abattre 12,000 infidèles, et pour ce qui est de l'habileté de nos manœuvres et de la stratégie, ils sont nos égaux depuis qu'ils ont changé de système. *Tout n'est-il pas monté chez eux comme chez nous?*...

Les Syriens sont grands complimenteurs et fort généreux en offres et promesses, souvent si pressantes, si affectueuses qu'on serait tenté de les croire sincères.

La mésaventure que je vais raconter est une preuve du peu de cas qu'il convient d'en faire, de même qu'un avertissement pour tous ceux qui à l'avenir pourraient se laisser prendre à l'appât des compliments arabes, dont la valeur est conventionnelle, et qui, à proprement dire, ne sont que des paroles auxquelles on ne doit attacher aucun sens.

Un négociant français, habitant depuis quelque temps la ville de Tripoli, devait passer, en se rendant à son magasin, devant la maison d'un effendi, de ses amis, qui, se tenant souvent sur sa porte, pour respirer l'air, accueillait chaque fois le négociant de ses salutations les plus amicales, n'épargnant aucune question pour s'informer de toutes les circonstances qui pouvaient le tranquilliser sur son compte, et le priant surtout de le venir voir et d'accepter un repas chez lui. Les invitations de l'homme

de loi étaient si séduisantes, il les faisait suivre de tant d'exhortations qu'un jour le Français se laissa persuader pour ne pas blesser davantage les règles de la politesse.

Il était dix heures lorsqu'il entra dans la maison de l'effendi qui retentit, à l'arrivée du négociant, des vives acclamations qu'il fit entendre et qui continuèrent pendant qu'on montait l'escalier et qu'on passait au salon.

Les compliments se renouvelèrent, selon la coutume, aussitôt que l'on fut assis, et pendant un bon quart d'heure le négociant dut répondre à toutes les phrases que la civilité orientale a inventées pour distiller sa politesse et tuer un certain temps en paroles de convention. On se demande comment on se porte de dix, de vingt manières différentes, et comme l'interlocuteur a aussi son répertoire, il a une réponse pour chaque question.

Les pipes qui jouent un si grand rôle dans les réunions levantines se succédaient sans interruption, et le café venait humecter les délicieuses vapeurs du *courani* (1), dont les meilleures qualités sont toujours réservées pour leurs éminences les gens de loi.

(1) Fameux tabac de Tripoli, le plus agréable qui existe : il est moins fort que le *Djebeili* et en a tout le parfum.

La conversation s'alternait assez avec les bouffées de tabac et même elle avait été intéressante, l'effendi ayant puisé dans ses souvenirs autant de particularités que l'à propos en réclamait pour rendre la visite de son ami agréable. Cependant les crieurs avaient annoncé, du haut des minarets, l'heure de midi et il n'était pas question de battre en retraite malgré un second, un troisième café qui, en langue de cérémonies, signifient : le premier (1), *vous êtes libre de partir* ; le second, *allez-vous-en*. Mais le négociant qui s'attendait à un repas, qu'il avait accepté, ne s'arrêtait point au sens littéral de ces tasses de café, d'autant plus que son estomac travaillait, excité par cette boisson et la vapeur du tabac, et qu'il ressentait un certain malaise.

L'effendi finit par comprendre la persistance de son hôte, surtout après sa réponse affirmative qu'il accepterait quelque nourriture ; il appela et dit au domestique, à mots couverts, de lui apporter de trois choses dont les noms commençaient par un Z.

L'homme n'ayant pas été long à *mettre le couvert*, il revint avec une table (2) qu'il plaça devant les con-

(1) J'entends la première des deux dernières tasses, puisque le café qu'on offre d'abord est d'obligation. On ne le refuse qu'à ceux qu'on veut traiter avec le plus grand mépris.

(2) Plateau que l'on place sur un escabeau de la hauteur de 30 centimètres.

vives. Elle était garnie de pain et de trois petits plats d'origan (*zaatar*) d'olives (*zeitoun*) et d'huile (*zéit*).

Le négociant, peu accoutumé à une pareille alimentation, dut pourtant faire bonne contenance et répondre à tous les propos de l'effendi pour lui prouver qu'il était de son avis sur les avantages de cette nourriture extra-frugale. Après le repas, la pipe et le café vinrent terminer cette délicieuse partie; le Français se congédia et prit le chemin de la porte; mais, à mesure qu'il descendait l'escalier, un tournoiement de tête, produit sans doute par tous les éléments qui avaient concouru à lui exciter la bile, le fit tomber et rouler à travers les degrés. Le bruit de sa chute fut entendu par le domestique qui prévint son maître et le fit accourir. En voyant le négociant étendu sur le palier, il lui dit : « O mon ami, te serais-tu brisé, foulé ou demis quelque membre? d'où te vient cet accident? » Et il continuait ses questions, lorsque le Français, encore étourdi lui répondit, dans un excès d'impatience : « Puisse le diable t'emporter. C'est l'effet de ton déjeuner composé de trois zèdes. »

Lorsque les musulmans invitent chez eux des gens de leur religion, ce qui arrive très rarement, ils les reçoivent dans la pièce la plus écartée de la maison et qui pour l'ordinaire se trouve à l'entrée. Elle sert aussi de salle à manger, les Orientaux



n'ayant pas , comme nous , un endroit spécial pour prendre leurs repas.

Dans son intérieur un musulman mange seul , à moins qu'il n'ait des garçons. Les femmes et les filles doivent attendre que le maître ait fini ; elles sont quelquefois obligées de se contenter de ce qu'elles ont fait pour le commun.

On demandait à un individu comment , avec une aussi nombreuse famille que la sienne , la petite quantité de poisson qu'il prenait pouvait lui suffire : « Est-ce que les femmes et les enfants connaissent ce qu'est le poisson ? » répondit-il.

On obtint une pareille réponse d'un chrétien qui s'était contenté d'acheter six bec-figues ; il prétendit qu'il était seul à savoir les manger.

Lorsque les fruits sont chers , ou qu'ils commencent , c'est toujours le mari qui en est seul régalé.

Il n'existe ordinairement point d'intimité dans les ménages orientaux , parce que les hommes doivent garder constamment un ton sévère , dans leur intérieur , pour inspirer aux femmes et aux enfants ce sentiment de déférence qui est le garant de leur supériorité.

D'un autre côté , la confiance est nulle entre époux qui peuvent se séparer d'un moment à l'autre ; aussi

les maris ont-ils soin de ne jamais rien laisser à portée d'être pris. Il n'entre chez eux que les provisions d'un jour, parce que s'ils en fournissaient davantage, les femmes les vendraient. Elles se préparent secrètement une ressource pour le cas où elles seraient répudiées.

Les Orientaux s'occupent facilement, et souvent lorsque la pipe a cessé de les dispenser de parler, les moindres matières suffisent à une soirée dont la longueur ne dépasse pourtant pas une limite raisonnable ; les chrétiens surtout ne prolongent pas leurs veillées, la prudence, qui préside à tous les actes de leur vie, voulant qu'ils ne s'exposent pas sur la voie publique à une heure indue.

Le silence de la nuit n'est interrompu que par le cri des vendeurs de *tamriés* qui sont le régal de ceux que l'ardente soif de l'or, ou plutôt un besoin réel, oblige de travailler une partie de la nuit : à juger par la quantité de gâteaux qui se débitent chaque soir, on peut inférer que Beyrouth renferme beaucoup de personnes laborieuses, aimant cependant à ne pas se coucher avec l'estomac entièrement vide.

Dans la vie intérieure, le musulman est bon et confiant (excepté envers sa femme) ; mais aussitôt qu'il quitte son domicile il se tient sur ses gardes : il devient soupçonneux.



Les habitants de Beyrout sont généralement renommés pour leur avarice ; ce sont des parvenus pour la plupart ; ils se ressentent trop de leur origine pour pouvoir jouir des biens que la fortune leur a départis et qu'ils ne considèrent probablement, entre leurs mains, que comme un dépôt ; chose qui serait très philosophique, mais qui provient plutôt de leur parcimonie originelle. Aussi ne connaissent-ils le luxe ni dans leur mise ni sur leur table et encore moins dans leur ameublement dont j'ai déjà parlé.

Le Syrien aisé porte habituellement sur lui la plus grande partie de sa garde-robe, et s'il se montre riche, c'est qu'il est constamment paré de tout ce qu'il possède de plus précieux.

On s'étonne que les beaux-arts soient encore à naître en Orient. A quoi serviraient-ils ? Les Arabes vivent sans besoins, et c'est un arrêt de mort pour toute industrie qui surgirait dans leur pays.

Que trouve-t-on dans les bazars ? des tissus de laine, de soie, de coton, des bonnets, des babouches, des pipes, quelques verreries grossières et puis des denrées coloniales. Les droguistes tiennent les substances médicinales les plus simples, en même temps que certains produits chimiques, les plus communs, et les bois de teinture.

Des Européens ont tenté de choisir dans le grand

répertoire de nos inutilités, et s'ils ont fait quelques ventes à d'autres qu'à des Francs , ç'a été à des gens qui s'en sont plutôt pourvus par curiosité que par nécessité. L'usage leur en était inconnu.

Dans son fanatisme le musulman ne peut pas être l'ami sincère d'un chrétien et même il ne lui est permis d'avoir des liaisons avec lui qu'après s'être assuré , par trois propositions successives, qu'il ne veut point adopter sa foi.

Les mahométans de toutes les villes de l'intérieur de la Syrie , sont constamment dans un tel état d'irritation d'esprit que le moindre indice d'attentat à ce qu'ils appellent la supériorité de leur religion, les porte aux plus grands excès. Ce fanatisme n'est adouci , dans les échelles maritimes , que par les bons traitements que les Turcs éprouvent des consuls , auprès desquels ils trouvent souvent une protection efficace. Les rapports qu'ils entretiennent avec les négociants européens , et qui leur sont très avantageux , ne contribuent pas peu à réformer leurs mœurs sauvages.

Il en est pourtant qui ont de fréquentes relations avec les chrétiens, surtout lorsqu'ils aiment à boire.

Les Turcs avaient une disposition marquée à imiter les Francs dans leur goût pour les boissons. Si



cela s'appelle de la civilisation, je puis affirmer, dans ce cas, qu'ils ont fait de grands progrès, car il n'est pas rare de voir en Turquie des gens courir les rues entre deux vins.

Les spiritueux s'y vendent publiquement maintenant, parce qu'on a dit à l'autorité qu'en permettant ce qu'elle ne pouvait empêcher, elle se faisait un grand revenu. Les tavernes ont été affermées.

Au temps où le vin était encore prohibé, un pacha qui se montrait rigoureux avait fait défendre qu'on vendît des boissons enivrantes aux croyants. Or, un de ceux-ci, qui ne pouvait s'en passer, venait de faire emplir un flacon lorsqu'il rencontra le gouverneur faisant sa ronde, pour mieux s'assurer de l'effet de sa défense. L'amateur du jus divin cacha son flacon encore plus soigneusement en le portant derrière le dos, en même temps que ses deux mains, et s'appuyant contre le mur en signe de respect. Le pacha, qui lisait dans ses regards, se douta que cet homme était là pour quelque motif et lui ayant adressé *le salut* (1) il lui demanda pourquoi il cachait ses mains. — Il présenta la droite. — Et

(1) Ce usage vient de ce que Mahomet fit cette recommandation à sa famille assemblée auprès de lui, lors de sa dernière maladie. *Je vous donne la paix à vous qui êtes ici présents ; je vous charge de la donner en mon nom à ceux qui sont absents*, je vous prends à témoin, que je la donne aussi à tous ceux qui viendront après moi dans la suite des siècles. » Reinaud. Monum. orient. t. I, p. 268.

la gauche? lui dit-il alors.—Et au moyen d'une autre manœuvre il la fit voir aussi. Mais cela confirma toujours plus le visir dans l'idée qu'il y avait là quelque mystère. Il voulut donc que l'homme lui montrât les deux mains à la fois, ce qu'il fit en plaçant la bouteille entre son dos et le mur; mais comme le pacha impatienté lui cria : « Venez à moi, » l'ami du vin, voyant qu'il ne pouvait plus dissimuler, prit le flacon et dit en le présentant qu'il contenait de l'huile. « Comment de l'huile, répartit le pacha surpris? et cette couleur? — Oui Excellence, elle a eu honte, et c'est ce qui l'a fait rougir. »

Ce n'est pas au reste depuis les *réformes* introduites en Turquie que les croyants se permettent de boire. Ils ont fort peu tenu à la semi-défense que le Prophète leur fait des boissons enivrantes; mais ils buvaient avec plus de réserve, plus de décence.

L'ivrognerie est un vice renouvelé des Arabes puisqu'un auteur, qui était bien au fait de leur histoire, nous apprend « que, malgré qu'ils fussent sobres dans leur nourriture, ils étaient pourtant fort adonnés au vin et à l'ivresse, de sorte qu'on apprend que plusieurs ont été victimes de Bacchus tels que, *Zobair*, *Abou Amer* et *Malahab* près de *Chiahin Chiak*. On raconte aussi qu'*Abou Ghabchian* vendit, pour une outre de vin, les clés de

» la brillante charge de gardien du célèbre temple
» de la *Câaba* à Codha Coraiscite (1). »

Je n'ai trouvé, au surplus, que peu de passages dans le koran qui soient relatifs au vin et tous ne sont pas prohibitifs, comme le lecteur pourra en juger ; je les emprunte à l'excellente traduction de M. Birbestin Kasmirski.

« Ils t'interrogeront sur le vin et le jeu. Dis-
» leur : dans l'un comme dans l'autre il y a du
» mal et des avantages pour les hommes, mais leur
» mal l'emporte sur les avantages qu'ils procu-
» rent (2). »

« Parmi les fruits vous avez le palmier et la vigne
» d'où vous retirez une boisson enivrante et une
» nourriture agréable. Il y a dans ceci des signes
» pour ceux qui entendent (3). »

« On leur présentera à boire du vin exquis (4). »

« O croyants ! le vin, les jeux de hasard, les
» statues et le sort des flèches sont une abomination
» inventée par Satan ; abstenez-vous-en et vous serez
» heureux (5). »

¹ (1) *Saggio sull'origine, culto letteratura e costumi degli Arabi. Assemani* p. 71.

(2) *Surate II*, v. 216.

(3) *Id. XVI*, v. 69.

(4) *Id. LXXXIII* v. 25.

(5) *Id. V*, v. 92.

Une autre fausse croyance, qui s'est aussi répandue parmi les Européens, c'est que Mahomet avait exclu les femmes du paradis (1). Or je transcris ici les passages qui prouvent que le Prophète, qui les a tant aimées, n'a nullement négligé leur sort à venir et qu'il veut qu'elles jouissent des mêmes avantages que les hommes.

« Hommes ou femmes, ceux qui pratiquent les
» bonnes œuvres et qui seront en même temps
» croyants, entreront dans le paradis et ne seront
» fraudés de la moindre part de leur récompense (2). »

« Dieu a promis aux croyants, hommes et femmes, les jardins baignés par des rivières ; ils y demeureront éternellement. Ils auront des habitations charmantes dans les jardins d'Eden et une

(1) On doit être surpris de lire dans Volney « que Mahomet si passionné pour les femmes ne leur a cependant pas fait l'honneur de les traiter dans le koran comme une portion de l'espèce humaine ; il ne fait mention d'elles ni pour les pratiques de la religion, ni pour les récompenses de l'autre vie, et c'est une espèce de problème chez les musulmans, si les femmes ont une âme. » (Voyage en Orient, tom. II, p. 311.)

Badia dit aussi dans sa relation : « Je n'ai jamais pu débrouiller la complication d'idées qu'a fait naître dans mon esprit l'existence de la canonisation d'une femme (à Maur) avec l'exclusion du paradis annoncé tacitement par la loi à ce sexe. »

(2) Surate IV, v. 123.

» grâce infinie de Dieu. C'est un bonheur immense (1). »

« Ils seront Introduits dans les jardins d'Éden ,
» ainsi que leurs épouses et leurs enfants qui auront
» été justes (2). »

« Afin que Dieu à son tour, introduise les croyants,
» hommes et femmes, dans les jardins arrosés par
» des fleuves pour y rester éternellement, afin qu'il
» efface leurs mauvaises actions. C'est un bonheur
» immense que Dieu tient en réserve (3). »

Je desirais connaître l'opinion des docteurs de l'islamisme, car je savais qu'ils ont recueilli des préceptes et que les commentateurs ont aussi expliqué des passages différemment que ne le comprend le vulgaire, — voici ce que j'en ai appris.

Les femmes, qui auront gardé la foi conjugale, seront réunies à leurs maris et partageront ses faveurs avec les quarante houris que Dieu a créées tout exprès pour les fidèles sectateurs de son prophète.

Quant au reste des femmes et des filles croyantes, qui n'auront pas manqué aux préceptes de la religion, elles jouiront du droit de vivre en paradis mais sans y avoir aucune destination : elles pourront

(1) Surate IX, v. 73.

(2) *Id.* XIII, v. 23.

(3) *Id.* XLVIII, v. 5.

manger, se promener, et la présence de Dieu les occupera aussi, parce que ce sera un sujet de contemplation pour elles.

CHAPITRE VIII.

Mœurs des femmes musulmanes.

Mahomet a été plus juste envers les femmes que ne sont les hommes qui suivent sa loi, car ceux-ci ne les considèrent, à proprement dire, que comme un meuble utile, et si je m'attachais à mieux exprimer la pensée des maris de l'Orient, je devrais dire qu'ils regardent tout simplement les femmes comme de vrais moules à enfants.

(1) Surate XVI, v. 60.

Quoi de plus triste, en effet, que les circonstances qui accompagnent leur venue au monde !

« Si l'on annonce à quelqu'un d'entre eux, dit le » koran (1), la naissance d'une fille, son front se » rembrunit et il devient comme suffoqué de dou- » leur.

» Il se cache aux siens à cause de la désastreuse » nouvelle ; doit-il la garder et en subir la honte ou » l'ensevelir dans la poussière ? que leurs jugements » sont déraisonnables (2).

De nos jours encore on connaît au mouvement ou au silence qui règne dans la chambre d'une accouchée si le nouveau né est du sexe masculin ou féminin.

Dans le second cas, les assistants sont comme consternés. C'est la sage-femme qui donne le ton. Le sentiment de joie que lui inspire la présence d'un garçon est transmis avec la rapidité de l'électricité, et il n'est pas plus tôt senti au dedans qu'on le voit se manifester au dehors par les *lou, lou, lou* (3) des fem-

(1) Surate, tom. XVI, v. 60.

(2) M. Birbestin rapporte que les Arabes « regardaient comme un » malheur la naissance d'une fille et qu'ils avaient même la coutume de » les enterrer vives. » Notes 1 et 2, aux versets 59 et 61 de la Surate XVI.

(3) Les femmes étant absolument séparées de la société des hommes, il ne leur reste d'autre rôle à jouer dans les fêtes que ces cris aigus et

mes, qui les font retentir cent fois dans l'heureux manoir. Le père est félicité par tous, le contentement de la famille est à son comble.

Les filles ne reçoivent que l'éducation que nous appelons domestique. Elles balayent aussitôt qu'elles peuvent tenir un balai qui n'a qu'un demi mètre de hauteur ; au surplus, aussitôt que leur âge le permet, elles sont employées à laver et à faire la cuisine. Les mets arabes demandent de grands apprêts, soit pour réduire la viande en pâte, à force de la battre dans un mortier, soit pour la hacher et en farcir, mêlée à du riz, des feuilles de vigne, de choux, des courges ou des melongènes. Leurs plats doux occupent aussi beaucoup.

Les filles turques apprennent un peu à coudre et à broder, à la manière grossière des orientaux. Ce sont là, à peu près, tous les ouvrages qu'on leur fait faire. Je ne crois pas qu'il y ait, parmi les musulmans, de femmes qui sachent lire.

Les hommes prétendent que c'est pour les empêcher d'avoir plus de malice.

pénétrants qu'elles font sortir de dessous les enveloppes qui les cachent. *Ali bey (Badia), Voyage, tom. I, p. 37.*

Comme c'est une espèce d'art et une sorte de talent pour les femmes que celui de jeter ces cris épouvantables, elles profitent de toutes les occasions pour l'exercer, tâchant de se surpasser les unes les autres, tant par le perçant du ton que par la longueur soutenue du cri. Elles crient pour les naissances, pour les entrées des gouverneurs, etc. *Ibid. p. 48.*

Les mœurs orientales s'opposent aux fréquentations étrangères même entre femmes. Les mahométanes ne peuvent donc se permettre que les visites chez quelques proches parentes et les plaisirs du domicile.

Elles ont cependant les parties de bain dont l'abus est une des principales causes de la destruction de leur charmes, mais qui est bien pardonnable lorsqu'on considère avec quel plaisir elles doivent en profiter, leurs maris ne les contrariant jamais, parce qu'ils sont sûrs que c'est le seul endroit où leur vertu n'a point de danger à courir.

C'est d'ailleurs par précepte de religion qu'elles s'y rendent, à cause de l'ablution complète à laquelle elles sont aussi soumises.

Le jour où les dames vont au bain, tout se dispose pour cela dès le matin. On fait les paquets des essuie-mains qui servent à différents usages et qui sont très nombreux, en soie, en coton et en fil, de couleur, quadrillés et blancs. Les femmes en portent quatre à la fois autour du corps, sur les épaules et sur la tête, et pour peu qu'elles soient élégantes, elles doivent en changer à chaque station qu'elles font en sortant.

Le temps qu'elles passent au bain est de trois à quatre heures au moins, pendant lesquelles elles ne sont pas sans boire ni manger, et la pipe comme le

narguilé remplissent aussi en partie les moments d'intervalle.

Les femmes ont alors plus d'une occupation. Elles se font masser et frotter avec un sac de crin fin ; elles se mettent le *henné* ou de la terre grasse à la tête pour rendre leurs cheveux souples : puis elles se couvrent tout le corps de cette dernière substance qui est préparée à l'eau de rose. Elles se peignent, se tressent, et comme elles sont toujours en famille, pour peu que celle-ci compte plusieurs individus, ces opérations répétées, pour chacun d'eux, prennent beaucoup de temps.

C'est dans le bain que les femmes caquettent le plus. Elles s'instruisent mutuellement de ce qu'elles ont pu apprendre de leurs sages-femmes, car ce sont celles-ci qui frottent et lavent leurs pratiques.

On sait que les bains de l'Orient se composent de grandes salles voûtées, couvertes de coupoles percées de petites lucarnes rondes, par lesquelles elles reçoivent le jour. L'air n'y pénètre pas, attendu que chaque ouverture est garnie d'une lentille en verre.

Les femmes ont aussi les visites aux tombeaux, comme sujets de distraction, et c'est le seul cas qui leur permette de sortir de la ville et de prendre l'air de la campagne. Aussi ont-elles soin d'en profiter le plus fréquemment que cela leur est possible.

On les voit réunies en groupes autour des tombeaux de leurs familles, parler entr'elles, ou prier, pendant qu'un cheikh, ordinairement aveugle, récite quelques vers du koran à l'intention du défunt.

On assure que c'est pendant ces courses aux cimetières que les femmes font des rencontres qui ne sont pas toujours inopinées.

Si elles n'y trouvent point les personnes qu'elles desirent voir, ou qu'elles ne puissent pas leur parler, c'est par des bouquets emblématiques qu'elles leur font connaître leurs sentiments ou leurs pensées.

L'art de communiquer par des signes devait trouver un inventeur puisqu'il était nécessaire à défaut de l'écriture. Il embrasse tous les objets qui peuvent se grouper ou se réunir sous un très petit volume ; comme le charbon, les plumes, les coquilles d'œuf, la soie, le coton, la laine, le papier, les parcelles de bois, etc., etc. Les fleurs et les fruits en font la base.

Aveccela, M. Robinson dit que dans la population musulmane, par exemple, comme les deux sexes ne se mêlent jamais ensemble, l'amour est un sentiment presque inconnu (1).

(1) Voyage, etc., tom. II, p. 43.

Les voyageurs anciens ne sont pas de cet avis et les modernes le seraient encore moins, attendu la corruption plus avancée des mœurs, par suite de l'affaiblissement du despotisme ottoman.

Le théâtre de la Turquie rapporte une anecdote qu'on dirait puisée dans l'histoire de notre Europe ; la voici :

« Un jeune Turc fort riche et de qualité étant devenu amoureux d'une fille arabe, pauvre et méprisable, mais belle à ses yeux, quoique brune, ses parents firent leur possible pour empêcher cette alliance, qui ne pouvait être que honteuse et déshonorable à leur famille : mais plus ils lui représentaient la laideur, la pauvreté et la bassesse de son extraction, plus son amour s'enflammait au lieu de se rebuter de ce qu'ils lui disaient. Il en vint à une telle extrémité, voyant qu'ils ne voulaient pas y consentir, qu'il les menaça de se tuer ; ne pouvant, disait-il, vivre sans cet objet qui donnait de l'horreur et de l'aversion aux autres ; tant il est vrai qu'il n'y eut jamais de laides amours, et que l'amour est aveugle : de sorte qu'ils furent obligés pour obvier à ce malheur de condescendre à ses volontés (1). »

(1) Voyage, tom. II, p. 241.

M. de Peyssonnel s'exprime ainsi dans sa lettre sur les Mémoires de M. de Tott :

« Ce ne sont pas communément les esclaves qui
» servent les intrigues des femmes ; elles ne peuvent
» guère contribuer qu'à les cacher. Les affaires de
» ce genre sont presque toujours conduites par les
» *Tella kari*, ou revendeuses à la toilette, turques,
» chrétiennes ou juives, qui ont également l'entrée
» dans les harems, et prêtent souvent leurs maisons
» pour les rendez-vous.

» Le caractère d'homme à bonnes fortunes est
» connu en Turquie. J'y ai vu des jeunes gens, des
» petits maîtres, des espèces, qu'on appelle en turc
» *Zembara rechelebis*, avoir la liste de toutes les jolies
» femmes de quelque célébrité, s'occuper, sans
» relâche, des moyens de faire connaissance avec
» elles, épuiser leur amabilité, leur industrie et leur
» fortune, à se procurer des tête à tête et s'en vanter
» même sans les avoir obtenus.

» Les déclarations réciproques se font, le plus
» communément, par des *marnés*. Ce mot, tiré de
» l'arabe, signifie, *sens*, *allégorie*, et on le donne en
» style de galanterie à toutes sortes de choses dont
» le nom rappelle, par sa rime, une devise con-
» venue parmi les amateurs (1). »

(1) Voyage, pag. 29.

Croit-on, au surplus, que les femmes soient contrariées, fatiguées de leur réclusion perpétuelle ? L'habitude les a faites à cette vie et elles n'ont nul desir de la changer. Leur éducation ne les rend pas propres à autre chose.

Lorsqu'une jeune fille est demandée en mariage, et c'est ordinairement à l'âge de 14 ou de 15 ans, le père ne consulte ni sa femme ni sa fille, se contentant de les prévenir qu'il a donné sa parole et que les noces auront lieu tel jour.

Souvent la promise ignore même le nom de son fiancé, et si elle doit le voir ce ne peut être que par la fente d'un volet ou d'une porte, ou furtivement dans la rue à travers le mouchoir de mousseline de couleur que les femmes se mettent devant le visage, en même temps que le voile qui couvre le reste du corps lorsqu'elles sortent.

La veille du mariage, le trousseau que le père donne à sa fille est porté en grande pompe. Il se compose, selon la fortune des personnes, d'effets d'habillement, d'ustensiles et de meubles, tels qu'un chandelier, un tabouret, un paquet de mèches, tous objets de peu de valeur, mais qui sont cependant portés séparément afin de pouvoir dire que le trousseau de telle mariée avait employé tant de personnes.

C'est à l'arrivée de ces effets que les femmes, pa-

rentes du futur, se livrent à leur goût pour les *lou, lou, lou*, et s'y délectent des heures entières. Ces cris, comme je l'ai déjà dit, sont un agrément dont les femmes sont jalouses, ce qui fait qu'elles ne laissent passer aucune occasion de l'exercer.

Le contrat est dressé par le cadi sur la déclaration des parents des futurs (1); mais ce juge n'intervient pas autrement dans l'union projetée qui n'est accompagnée d'aucune autre cérémonie; de sorte qu'on peut dire que chez les musulmans le mariage est un acte simplement civil, sans que l'absence de toute forme religieuse lui enlève le caractère sacré imprimé à ceux des autres nations par la sainteté du sacrement.

Le jour du mariage l'épouse voit seulement son époux dans les moments où elle peut ouvrir les yeux à la dérobée, car toute fille qui se respecte est obligée de les tenir fermés pendant sept jours.

Tout ce temps on la tient assise, immobile sur des coussins, après l'avoir ornée de tous ses bijoux et lui avoir fait subir la toilette particulière aux jeunes

(1) La loi musulmane exige le consentement de la fille qui se marie; mais comme il est impossible d'arriver jusqu'à la voir, il faut que les témoins qui doivent remplir cette formalité la connaissent à la voix. Ils se tiennent alors derrière un rideau ou un mur et elle leur dit que son père est son procureur en tout.

mariées qui consiste à transformer sa figure en un véritable masque et à peindre ses mains, ainsi que ses pieds toujours nus.

Qui reconnaîtrait une figure humaine à travers les feuilles d'or, le rouge, le bleu, le blanc, les nombreuses mouches, le noir aux yeux et celui mis en larges couches sur les sourcils qu'on a soin de bien arquer et de faire joindre sur la naissance du nez!... on doit convenir qu'ici l'art ne sert pas à réparer les outrages du temps, mais à en accélérer les effets (1).

Tel est cependant le goût de ces gens là qu'une épouse qui se présenterait avec les attraits de la jeunesse, et sous un costume simple, courrait risque d'être rebutée.

Les préjugés sont si nombreux, si enracinés, que les musulmans ne sauraient toucher à leurs

(1) On pardonne à un ecclésiastique, qui voyageait dans le xvi^e siècle d'avoir publié que les mariages musulmans se faisaient ainsi : « Quand les deux parties sont demeurées d'accord, on enferme l'épouse en une chambre avec d'autres femmes de ses parentes et de sa connaissance. L'époux, accompagné de quelques hommes, va la trouver; et comme il frappe à la porte, les femmes lui demandent : Que voulez-vous ? Il répond : Je demande une telle pour ma femme; et elles répliquent : Que voulez-vous lui donner ? L'époux répond : Que souhaitez-elle ? elles répliquent, qu'elle veut deux mousses pour la servir et tant de dot. Cela étant accordé on ouvre la porte, et toutes les femmes, sortant de la chambre, y laissent l'épouse seule. Les hommes prennent aussi congé de l'époux qui entre dans la chambre avec son épouse. Voilà toute la cérémonie. » P. Dandini. Voyage au Liban, p. 62.

usages sans trembler. Il est un bien attaché à l'exécution de chacun d'eux, et s'il était négligé il s'en suivrait, disent-ils, infailliblement un malheur.

Les hommes sont d'ailleurs si capricieux ! Il ne leur faut que prononcer un mot pour se débarrasser d'une femme qui a cessé de leur plaire, ou qui, au premier aspect, n'a pas répondu à leur attente.

Souvent les causes de divorce naissent fortuitement et sont dues à l'habitude qu'ont les musulmans de jurer. Elle est si grande, parmi eux, qu'ils accompagnent tout ce qu'ils disent par un serment, même par plusieurs. Le plus grave est, sans contredit, celui sur le *telaq* (divorce), parce qu'il porte en lui-même sa peine, quiconque ne l'accomplit pas étant séparé, *ipso facto*, de sa femme (1).

C'est encore là une raison qui rend la position de l'épouse musulmane des plus désagréables en Orient. La légèreté avec laquelle les mahométans pronon-

(1) On connaît l'humiliante obligation de reprendre sa femme après mariage contracté avec un autre homme, qui la répudierait à son tour, s'il ne préférait la garder; mais ce *mezzo termine* est éludé pour les gens de qualité depuis qu'un savant muphti en a imaginé un plus moral, pour plaire à un grand seigneur que la mauvaise humeur avait vulgarisé, au point de lui faire affirmer par serment qu'il se séparait de sa femme s'il n'accomplissait pas une promesse, qu'il n'était pas en son pouvoir de remplir. Ce moyen consistait à exposer l'épouse du parjure à être baignée par les vagues de la mer ou le courant d'une rivière.

cent ce serment est telle, en effet, que souvent une femme se trouve être répudiée par son mari sans qu'elle lui ait donné le moindre motif et malgré ses bonnes qualités et sa conduite régulière.

Un Turc, qui passait à cheval, étant vivement pressé et même menacé par son créancier, qui lui barra le chemin, fut obligé de lui jurer sur le *telaq* qu'il ne descendrait pas de sa monture sans l'avoir satisfait ; et comme il se mit en quête pour avoir la somme nécessaire, l'ayant cherchée vainement, il ne s'occupa plus que du moyen d'annuler l'effet de son serment, car il ne pouvait quitter son cheval sans renoncer en même temps à sa chère compagne qu'il aimait fort.

Il s'adressa, pour cela, aux Imans (docteurs) des quatre rites musulmans ainsi qu'à d'autres légistes et au cadi, mais ce fut toujours sans résultat pour lui, tous lui disant qu'il n'existait point de loi qui le déliât de son serment et qu'il avait l'option de rester sur sa bête ou de quitter sa femme.

Extrêmement vexé de se trouver dans cette alternative, il pensa, vers la fin du jour, d'aller consulter un évêque maronite qui demeurait dans l'une des maisons des environs, et qu'il avait entendu citer comme un homme d'esprit. Ce prélat le tira effectivement d'embarras en lui disant de passer

sous un arbre et de se tenir à ses branches pendant que sa monture s'éloignerait, ce qui le ferait descendre de l'arbre et non du cheval, ainsi qu'il se l'était interdit sous peine de divorce.

Les gens de loi approuvèrent ce moyen, et le jureur imprudent put retourner chez lui sans être obligé de s'annoncer pour que sa femme, qu'il n'aurait pu voir, eût, selon le précepte, à se cacher à son approche.

CHAPITRE IX.

Mœurs musulmanes, poésie, musique, sciences.

La bienséance fait une loi aux orientaux de ne jamais s'entretenir de leurs femmes ; et dans les cas très rares où ils sont obligés de les citer, ils doivent les désigner sous la dénomination elliptique de la

maison. Ceux qui croient pouvoir prendre quelque licence se permettent de l'appeler *votre sœur*, ou si c'est une personne inférieure, *votre esclave*, ou la *mère d'Ali*, si son fils aîné porte ce nom. Jamais les femmes ne prennent celui de leurs filles.

La réclusion que le pauvre sexe est contraint de subir rend toute intervention étrangère impossible, pour les besoins auxquels nous expose la fragilité humaine, et lorsqu'on fait tant que d'appeler un médecin, il faut qu'il juge de la maladie sans le secours des yeux, car c'est tout au plus si on lui montrera la langue par le trou d'un voile épais placé sur le visage de la malade. Le poulx même, il ne pourra le toucher qu'enveloppé d'une mousse-line.

Les noms féminins ne sont pas seulement exclus rigoureusement de la conversation, ils ne doivent pas se trouver non plus dans la poésie arabe; à tel point que si un amoureux veut chanter sa belle, il doit la représenter, dans ses vers, par un de ces êtres, emblèmes de la légèreté, de la douceur, de la souplesse, de l'amabilité.

Dans les chants vulgaires on peut comprendre qu'il s'agit d'une femme aux mots *brune*, *yeux noirs*, *taille élancée*; ces mots se répètent souvent, mais les auteurs ont soin de les faire rapporter, en même temps, au faon d'une gazelle.

Les plus beaux morceaux de poésie, ceux où le sentiment s'exprime avec le plus de chaleur, sont appelés *nébaouis* (prophétiques) parce qu'on est censé les avoir adressés à Mahomet qui est seul digne d'expressions aussi poétiques que nulle passion ne voudrait avouer.

Il est des *oulèds fenn*, les *dilettanti* de la Syrie, qui se chargent de distraire les réunions par leur *lazzi* et les anecdotes dont leur mémoire est abondamment pourvue. Ces sortes de comiques chantent quelquefois, surtout lorsqu'ils sont pourvus d'une jolie voix. Un de leurs talents particuliers consiste à faire assaut de proverbes, de manière à tenir une espèce de conversation en n'y employant que des adages, ou sentences.

Lorsque l'esprit de ces *oulèds fenn* est à bout de ses ressources, les jeux d'enfants sont proposés et l'on voit tous les assistants s'y livrer, sans distinction d'âge ou de condition. C'est encore là un des traits que je puis invoquer à l'appui de l'opinion dont il sera question ci-après, sur le caractère antithétique des Turcs, puisque de la gravité qui leur est naturelle, ils passent aux amusements les plus puérils.

Les musiciens sont fort rares à Beyrout, et ce n'est que de loin en loin que l'on en voit passer quelques uns, allant faire une tournée à la montagne.

Je ne puis mieux satisfaire la curiosité du lecteur sur l'état de la musique dans ces pays ci qu'en lui rapportant ce qu'en a dit un voyageur fort instruit qui a eu plus d'un moyen de la bien juger. C'est, selon moi, à quelque exagération près, la véritable idée qu'on puisse s'en faire. La musique était autrefois soumise à des règles en Orient et elle devait y être autrement exécutée que de nos jours. Il faut donc penser que cet art a subi les effets des mêmes calamités qui ont détruit ou défiguré tous les autres.

« La musique turque, quoique du même genre
» que la musique arabe, est un peu mieux com-
» posée, puisqu'on y trouve au moins quelques ca-
» dences bien terminées. Le capitain-pacha de la
» Porte ottomane, qui était alors à Alexandrie,
» avait la bonté de m'envoyer son orchestre tous
» les six ou huit jours, ce qui me mit à portée de
» pouvoir l'apprécier.

» Cet orchestre, de la chambre de S. A. est composé
» de cinq musiciens et d'un chiaou ou commandant
» qui les accompagne toujours. Ils jouent de quatre
» instruments qui sont un psaltérion, qu'on frappe
» avec de petites baguettes dont le chevalet du milieu
» est placé de manière que les cordes donnent sur
» la gauche l'octave du ton qu'elles donnent sur la
» droite; une viole d'amour, montée de six cordes,

» et accordée dans la progression *ut , mi , sol , ut* ;
» une espèce de hautbois d'un ton très doux et ana-
» logue au basson , ou , pour mieux dire , au cor
» anglais ; enfin deux petites timbales accordées à
» la quinte au lieu d'être à la quarte , comme en
» Europe , et qu'on frappe doucement avec le bout
» des doigts ; le cinquième musicien chante et ne
» joue aucun instrument (1).

» Chaque fois que cet orchestre venait chez moi ,
» le chiaou commençait par me faire un compli-
» ment de la part de S. A. Les musiciens s'as-
» seyaient en demi cerle à terre devant mon so-
» pha , le chiaou à leur tête. Les instruments étaient
» accordés d'avance , et , à mon signal , ils com-
» mençaient un *adagio* , dans lequel un des instru-
» ments suivait le thème ; les deux autres faisaient
» une basse continue et jouaient *pianissimo* ; les pe-
» tites timbales se taisaient. Jusque là c'était tolé-
» rable , et même agréable dans quelques parties ;
» mais bientôt on commençait un *andante* ou un *al-*
» *legro* , dans lequel les petites timbales avaient leur
» partie ; c'est alors que les voix et les instruments
» faisaient de vains efforts pour se mettre à l'unis-

(1) Il est de rigueur , dans la musique arabe , que le chanteur s'ac-
compagne du tambour de basque. Je dois dire aussi que l'auteur de l'ar-
s'est trompé en croyant qu'on frappait sur les timbales avec les doigts :
on emploie de petits bâtons pour cela.

» son, et que mes pauvres oreilles, accoutumées à
 » entendre une harmonie régulière, payaient l'a-
 » mende des jouissances qu'elles s'étaient données
 » en Europe.

» Après un quart d'heure de *charivari*, le chant
 » cessait, les instruments continuaient de jouer ;
 » enfin les timbales se taisaient aussi et on reprenait
 » un adagio semblable au premier. Après ce mor-
 » ceau les musiciens me faisaient une révérence et
 » le premier acte était fini (1). »

Il est des cas où toute une population entonne un véritable charivari. C'est lorsque la lune ou le soleil est éclipsé. Tous les habitants montent alors sur leurs terrasses et par des cris, du bruit qu'ils font en battant sur des ustensiles en cuivre, et des coups de fusil, ils finissent toujours par effrayer le dragon prêt à avaler l'astre menacé.

J'ai cru trouver la source de ce préjugé dans ces passages du koran :

« Il demande : quand donc viendra le jour de la résurrection ?

» Lorsque la lune s'éclipsera. Lorsque le soleil et la lune seront réunis.

» L'homme criera alors, où trouver un asyle (2) ? »

(1) Ali Bey. Voyage, tom. II, p. 197.

(2) Surate LXXV, v. 69 et 70.

Une musique plus commune et plus bruyante est celle composée d'espèces de clarinettes et de grosses caisses. On les entend dans les réjouissances publiques, les mariages, les naissances de garçons et dans toutes les occasions où l'on veut manifester de la joie. Un voyageur, en annonçant que cette bruyante musique n'était jamais employée par les musulmans dans les mosquées, ajoute : « Ils craignent peut-être » de réveiller l'Éternel en sursaut (1). »

Les beaux arts ne sont pas mieux traités que le beau sexe en Orient et il n'est plus que quelques rimailleurs qui produisent, de temps en temps, des morceaux de poésie, applaudis par nos ignorants auxquels la rime et un certain arrangement en imposent. J'ai reconnu, en effet, que souvent les poésies, qui avaient le plus de vogue, ne souffraient pas l'analyse logique, ou la traduction. Avec une langue poétique, comme l'arabe, il est facile de composer de manière à charmer par le seul prestige des expressions et l'harmonie des mots.

Les *Mouals* que l'on chante en solo ou dont chaque vers remplit l'air d'une chanson à refrain ou ritournelle, sont de vrais coq-à-l'âne, le sens en est entièrement décousu.

On trouve encore quelques uns des anciens livres

(1) Ali Bey. Voyage, tom. I, p. 47.

arabes chez les savants modernes, mais ils les ont plutôt pour se donner un vernis de science ; car je ne crois pas qu'il y ait à Beyrout plus de deux personnes qui aient le goût ou la capacité de l'instruction. Delà la plus grande ignorance des faits historiques , même les plus communs.

Le merveilleux étant le sublime du vulgaire , il s'en suit qu'il n'est que les événements accompagnés de circonstances extraordinaires qui méritent seuls chez eux de passer à la postérité. Il ne vaut pas la peine , selon nos judicieux Syriens , qu'un fait qui aurait tant soit peu l'air naturel devienne le sujet des conversations présentes et futures.

L'*histoire* que je vais raconter m'a été faite par un effendi à l'occasion de ce que je lui disais des tentatives qui se font encore pour pouvoir aller en Chine par le nord.

Il voulut me prouver que c'est un de ses coreligionnaires qui a eu l'honneur de franchir un passage que toutes les nations avaient tenté en vain d'ouvrir, et qu'il s'y prit de manière à vaincre la difficulté que présentait la force du courant, qu'il fallait remonter, surtout vers le milieu où se trouvait un fort remous.

Le Colomb musulman s'appelait *Merad-Rais*. Ayant bien connu la cause qui empêchait de franchir ce passage (on n'en dit pas le nom), il se fit équiper



un navire et le pourvut de quarante câbles, d'autant d'ancres et d'un pareil nombre de buffles. Il arma son vaisseau de plusieurs canons, pierriers, tromblons, fusils, exigeant en outre que chaque homme de son équipage fût pourvu d'un instrument de musique et des plus bruyants.

Avec cet appareil, Merad-Rais arriva à l'endroit où il devait éterniser son nom, qui cependant est ignoré de l'Europe savante (selon nous); sans perdre de temps, aussitôt qu'il eut senti l'effet du malencontreux courant, il ordonna ces préparatifs : les câbles montèrent sur le pont et chaque ancre garni d'un buffle, en guise d'appât, fut jetée à la mer où d'énormes baleines s'en emparèrent, en prenant, selon l'usage des cétacés, le contre-courant, chose que *Merad-Rais* avait étudiée dans le *canal de Constantinople*, et voulant les presser pour qu'ils pussent traîner le navire avec une rapidité relative à l'opposition qu'il allait éprouver, il fit tirer toute son artillerie dont le bruit, augmenté par la fusillade et les instruments de musique, produisit un si grand effet, que les baleines effrayées remplirent divinement la haute mission qui leur avait été donnée.

Cet échantillon des connaissances géographiques de nos Syriens peut servir d'échelle et faire connaî-

tre la portée de leur esprit sur les autres matières , l'analogie étant parfaite en tout.

Les mahométans parviennent difficilement à s'instruire des règles qui leur permettent de lire grammaticalement le koran , qui est le livre , la lecture par excellence ; aussi un bon musulman en fait-il l'occupation de toute sa vie, les autres ouvrages n'étant que des futilités auprès de celui-là qui réunit tout ce qu'il est utile de savoir.

Le koran est, comme on sait , le code unique des Turcs.

Son texte « interprété par le muphti décide tous » les doutes les plus inextricables, devient la parole » de Dieu même et gouverne les musulmans. Ce » livre sacré , réputé source de justice , sans avoir » tout prévu , consacre les inductions prononcées » par le grand muphti rempli de l'esprit de Mahomet , et sert ainsi de règle invariable dans toutes » les circonstances les plus difficiles (1). »

Quelques apôtres de l'islamisme ont voulu soutenir que la religion de Mahomet ne s'opposait pas au progrès des lumières et je leur répondrai avec Volney :

« Les musulmans avancent en vain que le koran » contient les germes et même le développement de

(1) Digeon. Réfl. hist. etc., p. 182.

» toutes les connaissances de la législation , de la
 » politique, de la jurisprudence. Le préjugé de l'é-
 » ducation, ou la partialité de quelque intérêt se-
 » cret , peuvent seuls dicter ou admettre un pa-
 » reil jugement. Quiconque lira le koran, sera forcé
 » d'avouer qu'il ne présente aucune notion ni des
 » devoirs des hommes en société, ni de la forma-
 » tion du corps politique , ni des principes de l'art
 » de gouverner, rien en un mot de ce qui constitue
 » un code législatif. Les seules lois qu'on y trouve
 » se réduisent à quatre ou cinq ordonnances rela-
 » tives à la polygamie, au divorce , à l'esclavage, à
 » la succession des proches parents , et ces ordon-
 » nances , qui ne font point un code de jurispru-
 » dence , y sont tellement contradictoires que les
 » docteurs disputent encore pour les concilier (1). »

Ce livre n'est pas lu seulement dans les mosquées
 et les maisons ; on le voit entre les mains même
 des boutiquiers qui l'ouvrent dans leurs moments
 de loisir pour en lire quelques versets. Il le font en
 psalmodiant et se balançant le corps, en avant et
 en arrière, assis à terre sur leurs talons et tenant
 le koran devant eux.

Je croyais que les mahométans qui avaient eu
 moyen de voir l'Europe, d'en apprendre une des

(1) Volney. Voyage, etc. 5^e édit., tom. II, p. 241.

langues et de recevoir quelque instruction, se régleraient d'après nos connaissances, mais je me suis trompé grandement.

Je parlai de la muraille de la Chine avec un officier égyptien qui avait fait un long séjour en France, et comme il me soutenait qu'*elle était l'ouvrage d'Alexandre*, je voulus le reprendre de son erreur, mais j'en reçus pour réponse : « Le koran » nous l'apprendrait. » Ma bouche en resta fermée ; je ne voulais pas lui répéter avec Savari que « lors- » que Mahomet a voulu écrire l'histoire, il n'a dé- » bité que des fables (1). »

(1) Le Koran. 2^e édit. tom. II, p. 47.

CHAPITRE X.

Caractère des Musulmans, fanatisme, miracle des Grecs, fatalisme, préceptes religieux, ruse des femmes, mendicité.

Un consul de France (1) a dit, dans un ouvrage anonyme (2), que les Turcs étaient un peuple d'antithèses, et un drogman (3), de notre carrière, en a tracé une peinture qui ne laisse rien à désirer ; la voici :

« Le caractère des Turcs est perpétuellement en
» contradiction avec lui-même ; sensuels avec l'exté-
» rieur le plus militaire, durs à eux-mêmes, ils mè-
» nent une vie molle ; méprisant les accidents de
» la vie, ils tremblent au moindre signe de pré-

(1) De Peyssonnel.

(2) Les Numéros.

(3) Ch. Digéon, mort en Chypre.

» tendu mauvais augure ; braves jusqu'à la témérité, ils sont quelquefois poltrons jusqu'à la faiblesse ; fiers, insolents et dédaigneux, ils sont humbles, bas et même rampants ; avarés et dissipateurs, compatissants et cruels, souvent ils se jouent de la vie des hommes, et se font un point de religion de soulager celle de l'animal le plus vil (1). »

Comme au temps de l'auteur de cet article, il est encore des dévots qui font distribuer du pain et du foie aux chiens et aux chats.

Elios Abesci (2) attribue à du pythagorisme l'aversion de certains musulmans pour la destruction des animaux, tandis que c'est un des préceptes du koran.

Les peuples de l'Orient nous offrent bien d'autres contradictions et nous le reconnaissons aussitôt que nous comparons leurs mœurs et usages aux nôtres.

Le lecteur se sera aperçu de celles que présentent quelques descriptions, mais qu'il sache que la règle peut recevoir une application presque générale. Je lui en donnerai encore une infinité de preu-

(1) Réflex. hist. sur l'emp. Ottoman, p. 70.

(2) Page 150.

ves dans le cours de cette relation, en voici qui tiennent au cérémonial.

Lorsqu'un homme de distinction, veut faire une visite, avant d'entrer il retire le *bénich* que porte son domestique sous le bras, et il l'endosse pour être plus étoffé, plus couvert, tandis qu'en pareil cas nous déposons notre manteau ou notre redingote dans l'antichambre.

En se présentant, il fait un mouvement du pied pour retirer ses babouches, qu'il laisse à la porte ; nous employons notre main pour lever le chapeau et saluer de la tête.

Chez les orientaux les premières phrases qu'on emploie sont complimenteuses ou oiseuses, l'objet de la visite ne vient qu'après le café ; parmi les Européens on débute par ce qui est le sujet de la visite, les informations particulières, ou familières n'ayant lieu qu'à la faveur des rapports qui peuvent exister entre le visitant et le visité.

Les Turcs ne signent pas leurs lettres ou actes, lors même qu'ils savent écrire. Le nom est mis à la pièce ainsi que leurs titres, s'ils en ont, mais ce qui les valide (1), c'est le cachet (2). Ce sont surtout les

(1) En matière d'obligations, cependant, et pour tout engagement l'écriture et le cachet ne compromettent pas ; c'est le témoignage de deux musulmans qui donne à l'acte l'authenticité légale.

(2) « Les *annuli signatori* des Arabes sont précisément ce que nous

autorités qui les emploient, et c'est, en quelque sorte, ce qui donne à leurs écrits le caractère officiel. Les particuliers se contentent de faire mettre, leurs nom et prénoms. Employer le cachet c'est se montrer prétentieux.

L'Orient ne connaissant que faiblement l'usage des noms propres, il arrive souvent des méprises; les homonymes sont très communs. Cet inconvénient a fait adopter des sobriquets qui se transmettent et servent par la suite pour toute la lignée.

Les individus se distinguent par le nom de leur profession et souvent par quelque difformité, parce qu'en Orient on ne se formalise pas d'être appelé, borgne, boiteux, bossu ou manchot; le plus souvent on ajoute le nom de son père au sien, comme cela se pratique au reste dans plusieurs pays, même d'Europe, et alors on est *Ali* fils de *Hassan*.

Les musulmans sont très fanatiques, et c'est le plus grand de leurs défauts, celui sans lequel, avec leur aptitude naturelle, ils marcheraient inévitablement vers la civilisation.

Dira-t-on que le bas peuple seul est superstitieux? Les hommes privés d'instruction ne font qu'imiter

» appelons une griffe faite pour multiplier les signatures, ou même
» pour y suppléer lorsqu'on ne savait pas écrire. On prétend qu'ils ont
» été imaginés par les Lacédémoniens. » Encyclop. méthod., tom. I,
p. 185. Art. ann.

les autres, de sorte que le mal ne vient pas d'eux ; ce sont, au contraire, les grands qui leur inculquent leurs préjugés, leurs vices.

Est-ce le bas peuple qui compose ces réunions où les hommes debout et en rond, répètent, jusqu'à extinction de voix et de force, le mot *allah* ! (Dieu) ou bien *hou* ! (lui) en cadences, marquées par un mouvement régulier de corps à droite, à gauche et en avant, et par le chant lamentable d'un cheikh qui est en dehors du cercle ?

Lorsque quelque dervich, réputé *saint*, quitte la ville pour un pèlerinage des environs, car les musulmans ont des lieux de dévotion partout, le peuple s'empresse d'aller à sa rencontre et de se précipiter sous les pieds de son cheval, de manière à ce qu'il ne puisse plus les poser à terre, mais sur les corps de ces dévots qui reçoivent la bénédiction par les quatre extrémités de l'animal ; comme si ce quadrupède était le conducteur obligé des grâces du cavalier béat.

Les musulmans de marque invitent aussi leurs enfants à se précipiter au devant de ces cheikhs, parce qu'ils desirent qu'ils profitent également de ces favorables occasions.

Je n'ai pas cherché à connaître la part que la jonglerie pouvait prendre à ces sortes de miracles ; on ne pas raisonne avec le fanatisme ; d'ailleurs il

m'était inutile de savoir par quels moyens cette farce se jouait.

J'avais voulu assister à des merveilles qui s'opéraient annuellement dans un couvent grec, près de Tripoli, et ayant reconnu que c'était par l'effet des rayons solaires qui pénétraient dans l'église, tenue expressément obscure, par un volet fermé et troué, je voulus l'expliquer à ceux qui avaient cru que je serais converti du moment que j'aurais vu ; mais ce fut inutilement. Tout ce que je leur dis ne servit qu'à les convaincre de mon incrédulité.

La partie morale de la religion mahométane, qui a rapport à la résignation aux décrets de la providence, est vraiment digne de l'admiration du philosophe. C'est surtout en temps de peste que leur soumission, à la volonté de Dieu, paraît dans toute sa splendeur. Quel que soit le nombre des victimes de ce fléau, ils restent inébranlables au milieu du péril qui les menace.

Un musulman de ma connaissance vint m'annoncer qu'il avait toute sa famille attaquée de la peste, et comme je l'engageai à prendre des précautions, « il en sera ce que Dieu voudra, » me répondit-il, et il retourna chez lui, d'où il ne venait que de sortir, comme si une absence quelconque, après ce que je lui avais dit, pouvait autoriser l'accusation d'avoir fui le danger !

Ne peut-on pas attribuer cette résignation aveugle, ou cette indifférence, à l'ignorance plutôt qu'à la dévotion ? On devrait aussi en accuser l'imagination qui ne s'alarme point d'un danger qu'elle ne connaît pas.

Les très fréquents exemples de personnes qui échappent à la peste, malgré toutes les occasions qu'elles ont eues de la prendre, et les exemples de quantité de gens qui n'en meurent pas, après en avoir été atteints, doivent nécessairement confirmer, dans leur esprit, le dogme de la prédestination dont les racines sont, au reste, bien profondes, puisque le fanatisme et l'ignorance travaillent sans cesse à les corroborer ; d'autant plus que le vulgaire est toujours porté à étendre et à généraliser ce qui a naturellement des bornes.

« Le fatalisme, dit en effet d'Ohsson, chez les
 » musulmans se réduit à ces trois points généraux,
 » savoir : 1^o que la prédestination ne regarde que
 » l'état spirituel ; 2^o qu'elle n'embrasse pas tout le
 » genre humain, mais seulement une partie des
 » mortels prédestinés, même avant leur naissance,
 » à être du nombre des élus ou des réprouvés ;
 » 3^o qu'elle n'a aucun rapport à l'état moral, civil
 » et politique, parce que dans les principes de cette

» religion, l'homme n'est jamais privé de son libre arbitre dans aucune de ses actions (1). »

Les musulmans de Syrie ne sont pas irréligieux comme les Turcs qui n'ont pas les mêmes moyens de s'instruire, tous les livres de religion étant en arabe; les Turcs peut-être manquent aussi de volonté.

L'indifférence de quelques uns d'eux, pour une croyance qu'ils reconnaissent être absurde, et l'adoption d'une manière de voir moins enveloppée de superstitions, est peut-être ce qui constitue le premier pas que les Turcs aient fait vers la civilisation.

J'ajouterai cependant qu'ils ont également adopté l'usage des boissons, mais pour s'y livrer avec excès. Aussi savent-ils distinguer la manière de boire à la turque de celle à la franque qui est la modérée.

Deux individus s'entretenaient, dans un café, de la supériorité des Européens sur les Orientaux et comme ils cherchaient à en pénétrer la cause, l'un deux dit à l'autre : « Sais-tu comment les Francs acquièrent la science?... en bien buvant. — Bah! » répondit l'interlocuteur; il ne tient donc qu'à

(1) Tableau général de l'empire Ottoman, tom. I, p. 167.

» nous de les imiter... buvons, en conséquence,
» morbleu ! et faisons-nous savants. »

C'est sans doute pour avoir trop cherché à s'instruire qu'un musulman de bonne famille, étant rencontré ivre par un de ses amis, celui-ci lui dit qu'il était de la plus grande indécence de paraître en public dans cet état. « Je vais à la franque, à » la franque, lui répondit-il, et l'on n'a rien à me » dire. »

Parmi les préjugés des Arabes, il en est beaucoup qui sont dus à l'esprit superstitieux des cheikhs; car c'est en vain que j'ai voulu trouver un fondement religieux à la prétendue reddition de comptes qui aura lieu au jugement dernier, d'après laquelle un riche musulman me dit qu'il espérait avoir de fortes soldes à toucher dans l'autre monde, parce qu'il était sûr qu'on lui avait fait plus de tort qu'il ne s'en était permis envers les autres. Ces reliquats seront compensés en jouissances célestes.

C'est sans doute par suite de cette croyance que les musulmans ne mettent aucun scrupule à tromper les administrations du gouvernement qu'ils considèrent toutes comme étant illégalement établies. La douane surtout est, selon eux, une institution barbare.

Les moralistes et les économistes de l'Europe éclairée ne condamnent point la contrebande.

« Je ne parle point, dit l'un d'eux, de plusieurs
» autres inconvénients très graves, tels, non plus,
» que celui de créer un crime de plus : la contre-
» bande ; c'est à dire de rendre criminelle, par les
» lois, une action qui est innocente en elle-même,
» et d'avoir à punir des gens qui, dans le fait, tra-
» vaillent à la prospérité générale (1). »

Le jeûne du Ramadan et le pèlerinage sont, avec la prière, les préceptes que les Syriens remplissent le plus exactement, malgré ce qu'ils ont de pénible pour le nécessiteux.

Il est vrai que les gens riches font de fréquentes distributions, pendant la lune d'abstinence ; mais je dois répéter que les habitants de Beyrout étant extrêmement parcimonieux, leurs largesses ne sont pas en rapport avec les besoins qui se font sentir dans ce saint mois.

Pour ce qui est du voyage à la Mecque, ceux qui n'ont pas les moyens de l'entreprendre sur une monture le font tout bonnement à pied ; ils trouvent même à l'utiliser en s'employant comme pionniers, palefreniers, ou de toute autre manière.

Dans leur ignorance, ou leur peu de prévision, les Syriens partent pour le grand pèlerinage sans le

(1) Say. Traité d'écon. Pol. 2^e édit., tom. I, p. 213.

moindre embarras, et s'ils retournent sans encombre, ce qui est assez rare, il leur semble être revenus d'un pays un peu éloigné et voilà tout.

Le musulman n'approfondit jamais rien ; aussi Volney a-t-il mis dans la bouche d'un Américain les objections qu'il devait faire présenter pour mieux éclaircir les *recherches sur la vérité*.

« Pour moi je trouve une grande difficulté au pélerinage. Car supposons vingt-cinq ans par génération, et seulement cent millions de mâles sur le globe. Chacun étant obligé d'aller à la Mecque une fois dans sa vie, ce sera par an quatre millions d'hommes en route ; on ne pourra pas revenir dans la même année ; et le nombre devient double, c'est à dire de huit millions : où trouver les vivres, la place, l'eau, les vaisseaux pour cette procession universelle (1) ? »

Un sectaire de Mahomet, appelé *Khaled*, ayant résolu d'aller visiter les villes saintes, n'était retenu que par le souci de laisser le fruit de ses économies en mains sûres. Cette idée le préoccupait lorsque, passant devant une mosquée, il en aperçut l'iman (desservant) qui lui inspira une entière confiance. Il s'adressa à lui dès ce moment, pour le prier de vouloir

(1) Les ruines, 5^e édit., p. 139.

bien garder son magot. Le cheikh fit d'abord difficultés, mais il finit par céder aux instances Khaled.

A son retour le hadgi se présenta chez le dépositaire de son trésor, voulant y puiser pour solder frais de son voyage. Il en reçut pour toute réponse qu'il n'avait aucune connaissance de ce dépôt. Désolé d'entendre ces mots et ne sachant que penser de celui qui les proférait, il se retira pour mieux y réfléchir.

Cette désagréable aventure l'occupa, auprès amis qui venaient le féliciter sur son retour, beaucoup plus que toutes les merveilles qu'il avait vues et surtout apprises dans les nobles cités...

Une femme qui passait pour très rusée, lui fit offrir de lui retrouver la somme, qui lui était arriérée, à la seule condition qu'il l'épouserait.

Khaled qui tenait trop à son argent, pour y renoncer, consentit à la proposition, et la femme se mit aussitôt en mesure d'agir.

A cet effet elle emprunta de beaux habits et des bijoux (1), avec lesquels elle se para de son mieux pour se rendre chez l'iman en question, suivie de deux esclaves qu'elle s'était fait également prêter

(1) Rien n'est plus commun en Orient que de voir des femmes du peuple affublées de beaux habits et couvertes de bijoux, par la faiblesse avec laquelle les personnes aisées les leur prêtent.

Elle lui dit en secret que son mari étant absent depuis plusieurs années, elle avait résolu de l'aller trouver ; mais qu'attendu qu'elle possédait beaucoup d'effets d'un grand prix, et surtout de l'argent, elle ne voulait pas leur faire courir le risque du voyage, ni les laisser dans la maison, à cause des parents de son mari ; que sa qualité d'iman lui présentait une entière garantie ; qu'elle serait parfaitement tranquille, s'il voulait lui rendre le service de recevoir la consignation de ces effets.

Le cheikh n'accepta qu'après avoir fait quelques observations ; la rusée commère lui demanda l'heure à laquelle elle pourrait venir, lui recommandant que la chose restât absolument entr'eux ; le cheikh répondit que ce serait à quatre heures, après qu'il aurait congédié ses écoliers.

La femme convint avec Khaled qu'il viendrait chez l'iman pendant qu'elle y serait.

Elle se rendit donc à l'oratoire pour annoncer que le précieux bagage devait venir ; le hadgi se présenta pour réclamer son dépôt, que le cheikh eut soin de lui remettre aussitôt. A quelques instants de là une esclave entra tout essoufflée ; le mari venait d'arriver...

Les ruses de certaines femmes sont fort communes dans un pays où, à la faveur du voile qui les couvre, elles peuvent agir sans être connues ; elles ont

la réputation de n'être point empruntées en fait de réparties.

Une femme passant avec un plateau couvert d'une serviette rencontra un homme qui lui demanda ce qu'elle portait : « Je n'ai caché ce que j'ai sur la tête, lui répondit elle, que pour en dérober la connaissance à un curieux comme toi. »

Quoique *Gil-Blas* n'ait pas été traduit en arabe, les mendiants de ces pays ci connaissent toutes les ruses de la gueuserie, et souvent de pauvres diables laissent, en mourant, plus de fortune que certains qui passaient pour être riches.

La manière de paraître est aussi un des goûts sur lesquels toute contestation est superflue.

Un musulman dont l'extérieur annonçait une profonde misère, et qui de plus était aveugle, avait inventé une kyrielle de lamentations, au moyen de laquelle il espérait pouvoir toucher continuellement le cœur des passants.

Non content de choisir l'endroit le plus convenable de la ville, pour ses stations habituelles, il en parcourait les autres quartiers à l'heure où la place lui paraissait moins fréquentée.

Il allait débitant son chapelet qu'il recommençait aussitôt qu'il l'avait fini. Ce mendiant était remarqué et des soupçons s'élevaient sur des moyens qu'on lui supposait et qui sagement employés lui auraient

maris , ces sortes de politesses reposant absolument sur la réciprocité.

Les musulmans cachent leurs femmes parce que le koran leur en fait une loi , et les chrétiens le font par pure imitation , car , au fait , leurs mœurs sont semblables à celles des mahométans : ils ont leurs préjugés et leur fanatisme.

Sous le rapport de l'aptitude aux arts , ils montrent de la supériorité , et je l'ai surtout reconnu dans les travaux intellectuels , particulièrement dans les calculs , auxquels les musulmans sembleraient être peu propres. Aussi les places de secrétaires , de commis , de caissiers sont occupées par des chrétiens. Les israélites présentent une spécialité dans la finance , et il est peu de pachas qui ne prennent son saraf (receveur) dans la secte mosaïque.

Le chrétien est originairement plus intelligent que le musulman ; il le doit , sans doute , à la différence de religion. L'Évangile et nos autres livres sacrés éclairent et le koran engourdit l'homme sans l'instruire.

Quoique les livres soient rares en Orient , les chrétiens en possèdent plusieurs dans lesquels ils puisent d'utiles leçons , et puis ils se laissent moraliser , au lieu que les mahométans sont inaccessibles à aucune remontrance , parce que leur religion les rend supérieurs à tout.



à l'aveugle comment il prétendait avoir reconnu cet individu : « Je n'ai plus eu de doute que ce fût lui, aussitôt que j'ai éprouvé de la difficulté à avaler ces gâteaux qui ont été payés de mon argent. »

Les musulmans expliquent le vice des avares par l'idée que le bien que Dieu leur donne n'est pas pour eux. Ils n'en sont que les dépositaires.

CHAPITRE XI.

Mœurs des chrétiens ; ils sont supérieurs aux musulmans ; leur position malheureuse malgré les recommandations de Mahomet.

J'ai dit, dans mon septième chapitre, que les chrétiens avaient adopté l'usage européen des soirées. Ils ont pris aussi celui des visites, sans que, pour cela, les dames participent à ces actes de civilité, à moins qu'elles ne soient parentes des visiteurs, ou qu'il n'existe une grande intimité entre eux et leurs

maris , ces sortes de politesses reposant absolument sur la réciprocité.

Les musulmans cachent leurs femmes parce que le koran leur en fait une loi , et les chrétiens le font par pure imitation , car , au fait , leurs mœurs sont semblables à celles des mahométans : ils ont leurs préjugés et leur fanatisme.

Sous le rapport de l'aptitude aux arts, ils montrent de la supériorité, et je l'ai surtout reconnu dans les travaux intellectuels, particulièrement dans les calculs, auxquels les musulmans sembleraient être peu propres. Aussi les places de secrétaires, de commis, de caissiers sont occupées par des chrétiens. Les israélites présentent une spécialité dans la finance, et il est peu de pachas qui ne prennent son saraf (receveur) dans la secte mosaïque.

Le chrétien est originairement plus intelligent que le musulman ; il le doit, sans doute, à la différence de religion. L'Évangile et nos autres livres sacrés éclairent et le koran engourdit l'homme sans l'instruire.

Quoique les livres soient rares en Orient, les chrétiens en possèdent plusieurs dans lesquels ils puisent d'utiles leçons, et puis ils se laissent moraliser, au lieu que les mahométans sont inaccessibles à aucune remontrance, parce que leur religion les rend supérieurs à tout.



Que nous importe, disent-ils, de briller par des talents futiles ? Notre vie n'est qu'un songe.... l'essentiel est d'avoir un beau réveil.

Les chrétiens doivent aussi leur instruction à la fréquentation des Européens, surtout des missionnaires qui résident parmi eux et qui les visitent régulièrement.

Les annales de la Syrie nous apprennent que plusieurs chrétiens sont parvenus à y jouer un grand rôle, et cela ne doit point surprendre dans un pays où tout est vénal, mais l'histoire dit aussi que ces puissances n'ont eu que la durée d'un météore, ne laissant dans leurs familles que de funestes souvenirs.

La position des chrétiens est des plus malheureuses en Turquie, malgré les améliorations qu'ils ont éprouvées depuis la réforme de Mahmoud, continuée par le sultan actuel, et cela parce qu'ils n'ont pas un chef auquel ils puissent recourir.

Les autorités étant toutes mahométanes, il n'est point de doute qu'elles ne soient constamment portées à donner la préférence, en toute occasion, à leurs coreligionnaires, au détriment des autres rayas.

Je puis croire qu'un pacha, un cadî, un gouverneur est quelquefois susceptible d'impartialité, mais bien rarement lorsqu'il s'agit de pronon-

cer entre un musulman et un chrétien. Si un chrétien obtient justice c'est en l'achetant chèrement ; auquel cas le juge doit trouver une compensation dans sa conscience et c'est celle-ci : En imposant un infidèle, il a vengé le musulman du tort qu'il lui a fait.

C'est le manque d'appui qui fait tant rechercher les protections européennes. Aussi le plus beau rêve que puisse faire un arabe, c'est de passer sous l'égide d'un consul.

Mais il est peu d'heureux , quoiqu'il y ait de la part des solliciteurs et des agents protecteurs un égal desir de les rendre nombreux. L'autorité, qui renonce difficilement à son droit sur ses sujets, y met le plus d'obstacles qu'elle peut.

Le premier privilège que les impétrants obtiennent est celui d'être exemptés des impôts ; et cependant ils ne devraient tenir qu'aux autres avantages qui, sans nuire au fisc, assureraient leur inviolabilité dans les affaires qui leur surviennent ; la protection étant surtout nécessaire lorsqu'il s'agit d'empêcher l'injustice.

Il faut connaître ce pays ci pour comprendre la raison qui a fait exiger que les personnes au service des consuls et des négociants européens, fussent mises comme hors de la juridiction de leur autorité naturelle ; il fallait enlever à cette autorité

toute espèce d'action sur ceux qu'elle avait coutume de traiter avec barbarie. Les choses seraient malheureusement changées, si les puissances se relâchaient sur la question des avantages acquis par les traités et l'usage, si elles déclaraient que la Turquie doit jouir des mêmes droits que les autres pays : il en résulterait la ruine du commerce européen en Syrie qui ne peut se passer d'employés indigènes chrétiens, et qui n'en obtiendra aucun bon service, lorsqu'ils ne jouiront pas de la même immunité que par le passé. L'autorité atteindra, au surplus, le négociant en frappant le censal (courtier).

Le koran est plein de recommandations en faveur des chrétiens et ceux-ci possèdent un pacte qu'ils prétendent tenir de Mahomet, « mais les auteurs » musulmans, dit M. Reinaud, ont reconnu dans » le koran deux sortes de préceptes, ceux qui sont » abrogés et ceux qui les abrogent (1), » et quant à l'autre pièce ils ne l'admettent point.

Il serait cependant facile de prouver son authenticité puisqu'on assure que l'un des originaux existe au couvent du Mont-Sinaï.

Ce pacte accorde les plus grands privilèges aux chrétiens et les rend égaux aux musulmans pour les

(1) *Monuments orientaux, etc., tom. I, p. 283.*

droits civils , à la seule différence de payer la capitation.

J'en possède une copie mais son style est si trivial que je suis porté à croire que cette prétendue charte est apocryphe , parce que du temps de Mahomet la langue arabe avait atteint un degré de pureté et d'élégance qui se faisait connaître dans tous les écrits.

Sa contexture aurait-elle été vulgarisée à dessein ?

On sait que Mahomet fait répondre dans le koran à l'accusation d'en être l'inventeur : « Composez » un seul chapitre semblable, appelez-y même tous » ceux que vous pouvez (1). » Et dans le chapitre suivant : « Eh bien ! apportez dix surates pareilles » inventées , et appelez pour vous aider tous ceux » que vous pourrez , hormis Dieu. Faites-le si vous » êtes sincères (2). » La raison la plus péremptoire de la divinité du koran repose , pour les musulmans , sur la beauté de sa composition plutôt grammaticale que logique.

Si d'ailleurs l'Évangile et son divin auteur sont convenablement prônés dans le koran, il ne s'en suit pas que nous devions être traités comme suivant la

(1) Surate X, v. 39.

(2) V. 16.

religion qu'ils ont instituée. C'est du pur islamisme et nous nous sommes égarés.

Le Christ que nous adorons est celui que les Juifs ont crucifié par méprise et dont nous avons fait le fils de Dieu, et l'Évangile que nous possédons n'est pas celui qui est descendu du ciel.

Mais quel est le véritable Évangile ? Les musulmans ne l'ont point.

Mettant donc de côté l'opinion des auteurs mahométans, nous devons nous appliquer les passages du koran et penser que, s'ils ne trouvent pas de vrais interprètes, c'est que le fanatisme a rendu les croyants moins sociables qu'ils ne devaient l'être par la seule impulsion de leur prophète.

Ceux d'aujourd'hui veulent que nous soyons les idolâtres, les réprouvés dont il est question dans leur livre et non ces chrétiens auxquels s'adresse Mahomet en leur disant : « Nous croyons aux livres qui » ont été donnés à Moïse et à Jésus ; aux livres accordés aux prophètes par le Seigneur ; nous ne mettons point de différence entre eux et nous nous abandonnons à Dieu (1). »

Le verset 46, de la surate XXIX ajoute : « Notre Dieu et le vôtre est un. »

(1) Surate II, v. 130.

Mahomèt conseille, du reste, à ses sectaires (1) *de ne point engager des controverses avec les hommes des Ecritures* (les juifs et les chrétiens) *que de la manière la plus honnête* (2).

Il avait déjà dit (3) : « Il lui enseignera (à Jésus) » le livre et la sagesse, le Pentateuque et l'Evangile. Jésus sera son envoyé auprès des enfants d'Israël. Il leur dira, je viens vers vous accompagné des signes du Seigneur. »

Le prophète, s'adressant aux hommes des Ecritures, leur déclare (4) *qu'ils ne s'appuieront sur rien de solide tant qu'ils n'observeront pas le Pentateuque et l'Evangile.*

« L'Evangile contient la lumière de la direction (5). »

Les musulmans sont, au reste, pleinement persuadés que ce sera Jésus qui les jugera à la fin du monde.

(1) Surate XXIX, v. 45.

(2) Si Voltaire avait connu ce passage, il se serait abstenu de dire, dans ses *Essais sur l'esprit des nations*, que Mahomet aurait dû recommander à ses sectaires de ne point entrer en discussion avec les chrétiens.

(3) Surate III, v. 43.

(4) Surate V, v. 72.

(5) Surate V, v. 50.

« Il n'y aura pas un seul homme , dit encore le » koran, parmi ceux qui ont foi aux Ecritures, qui » ne croie en lui avant sa mort ; au jour de la ré- » surrection, il (Jésus) témoignera contre eux (1). »

Il est encore une foule de passages que je pourrais citer si je devais chercher à convertir des lecteurs musulmans, ou à leur inspirer de l'humanité, de la bienveillance pour les chrétiens et les israélites leurs semblables ; mais l'on ne peut raisonner avec des gens qui se font un rempart de leur fanatisme et dont les armes ne sont que des préjugés ou bien des arguments contre lesquels ils n'admettent aucune opinion contraire , parce que ce qui est écrit chez eux est la parole de Dieu et qu'elle ne souffre ni commentaire , ni contestation.

(1) Surate IV, v. 157.

CHAPITRE XII.

Suite des mœurs chrétiennes ; elles diffèrent peu de celles des musulmans. — Costume des femmes. — Adoption de coutumes orientales. — Préjugés. — Parcimonie. — Ruses pendant les dîners. — Richesse publique. — Manie de bâtir. — Mariages.

L'étranger, qui visite la Syrie, est tout surpris d'y voir que les chrétiens (hommes) ne diffèrent des Turcs que par la couleur, un peu plus sombre, de leurs habits ; car, pour ce qui est des femmes, elles sont fagotées aussi disgracieusement les unes que les autres. Elles ont le corps enveloppé d'une espèce de linceul et un mouchoir leur couvre le visage, selon le précepte : « Prescrit à tes épouses, à tes filles » et aux femmes des croyants, d'abaisser un voile » sur le visage. Il sera la marque de leur vertu et » un frein contre les discours du public (1). »

(1) Le koran, surate XXXIII, v. 59, trad. de Savary.

Il n'est pas jusqu'à l'avantage de montrer un joli pied qui ne soit interdit aux dames de l'Orient. Elles doivent chausser de larges bottes, ou des babouches d'une forme arrondie, ce qui les oblige d'entortiller leur pied de vieux linges pour qu'il puisse remplir la capacité de leurs mests (bottines sans semelles) et chausser leurs baboudji (sandales).

On sent que ces dames se font toujours pourvoir sans que le cordonnier prenne jamais leur mesure, et d'ailleurs je ne crois pas qu'il y ait plus de formes que ne comporte la division des âges en plusieurs époques; mais après la croissance complète, grasses ou maigres, longues ou petites, toutes sont logées à la même enseigne. Le musulmanisme les affranchit ainsi de la prison de saint Crépin et c'est une compensation.

C'est aussi d'après nos livres sacrés que les chrétiens ont réglé leurs mœurs, qui ont sans doute, comme celles des musulmans, une origine hébraïque : la séquestration des femmes ; leur séparation des hommes dans les églises ; l'obligation d'y rester couvertes.

Ces mœurs sont devenues tellement exclusives pour toutes les femmes qui habitent ce pays, que des dames franques, nées en Syrie et ayant été obligées d'en prendre le costume, ont dû les suivre jusqu'à un certain point, surtout à l'égard des indigènes.

nes qui considèrent toute infraction à leurs usages comme une sorte de honte. C'est donc pécher contre les règles de la décence que de se montrer à leurs yeux autrement que leurs coutumes ne l'ont établi.

Ne sommes-nous pas choqués, dans notre Europe, de ce qui s'écarte du cercle de nos habitudes? Nous faisons le même effet sur les musulmans; et comme chez eux c'est la loi religieuse qui a tout réglé, il s'en suit que toute atteinte portée à une de ses prescriptions devient un délit grave, un sacrilège. Je ne condamne pas entièrement celles qui, se rendant à de telles considérations, subissent la convenance de se vêtir à l'orientale et d'adopter quelques usages locaux, mais je ne voudrais jamais entendre dire que nos dames *levantines* se laissent aussi gagner par les préjugés; car avec le grand nombre qui en existent en Syrie, il est impossible que leur esprit puisse conserver, après cela, quelques vestiges de civilisation européenne.

Une dame, qui avait une bonne dose de superstition, me donna bien de l'embarras pour obtenir que, dans le billet d'enterrement de son mari on mît l'un des mots *touïffa*, *mat*, au lieu de *helek* qui est celui de la formule ordinaire des cadis. J'eus beau lui dire que ces trois expressions, et bien d'autres, servaient également à désigner le décès; elle était persuadée que les musulmans n'avaient choisi, sur le

nombre, celui de *helek*, pour les chrétiens, qu'à cause de sa double signification de *anéanti* et de *damné*. Je répondis à cela qu'à Alger les cadis emploient le même terme pour les mahométans, sans la moindre idée de réprobation, et comme ce fut vainement, je dus la laisser faire.

Elle consentit à payer 500 fr. pour cette transposition tant désirée, sans laquelle le défunt aurait eu beaucoup à souffrir, en partant avec une telle recommandation.

Les préjugés sont fort répandus en Syrie et comme les Beyroutins ne passent pas pour être les plus spirituels de cette province, il semblerait que chez eux les superstitions s'implantent avec une grande facilité.

Il en est, toutefois, qu'il convient de connaître pour ne pas avoir l'air de pécher contre *le bon sens*. Par exemple : on ne doit pas remettre les lettres à un courrier, à un messenger; il faut les lui jeter à terre, *si on veut qu'elles arrivent*. On coupe un morceau du billet qu'on a l'intention de payer exactement. Si l'on veut faire plaisir en présentant un mouchoir à quelque personne, il est de rigueur de le déchirer légèrement à l'un des bords. Cela est d'autant plus sans conséquence que les ourlets sont un objet de luxe.

Lorsqu'une personne qui vous écrit, veut vous

informer qu'elle est dans l'embarras ou en péril, elle déchire sa lettre ou en brûle un bout avant de l'expédier.

Sous le rapport de la parcimonie, les Beyroutiens passaient aussi pour tenir le premier rang, mais depuis que j'ai connu les gens d'Alep, je dois à la vérité de dire que, comme ville plus importante, les habitants de Beyrouth leur cèdent le pas.

Je considère d'ailleurs que ceux-ci exercent une hospitalité continuelle envers les gens de la montagne et des Échelles de la côte que leur commerce attire à Beyrouth ; car dans l'Orient ce sont les habitants qui se chargent de loger à pied et à cheval, sur la simple exhibition d'une lettre de recommandation, ce qui devient fatigant et dispendieux pour peu qu'on soit connu ; aussi n'est-il point de maison qui ne possède plusieurs lits pour les étrangers.

Ce qu'on reproche surtout aux Beyroutiens, c'est de ne savoir pas faire de nécessité vertu.

Une des matières de leur prédilection est le *châpître des vivres*, et ils saisissent le moment où ils sont à table pour en entretenir leurs convives qui, lorsqu'ils sont susceptibles, se laissent impressionner au point de réduire leur nourriture.

Il est vrai de dire que l'hôte pousse sa lamentation jusqu'à faire l'évaluation de chaque plat, et même de chaque bouchée, au point de dire à son

convive : « Le morceau que vous portez à la bouche » me revient à tant de paras. »

Lorsque ces moyens ne produisent point leur effet, l'hôte qui peut compter sur d'autres expédients demande à son convive de quelle maladie est mort son père ou sa mère ; il sait que le resserrement qu'on éprouve en racontant des circonstances qui ont précédé une perte cruelle, et son funeste souvenir, suffisent souvent pour enlever tout appétit.

Un plaisant qui se doutait du tour, répondit brusquement : « de mort subite. »

On raconte qu'un de ces harpagons ayant prié à dîner un voyageur qui ne logeait pas chez lui, l'invita à aller prendre l'air dans son jardin, en attendant qu'on servît, chose qui était un peu retardée à cause d'un événement survenu ; il l'engageait aussi à se rafraîchir avec quelques figes....

Ce fut un trait de lumière pour l'appétit sur-excité du convié qui était encore à jeun quoiqu'à deux heures après midi. Il ne se fit donc pas prier, et comme sa faim demandait à être promptement satisfaite, il se mit à exploiter le figuier sans s'arrêter à la peau de ses fruits et à leur plus ou moins de maturité. L'avare s'en aperçut et il en conçut une grande joie, pensant bien que ce serait autant de moins que l'invité prendrait sur son repas. Il ne voulut pourtant pas précipiter les choses ; il fit,

signe à son jeune fils, auquel il avait ordonné d'accompagner l'étranger, et lui recommanda de le prévenir lorsqu'il *commencerait à peler*. Ce fut alors seulement qu'il fit servir.

Je ne sache pas que les chrétiens de Beyrout partagent l'opinion qui établit une compensation dans l'autre monde ; mais je connais la façon de penser de plusieurs d'entre eux sur la ruse, la supercherie, la fourberie, la subtilité. Tout cela est qualifié d'habileté et ne reçoit pas d'autre nom.

On conçoit qu'en faisant ainsi flèche de tout bois, nos Arabes doivent s'être préparé de larges ressources. Ils ont pu, d'autant plus, s'occuper de leur fortune que depuis une dizaine d'années ils n'ont point souffert d'avaries.

Beyrout a été aussi le théâtre d'événements qui, s'ils ont nui à bien des gens, ont sensiblement servi les commerçants, qui savent profiter de toutes les circonstances où ils peuvent vendre ou acheter.

D'après l'idée que je me suis faite des moyens qui sont employés aux spéculations que comporte l'Échelle de Beyrout, je puis dire qu'elle est plus riche, relativement parlant, que Damas et Alep.

Il n'est point de particulier aujourd'hui qui ne possède, au moins, une maison à la compagne, et c'est ordinairement dans ces constructions, aux-

quelles préside plus souvent l'ostentation que le bon goût, que sont enfouies la plupart des fortunes. La bâtisse est un mal contagieux chez les orientaux en général ; ils se privent par là de fonds qui figureraient mieux dans leurs coffres forts, en permettant d'étendre le cercle de leurs affaires, sans avoir besoin, dans les moments d'embarras auxquels ils ne sont que trop exposés, de recourir au moyen ruineux des emprunts à l'intérêt de 4 à 5 pour 100 *par mois*.

Les Beyroutiens sont assez pacifiques et cependant les cancanes ne leur déplaisent pas ; mais s'il survient des brouilles, des amis communs ou les prêtres s'interposent aussitôt et la paix est rétablie. Les Arabes ne sont pas rancuneux et l'on peut dire que chez eux les qualités morales ont conservé quelque chose de leur simplicité et de leur pureté primitives.

Les cérémonies chrétiennes du mariage diffèrent sur quelques points de celles des musulmans.

Pendant la marche du cortège qui conduit la future (1), il faut la prier, la supplier d'avancer :

(1) Elle est emmenée avec ses habits les plus simples et on a dû l'aller chercher dans un des coins de la maison. Si elle en agissait autrement, on dirait qu'elle est bien aise de quitter ses parents. Le seul ornement qu'on ajoute à son costume négligé, c'est le mouchoir de crêpe rouge à paillettes ; il est de rigueur.

les parents, les amis, surtout le compère et la com-mère, tous s'en mêlent. Elles cède enfin à leurs vives instances, mais, un instant après, c'est à recommencer et cette tactique se renouvelle un très grand nombre de fois.

La mariée est mise à table les yeux fermés et les mains pendantes : elle est immobile. L'époux a soin de la faire manger. A cet effet il charge une cuiller et la lui présente. L'épouse n'ouvre la bouche qu'après s'être fait longtemps prier. Les sollicitations sont vives de la part de tous les assistants, et comme une nouvelle mariée ne doit pas parler, elle oppose à tous les aimables propos, dont elle est l'objet, le plus imperturbable silence. Lorsqu'elle est forcée de répondre, elle fait un mouvement de tête en arrière qui veut dire, *non*; et si elle la penche en avant, cela signifie, *oui*.

La grande occupation de l'épouse est de baiser la main à tous ceux qui entrent dans l'appartement où elle se trouve avec tous les conviés, n'en seraient-ils sortis que depuis un instant. Lorsque c'est la mari qui est rentré, le baisement de mains est général pour l'épouse.

Chez les Arméniens, au moment où l'époux est présenté à sa femme après la bénédiction nuptiale, il soulève le voile rouge qui la recouvre avec la pointe d'un sabre que le prêtre officiant lui a remis. Le

prêtre place ce sabre, dans un moment de la cérémonie, entre les deux époux.

La nouvelle mariée n'est habillée et parée que dans la maison de son futur, un peu avant d'être amenée devant le prêtre.

J'oubliais de dire qu'il est du plus mauvais ton que le jeune homme qui se marie soit présent aux préparatifs de la noce. Il doit au contraire se cacher soigneusement pour qu'on ait quelque peine à le trouver.

CHAPITRE XIII.

Autorités turques, leurs principes et règles de justice. — Vices de l'administration.

Les autorités de Beyrout consistent en un mutsellem, un cadî, un muphti, lorsque ces deux fonctions

ne sont pas réunies, et un douanier, qui est souvent un simple particulier, même chrétien ; les droits d'entrée et de sortie sur les marchandises sont donnés à ferme, de même que les autres revenus du gouvernement, ainsi que cela a été dit dans le chapitre VI.

On y trouve également une administration sanitaire dont le directeur est musulman.

Tous ces établissements publics, dirigés par des agents du gouvernement ou des particuliers, agissent d'après le même principe.

C'est l'ancien système modifié, sous quelques rapports, mais que l'on cherche à faire prévaloir, du moins secrètement. La vénalité, l'injustice en font toujours la base ; si ce n'est qu'on tâche de sauver les apparences, parce que l'autorité supérieure montre le désir de tenir à la réforme arrêtée pour le pays. Les pachas, sont aussi très réservés et ils ne transgressent la loi qu'avec le plus de circonspection qu'ils peuvent.

On est donc autorisé à dire que le sort des habitants de la Syrie s'est un peu amélioré dans certains lieux et pour quelques personnes. Il était mauvais sous l'ancien régime ; il est devenu pire du temps des Egyptiens ; le retour des Osmanlis l'a adouci.

C'est tandis qu'on gouvernait au nom de Méhémet Ali que l'application de ce passage des *Ruines* était

d'une aussi grande justesse que pour le temps où il a été fait.

« L'aga a dépouillé le cultivateur et la culture » s'est amoindrie. Dépourvu d'avances, le labou- » reur n'a pu ensemen- cer. L'impôt est survenu , » il n'a pu payer ; on l'a menacé du *bâton* , il a em- » prunté ; le numéraire, faute de sûreté, s'est trouvé » caché ; l'intérêt a été énorme et l'usure du riche a » aggravé la misère de l'ouvrier.

» Et des accidents de saison, des sécheresses exces- » sives ayant fait avorter les récoltes, le gouverne- » ment n'a fait, pour l'impôt, ni délai ni grâce ; et » la détresse s'appesantissant sur un village, une » partie de ses habitants a fui dans les villes, et leur » charge, renversée sur ceux qui ont demeuré, a » consommé leur ruine, et le pays s'est dépeuplé. »

» Et il est arrivé que, poussés à bout, par la » tyrannie et l'outrage, des villages se sont révoltés, » et le pacha s'en est réjoui : il leur a fait la guerre, » il a pris d'assaut leurs maisons, pillé leurs meu- » bles, enlevé leurs animaux ; et quand la terre a » demeuré déserte... » il l'a fait labourer pour son compte car il ne comptait pas quitter la Syrie.

M. Michaud, visitant l'Égypte, s'était fait une idée bien juste du droit de posséder dans ce pays : il

(1) Volney, *Ruines*, 5^e édit., p. 74.

disait : « Qu'est-ce, en effet, que la propriété foncière » sous des gouvernements despotiques, qui sont » toujours les maîtres d'imposer les terres quand » ils veulent et comme ils veulent ? La terre n'appartient-elle pas à celui qui peut lui demander ce qu'elle produit, et plus qu'elle ne produit (1) ? »

Il a été dit que les Egyptiens ont beaucoup planté en Syrie et qu'ils y ont fait labourer des terres en friche, mais pour leur propre compte et après en avoir dépouillé les véritables propriétaires. Ils ruinaient les villages particuliers pour en bâtir qui fussent entièrement à eux. Leur système de vexation extrême avait pour but de faire de la Syrie une seconde Egypte et on ne saurait expliquer la dureté des procédés employés, que par le désir d'arriver un moment plus tôt à ce résultat : L'entière possession du pays.

Ceux qui étaient en Syrie à l'époque où on la gouvernait d'une manière bien contraire aux intérêts, et peut-être aussi aux idées de Méhémet Ali, reconnaîtront que ces passages ne sont pas exagérés. On aurait pu y ajouter quelques traits propres à rembrunir le tableau, tels que l'obligation imposée aux présents de payer pour les absents et la dure

(1) *Correspond. d'Orient*, tom. VII, p. 66.

position de plusieurs laboureurs musulmans et ansariés qui furent contraints de vendre leurs filles pour s'en tirer. Les Egyptiens ont pu agir ainsi, au reste, d'après l'ancien principe politique turc « de » pressurer le peuple, parce qu'on est sûr qu'il n'osera jamais se plaindre à haute voix, ou du moins » parce qu'il est difficile et presque impossible, que » ses plaintes parviennent au prince (1). »

Le gouvernement poursuivait avec la plus grande rigueur les dilapidateurs de ses propres fonds, mais pour les concussionnaires, il les renvoyait au Divan (2), lequel changeait de règle dès qu'il s'agissait de juger une cause entre les agents de l'autorité et des particuliers. Ceux-ci avaient toujours tort; cela ne pouvait pas être autrement. Cette règle était si généralement connue que les plaignants ou ceux qui auraient eu le droit d'élever la voix contre les exacteurs inhumains des impôts, renonçaient à leurs prétentions, étant convaincus d'avance que leur recours au tribunal ne leur vaudrait que l'avantage d'avoir trouvé un simulacre de sollicitude dont ils auraient su mieux apprécier la duplicité, à la contexture du jugement.

(1) Digeon. Réflex. sur l'emp. Ottoman, p. 149.

(2) Espèce de conseil municipal avec une plus grande étendue d'autorité.

C'est par l'intrigue, ou l'appui de quelque *consulat*, que les autorités rendent la justice, mais, dans l'un ou l'autre cas, l'emploi de l'argent n'est jamais superflu. On dirait même que c'est un véhicule nécessaire, indispensable, surtout pour ceux des rayas qui ne jouissent d'aucune protection et qui, n'étant pas fins, ne peuvent faire jouer en leur faveur les ressorts de l'intrigue.

Si l'on vient, au surplus, à bout d'une affaire, ce n'est qu'avec lenteur et en subissant l'effet de la maxime orientale : *on chasse au lièvre du haut d'un chariot*.

Dans les pays de despotisme on ne peut jamais aborder franchement une question, sans tout gâter.... de là un assujettissement très pénible en lui-même pour les consuls et qui leur donne encore une apparence de subtilité qui n'est pas dans leur caractère.

La réforme (1), comme je l'ai déjà dit, s'est

(1) Ce qu'on a la bonté d'appeler de ce nom et qui n'en a que l'apparence..... Cela me fait ressouvenir de ces grandes vérités exprimées par M. de Lamartine, à son retour de Turquie :

« On connaît mal en Europe la politique de l'Orient; on lui suppose » des desseins, elle n'a que des caprices; des plans, elle n'a que des » passions; un avenir, elle n'a que le jour et le lendemain. On a vu » dans l'agression de Méhémet Ali la préméditation d'une longue et » progressive ambition; ce ne fut que l'entraînement de la fortune qui, » d'un pas à l'autre, le mena presque involontairement jusqu'à ébran- » ler le trône de son maître. » Voyages, etc., tom. II, p. 295.

fait sentir dans la marche de l'administration gouvernementale , mais les voies de la justice proprement dite sont toujours entachées des mêmes vices que par le passé, de manière qu'on ne peut parvenir à l'obtenir que par des moyens tortueux, si favorables à la chicane et à ceux surtout qui doivent en profiter.

Un trait nouveau à ajouter à ceux déjà rapportés à l'appui de l'opinion , *que les Turcs sont une nation d'antithèses*, est celui du scrupule des juges, cadis ou muphtis qui , après avoir exigé une somme, pour l'arrangement d'une affaire ou l'expédition d'une pièce, ne consentent pas à la recevoir directement ; ils veulent qu'on la mette par terre, pour pouvoir jurer *qu'ils n'ont rien reçu* : l'argent en question ils l'ont trouvé, ils l'ont ramassé et cela n'est nullement criminel.

Je crois, au surplus, que ces précautions ridicules ne sont prises qu'à notre égard et dans l'intention de nous donner le change ; car c'est un axiome de la jurisprudence musulmane, que *celui qui paye le plus a gain de cause pour un temps et que les procès ne finissent jamais*.

On ne s'explique point comment La Fontaine a pu faire l'apologie de cette jurisprudence en disant :

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivit la méthode !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code.

Il est vrai que Montesquieu a dit plus tard que si le régime despotique était *juste*, il serait le meilleur.

C'est sans doute à l'une de ces opinions que M. de Tott s'est adressé dans ce passage de ses Mémoires :

« Et vous qui, justement touché des inconvénients
» et de la multiplicité de nos formes judiciaires, avez
» osé dire , sans pouvoir assurément le penser , que
» la justice chez les Turcs était préférable à la nôtre,
» — examinez avec attention le tableau que je vais
» vous offrir , et, si vous en avez le talent, tâchez
» d'indiquer quelques remèdes à la surabondance
» qui nous nuit ; corrigez notre intempérance,
» mais ne nous vantez pas la famine (1).

Dans une visite du cadî, je lui fis parcourir mes appartements, en tout différents des siens. Il avait aperçu un joli canif à plusieurs lames , sur mon bureau ; voyant qu'il lui plaisait, je le lui offris ; mais il me répondit ne pouvoir l'accepter sans me

(1) Tom. I, p. 214.

le payer. Je crus qu'il s'agissait encore de *l'aversion* de ces personnages pour les cadeaux. Son objection avait un motif non moins délicat : *entre amis on ne doit rien se présenter de piquant*. J'excusai sa répugnance et je retirai pour la *valeur* de mon canif la plus petite pièce de monnaie qu'il voulut me donner (40 centimes).

Ce préjugé est, au reste, commun à tous les Syriens. Les dames ne se donnent entr'elles ni épingles, ni aiguilles, ni ciseaux, quoiqu'elles aiment bien à se piquer au moral.

La vénalité des autorités turques est d'une grande ressource dans un pays où le fanatisme et la mauvaise foi suscitent continuellement des affaires. J'ai été, moi-même, dans le cas de la considérer comme un bienfait de la Providence qui a permis le pervertissement de ses créatures — là où cela devait être le plus utile. C'est l'antidote qui est à portée du poison.

Sans cette voie, cette planche de salut, aucun chrétien ne pourrait vivre dans l'empire ottoman.

Qu'on se figure les chances qu'on a à courir dans un pays où les écrits, les signatures et cachets ne sont rien, où tout dépend des témoins musulmans !

Un chrétien s'étant pris de dispute avec un ture, fut tellement irrité de ses injures qu'il lui donna un soufflet. Le musulman d'invoquer aussitôt le témoi-

gnage des personnes présentes et de porter ses plaintes au cadi, afin de punir l'audacieux qui avait osé lever la main sur un vrai croyant.

La sentence aurait été naturellement rendue en faveur de l'offensé, si celui-ci n'avait été devancé chez le cadi par les parents du chrétien.

Le juge, *pénétré de leurs raisons*, commença par renvoyer le plaignant au lendemain.

Sur sa comparution, des gens furent envoyés à la recherche de l'accusé, mais comme on l'avait fait évader il ne put être arrêté.

Le cadi profita de cette circonstance pour calmer l'irritation du musulman, lui disant, d'ailleurs, que la satisfaction à laquelle il pouvait prétendre était de le mettre à même de rendre le coup qu'il avait reçu et que pour cela il fallait que le chrétien fût amené au tribunal..... — Le Turc, reconnaissant, à ce langage, la partialité du juge, s'en approche et le frappant fortement à la joue, il lui dit : « Mes affaires ne me permettent pas d'attendre ; ayez donc la bonté, lorsque *l'infidèle* viendra, de lui transmettre le même soufflet que je viens de vous donner. »

La loi du talion ne fait point acception des personnes, mais les juges ont égard, dans ses applications, à la religion du coupable, et si le cadi n'eût pas été influencé, il n'aurait pas trouvé qu'une

condamnation à mort fût hors de propos , l'attentat étant capital. La chose n'eût été d'aucune gravité si un musulman avait frappé un chrétien.

La justice se rend sur une plainte verbale et le juge fait aussitôt comparaître l'accusé qui, sur l'exposé du grief qui lui est imputé, se justifie autant qu'il est en lui. Là dessus la partie, qui est obligée de prouver les faits par elle avancée, cite ses témoins, et, sur leur déposition, la sentence est rendue et exécutée sans appel. C'est le *gagnant* qui paye les frais.

Le lecteur sera bien aise de comparer la manière d'expédier les affaires en Afrique, en même temps qu'il peut juger de celle de Syrie, qui, à un peu d'exagération près, lui est parfaitement identique.

« Le caïd, couché sur un tapis et sur quelques
» coussins, entend les deux parties placées et accrou-
» pies près de la porte de la salle, et la discussion
» commence. Quelquefois le caïd et les plaideurs
» se mettent à parler ou plutôt à crier à la fois,
» pendant un quart d'heure et sans pouvoir s'en-
» tendre, jusqu'à ce que les soldats, qui sont debout
» derrière les parties, frappent celles-ci à grands
» coups de poing pour les ramener au silence. Alors
» le caïd prononce et au même instant les parties
» sont mises hors de cour à coups redoublés par les

» soldats et la sentence est exécutée irrémissiblement (1). »

Les influences qui s'exercent auprès des autorités sont incontestablement un encouragement à mal faire, parce que les nombreux exemples des grâces obtenues, après qu'une punition a été méritée et que même on l'a prononcée, sont la source d'une multitude de crimes.

Les lois, toutes sévères qu'elles sont en Turquie, n'intimident que les petits voleurs. Les grands les bravent continuellement et très souvent impunément.

Dans un pays cependant où les défenseurs officiels sont inconnus et où la justice fait ses applications même sans en dresser acte, on devrait trembler à la seule idée de devoir comparaître devant un pareil tribunal.

Je pourrais citer le témoignage de plusieurs voyageurs sur la manière dont se rend la justice dans l'empire Ottoman ; mais je me bornerai à un seul (M. Digeon) qui la connaissait fort bien, ayant exercé trente ans les fonctions d'interprète avant de publier son ouvrage,

« Les jugements, dit-il, sont en général d'autant plus prompts, que les formes n'y embrouillent pas

(1) Ali Bey, Voyage, etc., tom. I, p. 27.

» la matière ; ainsi, si l'état de la question pouvait
» se saisir avec quelque sûreté, les Turcs seraient
» à cet égard plus heureux que la plupart des autres
» peuples ; mais la manière obligée de rendre la jus-
» tice sur le champ, d'après le rapport des témoins,
» ouvre la porte à des faussetés monstrueuses. Il y
» a des gens, à Constantinople surtout et dans beau-
» coup d'autres grandes villes de la Turquie, qui
» n'ont pas d'autre métier que celui de faux témoins
» et qui se font un revenu considérable de cette indi-
» gne profession ; les faiseurs de serments ne sont
» souvent pas plus scrupuleux ; ainsi il faut que la
» justice marche en aveugle et prononce le plus sou-
» vent à faux (1). »

Les musulmans ont des recueils de sentences composées par leurs plus célèbres légistes et puisées, au surplus, dans les Pandectes de Justinien ; mais ils ne s'en servent ordinairement que pour donner une teinture de légalité à un jugement que l'intrigue ou la faveur les portent à rendre.

Tant que l'administration ne sera pas changée, nous ne pourrons compter sur une entière justice de sa part qu'autant que nous aurons affaire à des adversaires non mahométans.

On dirait que le fanatisme musulman se réveille

(1) *Réflex. hist.*, p. 25.

chez les employés du dernier régime en raison du peu de faveur qu'ils pensent trouver chez les nouveaux , qui, cependant, ne pèchent pas jusqu'ici par trop de tolérance et d'impartialité.

Les Turcs se sont *civilisés*, au point de passer sur les préjugés et même les préceptes qui les gênaient le plus ; mais j'acquiers tous les jours de plus en plus la certitude que le fond de leur caractère n'a pas changé, et qu'ils professent pour les chrétiens en général, une haine qui est au dessus de tout ce qu'ils ont pu gagner en civilisation et en philanthropie.

CHAPITRE XIV.

Langue et littérature arabes.

On a dit que la langue d'une nation était en rapport avec l'état du pays où elle se parlait, et qu'elle

subissait ses vicissitudes. Or, si l'idiome des Arabes a perdu sa beauté, par suite des révolutions qui les ont réduits à la condition de sujets d'un peuple étranger, la ville de Beyrout, longtemps infréquentée, parce que c'était un fief de la montagne et que le gouvernement attirait le commerce à Seyde, a dû se ressentir de l'éloignement des personnes qui auraient pu conserver la langue. Le contact avec les hommes instruits est, dans ce pays, l'unique moyen de faire découvrir les bonnes ou mauvaises locutions, puisque les dictionnaires sont extrêmement rares et que la manière d'y chercher les mots est des plus difficiles.

Dans l'Orient, on s'instruit avec les hommes, et non pas avec les livres ; c'est ainsi surtout qu'un peu de lumière arrive aux grands qui parviennent aux places seulement au moyen de leur argent ou par l'effet d'une protection. Ces puissances ont soin de monter leur maison de manière à ce que leurs employés soient propres à deux fins : à l'un il est demandé de connaître la géographie de la Turquie, à l'autre de posséder l'histoire du pays ; à un troisième d'être entendu dans la chicane ; à un quatrième d'avoir étudié l'art de gouverner ; enfin à un cinquième d'avoir une teinture d'idées européennes ; et avec cette bibliothèque vivante, nos pachas ne se croient jamais embarrassés, car si le cas se présente de ré-

soudre une question que la conversation a amenée et que les interlocuteurs n'ont pu éclaircir, au lieu de faire apporter tel ouvrage classique ou tel dictionnaire, on appelle la spécialité, et aussitôt elle répond et l'on est satisfait.

Je tiens d'un consul général que Méhémet Ali en usait ainsi pour certaines connaissances qu'il ne possédait pas, et qu'à l'occasion de l'emploi d'un homme qu'il lui vint à l'esprit d'interpeler, il dit que cet individu était à son service depuis un grand nombre d'années pour ses connaissances du désert de Syrie, et que c'était la première fois qu'il en faisait usage; cela prouverait que le vice-roi est doué d'une biengrande mémoire, qualité éminente aussi chez son fils Ibrahim Pacha.

Volney, qui avait fait un assez long séjour en Syrie et une étude particulière de l'arabe, a reconnu qu'à Beyrout : « le dialecte des habitants est renommé » avec raison pour être le plus mauvais de tous ; » ajoutant qu'il « réunit à lui seul les douze défauts » d'élocution dont parlent les grammairiens arabes (1). »

Assemani dit que les Alepins ont la prononciation molle; les Druses, dure et âpre, les Damas-

(1) Voyage en Syrie, 5^e édit., tom. II, p. 76.

quins, ronde et claire, les Maronites, serrée, les habitants de Jérusalem, de Tibériade et des pays voisins, ouverte (1).

Le style est toujours allégorique en Syrie, et le langage même habituel n'exclut point la métaphore et le sens figuré.

C'est surtout dans les relations épistolaires que ce goût est porté au plus haut point, car rien ne s'y dit naturellement. Les personnes sont comparées à des êtres imaginaires. Ou bien elles sont défigurées; tellement les qualités dont on les orne leur sied mal. Souvent les objets de similitude sont pris hors de la classe humaine et les idées se rendent par des parfums, des fleurs, des zéphyr, des perles, ou d'autres ornements.

Les compliments que Molière a mis dans la bouche de son Cléante étaient empruntés aux usages Turcs et l'un de ces compliments faisait allusion au précepte : « soyez prudents comme des serpents et » simples comme des colombes (2). »

Il faut avouer, cependant, que le génie de la *langue* arabe se prête convenablement aux fictions et que l'adoption du langage emblématique pour

(1) Saggio sull'origine, culto, letterat. e cost. degl'arabi, p. 57.

(2) S. Mathieu, ch. X, v. 16.

cet idiome , est une conséquence du goût de ceux qui le parlent pour l'allégorie.

« C'est parmi les peuples orientaux, a écrit quel-
» que part M. V. J. Mariel, célèbre orientaliste, que
» l'apologue a pris naissance ! Dans ces pays où les
» princes accoutumés dès l'enfance à la plus gros-
» sière flatterie ne montaient presque tous sur le
» trône que pour exercer le despotisme le plus ab-
» solu, personne n'eût osé donner sans déguisement
» des conseils à celui dont le glaive, suspendu indis-
» tinctement sur toutes les têtes, pouvait au même
» instant trancher la vie du conseiller imprudent,
» dont les avis auraient pu blesser l'orgueil du dia-
» dème.

» C'est cette crainte qui, forçant les sages et les
» philosophes de l'Orient à envelopper leurs leçons
» du voile de l'allégorie et de la fable, leur fit inven-
» ter l'apologue. »

Aussi Buffon a-t-il eu raison de dire, que le style c'est l'homme. L'Arabe a besoin d'être subtil, réservé et en même temps souple ; de là sa manière habituelle de s'exprimer.

Quant à présent, la littérature en est toujours au point où l'ont laissée les derniers auteurs, et si l'on cite, çà et là, quelques écrivains, ce sont de petits poètes. Nous en avons deux chrétiens à la montagne, *Nassif el-Yadji* et *Boutros Karamé*, et Homs

possède cheikh Hessein dont les chansons jouissent d'une grande vogue.

M. Michaud demanda à un libraire du Caire « si on composait des ouvrages nouveaux. — Quelques traductions des langues d'Europe, m'a-t-il » répondu, mais rien autre. — J'ai demandé s'il y » avait, à l'heure qu'il est, quelques poètes dans » la capitale de l'Egypte. — Il n'y en a point d'autres que les chansonniers qui font des chansons » pour les *almées*, qui composent des mouals pour » les occasions solennelles (1). »

Si l'Egypte, qui passait pour jouir d'un gouvernement régulier paternel, ne nourrissait pas des écrivains, des poètes, on ne pouvait raisonnablement en demander à la Syrie.

Au sujet des ouvrages sortis de la presse égyptienne, M. Michaud, apprenant qu'elle ne s'était occupée que de réimpressions d'ouvrages déjà publiés à Paris, disait dans une de ses lettres : « C'est » une des singularités de l'Orient, dans le temps » où nous sommes, que de recevoir d'au delà les » mers jusqu'aux chefs-d'œuvre qu'il a lui-même » produits, et d'avoir besoin, pour multiplier les » inspirations de ses poètes, des exemples de » l'Occident. »

(1) Corresp. d'Orient, tom. VI, p. 301.

En fait de littérature les Arabes n'écrivent plus de nos jours que des poésies légères, et il en est peu qui soient composées dans le genre relevé. Un imprimeur lithographe essaya de reproduire le *Divan el Fardi*, et son édition lui resta tout entière, quoiqu'il en offrit les exemplaires à bas prix.

Ce ne sont pas, au reste, les livres qui manquent aux Arabes, pour s'instruire, mais le goût, la tranquillité, la confiance. Ils se sont fait une habitude de leur manière d'être actuelle, et elle est devenue pour eux comme l'état normal, de sorte qu'ils ne rougissent point de leur ignorance. Ils en savent autant que leurs pères et ils ne croient pas nécessaire que leurs enfants soient plus instruits qu'eux. Au fait, c'est au défaut d'instruction qu'il faut attribuer le peu de cas qu'ils font de la science et leur éloignement pour les écoles qu'ils considèrent comme superflues. Ils disent que nous nous créons ces besoins et *que, puisqu'il ne leur manque rien*, nous devrions vivre comme eux. En quoi je les crois de bon compte et j'en conclus qu'ils sont heureux.

Si les Arabes n'ont pas le vernis de l'éducation, ils ont le brillant de l'esprit naturel, et parmi les personnes qui savent raisonner, on retrouve les tournures et les idées d'une saine logique.

De tous temps, les jeux de mots, les phrases énigmatiques ont exercé les savants de l'Orient et le

style des oracles était aussi le langage habituel des gouvernants et des philosophes.

On raconte qu'aux temps où la terre orientale était partagée entre plusieurs rois , des sages intervinrent dans la querelle de deux de ces potentats ; voulant prévenir l'effusion du sang et les autres désordres que la guerre produit, ils proposèrent de décider le différend par la lutte des talents plutôt que par les armes ; on résolut qu'après la signature d'une convention , l'on enverrait une lettre au camp ennemi avec trois questions, par gestes, et que si elles étaient expliquées ou comprises, la nation qui aurait obtenu le succès dicterait la loi à l'autre , et que dans le cas contraire elle la subirait.

A la réception du parlementaire, porteur de cette proposition, le roi assembla son conseil, et après d'assez longs débats, dans lesquels vinrent se dérouler toutes les opinions qui réprouvent ces moyens barbaquement inventés par les hommes pour les occasions où ils doivent faire prévaloir leurs droits ou prouver leurs raisons , il fut résolu d'accepter la proposition.

Il s'en suivit un armistice et tous les savants furent convoqués pour le jour où l'envoyé arriverait.

On conçoit le degré d'intérêt qu'inspirait généralement ce grand événement. Toute la population fai-

sait des vœux pour le triomphe de la cause de son roi. La cour surtout était dans la plus vive anxiété.

Le lieu préparé pour la réception de l'ambassadeur n'offrait rien de particulier, l'orient ne connaissant pas l'avantage des amphithéâtres ; il se composait d'une estrade pour le roi, de divans pour ses ministres agenouillés, et de tapis sur lesquels devaient se tenir debout les savants et les autres invités. Un carreau séparé et placé au milieu était destiné au questionneur.

A son entrée en ville, il fut accueilli et accompagné par ce brouhaha qui se fait toujours entendre lorsque une population est sur pied, pour attendre l'arrivée d'un personnage ou l'issue d'un événement.

Présenté au roi, il fit de profondes révérences, mais sans prononcer un seul mot. Après s'être recueilli et avoir donné le temps à l'assemblée de se remettre, il commença.

Première question : Il présente la main droite fermée à l'exception de l'index, et l'avance en détenant le bras, comme lorsqu'on veut indiquer un lieu.

Seconde question : La main droite ouverte est élevée graduellement jusqu'à la hauteur de la tête.

Troisième question : L'envoyé tire un œuf de sa ceinture et le fait remarquer.

Après un instant il fait signe qu'il a fini, mais qu'il est prêt à recommencer, si on le lui ordonne.

L'étonnement de l'assemblée a été à son comble et malgré la perspicacité des fortes têtes qu'elle contenait, tous durent s'avouer incapables de comprendre de pareils gestes, c'est à dire de saisir le véritable sens que leur donnait l'ambassadeur, car plusieurs versions furent rejetées par lui; ce qui empêcha de lui en présenter d'autres qui ne paraissaient pas inspirer plus de confiance.

Ce premier jour se passa ainsi en essais infructueux de la part de l'aréopage arabe, mais le lendemain le roi voulut que les autres savants fussent appelés, de même que les personnes qui se croyaient quelque inspiration, quelque idée de pouvoir répondre.

Le concours des visiteurs fut fort grand; tous ouvrirent de grands yeux, prêtèrent une attention soutenue, réfléchirent longtemps et finirent par convenir qu'ils ne trouvaient pas aux gestes de l'envoyé une signification qui présentât des idées suivies, ou un sujet tel qu'on devrait croire qu'il l'avait choisi.

La cour fut consternée de ce second résultat et ce sentiment se répandit aussitôt dans le public.

Il restait encore un jour, car j'ai oublié de dire que la convention en avait fixé trois pour le terme;

mais de quel espoir pouvait-on encore se bercer lorsque les savants , les hommes instruits et l'élite de la nation avaient été consultées !

Le roi voulut cependant que , pour ce dernier jour, son palais fût ouvert à tout le monde, et l'on fit proclamer dans les rues que tous les habitants en masse étaient appelés à venir s'essayer, et qu'une grande récompense serait donnée à celui qui répondrait aux trois fameuses questions.

L'envoyé, ne doutant plus de son triomphe, se montra toujours plus complaisant à répéter ses gestes, nonobstant la tournure des personnes qui se présentaient pour les juger, et cela durait encore vers midi, lorsqu'un balayeur de rues s'arrêta à la porte du sérail pour considérer la foule qui l'obstruait. Il demanda le sujet de cette réunion et pourquoi ces allants et ces venants : « Ne » connaissez-vous donc pas, lui dit-on, qu'il est ici » un envoyé chargé de certaines questions difficiles » à comprendre, et que le Roi a autorisé tous » ses sujets indistinctement à venir le voir ; vous » devriez profiter, vous aussi, de cette permission. » — A quoi cela me mènera-t-il ? — Cela mène à » satisfaire sa curiosité : entrez donc. »

Le balayeur, s'étant laissé persuader, quitta son panier et son balais, et aussitôt qu'il fut en face du questionneur, se croyant obligé de répondre à ses

gestes , il en fit d'analogues aux siens , mais avec tant d'humeur que , si la chose eût duré , il en serait venu aux coups.

Dans ce moment , l'envoyé parla pour la première fois et se déclara vaincu.

A cette nouvelle inattendue , il se fit un grand bruit dans la salle et les assistants s'agglomérèrent autour de l'heureux balayeur qui , tout étourdi du bruit et bouillant de colère , chose que personne ne comprenait et qu'on prenait pour un excès de joie , se vit emmener par plusieurs officiers.....

Le roi avait voulu voir cet individu , et comme il n'était pas présentable , on pensa à l'arranger un peu.

« A-t-on jamais vu un pareil maroufle , dit-il aux
» officiers, aussitôt qu'ils se furent arrêtés dans une
» chambre où ils se trouvèrent seuls. — De qui
» parlez-vous, lui répondit-on ? — Du personnage
» qu'on m'a engagé d'aller voir !... A peine en sa
» présence, et sans me rendre mon salut, il me me-
» naça de me crever l'œil et moi je lui fis signe que
» je les lui enfoncerais tous les deux : continuant son
» insolence, il me dit qu'il me ferait pendre, à quoi
» je répliquai que je lui couperais la tête ; enfin
» voulant toujours plus m'insulter, il me présenta
» un œuf, et pour lui pouver que j'étais, Dieu merci,

» rassasié, je lui montrai le fromage qui était resté
» de mon déjeuner avec un morceau de pain. »

Pendant cette singulière explication, le roi recevait celle de l'envoyé qui était difficilement revenu de son extrême étonnement, n'ayant été compris qu'au moment où il se préparait à la joie de chanter victoire.

Voici ce qu'il dit au roi.

En quittant le camp de son souverain, il avait laissé entre ses mains la série de questions qu'il était chargé de faire et celle des réponses de nature à être admises comme catégoriques ; or il a été répondu :

A la première question , par le geste du même bras se détachant et allant horizontalement en avant du corps, mais avec l'index et le médium étendus.

A la seconde ; avec la main droite entièrement ouverte, faisant un mouvement circulaire horizontal, à droite en passant de gauche.

A la troisième, en présentant un morceau de fromage.

« Et ce sont précisément ces réponses qui étaient
» prévues, ainsi que Votre Hautesse s'en con-
» vaincra , ajouta l'ambassadeur , les questions et
» les répliques étant tirées du livre par excellence.

Première proposition : Dieu est le seul Dieu (1).

— réponse : Il a dit : N'adorez pas deux Dieux (2).

Seconde proposition : C'est Dieu qui éleva les cieux sans colonnes visibles (3).

— réponse : C'est lui qui étendit la terre (4).

Troisième proposition : Il fait sortir le vivant de ce qui est mort (5).

— réponse : Et ce qui est mort du vivant.

Les orientaux avaient un goût prononcé pour les tours de force , en fait de style , goût que nous leur avons peut-être emprunté puisqu'il régnait chez nous au moyen âge. Les *séances d'El-Hariri* en offrent une infinité d'exemples en tous genres. Les Arabes aimaient beaucoup à se faire comprendre à demi mot et par des citations de pièces de vers ou de discours dont l'interlocuteur avait la clé, ou dont il complétait le sens en recourant à sa mémoire.

(1) Koran. Surate IV, v. 89.

(2) — *id.* XVI, v. 53.

(3) — *id.* XII, v. 2.

(4) — *id.* XIII, v. 3.

(5) — *id.* XXX, v. 18.

CHAPITRE XV.

Industrie des habitants de Beyrouth. — Leur ignorance et leur maladresse. — Ils ne sont pas encouragés. — Culture du mûrier pour la soie.

L'état de l'industrie à Beyrouth est en parfaite analogie avec l'esprit de ses habitants et gouvernants, et je puis dire que les arts y sont dans la simplicité de l'enfance.

Les métiers, les machines, les instruments mêmes se fabriquent sur les lieux et le plus grossièrement qu'on peut l'imaginer. Ne connaissant pas l'art de tremper, les Arabes sont obligés d'employer les limes d'Europe, toutes les fois qu'ils veulent avoir des outils bien acérés.

Ils sont généralement maladroits, et s'ils se servent de règles, d'équerres, de niveau, c'est par pure

contenance, ou pour prouver qu'ils savent les employer ; mais leurs ouvrages leur donnent un démenti sur cette prétention , car jamais ils n'obtiennent d'angles droits, de lignes perpendiculaires, de plans unis et encore moins de proportions égales. C'est une rareté à Beyrout qu'une porte ou une fenêtre soit placée sur son aplomb.

Lorsqu'on reproche aux Arabes de manquer ainsi aux règles de leurs arts, ils répondent : « Qu'est-
» ce que cela fait ? nous ne sommes pas esclaves,
» comme vous, de ces idées-là et nous n'entendons
» rien à la symétrie : qu'une chose soit plus à
» gauche qu'à droite ; plus haut ou plus bas, ça ne
» revient-il pas au même ? »

Les pieds nus servent ici aux ouvriers et leur sont d'un grand secours ; avec le pouce ils arrêtent les fils d'un cordon qu'ils tressent. Ils dévident la soie, ramassent quelque chose qui est par terre sans se baisser. Les menuisiers n'ont pas d'autre établi ou banc que leurs pieds.

C'est ici surtout qu'on ne devient forgeron qu'à force de forger, puisque les métiers ne s'enseignent que par la démonstration ; aucun ouvrier ne se rend raison de ce qu'il fait ; il l'a appris machinalement et le communique de même.

Les artistes qu'on rencontre dans ce pays-ci sont nés avec des dispositions particulières ; ils ont été

remarqués par les francs qui les ont employés de préférence.

Il en est des ouvriers du Levant qui apportent en naissant une aptitude particulière, du génie même, et se perfectionnent en quelque sorte dans les arts, comme des grands hommes politiques en Europe (1); à l'égal de ceux-là, ils ne fondent rien et la mort tue les individus aussi bien que les progrès qu'ils avaient fait faire à leur profession. L'apparition de ces ouvriers distingués est semblable à celle des météores, et leur présence dans les Échelles est telle-

(1) J'ai cru pouvoir prendre ma comparaison dans les idées si vraies de M. de Lamartine : « On se trompe quand on prend pour » base d'un raisonnement les analogies entre l'Orient et l'Occident. » Quand un grand homme surgit en Occident, il est toujours plus ou » moins le produit, l'expression du peuple qu'il gouverne; il y a rap- » port entre son siècle et lui. A mesure qu'il conquiert, il organise; à » mesure qu'il crée, il consolide; il s'entoure d'instructions; en un » mot, il fonde quelque chose qui doit durer après lui. En Orient, au » contraire, comme il n'y a ni instructions, ni mœurs politiques, » mais seulement un maître et des esclaves, un grand homme n'est » qu'une grande individualité, un phénomène, un météore qui brille » un moment dans la nuit d'une barbarie monotone, qui fait de gran- » des choses avec des milliers de bras dont il dispose, mais qui n'élève » nullement le niveau de son peuple jusqu'à lui, qui ne fonde rien, ni » dynastie solide, ni instruction, ni législation, et dont on pourrait dire, » si l'on ne craignait de se servir d'une expression trop poétique, qu'en » mourant il replie pour ainsi dire tout son génie après lui; comme il » replie sa tente, laissant la place aussi vide, aussi nue, aussi ravagée » qu'avant lui. Voilà précisément pourquoi le système arabe est une » brillante chimère qui trompera tous ses partisans. » Discours à la tribune de la Chambre des Députés.

ment considérée comme un phénomène, que personne ne se sent capable de les imiter.

La différence entre les hommes doués de quelque talent, et leurs autres confrères dans les mêmes arts, est en effet immense. La science est d'ailleurs d'autant plus rare qu'elle n'est pas encouragée ; les autorités qui, en Europe, favorisent les découvertes et protègent les inventeurs, ne font rien ici au profit des travailleurs dont les œuvres sont dignes d'attention : elles se bornent à les employer et souvent elles ne les payent pas. L'ouvrier supérieur en Syrie est incompris et ne laisse rien après lui.

On voit à Beyrout beaucoup de tisserands de ceintures de soie pour le tour du corps et qu'on porte aussi en turban, et beaucoup de layetiers ; les coffres rouges et verts de cette ville sont en grande réputation dans toute la Syrie et en Egypte, au point qu'on en exporte des quantités considérables.

Chaque épousée doit en avoir un orné de clous à tête *dorée* de la valeur qu'on veut y mettre.

Un autre article fort estimé de la fabrique de Beyrout est le *Kalva*, qui figure également dans les éléments des cargaisons de sortie. C'est une pâte qu'on obtient par le broiement des suc de racine de kalva et du caroubier avec l'huile de sésame.

J'ai vu établir de mon temps, à Beyrout, une

succursale de la célèbre manufacture de mouchoirs d'Alep, qui est vantée dans toute la Syrie : la prodigieuse quantité qu'elle en produit suffit à peine à la consommation. C'est à un de ces *génies*, que la nation arabe voit surgir de temps à autre parmi elle, qu'est due cette fameuse invention mais qu'on peut considérer comme renouvelée de l'Orient : les mouchoirs sont en mousseline assez grossière que produisait autrefois exclusivement et que fournit maintenant l'Angleterre.

On y imprime d'abord, au moyen d'un tampon, quelques ronds pleins, de couleur amarante, qui figurent le pas du lion, et ce nom seul a monté l'imagination très impressionnable des Arabes ; de là, force consommateurs, hommes et femmes. Cette empreinte reçoit une application de cire et par ce moyen elle passe au bleu sans que la couleur primitive en soit altérée. Une bordure grossière, également rouge, détermine le carré.

C'est là toute la science de cette composition à laquelle les Arabes du désert et les gens de la campagne donnent la préférence sur tous les autres produits analogues. Tous veulent porter *les pas du lion*, comme s'ils devaient leur communiquer quelques qualités, parce qu'il est le plus fier, le plus courageux et le plus fort des animaux.

La ville de Beyrout est aussi renommée pour ses

bardaques ou gargoulettes. Elle prend rang après l'Egypte , et celle-ci doit à son tour céder le pas à Bagdad. Ses vases de terre cuite ont , comme l'on sait, la propriété de rafraichir l'eau. Étant extrêmement poreuses , elles sont traversées par de petits courants d'air.

La plus grande affaire des habitants de Beyrout est, sans contredit, la culture des mûriers blancs pour la nourriture des vers à soie. C'est l'occupation la plus générale , puisqu'elle intéresse les capitalistes aussi bien que les industriels ; ceux qui ne font pas cultiver des champs ou jardins de mûriers les entretiennent eux-mêmes , ce qui ne les oblige à interrompre leurs métiers que pendant moins de deux mois. |

Le terroir sablonneux de Beyrout paraît convenir aux mûriers, sans que cela prouve que ces arbres ne s'accommoderaient pas mieux d'un sol moins sec. Ils prennent une autre extension dans les endroits où l'on peut les arroser , c'est à dire partout où l'on peut faire monter l'eau de la rivière.

Dans la pénurie de moyens où se trouvent les Arabes, ils n'ont pu inventer, jusqu'ici, que des roues puisant à 2 ou 3 mètres.

On est toujours obligé de tenir bas les arbres qu'on ne peut arroser, afin de leur conserver une certaine vigueur. On les dépouille de toutes leurs branches à

chaque printemps et la seconde portée de feuilles sert à nourrir les bestiaux, principalement le mouton à grosse queue, élevé par chaque famille pour la provision d'hiver. On en fait frire, à cet effet, la chair dans la graisse et on la conserve ainsi plusieurs mois.

Les mûriers se multiplient par graines. Ce n'est qu'au bout de quatre ans qu'ils sont greffés pour les rendre propres à la nourriture des vers à soie.

Lorsque le mûrier est labouré et fumé, il vit plus de cent ans. N'étant pas soigné il n'en dépasse pas vingt-cinq. Un ver blanc, de la longueur de 6 à 7 centimètres, armé de deux incisives, attaque les racines et parcourt le tronc. L'arbre périt si on ne le débarrasse pas de son ennemi; après avoir tué le ver, les racines doivent être couvertes de crottes de chèvres.

Le bois du mûrier, enrichi de larges veines d'un beau jaune, est recherché par les menuisiers qui en font leurs principaux ouvrages, tels que les *serrures*, les *galoches*, les *chandeliers*, les barreaux de fenêtre, etc.; aussi tout est impitoyablement sacrifié à cet arbre utile, même les arbres fruitiers qui viendraient à pousser près de lui, parce qu'on craindrait qu'ils ne partageassent le suc nourricier du terrain exclusivement consacré aux mûriers.

L'once de semence de 15 dragmes de Constan-

tinople (GRAMMES) rend communément de 4 à 5 rottes de soie (10 à 12 kilogrammes). Cette quantité demande les soins de deux individus. En 1828 cinq onces produisirent 55 rottes (82 kilogrammes) et c'est un cas que l'on cite.

Le plus belle soie blanche est celle des environs de Beyrout ; à deux lieues à la ronde on l'appelle Bélédi (du pays) ; elle est presque toute expédiée au dehors.

La soie jaune de première qualité est celle du *Kastravan* et du *Damour*, rivière à mi chemin de Seyde : elle est employée aux fabriques d'étoffes des villes de Syrie, qui lui accordent la préférence à cause de la beauté de sa couleur. Elle donne aux tissus un luisant, un reflet très estimé des personnes de bon goût.

Il existe une différence énorme entre le procédé de Syrie et celui d'Europe pour le tirage de la soie, ce qui prive ces gens-ci du plus grand avantage qu'ils en obtiendraient.

Les cocons' sont jetés pêle mêle, c'est à dire sans triage préalable, dans une chaudière, et les fils présentés, sans discernement, à la canette des épées du tour, sont tirés jusqu'à ce que les efforts d'une roue, qui a près de trois mètres de diamètre, les ayant fait couper successivement, le surveillant

plonge nouvellement sa baguette dans le chaudron et, après avoir agité les cocons, la retire avec le nombre de brins que le hasard a fait réunir.

Cela rend les fils gros, inégaux dans leur longueur.

Les propriétaires ont eu bien des occasions de reconnaître qu'ils pourraient faire mieux. Ils ont vu d'abord les échantillons de leur cocons tirés en France, et ces essais se sont répétés, continués sous leurs yeux, deux établissements français s'étant formés à Beyrout et dans les environs ; mais tel est l'effet de l'habitude chez ce peuple que, dans son insouciance et son aversion naturelle pour toute innovation, il préfère le désavantage de sa routine à l'adoption d'une méthode dont le succès est sûr.

CHAPITRE XVI.

Premier commerce des Français en Syrie. — Institution des consuls, ceux de Beyrout ont défendu les intérêts nationaux contre les Egyptiens. — Désagréments de la charge de consuls.

C'est vers le VIII^e siècle que l'on place la première excursion des Provençaux, Argonautes de la France, sur les côtes de Syrie, où ils rencontrèrent les Vénitiens qui paraissent avoir devancé en Asie toutes les nations commerçantes d'Europe.

Les faits historiques, rapportés dans plusieurs ouvrages, nous apprennent que les premiers consuls, connus en Syrie, furent aussi vénitiens.

« Dans l'origine, c'étaient les maîtres et patrons
» des vaisseaux qui choisissaient les consuls. Ils les
» prenaient indifféremment dans le nombre des
» marchands établis dans chaque lieu, où ils faisaient leur principal commerce; à condition ,

» pour ces consuls , de les aider de leurs conseils et
» de leur crédit , de leur procurer la vente des mar-
« chandises et l'achat de celles dont ils avaient be-
» soin pour leurs retours ; de les défendre surtout
» des avanies qui pourraient leur être faites dans le
» pays , en un mot de les protéger , en implorant
» pour eux l'autorité des puissances , contre toute
» oppression de la part tant des étrangers que des
» naturels , le tout moyennant une certaine rétri-
» bution (1). »

Quand on eut reconnu qu'ils étaient plus nuisi-
bles qu'utiles à leurs nationaux et au commerce , on
fit divers réglemens d'après lesquels des places
si importantes ne furent plus confiées qu'à des per-
sonnes d'une condition honnête , tous sujets du roi
et d'une capacité reconnue.

La visite des saints lieux fut d'abord le motif qui
attira les Européens dans cette contrée ; mais bien-
tôt la cupidité se mit de la partie et nos ancêtres n'y
étaient pas mal accessibles , à voir le genre de com-
merce qu'ils adoptèrent.

« Bientôt , rapporte M. de Pouqueville , on vit
» aborder aux rivages de la Palestine une foule de
» pèlerins qui s'y rendaient un peu moins par es-

(1) Vallin. Comment. sur l'ordon. de la marine, tom. I, p. 218.

» prit de piété que pour y trafiquer : car les Vénitiens
» et les marchands de Verdun faisaient alors la *traite*
» *des blancs* , en vendant leurs propres concitoyens
» aux Maures , pour les employer à la garde de leurs
» harems (1). »

Quelle que fût la nature de ces antécédents, ce n'est que pendant les croisades que les relations commerciales s'établirent d'une manière régulière en recevant des institutions.

Des papes intervinrent alors pour appuyer de leur autorité les concessions accordées aux commerçants , et M. de Pouqueville raconte que Grégoire IX confirma par une bulle les privilèges concédés aux Marseillais par Jean d'Ibellin qui était aussi seigneur de Beyrout.

On trouve un règlement spécial pour les consuls dans les statuts de la ville de Marseille, année 1253.

Un des articles est relatif à l'engagement que les consuls contractaient , par serment, de n'emmener ni de laisser conduire aucune fille de joie dans les pays de leur juridiction : ce qui a sans doute rapport à la traite des blancs qui a dû être continuée clandestinement.

Il était adjoint aux consuls , qui devaient être

(1) Mémoire hist. et diplomat., p. 18.

changés chaque année, un notaire pour servir de greffier.

L'abandon de la Syrie par les croisés dut être naturellement un coup de mort pour les établissements commerciaux, et ce n'est qu'après un certain temps qu'on put songer à les reprendre, en recommençant par des essais.

Il paraît que, dans cette occasion, ce fut aussi par les Vénitiens que nous pûmes trafiquer de nouveau au Levant, et que c'est vers l'Égypte que les Français dirigèrent leurs premiers pas.

Louis XI sentit le besoin de soutenir ces spéculations naissantes, en ne permettant l'entrée du royaume qu'aux marchandises de l'Orient qui seraient importées par des navires nationaux.

On pense que le rétablissement des consulats de France à Tripoli, de Syrie, à Beyrout, en Chypre, eut lieu au commencement du xvi^e siècle.

Les consuls ne sortaient, même pour rendre visite, qu'à l'ombre d'un dais porté avec autant de solennité que dans nos pompes religieuses. « Cette » étiquette, ajoute l'auteur du Mémoire déjà cité, » qui paraîtrait aujourd'hui ridicule, était alors » strictement observée, et peut-être avec raison, car

» les orientaux sont des esclaves qu'il faut éblouir » par l'éclat d'un appareil imposant(1). »

Cet usage est, du reste, relatif au temps ; les autorités turques étaient des demi dieux et on les entourait du plus d'éclat possible.

Il faut leur rendre la justice de dire qu'aujourd'hui toute cette grandeur est tombée.

Les Français, établis en Syrie, ont toujours joui de la plénitude des immunités consacrées par les divers traités avec la Porte Ottomane, et c'est à l'énergie des consuls de Beyrout qu'ils doivent de les avoir conservées intactes pendant l'occupation égyptienne ; ceux qui gouvernaient pour Méhémet-Ali avaient voulu prétendre que la Syrie serait régie d'après le système en vigueur en Égypte, lequel exclut les capitations et les *usages*. D'autres empiètements furent aussi tentés mais sans succès.

Cette mesure qui est d'ordre public en Europe et dont l'utilité est incontestable, ne peut que donner lieu aux plus grands abus entre les mains d'autorités comme celles de la Syrie, vis-à-vis desquelles les Européens sont dans une position assez relevée, tandis qu'ils ne traitent avec elles qu'avec une répugnance marquée à cause du peu de confiance qu'elles inspirent.

(1) Page 52.

« En ce qui concerne les Français, toutes les parties
» d'administration sont confiées, dans les Echelles,
» aux officiers que le roi y envoie pour les diriger.
» Et le Grand Seigneur leur ayant accordé la juridic-
» tion la plus entière sur leurs nationaux, ils doivent
» l'exercer sur les bâtiments comme à terre (1). »

C'est par suite de cette décision royale que les Français ne sont soumis entr'eux qu'à nos codes. Elle est basée sur le principe que les nationaux vivent en Orient comme dans une colonie et font abstraction aux lois du pays, qui ne leur sont pas annoncées par leur consul.

Une longue expérience avait démontré que *la sûreté des Français, établis dans les Echelles du Levant, et les avantages du commerce qu'ils y font dépendaient essentiellement d'une protection toujours active et d'une administration fondée sur des principes relatifs au gouvernement du Grand Seigneur, au traité fait avec cette puissance, aux mœurs et aux usages de ses sujets* (2).

Les établissements français sont certainement mieux réglés, dans le Levant, que ceux des autres nations ; mais depuis les changements survenus en France, les ordonnances, qui régissent nos établissements, ne sont plus en harmonie avec les lois de la

(1) Instruction sur l'ord. de 1781. Titre III, art. 17.

(2) Préambule de l'ordon. de 1781.

mère patrie ; delà des velléités d'insubordination de la part de quelques nationaux qui prétendent ne devoir pas se soumettre à plus de rigueur que n'en prononcent nos codes , ou une continuelle hésitation de la part des consuls pour l'application des articles qu'ils reconnaissent eux-mêmes dépasser les limites de leur pouvoir , d'après le nouveau régime.

Les contraventions aux ordonnances sont dues à une cause politique : l'erreur dans l'opinion. Elle agit quelquefois aussi dans ces pays lointains. J'ai eu des tracasseries de la part de mes nationaux ; mais je n'y ai jamais rencontré des orateurs de mauvaise foi qui , en prêchant l'ineffable doctrine de la tolérance et en séparant la volonté du roi de celle de son gouvernement , font craindre au fonctionnaire incertain d'employer, au service de l'état, ce qu'il possède de talents et d'énergie et lui représentent les plus précieuses qualités comme des dons perfides de la nature et ses devoirs comme des problèmes. L'autorité, ainsi contrariée dans sa marche, ne se prononce plus qu'avec circonspection , n'agit plus que par nécessité ! or ; ce n'est pas de la sorte que Sa Majesté doit être servie. Ses moindres ordonnances doivent avoir force de loi et pour la leur imprimer il faut le vouloir constamment.

Le ministère des affaires étrangères avait entrepris de refondre les réglemens de nos comptoirs d'ou-

tre mer ; mais il s'est arrêté , en 1854 , après avoir retouché quelques parties de l'ordonnance de 1784 , et en 1856 , il a publié la nouvelle loi sur la répression des crimes et délits.

Ce dernier travail était vivement désiré par ceux qui aiment l'ordre et qui sentent que c'est par la stricte observation des règlements , sagement établis , que l'on parvient à conserver , dans les corps de nation du Levant , cette union qui fait leur force et qui est , en même temps , la première condition de leur existence.

On croirait pourtant que le désordre qui préside aux affaires de Turquie serait une invitation d'y vivre d'une manière analogue , de se relâcher de la rigueur de nos lois... ; c'est précisément parce que rien n'est à peu près réglé dans ces pays ci , qu'il est indispensable de donner aux relations de nos nationaux avec leur chef une fixité légale qu'on ne puisse décliner dans aucun cas.

Sous ce rapport , l'administration consulaire ne laisse rien à désirer : elle est juste et ferme , ce qui la rend utile et respectable.

L'ordonnance de 1784 et les règlements de Beyrout ont si bien rempli le but d'entourer les consuls du roi de la plus grande considération , que ceux-ci ont toujours conservé la préséance sur les consuls des autres puissances et qu'ils traitent maintenant pres-

que d'égal à égal avec les vizirs de l'empire Ottoman.

L'instabilité des choses , dans ce pays , est ce qui rend les fonctions consulaires extrêmement pénibles. Les consuls doivent tour à tour lutter contre l'autorité supérieure, pour obtenir des ordres qui remédient à des atteintes portées à nos traités, et contre les employés subalternes qui , s'attachant à fausser le sens de ces ordres, les obligent à de nouveaux recours. Souvent les commandements les plus explicites s'oublient au bout d'un mois, et l'expédient à ce grave inconvénient est difficile à obtenir, surtout lorsque c'est contre le chef qu'il faut réclamer (1).

Mais les affaires de ces pays ci ne ressemblent point à celles d'Europe et d'un moment à l'autre elles changent d'aspect. Souvent l'on fait plus avec des amitiés particulières qu'avec les ordres qui peuvent émaner de la capitale. C'est une ressource immense pour les consuls, et je puis répéter ici que la vénalité des autorités ou leur accessibilité aux voies amicales , est l'antidote de leur fanatisme et de leur injustice.

Les services que les consuls ont demandés aux grands , ils ont eu quelquefois l'occasion de les leur

(1) Cette observation, écrite sous le gouvernement de Méhémet-Ali qui était représenté à Damas par un lieutenant-général de la Syrie, n'est vraie aujourd'hui qu'à l'égard de l'autorité des lieux.

rendre. Désants comme ils sont, ils ont besoin, dans leurs querelles, de médiateurs incorruptibles et ils les cherchent constamment dans notre nation. On a vu, dans des cas de révolte contre les gouverneurs, tout le corps consulaire intervenir pour rétablir la paix.

Les consuls sont considérés, dans les Echelles, comme des otages de dispositions réciproquement bienveillantes. Rien ne fait un meilleur effet que cette sollicitude du gouvernement à protéger le commerce et à maintenir une exacte police dans les pays de consulat en les faisant souvent visiter par les bâtiments du roi, dont on admire toujours la superbe tenue.

Lors de l'arrivée de S. A. R. Mgr. le prince de Joinville, je me trouvais à bord de l'*Iphigénie*, quand on annonça le gouverneur de Beyrout. Je montai sur le pont pour servir d'interprète et je fus témoin de l'extrême étonnement qui le frappa en arrivant à bord. Cependant il avait vu, quelques jours auparavant, la plus belle frégate de l'Union Américaine, et l'on sait qu'on ne vient pas se montrer dans ces mers sans faire une toilette particulière. Le gouverneur me dit : « Il n'y a pas de comparaison à faire ; ici c'est la beauté, l'élégance au suprême degré. »

Le plus grand désagrément de l'emploi de consul est celui d'être éloigné de sa patrie, d'en vivre comme entièrement oublié. En France, ou dans

l'armée et la marine , on est remarqué dans ses actions et sans que la faveur se charge de prôner *les hauts faits* ; l'impartialité des chefs ne permet point qu'il en reste aucun d'inconnu ; les Ministres savent proposer au roi, qui est le rémunérateur de tous les employés , de récompenser chacun selon ses œuvres.

Mais dans certains endroits de la carrière, le consul qui n'a que son mérite pour lui , placé en sentinelle perdue, ferait les choses les plus étonnantes sans que cela lui valût la moindre célébrité.... Il ne reçoit que les félicitations de ses compatriotes et l'approbation de sa conscience, ce qui serait sans doute beaucoup, et par conséquent suffisant, si le Français était né avec moins d'amour pour la gloire !.... Lorsqu'on sert, on aime à être agréé ; et comment prouver qu'on a constamment mérité le suffrage de ses chefs, qu'on a rempli leur attente, si ce n'est par des marques publiques de leur satisfaction ?...

CHAPITRE XVII.

Distinction entre les consuls, vice-consuls et agents. — Abus survenus, en Syrie, par la nomination de quelques rayas à ces places.

On confond assez généralement les catégories bien distinctes qui existent dans la carrière consulaire et cela fait qu'on qualifie également de consuls les vice-consuls et les agents.

Les Français ont aujourd'hui des consuls de première et de seconde classe, des vice-consuls et des agents ; mais partout ce sont des nationaux : notre système exclut entièrement les rayas et n'accepte les services des étrangers qu'à défaut de Français ou pour des raisons majeures.

Nos consuls sont tous nommés par le roi et salariés, tandis que les vice-consuls et les agents sont choisis par les consuls, parce qu'ils peuvent mieux

diriger ces employés, de manière à ce qu'ils soient toujours utiles et surtout toujours honorables. Cela se conçoit par la simple réflexion que, connaissant les obligations des agents envers les sujets de la nation qu'ils servent, et leur devoir par rapport au pays qu'ils habitent, comme aux usages qui y sont établis, ils sont plus à portée de leur donner de salutaires conseils, lorsqu'il ne s'agit pas de les ramener à l'ordre pour des écarts de quelque importance.

Parmi les nations étrangères, il n'est jusqu'ici que l'Angleterre et la Sardaigne qui nomment directement leurs consuls : chez les autres puissances ce soin est laissé aux ambassadeurs qui rencontrent rarement pour ces emplois des sujets de leurs nations.

Nos réglemens s'opposent à ce que des Français acceptent aucune agence consulaire d'un souverain étranger ni de leurs représentants, et certes rien n'est plus sage qu'une pareille défense pour conserver une exacte subordination parmi nos nationaux.

Mais s'il est interdit aux officiers du roi et à leurs délégués de recevoir des titres étrangers, il leur est expressément recommandé d'accueillir les sujets des nations qui n'ont pas de consul dans l'Échelle où le recours a lieu ; car la France a toujours eu la générosité de protéger partout les individus qui ont

réclamé l'assistance de ses agents, et j'ajouterai, à la gloire de ma patrie, que si la protection est parfois très onéreuse pour le protecteur, elle est du moins toujours gratuite pour le protégé. Il faut avoir voyagé en Orient et s'être trouvé en face de circonstances difficiles, pour savoir apprécier ce grand bienfait.

Combien il serait à désirer que, dans la confiance d'une réciprocité qui n'a au resté jamais été refusée par les employés des autres nations, on supprimât une infinité de postes qui sont plus faits pour déconsidérer la nation qu'ils sont sensés servir que pour lui être réellement de quelque utilité!

Cela découlerait naturellement de l'adoption, par toutes les puissances, de notre système exclusif pour nos emplois consulaires.

Il n'y aurait lors, dans toutes les Echelles, que des consuls nationaux et là où l'on ne pourrait pas en établir, ceux qui s'y trouveraient recevraient les secours des négociants, capitaines et voyageurs étrangers. Par ce moyen les services seraient mutuels, puisque dans une localité le soin de protéger reviendrait par exemple aux consuls de France et d'Autriche, dans d'autres à ceux d'Angleterre et de Russie, ou de Prusse, de Sardaigne, etc.

Rien n'est devenu plus commun, dans les Echelles, que les places d'agents, depuis que

Méhémet-Ali a permis que les rayas pussent être commissionnés. Aussi n'est-il point d'Echelle un peu apparente, qui ne soit au moins ornée d'une demi douzaine de mâts de pavillons.

Dela beaucoup de mauvais choix, parce qu'il est des consuls qui, se faisant un revenu des patentes qu'ils délivrent, considèrent plus le prix qu'ils en obtiennent que le caractère du sollicitant.

Le plus beau rêve que puisse faire un Arabe, c'est d'être consul, et dès lors il n'est pas étonnant de voir mettre tout en œuvre pour se procurer un pareil titre, la chose étant permise par les Egyptiens. Le gouvernement ottoman, qui avait toujours refusé de reconnaître ses sujets sous des qualités étrangères semble vouloir tolérer l'innovation, sans doute pour montrer qu'il est devenu plus bienveillant envers les rayas.

Il est certainement des Arabes qui ont assez de bon sens pour ne rechercher, dans les places d'agents, qu'un refuge assuré contre les vexations, encore trop communes, des autorités locales ; mais malheureusement, il en est beaucoup qui considèrent leur patente comme un brevet d'impunité et qui ne mettent plus péril à rien du moment qu'ils l'ont obtenue, la vénalité des consuls, qui la leur ont fait délivrer, les protège encore dans toutes leurs mauvaises affaires; ils erachent au bassin

consulaire, proportionnellement à l'importance des intérêts vrais ou faux qu'on a pu emporter par influence ou par corruption.

C'est surtout sous ce rapport qu'un tel trafic produit le plus mauvais effet pour notre considération et nos intérêts généraux.

Il faut d'ailleurs reconnaître qu'un rayas ne peut jamais prendre vis à vis d'un gouverneur turc l'attitude même d'un simple Européen et que le plus souvent le défaut de talents n'est pas remplacé chez les agents par le mérite personnel.

Livrés à la profession mercantile ou à d'autres arts pour subsister, ils ne peuvent garder le décorum, ni faire toutes les dépenses qu'exige le titre de consul qu'on leur donne.

Ce n'est pas qu'ils n'attachent assez d'importance au caractère dont ils sont revêtus. Il y aurait plus de justice à leur faire un reproche pour le contraire ; car leurs prétentions vont au delà des limites que pouvait se permettre d'atteindre un modeste orgueil. Mais ils aiment trop les honneurs qui ne coûtent rien.

L'excessif amour-propre de ces *consuls*, institués par d'autres consuls qui tiennent eux-mêmes, pour la plupart du moins, leurs patentes des ambassadeurs de Constantinople, me reporte naturellement aux réflexions qui terminent mon précédent chapi-

tre; car tandis que ces agents se donnent tant d'importance, nous, officiers de nos gouvernements, nous nous considérons comme des sentinelles perdues, et nous ne sommes pas étonnés de l'espèce d'oubli que nous subissons.

Dira-t-on que je ravale ma qualité, que je donne dans l'exagération? Je n'ai pas écrit une ligne de cette relation dont le sujet ne soit foncièrement vrai et qui n'ait été mûrement réfléchi.

Je ne nie point qu'il n'y ait d'heureuses exceptions à citer même parmi les consuls de Turquie, oui. Et ce sont sans doute ceux-là qui confirment pleinement les belles peintures que le goût renaissant de l'Orient a inspirées à nos modernes voyageurs, d'après lesquelles on s'est figuré que les consulats du Levant étaient des lits de rose, de véritables canonicats.

Dans la sollicitude que j'ai toujours eue pour mes compatriotes, je dois conseiller à ceux qui rechercheraient une place en Turquie, avec la perspective des jouissances que leur ont promises les auteurs qu'ils ont consultés, de n'y arriver qu'au moyen d'un protecteur qui, s'ils tombaient dans un mauvais poste, pût les en retirer lorsque la déception serait reconnue.

La multiplicité sans règle et sans utilité réelle des

consuls et agents qui ont tous recherché ces titres pour leurs avantages personnels , donne lieu à de continuelles tracasseries , à des procès scandaleux, fruits de la jalousie et de l'envie dont ils sont constamment animés les uns envers les autres.

Les consuls de France en ont beaucoup à souffrir, parce que leurs délégués sont quelquefois mêlés dans ces discussions, et cela les assujettit aux plus pénibles ménagements , pour ne point compromettre leur caractère , la justice étant souvent plus difficile à obtenir du tribunal d'un consul étranger que de ceux du pays.

Si pour les Orientaux le titre d'agent consulaire est le *nec plus ultra* de l'illustration , beaucoup d'Européens le recherchent aussi à cause des avantages qui y sont attachés ; car il n'est pas pour tous un manteau de basses intrigues , du plus vil trafic.

J'ai connu bien des consuls et agents francs fort honorables, par leurs qualités personnelles comme par l'usage qu'ils faisaient de leur position officielle. Il en est aussi qui ne l'avaient sollicitée que pour se soustraire aux vexations de leur consul ; car le premier bénéfice de ces sortes de places, c'est de mettre le titulaire sous sa propre dépendance et de lui procurer l'immense avantage de traiter directement ses affaires avec les autorités locales.

Pendant mes longues gestions en Levant , j'ai été

souvent sollicité pour des emplois qu'on me demandait en m'offrant de les bien payer, par la raison que l'agence d'une des nations qui figure le plus dans ces pays ci devait être payée en conséquence. L'euphémisme étant dans notre caractère, j'aimais mieux objecter nos réglemens qui défendent de nommer des rayas et qui interdisent aux Français d'accepter des titres étrangers.

Des exceptions abusives ont quelquefois encouragé des nationaux à renouveler leurs tentatives ; comme je voulais savoir dans quel but on recherchait une qualité que nos lois réprouvent, d'autant plus que la nation dont on voulait être le représentant n'avait sur l'Échelle en question ni établissement commercial, ni navigation, il me fut répondu que c'était pour l'honneur.

Je me contentai d'écrire :

« La qualité de français est bien plus honorable à
» mes yeux que tous les titres étrangers qu'on pour-
» rait donner, et je rougirais, quant à moi, d'avoir
» une autre opinion. »

CHAPITRE XVIII.

Interprètes, chanceliers, drogman-auxiliaires, censeurs magasiniers et autres employés.

Il est une autre classe d'employés en Levant et ce n'est pas la moins utile.

Les drogman, qui remplissent aussi les fonctions de chanceliers, ne doivent être divisés qu'en deux classes, car s'ils ne sont pas bons ils sont mauvais.

Dans la capitale de l'empire Ottoman, on préconisait les talents d'un interprète de premier ordre au point de dire : *La nation c'est le drogman* ; en employant la même figure, on peut ajouter : *dans quelques Echelles, le consul c'était le drogman*. Mais aujourd'hui que le sultan et ses ministres sont directement visités par les ambassadeurs qui

font eux-mêmes leurs notifications, et que les consuls voient aussi les pachas pour les affaires importantes, la supériorité d'un drogman est moins nécessaire, sans pourtant qu'elle soit inutile, à cause des occasions où il faut que la ruse supplée au bon droit.

Il serait trop long d'expliquer pourquoi les consuls sont obligés d'employer des moyens illégaux pour vaincre les obstacles qu'ils rencontrent dans la législation musulmane ; mais pour dissiper tout soupçon, d'avoir appris à *hurler avec les loups*, je demanderai au lecteur si, ayant à faire payer un ancien billet dont les témoins seraient morts, il renoncerait au droit d'en réclamer la valeur, plutôt que d'acheter d'autres témoins qui, interpellés par le cadî, déclareraient s'être trouvés présents lors de la passation du contrat, quoique leur nom n'y eût pas été mentionné.

On conçoit qu'il faut faire une bonne leçon à ces individus à cause des questions que le juge peut leur adresser.

Un jeune homme est tué par le domestique d'un Français. C'étaient trois grands enfants qui jonaient avec un fusil dont ils n'avaient pu se servir à la *chasse*, le gibier ayant manqué. Le cas était purement fortuit, mais la justice n'admet pas encore ici les *circonstances atténuantes* : le meurtrier devait

être exécuté. J'avais eu soin de faire évader le domestique et de négocier auprès de la famille du mort pour qu'elle acceptât une compensation ; je n'avais pu parvenir à l'apaiser ; de sorte qu'il eût fallu livrer le jeune Français au tribunal mahométan... je décidai alors à corrompre le cadi pour avoir gain de cause. Il y avait un mois que le procès durait et les ordres du Pacha n'admettaient aucun tempérament.

J'ai connu des drogman pour lesquels rien n'était impossible. Si la cause qu'on leur donnait à défendre était mauvaise , ils devaient faire un plus grand effort de zèle , employer plus de ruse , plus d'énergie , quelquefois plus de souplesse , car les affaires ne se traitent pas toutes de la même manière, et souvent les chemins les plus détournés sont les seuls qui mènent sûrement aux bons résultats. C'est là le talent du drogman.

J'ai été heureux en collaborateurs dans ma longue résidence à Beyrout, puisque, après avoir perdu M. Félix Dapont , qui n'avait que le défaut de ne pas savoir le turc , j'ai eu M. F. Jorelle , aujourd'hui consul à Jérusalem ; il s'est montré un de nos meilleurs interprètes, et j'aime à rendre hommage à son intelligence, à son obligeance et à sa loyauté.

J'ai eu à former M. Habib Barbara , drogman auxiliaire fort intelligent ; il avait besoin de savoir qu'une petite raison est souvent préférable à des

ruses et à de grands arguments qui n'en montrent que l'apparence.

Quoique les orientaux ne soient pas instruits, ils ont l'esprit droit, et si des raisonnements captieux font effet sur eux, ils n'en reviennent pas moins à la vérité, aussitôt qu'elle leur apparaît.

Depuis quelque temps les drogmans se retranchent dans leurs chancelleries, et en cela ils cèdent au dégoût qu'ils ont généralement pour leur état, dégoût qui vient un peu de ce qu'ils ne savent pas remplir leur mission de manière à y trouver des compensations suffisantes.

Ce ne sont pas seulement les langues de l'Orient qu'il faut connaître, mais les mœurs et les voies et moyens qui diffèrent entièrement des nôtres ; de façon que si l'on ne possède pas les unes et que l'on ne soit pas bien au fait des autres, on ne peut servir que très imparfaitement. C'est là la plus grande cause de l'aversion qui gagne nos drogmans lorsque, arrivant jeunes dans les Échelles, ils sont effrayés de toutes les difficultés qu'ils doivent surmonter pour arriver à pouvoir se rendre utiles, car, du reste, toutes les carrières sont honorables, puisqu'on peut trouver de la satisfaction à remplir son devoir et à faire du bien dans toutes les conditions.

Tous ne peuvent pas prendre place au premier

rang, dans les différents états, et l'on sait qu'il y a autant de mérite à bien remplir ses devoirs dans un ordre inférieur que dans les positions les plus élevées.

Les premiers drogmans furent de jeunes Arméniens qu'on établit dans les Échelles, principalement à Constantinople, après leur avoir fait suivre un cours d'éducation à Paris. C'est de là qu'y était venu le nom de *collège des Arméniens*.

Les drogmans auxiliaires sont devenus une nécessité qui n'est pas sans de graves inconvénients à cause du vif penchant des Orientaux pour la ruse et l'intrigue : il faut veiller sur eux.

Il est sans doute des sujets qui se distinguent par des qualités et surtout de la probité, mais un bon nombre pèchent par de grands défauts, au point qu'ils justifient ce mot d'un de nos plus célèbres ambassadeurs (1), que les drogmans sont une seconde peste.

L'ambassadeur entendait parler des interprètes orientaux, les seuls qui existassent alors et ceux des différentes nations en général, comme moi-même j'exclus de mes remarques les drogmans français, que j'ai toujours fort estimés ; j'apprécie beaucoup leur utile concours ; mes observations portent non

(1) M. de Saint-Priest.

seulement sur les Arabes qui sont à notre service mais sur les drogmans aussi des autres consulats ; chaque consulat en a trois ou quatre.

Cet abus et celui des protégés des négociants à titre de censeurs, magasiniers, écrivains et domestiques, donnent journellement lieu à des plaintes contre eux et à des recours aux autorités ; ce qui use le crédit des consuls au détriment de leurs nationaux qui, lorsqu'ils ont besoin d'eux, les trouvent mal disposés, à cause, des importunités que les consuls ont eu à souffrir pour des intérêts étrangers.

L'ordonnance de 1784, dont on a toujours reconnu la sagesse, veut que la protection soit attachée aux emplois et non aux personnes, et c'est en se pénétrant de ce principe que les consuls de France n'ont jamais voulu se charger d'individus capables de les compromettre.

Le but que les Orientaux se proposent, en recherchant une protection franque, n'est pas seulement de se préparer un appui contre les abus, mais bien de s'exempter de toutes charges, en un mot de se faire mettre en dehors de l'état de sujets du Grand-Seigneur, pour jouir des avantages attachés à la qualité d'européen, chose que le gouvernement ottoman ne permet qu'à des conditions spécifiées ailleurs ; mais il est des consuls qui ne se tiennent point dans ces limites, et qui, aux dépens de leur

considération, trafiquent de leur patronage en distribuant des emplois illusoires.

Les protégés se livrent, de même que les agents consulaires, à des affaires hasardeuses et ne mettent péril à rien pour profiter des avantages imaginaires qu'ils attachent au protectorat qu'ils ont obtenu.

Le gouvernement ottoman revient maintenant sur la concession qui plaçait les employés rayas de notre commerce dans une position exceptionnelle, prétendant que les temps sont changés et qu'ils sont à l'abri des violences qui se commettaient autrefois. Mais son seul but est d'obtenir que les employés rayas payent leurs impositions personnelles. Si on cède sur ce point au gouvernement ottoman, on regrettera dans la suite de ne plus pouvoir invoquer l'ancien droit.

CHAPITRE XIX.

Commerce de Beyrout, son importance, moyens de l'étendre quant à la France.

Beyrout jouit, dans l'étranger, d'une réputation commerciale et ce n'est pas sans raison. C'est aujourd'hui le point de la Syrie qui offre le plus de ressources pour les spéculations, et c'est la rade la plus sûre aux marins. Elle est devenue le rendez-vous des navires des quatre parties du monde.

Cette ville a hérité de l'importance qu'ont eue, à différentes époques, Jaffa, Saint-Jean-d'Acre, Seyde, Tripoli, Lattaquié.

J'ai déjà eu occasion d'annoncer que la Porte ottomane avait toujours contrarié, et même empêché, le développement du commerce par Beyrout, parce que Beyrout était un fief de la montagne.

Lorsque cette ville rentra sous la domination immédiate du Sultan, les Européens n'osèrent pas s'y fixer : elle dépendait alors de Dgezzar, si connu par sa haine contre les Français qu'il avait expulsés de son pachalik.

Les premiers établissements de Beyrout se firent pendant la guerre maritime et sous la longue administration de Soliman Paçba, qui fit oublier les fureurs de son prédécesseur et ramena la confiance en Syrie.

Les qualités éminemment bienveillantes de ce vizir encouragèrent tellement les rayas qu'ils n'eurent aucune difficulté à se fixer dans cette ville, d'ailleurs voisine de la montagne qui leur présentait un refuge assuré.

Le pacha se livrait lui-même au commerce, et comme les produits dont il disposait ne pouvaient pas lui être tous achetés par les négociants d'alors, qui étaient peu en fonds, il aimait assez à faire des échanges avec les subrécargues qui, pendant la guerre, fréquentaient la Syrie.

Je me trouvais à Beyrout, en 1809, lorsqu'un navire français, le *Héros de Gènes*, armé en course marchandise, vint y chercher fortune. Le douanier, chargé par son maître de traiter avec ceux qui se présenteraient, fit aussitôt appeler le capitaine ; il n'y avait personne sur l'Echelle qui pût leur servir

d'interprète ; on dit au douanier que le fils du consul de Tripoli se trouvait au couvent des capucins ; il me fit prier de vouloir bien me prêter à une affaire qui regardait Soliman Pacha, l'ami des francs.

Le marché fut conclu pour toute la cargaison et avec cette facilité qui découle de tous les actes qui s'opèrent avec franchise et bonne foi. Le douanier ne pouvait être que le représentant de Soliman Pacha, car dans ces pay-ci on dit proverbialement : Les hommes sont de la religion de leurs princes.

Avant de passer outre, je dois donner cours à un sentiment pénible que m'inspire cette réflexion.

On a élevé un superbe tombeau à Dgezzar, tandis que la sépulture de Soliman est seulement indiquée ; mais c'est encore là un trait à citer pour prouver que les orientaux sont en tous points nos opposés.

Les restes du tyran, d'un des hommes les plus sanguinaires que l'Orient ait vus naître, sont renfermés dans un superbe monument, et ceux de l'ami de l'humanité, que les musulmans mêmes appelaient *Papas* Pacha, parce qu'il avait les qualités d'un bon pasteur, d'un prêtre selon l'institution divine, sont à peine remarqués !

Cela tient à ce que les orientaux rapportent tout à Dieu et le reconnaissent surtout dans ses terribles facultés. Dgezzar, simple mortel, aurait-il pu exercer

une aussi grande tyrannie, si Dieu ne l'avait choisi pour être l'instrument des cruelles leçons qu'il voulait donner au monde ?

J'ai dit comment les fous étaient respectés chez ce peuple superstitieux, mais ce préjugé porte en lui-même son excuse ; il a au moins son côté moral, puisque les attentions qu'il procure à l'être disgracié lui servent comme de compensations.

J'ai déjà annoncé dans mes premières chapitres que ce sont des Arabes qui, les premiers, ont formé des établissements à Beyrout.

Le grand entrepôt du commerce de l'Europe avec la Syrie, d'entrée comme de sortie, se tenait alors dans l'île de Chypre, et c'était là que les marchands de cette contrée allaient se pourvoir, y apportant aussi les articles qu'ils voulaient vendre.

Ceux qui ne pouvaient pas se rendre dans cette île, écrivaient pour demander les objets qu'ils désiraient.

Après ces essais, les Arabes songèrent à puiser aux plus grands dépôts de Smyrne et de Constantinople, parce qu'ils y trouvaient des avantages réels.

Cela dura autant que la guerre ; mais aussitôt que la paix eût rendu la liberté au commerce maritime, les négociants arabes, poussés par leur cupidité naturelle, commirent directement leurs achats dans les pays de production.

Quelques uns surmontèrent leur dégoût pour les voyages , se transportèrent même en Europe , et , s'y trouvant bien , ne la quittèrent plus.

Ils semirent en relation avec leurs amis de Syrie , qui les chargèrent aussitôt de toutes leurs affaires ; ils trouvaient en eux des avantages que ne leur offraient pas les négociants d'Europe : ils leur écrivaient dans leur propre langue et ils étaient sûrs d'en être compris , attendu leur parfaite connaissance des ressources et besoins des deux pays.

Unis ainsi par le même esprit d'intérêts et de convenances , ils embrassèrent le commerce de Syrie dans toutes ses parties.

Des maisons de Marseille, de Gènes et de Livourne s'avisèrent alors d'avoir des commis arabes pour correspondre avec ceux qui ne connaissaient que cet idiome ; des Grecs aussi s'établirent dans les principales places , et traitèrent avec les gens de leur nation , répandus dans tout l'Orient ; car les Grecs sont essentiellement entreprenants et la profession du commerce convient merveilleusement à leur activité.

Telle a été la cause de la réforme que le commerce de ce pays-ci a éprouvée, réforme qui de prime abord ne paraît avoir eu pour conséquence que de le faire passer par d'autres mains, puisque ce que la France fournissait exclusivement à des établissements na-

tionaux, elle le fournit dans les mêmes proportions à des Français et à des Levantins ; mais comme l'importance des achats dépend de ceux qui les commettent, les négociants orientaux ne travaillant qu'à tâtons ; ils font continuellement des essais et se laissent facilement persuader par ceux de leurs correspondants qui les cajolent le plus , et leur présentent l'appât d'un avantage souvent illusoire ; de sorte que leurs opérations roulent continuellement entre les ports de Trieste, Livourne, Gênes, Marseille et surtout ceux de l'Angleterre dont le commerce avec la Syrie dépasse, par son étendue, celui de tous les autres points réunis.

Autrefois les maisons de Syrie étaient succursales de celles de Marseille, et les majeurs, qui avaient déjà fait un séjour en Orient, dirigeaient leurs établissements d'une manière relative aux besoins de l'endroit et aux goûts des habitants. Le régisseur ne s'occupait qu'à placer les marchandises qu'il recevait régulièrement et à préparer les cargaisons de retour.

Le commerce était alors fort courant ; il se faisait de part et d'autre avec la plus grande loyauté.

Qui aurait osé montrer de la mauvaise foi, la plus petite intention de tromper ?

Sur la simple dénonciation de quelque turpitude, le consul convoquait son tribunal et prononçait l'in-

terdiction du coupable. On appelait cela *abattellement*, du mot arabe *battel*, rendu nul. C'était un usage que nos longues relations en Syrie avaient fait adopter, et il était d'un excellent effet pour rendre les raïs, portefaix, ou tous autres sujets du Grand-Seigneur en rapport avec les Européens, plus circonspects ; car une fois le mot fatal articulé, l'individu devenait inhabile à servir la nation.

Cet usage fut ensuite compris dans un règlement pour le consulat d'Alep dont M. de Pouqueville rapporte l'art. 4, dans son intéressant mémoire (1).

Les Syriens qui font le commerce avec l'Europe ne réussissent pas toujours dans leurs opérations, malgré les grands avantages qu'ils ont sur les né-

(1) « Quand les maures, marchands turcs ou chrétiens sujets du sultan, font injustice ou déplaisir (tort) considérable aux négociants français pour fait de commerce, ceux-ci peuvent les citer devant leur consul. Soit qu'ils y comparaissent ou non, si le consul trouve que le marchand étranger est coupable et que le sujet le mérite, il rend une ordonnance appelée *batelation*, c'est à dire *interdiction* ou *excommunication civile*, contre le négociant étranger et sa marchandise. En vertu de cette sentence, il est défendu à tous Français et à ceux qui trafiquent avec eux, d'avoir aucune relation directe ni indirecte avec l'étranger interdit, sous peine d'une amende de deux cents piastres et plus, suivant l'importance de la chose. La sentence étant ensuite notifiée aux consuls des autres puissances, qui la faisaient connaître à leurs nationaux, toute communication cessait avec le négociant étranger, et ses marchandises étaient frappées de cette sorte d'interdit, jusqu'à ce qu'il en fût relevé juridiquement. » Mém. déjà cité, p. 50.

gociants francs , leurs concurrents dans les Échelles , et cette raison devrait les ramener à un système mieux entendu , plus rationnel .

Il serait , en effet , d'une convenance réciproque que les Français fissent seuls le commerce de la France et que le commerce local , ou de la Syrie , fût entièrement au pouvoir des Arabes . Ceux-ci sont les intermédiaires naturels entre les francs , vendeurs en gros , et les boutiquiers détaillants , comme ces derniers le sont entre les négociants indigènes et les consommateurs . Lorsque les opérations étaient montées sur ce pied , tout allait le mieux du monde et je n'ai pas trouvé un négociant français , ni un marchand arabe , qui n'ait reconnu qu'il y aurait plus de convenance à suivre les anciennes voies , plutôt que de persévérer dans les nouvelles . Tous desirent que ce changement se fasse et pourtant nul ne s'emploie à le provoquer . Ce sont de ces réformes auxquelles il faut une catastrophe pour véhicule .

Un Français connaît mieux les ressources de son pays , de même qu'un Arabe est plus à même de trafiquer dans le sien ; et comme ils sont obligés d'échanger entre eux les produits de leurs contrées respectives , les connaissances de ces négociants ne peuvent , par leur réunion , que les porter à étendre toujours plus leurs opérations , le commerce de leur pays et à augmenter ainsi leurs bénéfices .

Les Arabes, qui ne sont pas novateurs, ne peuvent d'ailleurs pas demander des objets dont l'existence leur est inconnue.

Si les établissements français des Échelles avaient leur majeur à Marseille, ils seraient mis en rapport avec les fabriques du royaume et ils agrandiraient ainsi leur crédit tout en ouvrant un débouché direct à nos manufacturiers, toujours encombrés de produits, parce qu'ils ne peuvent pas les expédier pour leur compte, faute d'une garantie morale.

La lutte des Européens est d'autant plus difficile à soutenir contre les Arabes, que ceux-ci ont sur eux de grands avantages. Ils ne payent point de loyer de maison, de magasin, ni salaire de commis ; ils épargnent sur les autres frais de commerce et ils ont aussi un genre de travail qu'on ne saurait imiter.

Ils fournissent aux gens de la montagne, prêtres, clergé, particuliers, pour la soie de la récolte pendante, de l'argent à un intérêt usuraire, ou des objets d'habillement et des denrées à un prix plus élevé que sur la place.

Les Syriens ont une prédilection pour ce genre de spéculation parce qu'il n'exige pas que l'émission de fonds se fasse à la fois, ce qui n'empêche pas celui qui l'entreprend de s'occuper aussi de son commerce extérieur qui est d'une grande ressource pour lui, puisqu'il y puise le capital qui le fait agir.

C'est le crédit promis par le commerce d'Europe qui engage le négociant arabe à l'entreprendre. Il le considère comme une banque à laquelle il emprunte tout l'argent qu'il lui faut. On peut dès lors réduire en axiome que le crédit est l'âme des spéculations des gens de ces pays ci, car les Arabes ne trafiquent qu'avec les valeurs qu'on leur prête. Les avances, que les négociants d'Europe leur font, sont passibles de l'intérêt à 6 pour 100, tandis qu'en Syrie le taux le plus bas, chez les gens du pays, est de 20 pour 100. Les prêteurs à 56 à 40 et plus pour 100, l'an, sont très communs.

On conçoit qu'avec la perspective d'un pareil emploi, les Arabes ne doivent songer qu'à réaliser les marchandises que leurs correspondants leur fournissent.

A l'arrivée des marchandises, l'Arabe consulte moins la convenance de vendre que le besoin de faire de l'argent pour l'employer à ses spéculations fortuites ; car ici tout se fait par occasion. Lorsque cette nécessité se présente, le négociant du pays ne s'arrête pas à la perte qu'il doit essuyer et c'est là une des causes majeures qui rendent la lutte des Arabes funeste aux Européens.

Ceux-ci trouvent leurs bénéfices sur les importations, tandis que ce sont les exportations qui les donnent aux orientaux, à cause de leur manière d'ac-

quérir les produits, qu'ils obtiennent à 25 pour 100 de moins que les étrangers.

Ce n'est là qu'une légère esquisse des désavantages de la concurrence que nos négociants ont à soutenir, et qui en a dégoûté plusieurs. Ils ont dû renoncer à leurs frais d'établissement, après avoir été trompés par leurs censeurs ou courtiers, volés par les acheteurs, vexés et humiliés par les douaniers, co-associés des commerçants indigènes.

Ceux qui n'ont pas lâché pied se sont pliés aux circonstances ; il ont su se retourner. Il en est qui se sont livrés à la commission et d'autres qu'un mince facturage a contentés (1).

Les maisons fortement constituées n'ont pas craint la concurrence, quoiqu'elle les ait beaucoup gênées.

Il en est qui se sont livrées à des spéculations d'industrie locale pour laquelle la supériorité de leurs moyens les garantissait de l'imitation des Arabes. J'ai déjà parlé de la manière grossière de tirer la soie dans ce pays.

Les talents qu'un négociant apporte d'Europe sont sans doute d'un grand avantage pour lui dans

(1) C'est l'occupation de ce qu'on appelle chez nous un commissionnaire. A Beyrouth ils sont chargés de recevoir et d'expédier les marchandises appartenant aux négociants de Damas et des villes de la côte que les navires ne visitent pas.

la carrière qu'il va parcourir ; mais combien d'écoles n'est-il pas condamné à faire, avant de s'être pourvu de trois choses : l'expérience du pays, la langue qu'on y parle et surtout un bon censal.

C'est incontestablement fort commode d'être éclairé sur certains points qui servent de règle et de mesure à nos actions , de pouvoir communiquer directement avec les acheteurs , mais il n'est rien au dessus d'un courtier magasinier de quelque capacité et de toute confiance. C'est une question de vie ou de mort pour tout établissement commercial. J'ai recueilli tant d'exemples sur ce sujet que je puis donner mon opinion comme étant des mieux fondées.

Un négociant, qui possède un bon censal, réunit le talent européen à la ruse orientale.

Le service des censaux a été reconnu si utile, si indispensable que les gouvernements ont obtenu du Sultan que ces sortes d'employés jouiraient des mêmes prérogatives que les drogmans et comme eux de l'inviolabilité personnelle. Dès leur entrée au service d'un négociant, ils cessent, pour ainsi dire, d'être les sujets de Sa Hautesse ; ils deviennent justiciables du consul de la nation qu'ils servent.

Avant d'avoir obtenu cette concession, les négociants européens étaient exposés à des avanies et

souvent elles avaient été considérables, parce que les autorités turques taxaient outre mesure les rayas qu'elles savaient être soutenus par la philanthropie franque. Il n'était pas en effet de sacrifice qu'un négociant ne voulût faire, par compassion ou par intérêt, pour sauver son homme, le dépositaire de sa confiance et de ses affaires.... aussi payait-il pour délivrer son censal, prêt à tomber sous le glaive de la justice, très souvent perfide dans ces pays ci, où le témoignage de deux musulmans *qu'on a maudit la foi de Mahomet*, lorsqu'on ne s'est permis que d'exprimer sa mauvaise humeur, suffit pour faire pendre un homme ou le brûler.

J'ai eu quelque peine à faire respecter le principe de la protection des censaux à Beyrout, Echelle nouvelle où tout était à créer, et c'est avec la plus fâcheuse appréhension que j'ai été sur le point de le voir détruire par ceux qui, en croyant devoir être moins généreux à notre égard que les Osmanlis, ne pensaient point que nous pussions être plus exigeants envers eux que nous l'avions été à l'égard des autres (1).

(1) Au moment où j'écris (1843), cette question est nouvellement sur le tapis de la discussion. Malgré le long exercice de la prérogative en Syrie, le gouvernement Ottoman revient sur ce qui n'a pas été réellement l'objet d'une concession : il est à désirer qu'on lui oppose la raison : *qu'une collection d'exemples a force de loi en Turquie.*

Dans une longue conversation que j'eus avec Ibrahim Pacha, je pus comprendre qu'il y avait un plan arrêté pour la manière de nous traiter en Syrie, car il avoua « que les Européens étaient sur » un pied plus avantageux en Egypte qu'ici, mais » que la position des habitants de la Syrie était » préférable à celle des peuples de l'autre pays. » Ce qui me prouva (et la conduite des autorités l'annonçait assez) que l'intention du vice roi était de réduire les prétentions des Européens qui avaient pris, selon lui, trop d'extension en Egypte, et de soulager les Syriens, puisqu'il avait reconnu qu'on s'était trop appesanti sur les malheureux Egyptiens.

Les dispositions bienveillantes de Méhémet-Ali ne furent pas plus suivies dans ce cas que dans beaucoup d'autres.

Le meilleur moyen d'accroître le débouché des produits de nos manufactures serait d'en former un grand dépôt qui pût fournir aux négociants de Damas, de l'intérieur et de l'Échelle, les articles qui leur conviendraient, à des prix raisonnables, et de se charger des objets d'échange que ces négociants pourraient leur offrir; sauf à expédier ensuite les articles qu'ils en recevraient, et qui seraient impropres pour nos pays, dans les villes de l'empire Ottoman où ces négociants avaient la

coutume de les apporter eux-mêmes. Ils en feraient remettre les produits en France d'une manière analogue à la localité.

Un pareil établissement devrait être fondé par une ville manufacturière, et tous les fabricants y prenant des actions, ils le soutiendraient parce qu'ils ne le laisseraient jamais manquer des articles qu'il leur conviendrait de faire écouler par cette voie.

Une règle que nos négociants devraient s'imposer, serait de ne jamais rien prêter aux autorités locales et de ne point faire de vente tant soit peu considérable à crédit, sans demander que l'acheteur présente au moins un bon garant solidaire ; car dans un pays où les événements extraordinaires sont malheureusement fréquents, c'est compromettre les intérêts des commettants que d'agir différemment.

Je trouve cette idée bien développée dans un mémoire que je possède (1).

« Il fut un temps où cet usage était exactement » suivi en Syrie; nos négociants ne vendaient qu'en » magasin et ne faisaient jamais d'envois pour leur » compte. Ceux de Damas et des autres endroits de » la Syrie descendaient aux Échelles pour y faire » leurs achats, ou les y faisaient faire par des com-

(1) Il est de M. Chaboceau dont il sera question ci-après.

» missionnaires. Il n'y avait pour lors ni danger
» pour les paiements, ni contestation pour les mon-
» naies, ni risque pour les envois.

» Depuis quelques années la rage de l'ambition,
» la noire jalousie, l'envie démesurée de la prime,
» le bouleversement enfin de l'ordre ont fait insen-
» siblement oublier cet usage si sage. Chacun s'est
» empressé d'offrir, de solliciter, d'envoyer. Le
» levantin qui est fin, rusé et tenace en son com-
» merce, a commencé, sur de pareilles offres, à tâ-
» tonner, il s'est fait ensuite prier et a fini par fixer
» lui-même le prix des marchandises et les condi-
» tions du paiement. On sent que, par des démar-
» ches aussi imprudentes, il doit en être résulté des
» pertes très considérables pour la nation. Nos négo-
» cians ne devraient jamais perdre de vue que leurs
» effets étant de premier besoin dans ce pays, ils
» seront toujours recherchés et enlevés (1). »

Le commerce avec l'Angleterre se faisait par Smyrne et Livourne, où les Arabes demandaient les tissus et le coton filé qu'il leur fallait, et il était proportionné au peu de moyens qu'ils y employaient ; mais il a décuplé aussitôt que des négociants anglais sont venus lui donner, en 1834, toute l'activité qu'il

(1) On voit que ce mémoire a été écrit avant que les Arabes eussent fait la concurrence aux francs pour le commerce d'Europe.

sollicitait, et dès l'année 1855, le coton filé anglais, importé en Syrie, s'est élevé à la somme énorme de 6,274,700 fr.

Les tissus blancs, teints et imprimés, continuent à jouir d'un grand débouché.

J'en trouve la principale cause dans la misère publique, le renchérissement de la soie et surtout celui de la main d'œuvre, qui mettent les tissus étrangers à la portée de toutes les fortunes. J'ajouterai que la mode s'est aussi prononcée en faveur des étoffes qui offrent plus de variété et des couleurs vives, telles que les apprécient les orientaux.

Ceci est pour les indiennes, les calicots teints et les châles ; mais pour les cotons filés, les étoiles écrues et les tissus blancs également de coton, les causes ne sont pas les mêmes.

Il se filait autrefois beaucoup de coton dans le pays ; il servait au tissage des toiles écrues (1), tandis que les tissus blancs et le filé fin venaient de l'Inde, ce dernier pour être employé dans la fabrication des étoffes dont la trame est toute de coton et qu'on fabriquait dans le pays.

C'est donc à l'introduction des objets analogues,

(1) Je parle d'un temps postérieur à celui où la Syrie en produisait une prodigieuse quantité qui faisait la base des cargaisons de retour pour la France. Les toiles et indiennes entraient aussi dans leur composition.

produits par les mécaniques, et à l'avantage qu'ils présentaient sur ceux déjà connus, que doit être attribué le grand débouché qu'ont trouvé en Syrie les articles manufacturés en Angleterre.

La Suisse fournit aussi des toiles imprimées et l'on voit quelquefois des indiennes de Mulhausen ; on s'étonne avec raison que nos négociants n'exploient pas une branche de commerce aussi importante et l'on reconnaît que cela vient des commissionnaires de Marseille qui ne peuvent fournir à leurs correspondants arabes que les objets qu'ils leur demandent.

Il serait possible qu'en confectionnant mieux que les Anglais, il ne convint pas de vendre au même prix ; mais la supériorité qu'on reconnaîtrait dans le tissage et surtout la teinture nous vaudraient inmanquablement une augmentation. Les mouchoirs et les printanières de Rouen jouissent déjà d'une préférence marquée et sont à un prix plus élevé que ceux des autres pays.

L'Égypte verse également en Syrie une énorme quantité de toileries et de coton filé, ce qui doit lui permettre d'exclure les objets qu'elle peut tirer de l'industrie de ses habitants.

Si la Syrie fût restée à Méhémet-Ali, on se serait occupé d'exécuter son projet d'y transporter ses diverses fabriques cotonnières et de leur faire pren-

dre toute l'extension que le climat d'Égypte l'avait empêché de lui donner.

L'interdiction, dans ces pays-ci, de tout produit anglais eût été donc établie par la force des choses, puisque des fils et des toiles produits sur le pays avec du coton récolté sur les lieux, par des bras que l'on paie peu, et enfin pour le compte de l'autorité suprême, seraient donnés à des prix tels qu'il aurait fallu nécessairement renoncer à les faire venir du dehors.

Les négociants anglais plaisent généralement moins que les français. Ils exigent de la part des Arabes une ponctualité qui n'est pas plus dans leur caractère que dans leurs habitudes, et qui ne pourrait d'ailleurs devenir que l'ouvrage du temps, parce que la régularité des marchands dépend de celle des boutiquiers, qui ont besoin, à leur tour, que les consommateurs les payent exactement.

Les Arabes sont sensibles aux procédés et ils prennent en mauvais augure les difficultés qui viennent d'un manque de bienveillance.

Il est plusieurs autres raisons qui militent en notre faveur et desquelles on peut induire que si la venue des négociants anglais a contribué à augmenter le débouché des produits de l'Angleterre, l'établissement de personnes envoyées de France, produirait le même résultat, à l'égard des objets fabri-

qués dans notre patrie. Si ce n'est que le catalogue en étant fort étendu, il faudrait que la maison qu'on projetterait fût dotée d'un bon capital; ou ce qui vaudrait infiniment mieux, qu'elle eût pour actionnaires des fabricants des différentes villes manufacturières.

Un autre conseil que je me permettrai de donner à ceux de mes compatriotes qui viendront à Beyrout, ce sera de travailler, eux aussi, à réhabiliter le commerce français dans son antique réputation de bonne foi, ou à conserver, au moins, ce qui lui est resté de son ancien renom.

J'ai reconnu que des individus, cédant à des sollicitations insidieuses, étaient devenus complices d'une tromperie qui avait détruit la confiance des marchands du pays.

Ils' avaient consenti à augmenter les couronnes, qui sont imprimées en or sur la tête des pièces de drap, sans égard à la qualité qui se reconnaissait à leur nombre.

Il en était résulté que chaque marché donnait lieu à de longues discussions, tandis qu'avant cette fraude les acheteurs s'en remettaient tellement à la bonne foi des fabricants, qu'ils se réglaient absolument sur la quantité des couronnes, s'en rapportant aussi à la facture pour le tirant des pièces.

Aujourd'hui on se plaint de ce qu'elles manquent généralement sur l'aunage.

Il est d'autres défauts qui, ayant été remarqués, ont donné lieu à des recours.

Le nom du fabricant a manqué sur les pièces. On n'y a reconnu la trace d'aucun plomb.

Les couleurs, surtout les riches, ont été faibles, ternes ou peut-être fausses.

Les ballots étaient envoyés sans leur carte d'échantillon, soit que celle-ci, ou les ballots aient été dénaturés.

On a substitué à des cartes de fabriques avantageusement connues, des échantillons qui n'étaient pas les leurs.

Ces fraudes ont été pratiquées pour substituer des draps étrangers à ceux de nos fabriques.

L'abord des bâtiments est assez fréquent à Beyrout, mais ils partent presque tous sans pouvoir charger. Cela vient de ce que les produits de la Syrie, qui y sont apportés, forment à peine les éléments de deux à trois cargaisons pour l'Europe, lorsque la soie est au prix le plus avantageux pour entrer dans la composition des retours.

La balance se fait au moyen des matières d'or et d'argent qui appauvriraient le pays, si la soie, qui est un article riche et de première nécessité pour

l'Égypte et le reste de la Syrie, n'y attirait beaucoup de numéraire.

L'emploi de trop fortes sommes en soie, pour l'Europe, aurait des conséquences funestes au commerce, et l'on s'éloigne le moins qu'on peut des limites que l'expérience fait assigner à la consommation de cet article, pour que les prix puissent en être soutenus. Au surplus ce sont les négociants européens qui font ces calculs, car les arabes n'ont pas plus de prévoyance dans leurs affaires domestiques que pour leur commerce; ce sont de véritables gâte-métier.

Chez eux, c'est manquer de confiance dans la Providence que de trop se préoccuper. Les musulmans puisent une pareille opinion dans le koran, et les chrétiens, qui sont les singes des mahométans, trouvent une excuse à leur préjugé en prenant à la lettre quelques passages des Écritures.

Je dois ajouter ici que la grande différence qui existe entre les importations et les exportations provient : 1^o De ce que les valeurs en numéraire et en objets précieux, ayant passé en contrebande, n'ont pas été déclarées ; 2^o De ce que beaucoup de retours s'opèrent en lettres de change, les négociants du pays se prévalant d'une partie des valeurs qu'ils expédient aussitôt que le connaissement en a été signé.

Pendant les trois années que j'ai pu être exactement informé de tous les mouvements du port de Beyrout, le commerce ne s'étant fait, à cause des Grecs, que par des navires européens, j'ai pu savoir qu'il a été importé en :

1825	{	Perles.	19,000f.	}	Pour	1,021,920 f
		Plumes d'autruche. . . .	4,000			
		Châles cachemires. . . .	28,000			
		Groupes.	970,920			
1826	{	Perles.	98,000	}	—	720,000
		Châles cachemires. . . .	3,000			
		Groupes par nav. march.	469,000			
		— id. de guerre.	150,000			
1827	{	Perles.	39,000	}	—	1,088,100
		Châles cachemires. . . .	20,000			
		Groupes.	1,029,100			

De sorte qu'on pourra prendre une moyenne sur ces trois années, et puis établir des proportions pour les autres exportations inaperçues, car la balance a dû se faire, et à l'avantage du commerce d'Europe; d'où il doit s'en suivre qu'on a plus remis qu'on n'avait reçu.

Les envois qui s'opèrent, tous les mois, par les paquebots à voile et à vapeur; ne s'élèvent pas à moins de 6 à 700,000 fr. C'est à Alexandrie, à

Malte, à Smyrne ou à Marseille que les valeurs sont antérieurement converties en lettres de change et renvoyées dans les lieux de destination des fonds.

CHAPITRE XX.

Question entre Beyrout et Damas pour le plus grand avantage des établissements commerciaux européens. — Raison en faveur de Beyrout.

Il est une question, en Syrie, que les résultats défavorables de plusieurs essais, n'ont pu encore résoudre de manière à amener une conviction générale : cette question est de savoir s'il ne serait pas plus avantageux à des maisons européennes de commerce de s'établir à Damas qu'à Beyrout.

Pour mettre le lecteur à même de la juger, je vais lui présenter d'abord mes propres raisons,

contraires à ce déplacement, et je les ferai suivre des observations, assez étendues, de l'un des plus chauds partisans que Damas ait eus.

On a voulu que Beyrout ne fût considérée que comme Échelle de transit, et, par suite, qu'on en retirât le consul pour le placer à Damas : on citait, pour le premier point, l'exemple d'Alexandrette qui est le port d'Alep, et pour second, la détermination de l'Angleterre qui a placé son principal agent à Damas.

Il est une immense différence entre Alep et Damas, et la dissemblance est encore plus grande entre Alexandrette et Beyrout.

Alep est, par sa position géographique, l'entrepôt d'un vaste commerce avec les riches provinces de Caramanie, de Diarbékir, d'Arménie et de Kurdistan, tandis que Damas est placée sur la lisière du désert et n'a de relations un peu importantes qu'avec Bagdad et la Mecque concurremment avec Alep et le Caire.

Alexandrette est un village peuplé d'environ 200 habitants, et Beyrout en compte de 15 à 16,000.

La position d'Alexandrette est désavantageuse sous tous les rapports. L'air y est des plus délétères ; le voisinage de *Bayas* et de la montagne *Ghiaour*

la rend très dangereuse ; on ne peut y tenir beaucoup de marchandises faute de magasins, et les environs en sont presque inhabités.

Beyrout jouit, au contraire, d'un climat très sain : sa position est des plus sûres, et elle est, pour ainsi dire, enclavée dans la partie la plus peuplée du Liban, dont la consommation est considérable et dont quelques habitants aisés font aussi le commerce de Marseille.

Elle est également voisine du pays qui produit le plus de soie et de la meilleure qualité.

Beyrout a sur Alep et Damas l'avantage des ventes à termes fixes. La récolte de la soie est l'époque à laquelle se rapportent tous les paiements. Les détaillants reçoivent le montant de leurs avances ; ils les portent à leurs fournisseurs qui en forment, avec le produit de leurs propres récoltes, les quantités pour lesquelles ils se sont engagés envers les négociants.

A Damas, comme à Alep, les paiements sont sujets à des délais qui en reculent extraordinairement le terme. Les caravanes n'arrivent pas à des époques régulières et elles sont d'ailleurs exposées à des dangers auxquels elles n'échappent pas toujours. Ceux qui ont habité Alep savent que les ventes pour un an ne se réalisent entièrement qu'au bout de vingt à trente mois.

A Beyrout les billets se payent le jour de l'échéance.

Cette ville peut produire de la soie pour environ 2,000,000 fr., au lieu que Damas ne fournit que peu d'alisaris.

Les Anglais ont tenté de se fixer à Damas, et à plusieurs reprises. Ils ont dû y renoncer.

Leur poste consulaire y tient encore, quoiqu'il ne soit plus *général*, et c'est à cause des communications qu'on avait, par cette voie, avec l'Inde. Un intérêt aussi majeur pouvait bien permettre le sacrifice d'un employé de plus et d'un grade supérieur.

La France a également créé un consulat de première classe à Damas, dans l'espoir d'y attirer le commerce français ; mais cette nouveauté ne devait pas produire beaucoup d'effet, car nous y avons pour agent M. Beaudin, et ce n'était donc pas le manque de protection qui empêchait nos nationaux de se fixer à Damas.

Les Anglais avaient trop légèrement suivi un plan basé sur des hypothèses trompeuses.

On lit dans un mémoire de la chambre de commerce de Marseille (1), à l'article *Seyde et dépendances* :

(1) Du 28 janvier 1802.

« Acre, Sour, Damas, Jaffa et Ramé font partie
» de cette Échelle. »

Et plus loin :

« Le commerce d'entrée pouvait être évalué à
4,500,000 fr. et celui de retour à 4,800,000 fr. »

De sorte qu'en comparant le présent au passé on trouve que les choses ont peu varié.

Le commerce qui est à peu près le même (4), n'a fait que changer de mains et Beyrout est devenue ce qu'était Seyde pour les autres Échelles méridionales.

Après la retraite de nos négociants, lors de la guerre qui suivit l'invasion de l'Égypte, un choix était à faire entre les Échelles de Syrie, et il coulait de source que le commerce, devenu libre, se portât là où il lui convenait le plus de s'établir ; car si les autres Échelles comptent quelques négociants indigènes, Beyrout en possède un plus grand nombre et des plus riches.

Le voisinage de la montagne avait mis ceux qui y étaient accourus à l'abri des concussions de l'autorité turque.

Beyrout fournit à toute la Syrie, à partir de Tri-

(4) En 1841, les importations de Beyrout se sont élevées pour la France à 3,078,348 fr., et les exportations à 2,737,390 fr. ; ce qui tient peut-être à la gravité des événements qui avaient intercepté pendant un temps les communications.

poli jusqu'aux confins de l'Égypte, parce que la force de l'habitude est telle que les gens de ces pays préfèrent s'y pourvoir plutôt que d'acheter dans les endroits plus rapprochés d'eux.

C'est au point qu'ils disent que les marchandises *sont pleines de vie en arrivant sur cette Echelle, mais qu'elles meurent du moment qu'elles sont transportées dans l'intérieur.*

L'affluence des négociants de Bagdad, de Damas, et des autres villes de la Syrie, établit au débarquement des marchandises, une concurrence qui est toujours avantageuse au vendeur et qu'on ne saurait trouver là où l'on n'a affaire qu'aux acheteurs du lieu.

Il faut des intermédiaires entre le vendeur en gros, le détaillant et le consommateur, parce qu'à défaut de négociants, qui payent argent comptant ou en marchandises, on est obligé de faire crédit et qu'il ne convient de se fier qu'à ceux qui, étant propriétaires ou capitalistes, présentent une certaine garantie.

Les assurances ne se faisant que jusqu'à Beyrouth, les risques de terre seraient à la charge des expéditeurs.

Ce risque, le transport et les frais de passage, augmenteraient le prix des articles et seraient un

obstacle à l'écoulement de ceux de peu de valeur, s'il fallait que les spéculateurs de Japhet, Naplouse et Jérusalem allassent s'approvisionner à Damas comme ils le font à Beyrout ; il leur faudrait payer un transport considérable, une nouvelle douane et courir une infinité de risques, surtout en hiver, le pays étant traversé de rivières la plupart sans ponts.

De Beyrout on charge à peu de frais pour les ports de la côte d'où l'on expédie dans l'intérieur, et au moyen des Teskerets (acquits) on épargne une seconde douane.

L'arrivée de la caravane de Bagdad est pour Damas un des événements qui chaque année rendent, pendant quelques jours, le mouvement à ses comptoirs tombés dans l'apathie d'une vie monotone. C'est une époque féconde en opérations, mais depuis quelque temps elles sont devenues très rares (1). Autrefois on recevait trois à quatre caravanes par an.

Voici, au surplus, la statistique de l'une d'elles composée de 2,400 chameaux :

(1) On sait que c'est par les forces toujours plus imposantes des tribus du désert. En février 1843, elles ont dépouillé une caravane partie de Damas pour Bagdad, dont la valeur a été portée à 700,000 fr. Depuis lors les caravanes ont dû faire le tour des villes et venir par Alep, Hama et Homs.

4,244 charges de tombac; 203 de tissus; 447 de galles; 420 de safranum; 380 de peaux et cuirs; 49 d'indigo; 5 de poils de chèvreau; 60 de tuyaux de cerisiers pour pipes; 82 de café; 80 de bois de teinture; 23 d'ocre rouge; 25 de galbanum et autres gommés; 4 de matières d'or et d'argent; 4 paquets de cachemires; 45 de poteries. Les 55 restant comprennent les effets et provisions des voyageurs et de la caravane.

M. Chaboceau, que j'ai choisi pour me répondre, à cause de son opinion bien prononcée en faveur de Damas, ne niait pas les avantages de la position de Beyrout, et, en reconnaissant qu'on avait mal choisi la place de nos établissements de la côte, il était d'avis que le commerce des articles que nous retirions de la Syrie et de ceux que nous y apportions, se ferait avec plus d'avantage d'un point aussi central que Beyrout.

En sa qualité de médecin, ce Français a jugé sévèrement la question de notre établissement à Tripoli qu'il appelle le *tombeau des Européens*; il était surpris qu'on l'eût conservé jusqu'à ce jour.

« Mais telle est, dit-il, la force, tel est l'ascendant » de la coutume ! on ne s'aperçoit que trop de l'in-
 » convenient, mais il est bien plus facile de dire
 » que ce ne peut être autrement que de prendre
 » des moyens réfléchis pour y remédier. Un bien

» simple serait de transférer ces établissements
» à Beyrout. Cette ville, en leur conservant, par sa
» proximité, les avantages physiques qui y sont at-
» tachés, leur procurerait en outre, par son heu-
» reuse position, la plus avantageuse de la basse
» Syrie sans contredit pour le commerce, une in-
» finité d'avantages, j'ose dire même d'agréments.

» On sait que le produit de Tripoli n'est qu'en
» soies. Quoiqu'elles soient de la qualité presque la
» plus inférieure de la Syrie, elles sont cependant
» fort recherchées pour la fabrique de nos gallons et
» pour quelques échanges que Marseille fait en Bar-
» barie. Il s'y trouve aussi des soies du Liban ; mais
» comme la qualité en est moins inférieure, elles
» entrent naturellement dans la classe de celles du
» Kastravan. On pourrait donc continuer cette
» même branche de commerce ; la proximité des
» lieux la favorise par terre et par mer. Les cara-
» vanes se rendent de Beyrout à Tripoli en deux
» jours et les bateaux vont ordinairement d'une
» Échelle à l'autre en six ou sept heures ; les vents
» de la montagne, qui règnent presque régulière-
» ment toutes les nuits sur la côte, les favorisent
» pour l'allée et la venue. Au reste, où se vendent
» aujourd'hui (1) les soies de Tripoli et du Liban

(1) Ce mémoire a été écrit en 1795.

» depuis que la nation obérée ne peut plus les
» acheter, si ce n'est à Beyrout, ou au Zouk, prin-
» cipal lieu de commerce du Kastravan qui n'en
» est éloigné que de quatre lieues ?

» Les établissements français à Beyrout ne pré-
» sentent, sous aucun aspect, les inconvénients si
» funestes qu'on observe à Tripoli. L'air y est sa-
» lubre, la nature de son territoire le prouve ; il est
» sec et en pente et les eaux qui vont se rendre à la
» mer, par les rivières, ne croupissent nulle part.

» La constitution des hommes y est infiniment
» plus forte et les productions de son territoire
» sont presque aussi nécessaires : Ce sont des soies
» d'une qualité à peu près égale et qui conviennent
» même plus pour nos galons.

» D'après cette comparaison frappante, la préfé-
» rence aurait dû, par ce seul objet, être accordée
» hautement à cette ville ; je vais prouver de plus
» qu'elle devrait lui être acquise par d'autres avan-
» tages qui lui sont propres. Beyrout est située au
» centre de la côte de Syrie ; c'est l'Échelle du Kas-
» travan et de Damas. C'est par elle que nous re-
» cevons nos marchandises d'Égypte, de Constan-
» tinople, de Smyrne, de Salonique et du reste
» de l'empire (1) : c'est par elle que nous y faisons

(1) A cette époque le commerce de la Syrie avec l'Europe se faisait

» passer les nôtres et tant d'envois considérables
» qui nous sont adressés de Bagdad, de la Perse et
» des Indes. La proximité, la sûreté des chemins,
» la bonté de la rade, nommée *la rivière*, la plus
» sûre sans contredit de toute la côte de Syrie,
» lui ont sans doute procuré cette préférence. Quels
» avantages ne retireraient pas de cette position nos
» établissements? Je ne m'attache qu'aux deux
» principaux ; l'extension du commerce et la liai-
» son immédiate avec Damas.

» Pour ce qui est des agréments et des commo-
» dités de la vie, il est incontestable que si ceux de
» Beyrout ne surpassent pas ceux [de Tripoli au
« moins ils les égalent. On sait que cette ville fit
» autrefois les délices des Romains. Elle pourra,
» dans tous les temps, faire ceux d'un homme aisé
» et qui aura du goût. »

par la voie des Echelles de Turquie qui viennent d'être nommées,
comme je l'ai déjà dit.

CHAPITRE XXI.

Commerce de Damas ; raisons en faveur des établissements qui se formeraient dans cette ville.

« J'habite Damas depuis douze ans, écrivait M. Chaboceau (1). Cette ville est située au centre de la Syrie et en est, comme on sait, la capitale. Par mon état de médecin, par mes voyages et les liaisons commerciales que j'ai eues avec les francs et les nationaux de ces diverses contrées, j'ai été à même de bien connaître la nature du pays, ses productions, son commerce, la population, le caractère des

(1) Cette lettre est extraite d'un mémoire de M. Chaboceau, adressé à l'ambassade de France à Constantinople, et dont il envoya en 1804, une copie à mon père consul à Tripoli. Les relations commerciales allaient reprendre avec la Turquie, et chacun, comme on dit, prêchait pour sa chapelle.

habitants et les avantages enfin que la France en pourrait retirer.

» A part les articles qu'elle y importe, comme draps, bonnets, cochenille, indigo, bois de fernambourg, sucre, poivre, papier, fer, quincailleries et qui sont tous vendus à haut prix, il lui sera toujours possible de s'y procurer ceux de premier besoin, comme grains, huile, soie et coton dont ce fertile pays abonde.

» On dirait que tout y contribue au commerce; le désert même. On en pourrait extraire des laines d'une assez belle qualité; on y trouve en abondance la soude et la garance, la nécessité de l'une est connue pour les savons, l'utilité de l'autre pour la teinture. Que de découvertes heureuses pour le commerce n'y ferait pas un négociant observateur! Généralement parlant, le commerce du Levant n'est lucratif que pour son importation, l'exportation étant presque partout onéreuse : la Syrie seule paraît réunir, au moins pour le plus souvent, ce double avantage.

» L'utilité de notre commerce de Syrie étant suffisamment démontrée, je ne dois m'arrêter qu'aux moyens qui me paraissent propres pour son amélioration. Si jamais un concours de circonstances favorables pouvait permettre aux Français de former à Damas des établissements de commerce, on pourrait assurer qu'ils seraient les plus avantageux du Le-

vant. Cette ville est sans contredit, après Constantinople et le Caire, la principale de ce vaste empire ; son heureuse position, son immense population, le génie de ses habitants, qui est tout porté au commerce, l'affluence en tout temps des étrangers, et surtout à l'époque de nos grandes caravanes de la Mecque et de Bagdad, l'immensité de marchandises en tous genres qui s'y trouve, tout paraîtrait enfin lui promettre le succès le plus complet.

» J'avoue que ce projet offre au premier coup d'œil de grandes difficultés, mais j'ose affirmer qu'il ne présente aucune impossibilité morale. Je sens que c'est toujours avec une extrême répugnance que la Porte accorde aux étrangers de nouveaux établissements ; je sais que toute innovation exige de fortes dépenses et je connais d'ailleurs, mieux que personne, le caractère des Damasquins. Ils sont en général fourbes, méfiants, jaloux et fanatiques ; mais au fond ils sont souples et craintifs et se civilisent chaque jour. Pour ce qui est des difficultés de la Porte ce sera à la France, si elle veut, à les lever.

» Si je n'avais vu par moi-même pendant plusieurs années le grand concours de *hadgis* qui viennent ici se réunir, pour la caravane de la Mecque, Damas étant le point de réunion pour tous les musulmans d'Europe et d'Asie, ceux d'Afrique se rendant au Caire, j'aurais, dis-je, de la peine à le croire. De cer-

taines années, par un calcul bien exact, le nombre s'en est monté à près de quarante mille en y comprenant l'armée d'escorte.

» Pendant leur séjour, qui est de près d'un mois, soit en allant, soit en revenant, nos bazars ressemblent à ces fameuses foires de Lipzig, Francfort, Beaucaire, etc., etc., et on y trouve en tous genres ce que le commerce le plus étendu peut fournir. Tout le monde sait la maxime du musulman sur ce voyage de religion : *Dévotion et commerce*. Aussi n'est-il aucun hadgi qui ne le fasse selon ses moyens. On sent, sans le représenter ici, qu'il se rencontre dans ces moments des circonstances uniques pour un négociant qui se trouve haut en espèces.

» Le hadgi qui va à la Mecque ne manque jamais d'avoir des effets considérables de commerce pour subvenir à ses grandes dépenses. Au départ de la caravane de la Mecque, il y a au moins deux mille chameaux chargés de marchandises pour y être vendues ou échangées. A son retour cette caravane nous apporte le café de moka, le sené, les gommes, les épiceries, les toiles, les étoffes de Surate, les porcelaines, le bois d'aloës, l'ambre gris, enfin toutes les productions de la mer du sud, qui se trouvent dans ce temps là si abondamment à la Mecque et qui y sont venues par la mer Rouge.

» Nous recevons chaque année de Bagdad de deux

à trois grandes caravanes dont la moindre est de mille à douze cents chameaux. Elles nous apportent de la Mésopotamie le nitre, les galls, le maroquin, les cotons filés, bien teints en cramoisi, les étoffes de Bagdad et de ses environs, etc.

» Ces caravanes nous apportent aussi de la Perse le calamus, les peaux d'agneaux, de chiras, la rhu-barbe, le semen contra vermes, une infinité de drogues, des tapis de toutes espèces, des châles et de toutes ces belles productions que fournit si abondamment ce vaste royaume. Ces mêmes caravanes nous apportent aussi celles du Bengale, des côtes de Coromandel et de Malabar, qui ont été transportées par le golfe Persique à Bassora et de là à Bagdad. Les principales productions qui nous viennent de ces riches contrées sont des soies de toute beauté, des cotons filés superfins, des mousselines de toutes qualités, des kermesuts fleuris, des châles du plus haut prix, de superbes porcelaines de la Chine et du Japon, des perles, des pierres précieuses ; enfin de tout ce que l'Inde fait entrer dans son commerce.

» D'après cet exposé bien vrai on s'apercevra sans peine, que Damas doit être regardée comme un entrepôt général de commerce et un des plus riches de l'univers et que des établissements bien fondés

ne pourraient en retirer que de très grands avantages.

» Un entr'autres, et auquel on ne fait pas assez communément attention, c'est que le négociant résidant y serait, au moins pour quelque temps, préservé de la contagion du luxe et de cette masse énorme de dépenses qui ont fait écrouler tant de bonnes maisons à Constantinople, à Smyrne, à Alep et en tant d'autres endroits. A Damas tout y est simple. Le faste n'y a point pénétré ; on ne sait ce que c'est que dépense frivole et on n'y connaît d'autre plaisir que celui de son travail, de la promenade et d'une honnête société. Jeu, bal, danse, festin, assemblée nocturne y seraient taxés d'indécence s'ils n'y étaient même regardés comme criminels.

» Les principales difficultés que des établissements français auraient à essuyer, viendraient de l'opposition de cinq à six de nos grandes maisons de commerce. Comme elles ont des moyens, immenses il n'en est aucuns qu'elles n'emploient pour les dénigrer. Elles se serviraient même, peut-être, du prétexte de la religion, car en est-il quelqu'un que le fanatisme et la jalousie ne savent employer pour venir à leur fin ? Elles resteraient cependant impuissantes par un *Khats chérif* du sultan et par la nomination d'un gouverneur ferme qui les protégerait hautement.

» On serait même convaincu de cette assertion, si

on savait, comme moi, qu'il est peu de villes en Turquie, où un franc jouisse d'une plus grande liberté qu'à Damas ; j'entends d'une liberté prise sous les vrais rapports. Laissant à part l'exercice public de la religion, dont les fonctions se font dans nos églises avec autant de solennité et de publicité qu'à Constantinople, les pères de Terre-Sainte et les capucins qui ont gardé, comme partout ailleurs, l'habit de leur ordre, vont journellement dans les différents quartiers sans que personne les inquiète ; ils vont aux premenades, aux jardins et ils y font apporter leur dîner ; chaque famille, chaque particulier peut en faire autant et on n'y trouve jamais rien à redire. De ma connaissance je ne me rappelle point qu'un franc, passager ou résident, y ait reçu la moindre insulte. En Turquie comme on sait, la jeunesse est de la plus grande insolence ; ici, j'ose l'affirmer, elle est d'une docilité qui enchante : il est des règles sans doute et on doit regarder comme imprudent ou comme téméraire, celui qui ne veut pas s'y conformer.

» Nous sommes redevables sans doute de la plus grande partie de cet avantage aux soins vigilants de la police. Il n'en est certes pas une pareille dans tout le Levant. Dgezzar est unique à cet égard et si son gouvernement n'avait été d'ailleurs le plus tyrannique, le plus cruel, le plus barbare, qu'on

puisse jamais s'imaginer, nous pourrions nous féliciter d'être sur le sol le plus heureux de tout le vaste empire. »

Je ne signalerai pas au lecteur les exagérations de cette lettre, mais je lui ferai remarquer que par les changements survenus depuis que le commerce se sert plus fréquemment des voies du cap de Bonne-Espérance et qu'il a pris celle de Trébisonde, la position de Damas a perdu une grande partie de ses anciens avantages.

CHAPITRE XXII.

Antiquités de Beyrouth, de ses environs. — Sources de la rivière de Beyrouth. — Ruines de Balmarcodi (*Deir el-Qalâa*).

J'ai dit, dans un premier chapitre, que Beyrouth avait reçu le nom de Beroutos, de Beroë, qui la fit

bâtir lorsque Ogygès, son royal époux, choisit ce point de la côte de Syrie, pour s'y arrêter, à la suite de ses nombreux voyages. Nul doute, d'après cela, que cette ville n'ait été une des premières du monde et qu'elle ne remonte à la plus haute antiquité. Son époque historique ne saurait cependant être placée avant l'an 1748.

Aristippe de Cyrène rapporte, dans son histoire de Libye, que : « Ogygès, pour s'être reposé de tant » de fatigues, dans ce beau pays, fut appelé *Noas* » qui, en langue atlantique, signifie sommeil ou » repos (1). »

Cette explication, qui convient aussi à l'idiome arabe, m'a fait rechercher d'autres rapports entre les deux langues, et j'ai trouvé les suivants dans le très petit nombre de mots qu'il m'a été permis de consulter :

(1) Discours de M. Fortia d'Urban, à la Société Asiatique, le 4 février 1828.

PHÉNICIEN.	ARABE.	FRANÇAIS.
Cadmos.	Cadim, cadimon.	Ancien.
Tieba.	Taib, taibé.	Bon, bonté.
Gadiros.	Gadiri.	Habitant des marais.
Hooram.	Heram.	Grotte, excavation.
Debb.	Debbe.	Cheval, monture.
Lahem.	Lahem.	Chair, viande.
Dirin.	Dara, ideri.	Dispersion, disperser.
Asciet.	El chiat.	Marine, rivage.
Leban.	Leban.	Encens.

Les anciens auteurs nous apprennent que les Phéniciens sont venus sur la côte de Syrie, des golfes Persique et Arabique. Or, si c'est ce peuple qui a inventé l'écriture alphabétique et qui l'a enseignée aux Grecs, il est naturel de penser qu'il l'aura d'abord appris aux habitants de la Syrie chez lesquels il s'était établi.

D'après Pline (1), ce fut Cadmus qui se chargea d'apporter les lettres phéniciennes en Grèce ; elles étaient au nombre de seize, Palamède leur en ayant ajouté quatre pour former l'alphabet grec actuel.

Au moyen de la suppression des doubles t, d, s, z, qui font monter le nombre des lettres arabes à 28,

(1) Hist. nat., liv. VII, ch. 56.

je pourrai le réduire à la même quantité que celui des Grecs; mais pour le ramener au phénicien il faudrait supprimer les *Aïn*, *Ghain*, *Hha*, *Kha* et *Chin* qui ont dû être inventées, avec les autres huit lettres, déjà écartées, à mesure que la langue arabe acquerrait plus d'élégance et qu'il fallait chercher à l'écrire avec les inflexions qu'on lui avait données.

Court de Gebelin (1) nous dit que : « le langage » articulé fut l'effet naturel de l'organisation de » l'instrument vocal; que, dès le premier moment, » les hommes prononcèrent tous les mots primitifs, » représentatifs, par leur nature, des objets, des » sensations et des idées. »

J'ai cherché, dans toute la Syrie, un endroit dont le nom traditionnel convint à celui d'*Argo* que portait le vaisseau monté par Ogygès et je n'ai trouvé qu'*Argès*, près de Tripoli. L'histoire rapporte : « Qu'il fut conservé dans un temple fabriqué exprès » sur le mont Liban, en mémoire de la venue » d'Ogygès, et que ce temple fut appelé *Argo*. »

On est étonné de ne trouver à Beyrout aucun vestige qui soit digne de la splendeur que cette ville avait acquise; ce qui se montre aujourd'hui aux voyageurs est bien peu de chose en raison de ce qu'il pourrait y voir.

(1) Idée du monde primitif, tom. I, p. 10.

Avec un peu d'imagination, et à l'aide des colonnes que l'on rencontre, à partir de celles qui sont encore debout dans le petit oratoire mahométan appelé *redjal el-arbeïn*, en se dirigeant vers l'est, on parviendrait à trouver le tracé d'un temple dont cette colonnade formait probablement le péristyle. Ce temple devait avoir une très grande étendue, à en juger par les proportions, que nous devons induire de la seule ligne existante de colonnes et par l'immense quantité qu'on trouve de celles-ci dans les environs. Selon moi la colonnade actuelle devait être celle du nord, puisqu'il est plusieurs colonnes de granit et du même calibre dans une partie qui ferait supposer que c'était de là que partait le péristyle sud.

Les colonnes qui sont sur le chemin de la porte *Derké* à la tour *Kechach*, présentent des espaces tellement réguliers qu'il n'est pas permis de douter qu'elles n'aient conservé la place qu'elles occupaient dans le monument.

La porte *Derké* est surmontée d'une énorme pierre, qui lui sert de soffite, sur laquelle est gravée l'inscription du *tronc*, et elle doit servir d'échelle pour les proportions du temple. J'ai recueilli cette inscription qui n'est pas bien connue.

Vers ce qu'on appelle le *petit port*, se trouve une espèce de monument demi-circulaire dont il n'existe

plus que les fondations et que l'on croit avoir été un théâtre diurne.

On voit çà et là des sarcophages en diverses matières, et une partie des rochers élevés des environs de Beyrout ont été creusés, comme je l'ai dit, pour des sépultures. Les restes de l'ancienne bâtisse, qui est vers l'endroit où l'on veut que saint Georges ait tué le dragon, contiennent aussi des cases tumulaires, deux au dessous, du côté nord, et une troisième, creusée au dessous, les traverse dans leur longueur.

Ce monument est de forme singulière. On le prendrait, à la première vue, pour un pilier d'aqueduc; et d'ailleurs les divers tuyaux en terre cuite, qu'on a placés dans la bâtisse, sembleraient indiquer qu'il était destiné à un usage qui avait l'eau pour base. Mais en voyant ces conduits de près l'on reconnaît qu'ils ne sont là que comme ornement, puisqu'ils n'ont que 18 à 20 centimètres de profondeur et qu'ils sont bouchés intérieurement.

Une partie du mur d'enceinte de Beyrout est bâtie de pierres dont la forme et la couleur dénotent une haute antiquité.

Un beau pavé en mosaïque fut découvert en 1836. Il fallut en détruire une partie pour en enlever quelques tableaux d'un art exquis. J'eus pour ma part une tête de vieillard du plus beau caractère, mais comme la mosaïque tenait encore à

Avec un peu d'imagination, et à l'aide des colonnes que l'on rencontre, à partir de celles qui sont encore debout dans le petit oratoire mahométan appelé *redjal el-arbeïn*, en se dirigeant vers l'est, on parviendrait à trouver le tracé d'un temple dont cette colonnade formait probablement le péristyle. Ce temple devait avoir une très grande étendue, à en juger par les proportions, que nous devons induire de la seule ligne existante de colonnes et par l'immense quantité qu'on trouve de celles-ci dans les environs. Selon moi la colonnade actuelle devait être celle du nord, puisqu'il est plusieurs colonnes de granit et du même calibre dans une partie qui ferait supposer que c'était de là que partait le péristyle sud.

Les colonnes qui sont sur le chemin de la porte *Derké* à la tour *Kechach*, présentent des espaces tellement réguliers qu'il n'est pas permis de douter qu'elles n'aient conservé la place qu'elles occupaient dans le monument.

La porte *Derké* est surmontée d'une énorme pierre, qui lui sert de soffite, sur laquelle est gravée l'inscription du *tronc*, et elle doit servir d'échelle pour les proportions du temple. J'ai recueilli cette inscription qui n'est pas bien connue.

Vers ce qu'on appelle le *petit port*, se trouve une espèce de monument demi circulaire dont il n'existe

» on frappa des parisis d'argent et de gros tour-
» nois, sur lesquels on voyait des chaînes ou me-
» nottes, afin de conserver la mémoire de sa cap-
» tivité (1). »

La première curiosité qu'on rencontre en s'éloignant un peu de la ville, c'est l'ancien aqueduc qui portait l'eau de la source par laquelle est alimentée la rivière de Beyrout.

On s'y rend par un chemin assez agréable. Dans la plaine, on reconnaît plusieurs traces du canal conducteur de cette eau, que, sous un autre gouvernement, il serait facile de ramener à la ville qui en manque. Ce canal est à fleur de terre, sur un tertre, ou caché, pour conserver le niveau, à une plus ou moins grande profondeur.

A la manière dont l'aqueduc a été construit, on juge qu'un violent tremblement de terre a pu seul le détruire. C'est bien une œuvre des Romains, et peut-être les Romains avaient-ils travaillé sur une œuvre des Grecs.

Le canal, qui lui apportait l'eau de la source, se voit encore au pied de la montagne à gauche, et comme les anciens n'épargnaient rien, dans leur prévoyance infinie, ils l'avaient couvert de belles dalles parfaitement unies.

(1) Hist. des Croisades, tom. IV, p. 445.

Ce canal sert aujourd'hui à porter l'eau à un moulin : c'est toute l'utilité que les Arabes aient su en tirer et ils croient que c'est beaucoup.

Un quart d'heure avant d'arriver à la source on voit à gauche une grotte que les Arabes appellent *el-Knissié* (l'église) et *moghr el-gesseir* (grotte mi-gnonne) qui a dû être habitée par le préposé à la garde et à l'entretien du canal, si ce n'a été la cellule de quelque anachorète.

C'est une petite chambre de forme carrée. Sa hauteur est d'un peu plus de 2 m. 50 c. et sa largeur de 3 m. 45 c.; la porte a 4 m. 80 c. d'ouverture sur 4 m. 55 c. Elle est percée, vers le plafond, de six trous carrés à gauche et de cinq à droite. L'un deux communique par un boyau avec l'extérieur; à 20 pas à droite, il y a des soupiraux.

Dans ce vallon se trouve le village de *Ziret Maan*, qui a été la patrie du célèbre Fakhereddin.

M'étant arrêté près de la rivière pour prendre le frais, je vis plusieurs personnes qui préparaient une pâte. Je leur demandai quel usage ils voulaient en faire et ils me dirent que c'était pour prendre des poissons. A cet effet ils avaient formé un grand réservoir, une espèce de gare, ne laissant qu'un côté pour l'écoulement des eaux. La pâte se compose de tubercules de la plante appelée *oreilles de lièvre*, du fruit de l'arbre *leban* et de cendres, que

on savait, comme moi, qu'il est peu de villes en Turquie, où un franc jouisse d'une plus grande liberté qu'à Damas ; j'entends d'une liberté prise sous les vrais rapports. Laissant à part l'exercice public de la religion, dont les fonctions se font dans nos églises avec autant de solennité et de publicité qu'à Constantinople, les pères de Terre-Sainte et les capucins qui ont gardé, comme partout ailleurs, l'habit de leur ordre, vont journellement dans les différents quartiers sans que personne les inquiète ; ils vont aux promenades, aux jardins et ils y font apporter leur dîner ; chaque famille, chaque particulier peut en faire autant et on n'y trouve jamais rien à redire. De ma connaissance je ne me rappelle point qu'un franc, passager ou résident, y ait reçu la moindre insulte. En Turquie comme on sait, la jeunesse est de la plus grande insolence ; ici, j'ose l'affirmer, elle est d'une docilité qui enchante : il est des règles sans doute et on doit regarder comme imprudent ou comme téméraire, celui qui ne veut pas s'y conformer.

» Nous sommes redevables sans doute de la plus grande partie de cet avantage aux soins vigilants de la police. Il n'en est certes pas une pareille dans tout le Levant. Dgezzar est unique à cet égard et si son gouvernement n'avait été d'ailleurs le plus tyrannique, le plus cruel, le plus barbare, qu'on

puisse jamais s'imaginer, nous pourrions nous féliciter d'être sur le sol le plus heureux de tout le vaste empire. »

Je ne signalerai pas au lecteur les exagérations de cette lettre, mais je lui ferai remarquer que par les changements survenus depuis que le commerce se sert plus fréquemment des voies du cap de Bonne-Espérance et qu'il a pris celle de Trébisonde, la position de Damas a perdu une grande partie de ses anciens avantages.

CHAPITRE XXII.

Antiquités de Beyrouth, de ses environs. — Sources de la rivière de Beyrouth. — Ruines de Balmarcodi (*Deir el-Qalda*).

J'ai dit, dans un premier chapitre, que Beyrouth avait reçu le nom de Beroutos, de Beroë, qui la fit

bâtir lorsque Ogygès, son royal époux, choisit ce point de la côte de Syrie, pour s'y arrêter, à la suite de ses nombreux voyages. Nul doute, d'après cela, que cette ville n'ait été une des premières du monde et qu'elle ne remonte à la plus haute antiquité. Son époque historique ne saurait cependant être placée avant l'an 1748.

Aristippe de Cyrène rapporte, dans son histoire de Libye, que : « Ogygès, pour s'être reposé de tant » de fatigues, dans ce beau pays, fut appelé *Noas* » qui, en langue atlantique, signifie sommeil ou » repos (4). »

Cette explication, qui convient aussi à l'idiome arabe, m'a fait rechercher d'autres rapports entre les deux langues, et j'ai trouvé les suivants dans le très petit nombre de mots qu'il m'a été permis de consulter :

(1) Discours de M. Fortia d'Urban, à la Société Asiatique, le 4 février 1828.

PHÉNICIEN.	ARABE.	FRANÇAIS.
Cadmos.	Cadim, cadimon.	Ancien.
Tieba.	Taib, taibé.	Bon, bonté.
Gadiros.	Gadiri.	Habitant des marais.
Hooram.	Heram.	Grotte, excavation.
Debb.	Debbe.	Cheval, monture.
Lahem.	Lahem.	Chair, viande.
Dirin.	Dara, ideri.	Dispersion, disperser.
Asiet.	El chiat.	Marine, rivage.
Leban.	Leban.	Encens.

Les anciens auteurs nous apprennent que les Phéniciens sont venus sur la côte de Syrie, des golfes Persique et Arabique. Or, si c'est ce peuple qui a inventé l'écriture alphabétique et qui l'a enseignée aux Grecs, il est naturel de penser qu'il l'aura d'abord appris aux habitants de la Syrie chez lesquels il s'était établi.

D'après Pline (1), ce fut Cadmus qui se chargea d'apporter les lettres phéniciennes en Grèce ; elles étaient au nombre de seize, Palamède leur en ayant ajouté quatre pour former l'alphabet grec actuel.

Au moyen de la suppression des doubles t, d, s, z, qui font monter le nombre des lettres arabes à 28,

(1) Hist. nat., liv. VII, ch. 56.

je pourrai le réduire à la même quantité que celui des Grecs; mais pour le ramener au phénicien il faudrait supprimer les *Aïn*, *Ghaïn*, *Hha*, *Kha* et *Chin* qui ont dû être inventées, avec les autres huit lettres, déjà écartées, à mesure que la langue arabe acquerrait plus d'élégance et qu'il fallait chercher à l'écrire avec les inflexions qu'on lui avait données.

Court de Gebelin (1) nous dit que : « le langage » articulé fut l'effet naturel de l'organisation de » l'instrument vocal; que, dès le premier moment, » les hommes prononcèrent tous les mots primitifs, » représentatifs, par leur nature, des objets, des » sensations et des idées. »

J'ai cherché, dans toute la Syrie, un endroit dont le nom traditionnel convint à celui d'*Argo* que portait le vaisseau monté par Ogygès et je n'ai trouvé qu'*Argès*, près de Tripoli. L'histoire rapporte : « Qu'il fut conservé dans un temple fabriqué exprès » sur le mont Liban, en mémoire de la venue » d'Ogygès, et que ce temple fut appelé *Argo*. »

On est étonné de ne trouver à Beyrout aucun vestige qui soit digne de la splendeur que cette ville avait acquise; ce qui se montre aujourd'hui aux voyageurs est bien peu de chose en raison de ce qu'il pourrait y voir.

(1) Idée du monde primitif, tom. I, p. 10.

L'eau de cette ville et du temple était apportée, par un conduit en pierre, d'une source qui en est éloignée de trois heures. On l'aperçoit sur tout le chemin dans l'état de dégradation où doit le laisser éternellement l'incurie de nos montagnards.

Au nombre des inscriptions que j'ai copiées au milieu des ruines dont je cherche à donner une idée, il en est deux en langue grecque qui sont relatives à l'établissement de ce canal. Le fondateur a voulu éterniser le souvenir de son bienfait et il était vraiment immense, parce que les ministres du grand dieu Jupiter, qui jouissaient d'une vue admirable et d'un air excellent, ne pouvaient désirer que de la bonne eau. C'était la seule chose qui leur manquât.

Entre Beyrout et la rivière du Chien est le petit couvent de *Mar-élias* qui doit avoir remplacé quelque temple. Des restes d'antiquités et l'usage qu'on a d'aller y prêter serment lorsque le juge l'a déferé à l'une des parties, ou que dans une contestation l'on offre de vider le différend par ce moyen, nous ont fait penser à une primitive destination religieuse. Les Turcs et les Druses ont également foi en la puissance de saint Élie et l'on assure qu'il n'est point de parjures dans ce pays. Sans le contester, je puis affirmer qu'en revanche il abonde en menteurs, le mensonge étant chez les orientaux un

plus que les fondations et que l'on croit avoir été un théâtre diurne.

On voit çà et là des sarcophages en diverses matières, et une partie des rochers élevés des environs de Beyrout ont été creusés, comme je l'ai dit, pour des sépultures. Les restes de l'ancienne bâtisse, qui est vers l'endroit où l'on veut que saint Georges ait tué le dragon, contiennent aussi des cases tumulaires, deux au dessous, du côté nord, et une troisième, creusée au dessous, les traverse dans leur longueur.

Ce monument est de forme singulière. On le prendrait, à la première vue, pour un pilier d'aqueduc ; et d'ailleurs les divers tuyaux en terre cuite, qu'on a placés dans la bâtisse, sembleraient indiquer qu'il était destiné à un usage qui avait l'eau pour base. Mais en voyant ces conduits de près l'on reconnaît qu'ils ne sont là que comme ornement, puisqu'ils n'ont que 18 à 20 centimètres de profondeur et qu'ils sont bouchés intérieurement.

Une partie du mur d'enceinte de Beyrout est bâtie de pierres dont la forme et la couleur dénotent une haute antiquité.

Un beau pavé en mosaïque fut découvert en 1856. Il fallut en détruire une partie pour en enlever quelques tableaux d'un art exquis. J'eus pour ma part une tête de vieillard du plus beau caractère, mais comme la mosaïque tenait encore à

une masse de mortier, qu'on n'avait pu enlever, je dus le laisser dans mon jardin lorsque le tremblement de terre du 4^{er} janvier 1857 détacha les deux compositions et fit tomber la mosaïque en mille morceaux.

Parmi les nombreux sarcophages que j'ai vu découvrir à Beyrout, deux seulement étaient remarquables par leur forme et par les sculptures qui les ornaient, quoiqu'il ne fallût pas les juger avec notre goût d'aujourd'hui. L'un portait cette inscription : IVLIA MAMMEA. Ces monuments furent achetés par des Américains-Unis qui les embarquèrent pour leur pays.

J'ai trouvé dans les environs de Beyrout plusieurs monnaies de nos croisés et des livres tournois au nom de Louis IX ; ces pièces de monnaie offrent la figure qui, selon M. de la Sénégérie, représente des fers, « parce que lors de la délivrance de » saint Louis, celui qui l'avait fait prisonnier lui fit » promettre qu'il mettrait dans les monnaies des » fers d'esclave en témoignage de sa prise.

» Loin de chercher à oublier ses malheurs, dit » M. Michaud, Louis les rappelait sans cesse... ; à » son retour il fit réformer la monnaie, et nous » lisons dans une chronique que par son ordre

(1) Voyage de Monconys, tom. I, p. 40.

» on frappa des parisis d'argent et de gros tour-
» nois, sur lesquels on voyait des chaînes ou me-
» nottes, afin de conserver la mémoire de sa cap-
» tivité (1). »

La première curiosité qu'on rencontre en s'éloignant un peu de la ville, c'est l'ancien aqueduc qui portait l'eau de la source par laquelle est alimentée la rivière de Beyrout.

On s'y rend par un chemin assez agréable. Dans la plaine, on reconnaît plusieurs traces du canal conducteur de cette eau, que, sous un autre gouvernement, il serait facile de ramener à la ville qui en manque. Ce canal est à fleur de terre, sur un tertre, ou caché, pour conserver le niveau, à une plus ou moins grande profondeur.

A la manière dont l'aqueduc a été construit, on juge qu'un violent tremblement de terre a pu seul le détruire. C'est bien une œuvre des Romains, et peut-être les Romains avaient-ils travaillé sur une œuvre des Grecs.

Le canal, qui lui apportait l'eau de la source, se voit encore au pied de la montagne à gauche, et comme les anciens n'épargnaient rien, dans leur prévoyance infinie, ils l'avaient couvert de belles dalles parfaitement unies.

(1) Hist. des Croisades, tom. IV, p. 445.

Ce canal sert aujourd'hui à porter l'eau à un moulin : c'est toute l'utilité que les Arabes aient su en tirer et ils croient que c'est beaucoup.

Un quart d'heure avant d'arriver à la source on voit à gauche une grotte que les Arabes appellent *el-Knissié* (l'église) et *moghr el-gesseir* (grotte mignonne) qui a dû être habitée par le préposé à la garde et à l'entretien du canal, si ce n'a été la cellule de quelque anachorète.

C'est une petite chambre de forme carrée. Sa hauteur est d'un peu plus de 2 m. 50 c. et sa largeur de 3 m. 43 c.; la porte a 4 m. 80 c. d'ouverture sur 4 m. 55 c. Elle est percée, vers le plafond, de six trous carrés à gauche et de cinq à droite. L'un deux communique par un boyau avec l'extérieur; à 20 pas à droite, il y a des soupiraux.

Dans ce vallon se trouve le village de *Ziret Maan*, qui a été la patrie du célèbre Fakhereddin.

M'étant arrêté près de la rivière pour prendre le frais, je vis plusieurs personnes qui préparaient une pâte. Je leur demandai quel usage ils voulaient en faire et ils me dirent que c'était pour prendre des poissons. A cet effet ils avaient formé un grand réservoir, une espèce de gare, ne laissant qu'un côté pour l'écoulement des eaux. La pâte se compose de tubercules de la plante appelée *oreilles de lièvre*, du fruit de l'arbre *leban* et de cendres, que

» on frappa des parisis d'argent et de gros tour-
» nois, sur lesquels on voyait des chaînes ou me-
» nottes, afin de conserver la mémoire de sa cap-
» tivité (1). »

La première curiosité qu'on rencontre en s'éloignant un peu de la ville, c'est l'ancien aqueduc qui portait l'eau de la source par laquelle est alimentée la rivière de Beyrout.

On s'y rend par un chemin assez agréable. Dans la plaine, on reconnaît plusieurs traces du canal conducteur de cette eau, que, sous un autre gouvernement, il serait facile de ramener à la ville qui en manque. Ce canal est à fleur de terre, sur un tertre, ou caché, pour conserver le niveau, à une plus ou moins grande profondeur.

A la manière dont l'aqueduc a été construit, on juge qu'un violent tremblement de terre a pu seul le détruire. C'est bien une œuvre des Romains, et peut-être les Romains avaient-ils travaillé sur une œuvre des Grecs.

Le canal, qui lui apportait l'eau de la source, se voit encore au pied de la montagne à gauche, et comme les anciens n'épargnaient rien, dans leur prévoyance infinie, ils l'avaient couvert de belles dalles parfaitement unies.

(1) Hist. des Croisades, tom. IV, p. 445.

un roi de Perse, en copiant exactement les inscriptions cunéiformes dont cette représentation est accompagnée, inscriptions qui nous parurent, d'après votre esquisse, appartenir à deux systèmes différents d'écritures et qui contiennent certainement le nom et les titres du monarque persan. Le nom et les titres doivent se trouver écrits en zend et en syriaque ou en toute autre langue araméenne, comme on en voit d'autres exemples à Persépolis, à Hamadan, à Van, etc.

» Soit que vous ayez exploré une seconde fois les environs de Nahr el-Kelb, soit que vous possédiez seulement l'esquisse et les renseignements que vous avez pris à une première visite, j'attacherai le plus grand prix à la communication que je sollicite, et vous devez croire, si vous accédez à ma prière et si vous m'autorisez à faire usage de ces précieux documents, que je trouverai un grand plaisir à revendiquer en faveur d'un compatriote l'honneur de la découverte à laquelle ils se rattachent.

» Dans un moment où l'attention des archéologues se porte principalement sur toutes les questions qui sont relatives à l'histoire, aux systèmes religieux et aux monuments figurés de l'Asie et de l'Égypte, il était bien naturel que la direction centrale de l'Institut de correspondance archéologique fondé en même temps à Rome, à Paris, à Londres, à Berlin,

profitât de l'annonce de l'arrivée de M. Lévigne à Naples, pour signaler au monde savant l'importance du monument de Nahr el-Kelb et inviter les voyageurs éclairés à explorer cette localité avec plus de soin qu'on ne paraît l'avoir fait jusqu'à ce jour et avec les secours d'un bon dessinateur. S. E. M. Bunsen, ministre de Prusse à Rome et président de la direction, a rédigé lui-même l'article qui a été publié à ce sujet dans le recueil de l'Institut archéologique. Il ignorait complètement que vous aviez été sur les lieux, il y a plusieurs années et que vous en aviez apporté un portrait de roi persan dont il n'est fait mention dans aucune relation. Je lui ai écrit pour l'informer de cette circonstance et de la démarche que, dans l'intérêt de la science, je prends la liberté de faire auprès de vous. La direction de l'Institut attachera un intérêt d'autant plus vif au succès de cette démarche que M. Banks s'obstine à ne vouloir publier, ni communiquer l'inscription bilingue de Nahr el-Kelb, comme aucune des nombreuses inscriptions qu'il a rapportées de ses autres voyages.

» Avez-vous constaté la nature du rocher sur lequel sont sculptés les bas-reliefs de Nahr el-Kelb ? Les uns disent que c'est un grès friable, et M. Lévigne une pierre grise et dure. »

DEUXIÈME LETTRE DE M. LAJARD.

Paris 1^{er} septembre 1834.

« Voulant prévoir le cas où la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 25 du mois de juin dernier ne vous serait point parvenue, je vous en remets ci-joint le duplicata, et vous demande la permission d'y ajouter quelques renseignements qui me sont fournis par le dernier numéro du Bulletin *dell' Istituto di corrispondenza archeologica*, publié à Rome.

» Ce bulletin contient une lettre de sir William Gell qui prouve, comme l'article précédent publié par M. Bunsen, toute l'importance qu'on attache, dans le monde savant, aux sculptures et aux inscriptions de Nahr el-Kelb.

» Dans cette lettre, sir William Gell rectifie quelques erreurs échappées à M. Bunsen, et cherche à venger ses compatriotes du reproche que M. Rosellini vient de leur adresser au sujet de ces monuments, dans la relation, qu'il a publiée à Pise, de son voyage en Egypte, voyage exécuté, vous le savez, en commun avec feu Champollion le jeune. M. Rosel-

lini s'étonne et se plaint de la négligence que l'on a mise, en Angleterre, à publier et à faire vérifier sur les lieux tout ce qui se rapporte à un monument aussi important que l'est pour l'histoire le bas-relief de Nahr el-Kelb, où se trouve gravée l'inscription bilingue dans laquelle on lit en caractères hiéroglyphiques le nom de Ramessès ou Sésostris. M. Rossellini observe, à ce sujet, que la négligence a été poussée si loin, que jamais feu Champollion ni lui n'ont su à qui l'on était redevable de la première notion qui a été donnée sur la découverte de ce précieux monument.

» Sir W. Gell déclare à cette occasion que l'auteur de cette découverte est un voyageur irlandais, *Mr Wyse*, qui, à son retour de Syrie, lui remit une copie de l'inscription hiéroglyphique de Nahr el-Kelb, laquelle copie fut immédiatement communiquée par lui, sir William, au Dr Young qui en parle à la page 52 de ses *Discoveries in hieroglyphical literature*. Mais la lettre de sir William ne fait point connaître l'époque à laquelle M. Wyse avait visité Nahr el-Kelb. On y voit seulement que cette époque est antérieure de bien des années à celle du voyage en Syrie de M. *Lévinge*, nommé par erreur *Levigne* dans l'article de M. Bunsen; et il n'y est pas question de *Mr Banks*. Elle nous laisse également ignorer si ce voyageur avait vu et dessiné dans cette localité un

portrait de roi égyptien ou quelque autre figure ; et quoiqu'elle fasse mention de Cambyse, elle me confirme dans l'idée, où j'ai toujours été, que la découverte de l'image d'un roi de Perse à Nahr el-Kelb nous appartient réellement. Seulement il s'élève ici plusieurs questions : 1^o l'inscription bilingue, copiée par M. Wyse, ou par tout autre voyageur qui l'aurait communiquée à M. Banks, si celui-ci n'a pas été lui-même sur les lieux ; cette inscription, dis-je, qui n'a pas encore été publiée, est-elle gravée, à Nahr el-Kelb, à côté du roi persan dont vous m'avez montré le dessin, ou bien se trouve-t-elle sur une autre façade de rocher dans la même localité ! 2^o Si elle n'est pas gravée auprès du portrait du monarque persan, existe-t-il dans son voisinage quelques traces de sculpture qui puissent nous autoriser à penser qu'elle accompagnait une image de roi égyptien, laquelle aurait été effacée par ordre d'un conquérant persan ou par toute autre cause ? 3^o Quelle est la disposition de la *partie hiéroglyphique* de cette inscription bilingue, relativement à la partie écrite en *caractères cunéiformes* ou à *clous* ? Cette dernière partie est-elle divisée en deux colonnes ou en trois, selon un usage que les monuments de Persépolis, d'Hamadan, de Van, etc., nous ont permis de constater ? 4^o enfin les traces de sculpture et de gravure qu'on aperçoit, à Nahr el-Kelb, sur d'autres

façades de rocher que celle où vous avez vu et dessiné le portrait d'un roi de Perse ; ces traces, dis-je, sont-elles assez apparentes encore pour qu'il soit possible de décider si les bas-reliefs, dont elles attestent l'existence, appartiennent à l'art ou à l'histoire des Égyptiens, ou s'ils se rapportaient aux rois de Perse ? et dans ce dernier cas, observe-t-on que les rois de Perse eussent fait effacer des représentations égyptiennes ou des inscriptions hiéroglyphiques pour y substituer leurs propres images et des inscriptions en caractères cunéiformes ?

» Toutes ces questions vous prouveront encore une fois combien est grande, en Europe, notre ignorance sur tout ce qui se rapporte aux sculptures de Nabr el-Kelb et combien doit être grande aussi l'impatience avec laquelle le monde savant attend, à leur sujet, de nouveaux renseignements que vous êtes plus que personne à portée de vous procurer ou de prendre vous-même sur les lieux. »

RÉPONSE.

Beyrout, le 5 décembre 1831.

Je n'ai reçu que depuis une vingtaine de jours les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 juin et le 4^{re} septembre.

J'ignore ce qui a pu empêcher que la première de ces lettres me soit parvenue dans le temps, mais je dois vivement regretter que ce retard m'ait empêché de vous satisfaire plus tôt et surtout de rendre mes informations aussi complètes que la présence de M. Bonomé et la belle saison m'eussent permis de le faire.

Ayant donné le dessin que j'ai l'honneur de vous montrer, et mes affaires ne me permettant plus, depuis mon retour, d'avoir d'autres occupations que celles du service, j'ai dû faire tout exprès une course à Nahr el-Kelb pour vous procurer les renseignements que je vais avoir l'avantage de vous transmettre.

Toutefois, comme vos lettres renferment une foule de questions, j'ai pensé que, pour ne vous lais-

ser rien à désirer, je ferais mieux de vous répondre en les reparcourant, parce que si je ne suis pas en état de vous satisfaire en tout, vous aurez au moins la certitude que ce n'est pas faute d'avoir été mis sur la voie de le faire.

Je crois avoir été le premier à découvrir non les bas-reliefs de Nahr el-Kelb, qui sont à la vue des passants, mais ceux qui se trouvent au dessus du chemin ; et ce qui le prouve, c'est que les voyageurs n'en ont parlé que depuis que je leur en ai fait connaître l'existence. J'en fis le dessin en 1808, et l'ayant apporté à mon père il le communiqua à ceux qui vinrent le visiter. Mon absence, qui dura trois ans, ne me permit pas de connaître précisément le nom des voyageurs qui passèrent par Tripoli jusqu'en 1812.

Je copiai alors une grande partie de l'inscription cunéiforme, et quant à celle du *tableau* n° 6, je pensai qu'elle pouvait avoir été *grecque*, mais par pure supposition, à cause de la forme carrée que les caractères conservent encore, quoiqu'il ne soit pas possible d'en distinguer ou reconnaître aucun.

Est-ce à cause des deux caractères que l'on trouve sur ces bas-reliefs que l'épithète de bilingue est donnée aux inscriptions de Nahr el-Kelb ? Je dois le croire ; mais dans ce cas elle ne serait pas exacte, par rapport à celle cunéiforme et à celle hiérogly-

phique, attendu que le seul bas-relief qui contient les premiers caractères n'en porte d'aucune autre espèce, et que celui qui est à côté n'a été couvert que de hiéroglyphes : si ce n'est que l'adhérence de ces deux bas-reliefs (n^o 8 et 9) a pu les faire considérer comme n'en faisant qu'un seul.

Il est possible, au surplus, que des yeux de connaisseurs aient découvert des traces de caractères cunéiformes au pied des figures du bas-relief égyptien, mais quant à moi je ne puis risquer aucune autre opinion à cet égard. Je dis seulement que ces suppositions pourront être expliquées et fixées par MM. Bonomé et Catherwood qui ont emporté en Angleterre des dessins très exacts des bas-reliefs et l'empreinte même de celui n^o 9.

M. Bonomé, qui est sculpteur et architecte distingué, qui de plus avait été initié à la connaissance des hiéroglyphes, en ayant copié une très grande quantité pendant qu'il voyageait avec M. Champollion, n'aura certainement rien négligé pour déchiffrer tout ce qu'il y a de déchiffrable dans les bas-reliefs de Nahr el-Kelb.

C'est à cause de ces antécédents que je me suis dispensé de chercher à tirer parti de ce qui reste des inscriptions hiéroglyphiques, m'étant borné à copier les figures que je n'ai pu avoir, au surplus, que pendant la nuit, en disposant la clarté d'une torche

de manière à obtenir des ombres assez prononcées pour faire revivre des traits presque effacés.

Les tableaux égyptiens sont intailles, sans être fort creux.

L'opinion de M. Lévinge, quant à l'effaçure des bas-reliefs égyptiens, n'est pas fondée à mon avis :

1° Parce que l'effaçage se reconnaîtrait aux traces des instruments qu'on aurait employés à cet effet, et que d'ailleurs on n'aurait rien épargné, tandis qu'il existe encore des traits et des hiéroglyphes bien conservés. Je crois avoir remarqué que cela est dû à la nature du rocher qui est plus dur en quelques endroits ;

2° Parce que les cadres sont en bon état ;

3° Parce que la dégradation des bas-reliefs par-sans est dans un rapport égal avec celle des tableaux égyptiens, et que s'il en existe un parmi les premiers (n° 9), qui soit moins maltraité que les autres, c'est qu'il a été tiré parti d'une veine beaucoup plus dure que le reste du rocher, que ce bas-relief est dans une position inclinée et qu'il est à l'abri de la pluie.

La supposition de l'effaçure n'est pas admissible ; puisque tout voyageur un peu versé dans la connaissance des hiéroglyphes peut voir, au premier coup d'œil, la figure et le nom de Sésostria dans ce qui reste des traits et des caractères des sculptures égyptiennes. M. le docteur Pariset, que je conduisis à

Nahr el-Kelb, n'eut pas plus tôt vu le tableau n° 8 qu'il me dit, en me montrant la figure de droite, que c'était Ramessès. M. Bonomé a été de la même opinion et il m'a dit avoir parfaitement compris les sens de ces divers bas-reliefs. Il m'en fit même un dessin de tête que je regrette de n'avoir pas conservé.

Les sculptures n'ont éprouvé aucune altération depuis quelque temps et mon projet de faire enlever celle persane, n° 9, a échoué devant la très grande difficulté qu'il y aurait eu à l'exécuter.

Celle que vous rencontrez vous-même à concilier les divers témoignages que vous avez recueillis sur les bas-reliefs de Nahr el-Kelb vient de l'incertitude des opinions de MM. Banks et Lévinge; le premier, parce qu'il ne parle nullement des figures persanes, au nombre de six cependant, dont deux adhérentes aux bas-reliefs égyptiens, et de ce que vous seriez porté à adopter l'opinion de M. Lévinge quant à l'effaçure, d'ordre de Cambyse, de la légende hiéroglyphique vue par M. Banks.

Les raisons que j'ai l'honneur de vous donner et la moulure du bas-relief n° 9, par M. Bonomé, me dispensent de travailler à copier l'inscription uniquement cunéiforme.

Les rochers sur lesquels sont sculptés les bas-reliefs de Nahr el-Kelb sont de pierre dure, calcaire

blanche en dedans et grise à la superficie par l'effet de l'air et de la pluie.

Les dessins que je me fais un plaisir de vous envoyer répondront aux questions contenues dans votre dernière lettre, et je n'aurai qu'à répéter ici que je ne crois pas, non plus, que les rois de Perse aient fait effacer des inscriptions égyptiennes ou hiéroglyphiques et que les dégradations qu'ont souffertes tous les bas-reliefs sont l'œuvre du temps.

L'inscription latine, qui se trouve sur le même flanc, porte une ligne qui a été évidemment effacée.

Cette inscription nous explique que les Arabes ont appelé la rivière Lycus, Nahr el-Kelb, à cause de la ressemblance du chien au loup qui était représenté sur le passage au dessus du parapet. Comme cette statue était creuse et qu'elle hurlait par certain vent, les Arabes crurent qu'elle était enchantée et lui attribuèrent la chute du pont, que des mains inhabiles avaient voulu substituer à celui des Romains, et que les eaux d'un hiver rigoureux avaient emporté. On prit dès lors le parti de se débarrasser de ce chien malencontreux, et il fut précipité dans la mer.

J'ajouterai ici l'extrait d'une lettre de mon père à M. Seetzen, au sujet de l'inscription latine qu'il n'avait su expliquer :

« Pourquoi séparer Aurèle d'Antonin le Pieux

» qui appartiennent au même empereur ? ce ne peut
» être ni Antonin le Pieux ni son successeur qui n'ont
» jamais pris le surnom de Britannique , mais bien
» Caracalla qui se l'arrogea pour avoir accompagné
» son père dans son expédition contre la Britan-
» nie. Ce prince vint depuis en Syrie et a dû passer
» par ce chemin, en 96 après Jésus-Christ, lorsque,
» selon l'expression de Montesquieu, *promenant sa*
» *fureur*, il se rendit à Alexandrie pour se donner
» le spectacle barbare de tant d'hommes égorgés
» dans une fête. La voie dut être alors réparée et
» agrandie par l'ordre de l'empereur, ou pour lui
» plaire, lorsqu'il était à Antioche. »

Des inscriptions grecques et arabes ont cherché à conserver la mémoire des potentats qui sont passés par cet endroit ; mais le temps a trop maltraité les souvenirs qu'ils ont voulu y laisser pour pouvoir les reconnaître aujourd'hui. J'ai dicté quelques lignes d'une inscription grecque étant cramponné d'une main au rocher , tandis que je tenais de l'autre une torche pour pouvoir lire ; mais, comme l'écrivain ne savait qu'imparfaitement le grec, il remplit mal son office et je doute qu'on puisse tirer parti de la transcription de cette inscription.

CHAPITRE XXIV.

Description du Liban, appelé montagne Druse. — Division par districts.
— Population. — Avènement de la maison Chehab. — Constitution.

Si le lecteur a lu ma préface, il aura appris à connaître la manière de voyager en Syrie. Qu'il se figure donc l'auteur de cette relation courant, avec son bagage, par monts et par vaux, à la recherche de tout ce qui pourrait présenter quelque intérêt archéologique. J'ai fait de si nombreuses courses dans le Liban et dans des sens si différents que si je voulais en donner seulement le tracé, je dessinerais un véritable labyrinthe. J'ai pensé, en conséquence, que je pouvais me dispenser du récit de mes allées et venues, de mes repas, de mes couchers, de faire en un mot la confidence des événements que j'ai éprouvés, car il est impossible de courir dans ce pays-ci sans essuyer des accidents. Ils sont presque journaliers ; aussi n'est-ce pas sans

raison que les nouveaux venus sont assaillis de nombreux visiteurs qui les félicitent de ce qu'ils sont arrivés sains et saufs.

J'ai couru de grands dangers en me laissant conduire, à travers des précipices et par des chemins de chèvres, vers de prétendues ruines, ou des monuments tellement usés que mes courses avaient été de vraies déceptions. Je devais chercher à connaître tout ce que la montagne renfermait de curieux et j'étais obligé de faire diverses questions, avant de quitter le point où je me trouvais, pour être sûr que je ne laissais rien derrière moi, qui fût de quelque intérêt. Je puis me flatter de n'avoir pas épargné mes pas, pour courir après les antiquités, et si j'ai fait des découvertes, il m'est permis de dire que je les ai payées par bien des fatigues.

Je m'en rapporte à mes devanciers sur la nature agreste de ces montagnes et le mauvais état des routes qu'on y trouve, si l'on peut appeler de ce nom des sentiers plus ou moins étroits, toujours tortueux, rocailleux, inégaux, que l'on suit par habitude, parce qu'on sait que ce sont là les chemins. On s'est suffisamment occupé de ces sortes d'observations; quant à moi je me suis particulièrement attaché à la physionomie morale de cette mon-

tagne, que j'ai vue à différentes reprises, pendant l'espace de quinze ans.

Pour mieux l'étudier, j'ai voulu, comme je l'ai annoncé en commençant cette Relation, resserrer le cadre de mes observations, et ma description n'embrassera que la partie qui se trouve entre la rivière *Mameltein* au nord, et celle *Damour* au sud. A l'est je me suis arrêté à la limite naturelle, la démarcation, entre le pachalik de Damas et celui de Seyde, qui partage la vallée du Beqâa dans sa longueur. Elle est tracée par la rivière *Leitané* qui prend aussi le nom de *Qasmié*.

Cette partie de pays est divisée en huit districts quoique le gouvernement de l'émir en comprenne 24, qui commencent au *Djubett Becharré*, au dessus de Tripoli, et finissent à *Dgezzin*, près de Seyde, et présentent en longueur un espace de quatorze myriamètres sur six dans la plus grande largeur.

On ne connaît pas quels étaient les habitants du Liban, avant ceux qu'on y trouve maintenant, mais on suppose qu'ils devaient être en petit nombre. L'histoire arabe nous apprend seulement que douze familles sortirent de *Mâaret-Nâaman*, lorsque le gouvernement de Damas était encore au pouvoir des empereurs grecs, c'est à dire avant l'apparition du mahométisme, et furent s'établir à

Gebel el-Aala, près d'Antioche ; qu'à la suite d'un différend survenu entre elles et le gouverneur d'Alep, elles se portèrent vers le Liban et y bâtirent des villages. Leur chef était l'émir Tenoukh, fils de *Nelek el-Nâaman* roi d'*el-Hiré*.

Le premier endroit qu'il occupa s'appelait *Ti-rouch*, dans le district de *Metn*. Il se transporta ensuite dans la partie de l'ouest et comme sa famille augmenta, il dut entreprendre les constructions du village d'*Abey*, qui furent connues sous le nom de *maison Tenoukh*. L'histoire donne de grands détails sur cette famille jusqu'à sa conversion à l'islamisme.

Elle gouvernait la partie de l'ouest et la haute montagne depuis la rivière *el-Kelb* jusqu'au *Damour*, de la montagne à la mer, et la maison *Mâan*, d'origine kurde, de la lignée de *Saleh Ayoub*, qui vint par la suite du Liban, s'établit au district de *Chouff* et grandit en puissance jusqu'à l'avènement de *Fakhreddin*.

La population de la montagne est d'environ 300,000 âmes dont plus des deux tiers sont chrétiens ; le reste est druse, musulman ou metoualis.

On a calculé, je ne sais sur quelle donnée, que le Liban pourrait mettre sur pied 400,000 hommes, mais on ajoute qu'il faudrait les prendre depuis l'âge de 45 ans jusqu'à celui de 70.

Il est bien plus raisonnable d'en réduire le nombre à 60,000. On les composerait de cette manière : 55,000 maronites, 45,000 druses musulmans et metoualis, 6,000 grecs, 55,000 catholiques.

D'après un relevé fait en 1845, le nombre des hommes propres à porter les armes dans seize districts, du *Chouff* à *Dgébal* inclusivement, était de 45,050 : 54,000 chrétiens et 40,050 druses.

Un tableau qui m'a été communiqué ne donne que 195,855 habitants aux 24 districts du Liban ainsi composés : 290 juifs, 5,595 metoualis, 8,775 musulmans, 26,445 druses, 155,050 chrétiens.

Ici, comme dans le reste de la Turquie, il est presque impossible d'obtenir des renseignements propres à se former une idée exacte des populations et si l'on parvient à les connaître, approximativement, ce n'est qu'à la suite de longues recherches et de calculs sur des données vagues. La statistique que je donne de la Syrie est la réunion d'informations puisées à de bonnes sources et longtemps élaborées.

Depuis l'introduction de la vaccine, la population croît sensiblement à la montagne. La peste, qui ne s'y est montrée que de loin en loin, a été promptement arrêtée chaque fois ; car le prince faisait observer les règles sanitaires dans son pays, bien

avant que le vice-roi d'Égypte et le Sultan eussent songé au régime des quarantaines.

Ce pays est connu sous le nom de montagne Druse, par la raison que, avant les familles Mâan et Chehab, c'étaient les cheikhs Talhouks druses qui la gouvernaient, moyennant un léger tribut qu'ils payaient aux pachas. Les chrétiens, quoique indigènes, n'osèrent pas se montrer alors et préférèrent obéir à ces étrangers, venus d'Égypte, qui, en leur qualité apparente de musulmans, avaient pu aspirer au commandement.

Le pays druse ne s'étend proprement que de la rivière du Chien à Dgezzin, limites sud du gouvernement de l'émir Béchir, et encore n'est-il pas de Druses près de cette rivière; mais comme elle se trouve sur la latitude du *Meth*, j'ai établi cette ligne de démarcation pour donner à entendre qu'au delà, c'est à dire jusqu'à la haute montagne qui domine Tripoli et se prolonge dans la province d'Akkar, il n'existe pas un seul Druse, la presque totalité des habitants de cette étendue de pays étant Maronites ou Grecs. Ceux-ci se trouvent dans les districts du *Koura* et de *Batroun*.

Ces nations étaient jadis toujours en guerre avec les Metodahs, anciens possesseurs de cette contrée, et les Maronites, ayant été encouragés par l'émir Youseff, par les cheikhs de *Becharra* et les familles

de manière à obtenir des ombres assez prononcées pour faire revivre des traits presque effacés.

Les tableaux égyptiens sont intailles, sans être fort creux.

L'opinion de M. Lévinge, quant à l'effaçure des bas-reliefs égyptiens, n'est pas fondée à mon avis :

1° Parce que l'effaçage se reconnaîtrait aux traces des instruments qu'on aurait employés à cet effet, et que d'ailleurs on n'aurait rien épargné, tandis qu'il existe encore des traits et des hiéroglyphes bien conservés. Je crois avoir remarqué que cela est dû à la nature du rocher qui est plus dur en quelques endroits ;

2° Parce que les cadres sont en bon état ;

5° Parce que la dégradation des bas-reliefs par-sans est dans un rapport égal avec celle des tableaux égyptiens, et que s'il en existe un parmi les premiers (n° 9), qui soit moins maltraité que les autres, c'est qu'il a été tiré parti d'une veine beaucoup plus dure que le reste du rocher, que ce bas-relief est dans une position inclinée et qu'il est à l'abri de la pluie.

La supposition de l'effaçure n'est pas admissible ; puisque tout voyageur un peu versé dans la connaissance des hiéroglyphes peut voir, au premier coup d'œil, la figure et le nom de Sésostriis dans ce qui reste des traits et des caractères des sculptures égyptiennes. M. le docteur Pariset, que je conduisis à

Nahr el-Kelb, n'eut pas plus tôt vu le tableau n° 8 qu'il me dit, en me montrant la figure de droite, que c'était Ramessès. M. Bonomé a été de la même opinion et il m'a dit avoir parfaitement compris le sens de ces divers bas-reliefs. Il m'en fit même un dessin de tête que je regrette de n'avoir pas conservé.

Les sculptures n'ont éprouvé aucune altération depuis quelque temps et mon projet de faire enlever celle persane, n° 9, a échoué devant la très grande difficulté qu'il y aurait eu à l'exécuter.

Celle que vous rencontrez vous-même à concilier les divers témoignages que vous avez recueillis sur les bas-reliefs de Nahr el-Kelb vient de l'incertitude des opinions de MM. Banks et Lévinge; le premier, parce qu'il ne parle nullement des figures persanes, au nombre de six cependant, dont deux adhérentes aux bas-reliefs égyptiens, et de ce que vous seriez porté à adopter l'opinion de M. Lévinge quant à l'effaçure, d'ordre de Cambyse, de la légende hiéroglyphique vue par M. Banks.

Les raisons que j'ai l'honneur de vous donner et la moulure du bas-relief n° 9, par M. Bonomé, me dispensent de travailler à copier l'inscription uniquement cunéiforme.

Les rochers sur lesquels sont sculptés les bas-reliefs de Nahr el-Kelb sont de pierre dure, calcaire

Aglim el-Bellau.
 — Kharmoub.
 — Teffah.
 Gebel el-Rihan.
 Aglim el-Chahlar.

Ces districts ont appartenu aux Métaoulés, mais les émirs druses s'en emparèrent, encouragés par Dgezzar qui avait eu à souffrir de leur position menaçante sur cette partie du pays, qu'ils ravageaient toutes les fois que la mésintelligence régnait entre lui et cette nation féroce.

Quelques districts sont divisés en deux parties, comme ceux de Batroun et de Dgebail dont la montagne prend les noms de *Métaoulé* et de *Fetouh* (pays des métoualis). Le Kesrouan étant traversé par la rivière du Chien, le côté sud s'appelle *Qatéé*. La partie du Beqâa qui dépend de la montagne se nomme aussi *Hermet*; il est également deux *chouffs*, dont l'un ne comprend que Deir el-Qamar, et les environs de Beyrouth forment un petit district qui relevait du grand prince et qu'on appelle *schel*.

La vallée du Beqâa, proprement dite, qui fait aujourd'hui partie du gouvernement de la montagne, dépend du domaine impérial. Elle était affermée par les pachas et les agas de Damas qui anciennement la faisaient valoir pour leur compte. Cependant, comme elle est d'un besoin indispensable pour l'alimentation des habitants du Liban, ses princes l'ont longtemps convoitée et ils ont pris le parti, depuis une quarantaine d'années, de susciter des

querelles entre les cultivateurs des pays limitrophes et les fermiers des *propriétaires* de Damas, et même de les secourir activement. Le résultat de ces hostilités était toujours l'incendie de la moisson et les terres ainsi ravagées restaient deux ou trois ans en friche. Ce qui n'empêchait pas les Turcs de revenir à la charge pour être encore expulsés avec plus ou moins de perte (1) ; au point que, lassés de ces continuelles alertes et ne pouvant obtenir justice, l'autorité des pachas de Damas n'étant plus assez efficace contre la puissance de la montagne, dont l'influence alors se faisait sentir dans toute la Syrie, ils abandonnèrent leurs entreprises ; les princes druses, ainsi que plusieurs cheikhs, obtinrent la ferme de Beqâa pour une modique redevance. Par la suite elle fut progressivement augmentée à 200 bourses.

« A peine le Pacha a-t-il disparu, qu'un autre mal, suite de son oppression, commence. Les villages dévastés se soulèvent ; ils s'attaquent les uns les autres pour exercer des vengeances héréditaires, et toutes les communications sont interrompues. L'agriculture périclite ; le paysan va, pendant la nuit, ravager la vigne et couper l'olivier de son ennemi. Le Pacha revient l'année suivante ; il exige le même tribut dans un pays où la population est diminuée. Il faut qu'il redouble d'oppression, et qu'il extermine des peuplades entières. Peu à peu le désert s'étend ; on ne voit plus que de loin en loin des masures en ruines, et à la porte de ces masures des cimetières toujours croissants. Chaque année voit périr une cabane et une famille ; et bientôt il ne reste que le cimetière pour indiquer le lieu où le village s'élevait. » Chateaubriand, *Itinéraire*, tom. III, p. 36.

Cette possession longtemps jalousée était conservée à force de ruses, car le prince y faisait mettre le feu par les Turkmènes, ou les Metoualis, qu'il avait l'air de poursuivre au delà de Balbek, et ce funeste moyen, que des rapports exagérés rendaient encore plus effrayant, achevait de décourager les anciens fermiers qui se considéraient fort heureux de toucher un petit revenu fixe, au lieu de s'attendre à un autre plus grand mais environné de tant de périls.

Ibrahim Pacha n'eut pas plus tôt connu l'existence de ces institutions en Timars (1) pour l'entretien des chefs des palais, qu'il s'en empara et les fit cultiver pour son compte. Un très grand nombre d'arbres qu'on y mit aurait transformé cette vallée aujourd'hui parfaitement nue en un vaste jardin dont le produit eût décuplé. Mais telle est la profonde insouciance des Syriens ; ils ne savent pas entreprendre ce que leurs pères n'ont pas fait avant eux et si une pareille maxime continue à servir invariablement de boussole à cette population ma-

(1) « Les Zaims et les Timars forment une milice dont l'établissement est aussi ancienne que l'empire même. Les sultans lui ont distribué, des les premières conquêtes, la seigneurie de la plus grande partie des villages et des terres, afin que, jouissant des dîmes et de quelques autres revenus, ils pussent toujours être en état de prendre les armes, si leurs provinces étaient attaquées. » Digeon. *Réflex. hist. sur l'emp. ottom.*, p. 73.

chinale, on ne pourra assigner à la Syrie qu'une existence misérable et très limitée.

Il faut dire aussi que la confiance manque totalement, ce qui fait que, « parmi beaucoup d'autres » causes de la misère et de la faiblesse où l'on voit » les états soumis à la domination ottomane, on ne » peut douter que la quantité de capitaux qui y sont » retenus dans l'inaction n'en soit une des principales. La défiance, l'incertitude où chacun est » sur son sort futur, engagent les gens de tous les » ordres, depuis le pacha jusqu'au paysan, à sous- » traire une partie de sa propriété aux regards avides » du pouvoir (1). »

La maison Chehab, après l'extinction de la maison Mâan, a été appelée au gouvernement de la montagne (elle se trouvait alors dans le Horan), par le vœu libre des habitants quoiqu'il y eût des liens de parenté entre les deux familles, et d'après un pacte ou une constitution. Elle a obtenu de grands privilèges qui assuraient sa puissance et la maintenaient irrévocablement à ses descendants, s'obligeant, de son côté, à ne jamais augmenter l'impôt foncier, et les autres taxes du pays, que dans les proportions déjà fixées, à chaque nouveau cadastre ; s'obligeant aussi

(1) Say, Traité d'écon. Polit. 1, p. 115.

à ne point posséder de biens fonds, au delà du strict nécessaire, pour son entretien particulier.

On lui assigna, à cet effet, le revenu de sept villages aux environs de Deir el-Qamar, chef-lieu de la montagne et résidence du grand prince, qu'on constitua en *Melkana* ou apanage.

La famille Chehab n'ayant, par conséquent, en sa qualité d'étrangère, ni domaine ni fief, ne pouvait avoir de vassaux, ni entretenir plus d'un certain nombre d'hommes armés, à sa solde, pour le service public et particulier de chaque prince; la milice ne pouvait être levée qu'avec le consentement et sous les ordres immédiats des émirs, des anciens cheikhs de provinces, seigneurs fonciers et administrateurs de leurs domaines respectifs.

Ce sont eux qui percevaient le droit de capitation (karatch) de leurs vassaux et qui faisaient la répartition des impôts et les recevaient pour s'entendre ensuite avec le grand prince qui, selon le besoin qu'il avait de se les rendre favorables ou de les humilier, leur remettait une partie des produits de ces contributions, ou bien ne leur donnait aucun relâche, en les vexant par tous les moyens en son pouvoir, jusqu'à l'entier versement de la somme demandée. Ce moyen n'a pas été le seul que l'émir Béchir ait trouvé de consolider son pouvoir et faire oublier insensiblement les obligations que lui prescrivait

le pacte formel dont j'ai parlé, au reste, sur oui dire, car je n'en ai connu l'existence que par l'opinion publique.

Les conditions principales en furent violées; les impôts et les taxes à peu près maintenus, en apparence, sur l'ancien pied de 200 bourses, avaient successivement doublé, triplé et jusqu'à décuplé, suivant la circonstance; des impôts ont été même exigés jusqu'à seize fois sous le déguisement de différentes dénominations de *Bezrié tark*, *Salian*, *Cheihiyé*, etc.

L'émir accrut considérablement ses biens-fonds et ses rentes, les uns par droit d'ambition (succe-sions de familles éteintes); les autres à titre de cessions volontaires, d'acquisitions légales; d'autres enfin extorqués adroitement à des voisins affaiblis par les dettes, ou intimidés par le pouvoir de la maison Chehab, dont les biens et les paysans étaient exempts de toute imposition, et qui était devenue la plus riche et la plus puissante de la montagne.

Je tâcherai de justifier, en quelque sorte, la conduite de l'émir Béchir en jetant un coup d'œil sur sa vie depuis son avènement à l'autorité supérieure jusqu'à sa chute, parce que je considère le retour de ce prince, ou de quelqu'un de sa famille, comme indispensable au rétablissement du bon ordre et à son maintien à la montagne; les autres émirs, par-

quels je reconnaissais de la capacité de tenir les rênes de gouvernement, ont prouvé par leur conduite que

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Pour éviter tout jugement téméraire, toute accusation de partialité, je ferai précéder ici ma courte notice de la déclaration de n'avoir jamais eu lieu de me louer, personnellement, de l'émir Béchir ; parce que, malgré les nombreux rapports que j'ai eus avec lui et avec sa famille, j'ai été loin d'en obtenir des faveurs ; il m'a constamment nié les droits de mes nationaux et je ne suis parvenu à obtenir justice à la montagne que par des efforts de zèle, de persévérance et en faisant intervenir les autorités dont l'émir dépendait. J'ai toujours reconnu au prince un sentiment dominant, celui de conserver son autorité ; il a sacrifié à ce sentiment toutes les autres considérations ; et dans ce but, il a cru faire sa cour aux pachas d'Acre et d'Egypte, en m'obligeant à me plaindre des difficultés qu'il me faisait éprouver.

On les attribuait généralement aux mauvais conseils de son ministre que l'on assurait *professer une haine implacable contre les Européens*, et quoique je ne veuille rien affirmer contre cet homme qui doit être assez puni de sa sottise politique par les résultats qu'elle a eus, je ne puis m'empêcher d'émettre l'opi-

nion que le retour du *mallem Boutros Karamé* au Liban serait intempestif, à moins que les malheurs de son maître, qui doivent être les siens, ne lui aient servi d'école.

CHAPITRE XXV.

Histoire naturelle du Liban et des environs de Beyrouth.

Les pâturages sont bons sur les hautes montagnes, mais peu abondants, ce qui fait que le pays est pauvre en bétail. Cela a obligé le gouvernement d'accorder de nombreux privilèges aux pasteurs et propriétaires de la Mésopotamie qui chaque année conduisent de 30 à 40,000 moutons dans les plaines de Balbek.

Les Kurdes et les Turkmènes en amènent aussi, et l'on assure qu'autrefois plusieurs riches sei-

gneurs de la Perse avaient entrepris ce commerce. Les divers pasteurs traitent de gré à gré avec les habitants des montagnes du Liban et de plusieurs villes du littoral, moyennant un modique droit qui les met sous la protection des princes des environs du Beqâa. Ils jouissent alors de toute sûreté ; si pour faciliter leurs ventes ils doivent faire crédit, les créances sont garanties.

Les moutons ont une grosse queue qui pèse jusqu'à 45 kilogrammes. Ils sont bourrés de feuilles de mûriers et souvent lavés à l'eau fraîche, ce qui les engraisse extraordinairement. Chaque famille en élève un pour sa provision d'hiver, la chair étant frite et conservée dans sa propre graisse.

A l'approche de l'hiver, les troupeaux, qui dépendent de la montagne et qui fournissent à la consommation du lait, du beurre et du fromage, descendent vers la plaine où chaque propriétaire a préparé un endroit convenable afin de profiter du foin, qui est un article essentiel pour les différentes cultures, principalement celle du mûrier.

La montagne tire ses chameaux mâles de chez les Arabes du désert. Les bœufs et les chèvres sont indigènes. L'île de Chypre fournit les ânes ; on en tire aussi des mulets et des chevaux communs. Les belles vaches viennent des environs de Damas.

Les grains que produit le Liban et ses dépendances (blé, orge, maïs, lentilles, pois) suffisent à peine au tiers de la consommation, à moins d'une grande abondance qui dispense alors d'avoir recours au dehors pour la nourriture de 4 à 5 mois.

Chaque mesure de semaille en produit de 42 à 44 et dans les bons terrains de la montagne et à la plaine on en obtient 20. Le Beqâa en a donné 25 et 30.

La pomme de terre viendrait très bien à la montagne, et cependant elle est à peine connue de ses habitants. Si on l'y cultive en quelques quartiers, c'est pour la vendre aux francs, parce que le peuple ici, comme dans toute la Turquie, est si peu porté pour les innovations qu'il préfère les fèves d'Egypte, dont il fait un pain détestable, et les caroubes de Chypre, à la saine nourriture des pommes de terre.

Le bas pays, et surtout celui qui est dans la direction de Beyrout à Seyde, fournit beaucoup d'huile.

Les autres produits de la montagne, et des environs de Beyrout, sont les raisins, les figues, les pigeons, les amandes, les noix. Ces dernières suffisent à peine à la consommation; mais l'on exporte des trois autres.

Les arbres fruitiers sont assez rares dans le bas pays à cause des grandes chaleurs unies à la sécheresse, et dans les régions élevées parce que le froid y est très intense en hiver.

Les Orientaux ne savent d'ailleurs pas apprécier les fruits. Ayant l'habitude de les manger avant qu'ils soient mûrs, ils ne leur trouvent qu'un goût acide, qui établit une parfaite égalité entre toutes les espèces, qui sont, au surplus, à l'état de sauvageon. Il n'est proprement de bon à la montagne que les abricots à noyaux doux (1) et les raisins. Les figues de Beyrouth ont une renommée qui permet de les comparer aux marseillaises.

Le mauvais goût des Levantins est sans doute la première cause de la rareté des bons fruits, mais la seconde est incontestablement due à leur insouciance ; car s'ils cherchaient à détruire les animaux qui les dégoûtent de toute culture, ils n'auraient plus ce motif d'écouter leur nonchalance, et ils se feraient un produit de plus, dont ils pourraient

(1) Un habitant de la haute montagne, peu au fait des fruits, fut frappé de la vue de beaux abricots, qu'il vit étalés dans les bazars de Beyrouth, et comme il apprit que le rote (environ 2 kilog.) ne s'en vendait que 2 piastres (75 c.) il demanda qu'on lui en donnât pour ce prix. Le marchand n'avait pas plus tôt pesé, que le rustre envoyait les abricots dans son asophage les uns après les autres. Le vendeur se doutant que ce paysan ne savait pas que l'amende en était douce, crut devoir l'en avertir. Il apprit alors que l'individu avait ignoré que ce fruit eût un noyau.

profiter pour varier leur alimentation, ou qu'ils vendraient pour augmenter leur revenu.

Parmi ces animaux sont les chauves-souris de grosse espèce dont les environs de Beyrout fourmillent. Chaque nuit ces chéiroptères s'emparent de la ville et de la campagne et y commettent, jusqu'au matin, les plus horribles dégâts. Malheur au marchand qui n'a pas pourvu les fenêtres de son magasin de grillages en fil de fer ! Les chauves-souris rôdent çà et là et pénètrent partout où elles trouvent quelque substance comestible. Elles emportent tout ce qu'elles peuvent enlever pour l'aller manger sous les nombreux *livans* (1) que la ville et les jardins renferment, ou dans leur grottes lorsqu'elles ont des petits.

A la campagne elles dévorent tous les fruits qu'elles trouvent de leur goût.

Pour donner une idée de la quantité innombrable de ces animaux je rapporterai un fait qui est arrivé à Beyrout et que bien des personnes n'ont attesté.

Un négociant, ayant acheté une portion de raisins secs, l'avait laissée en tas dans son magasin et

(1) C'est une espèce de chambre dont l'un des côté est ouvert en arcade. Les Arabes en font leur salon pendant une grande partie de l'année.

s'était rendu à Damas pour s'y pourvoir de *Much-much* (abricots) que ce pays là produit abondamment. Il revint au bout d'un certain temps, plus long au reste qu'il ne l'eût fallu pour son opération, et fut tout surpris, en visitant son magasin, de le trouver vide. Ne doutant pas qu'il n'eût été volé, il se rendit chez le gouverneur pour lui faire sa déposition ; on se rendit sur les lieux ; mais l'inspection ne produisit aucun résultat. On ne reconnut point d'effraction ; la serrure n'avait pas été forcée et les fenêtres du magasin étaient garnies de barreaux de fer. Il restait à faire des perquisitions en ville et le gouverneur promit de s'en occuper.

Dans une petite ville comme Beyrout, rien ne devrait rester ignoré, et cependant il fut impossible de remonter à la trace d'aucun marché en raisins secs.

A un mois de là et plus, le marchand volé n'était pas encore parti ; des curieux visitait les grottes profondes qui sont sur la pointe ouest de la ville, aperçurent, çà et là, des quantités amoncelées de pepins ; en pénétrant plus avant ils en trouvèrent de plus grands tas. Au retour ils ne laissèrent pas d'en parler comme d'une des choses qui les avaient le plus frappés dans leur visite aux grottes de *Roocha*.

Cette circonstance rappela les dégâts partiels des

oiseaux nocturnes (1) et l'on ne douta plus qu'ils ne fussent les auteurs de la soustraction dont un Grec avait eu à se plaindre. Appelé au sérail on lui annonça la découverte de son voleur et le gouverneur étant bien aise de vérifier le fait, monta à cheval, se faisant suivre par le marchand ; il voulait lui faire acquérir la preuve matérielle de ce qu'il venait d'apprendre.

Le marchand ne savait que penser du voyage qu'on lui faisait faire, à travers les champs pour aboutir au bord de la mer.... mais sa surprise cessa un instant, lorsqu'une grotte profonde s'offrit à sa vue, car il pensa que les voleurs s'y tenaient cachés ; mais quel fut son étonnement quand on lui montra plusieurs gros tas de pepins et qu'on lui dit : « Voilà la preuve du vol et c'est ici que demeurent ses auteurs. — Mais où sent-ils, » dit le Grec stupéfait ? — « Partout dans ces voûtes profondes, dans ces creux, ces filons, ces excavations. » Le marchand commençait à craindre une mystification lorsqu'on lui dit le mot de l'énigme. Il fut longtemps à se persuader que les chauves-souris eussent pu vider son magasin ; mais en voyant qu'elles en avaient apporté une si grande quantité, dans ce seul endroit, il pensa bien que la soustraction n'était plus improbable, d'autant plus qu'il fal-

(1) C'est le nom qu'on leur donne en turc.

lait admettre que les rats, extrêmement communs dans la ville de Beyrout, n'avaient pas manqué de venir en aide à leurs confrères ailés.

Le fruit le plus abondant à Beyrout est la *figue de Barbarie*, que, dans l'Afrique septentrionale, on appelle *figue chrétienne*. Ce produit est d'une grande ressource pour les habitants en général, et surtout pour les pauvres qui en font leur unique nourriture pendant les deux ou trois mois qu'il dure.

La grande quantité de cactus qui croît dans ce pays n'a pas donné l'idée aux Syriens de propager chez eux le ver à cochenille, parce que c'est assez que ces plantes soient utiles par leurs fruits sans leur demander de l'être aussi par les feuilles.

On les emploie, au reste, à former des haies, à cause des piquants dont elles sont abondamment pourvues.

Il y a d'abondantes mines de charbon fossile à la montagne; mais étant chargé d'acide sulfurique, il n'est propre qu'aux grandes usines. Ibrahim Pacha me dit que, dans les derniers temps, son exploitation lui faisait revenir le charbon à Beyrout au même prix que celui qu'il recevait de Newcastle à Alexandrie; mais que par la suite, pouvant épargner les frais d'un ingénieur en chef, il l'obtiendrait à meilleur marché. Ces mines sont situées dans le pays qui est entre *Meyrouba* et *Felouqha*.

Les habitants n'ont jamais employé ce charbon comme combustible ; ils lui avaient découvert une vertu médicinale, celle de guérir, dans les *vingt-quatre heures*, les plus grandes blessures. On le réduit en poudre, presque impalpable, dont on sou-poudre la plaie et la peau meurtrie, qu'on recouvre de charpie, et le lendemain la cicatrice est fermée.

Il y a plusieurs mines de fer dans le Liban. Quelques unes sont exploitées ; comme on ne sait pas simplifier les procédés et qu'on se sert, pour la fabrication, de bois à brûler, qui est cher, l'opération est dispendieuse. Il est de qualité très malléable, ce qui le fait préférer au fer étranger pour les fers à chevaux, la clouterie et les autres ouvrages qui se font dans le pays.

On assure qu'il y existe aussi des mines d'or, d'argent et de cuivre, mais qu'on n'a jamais osé y toucher. M. Brocchi, naturaliste envoyé en Syrie par Méhémet Ali, en 1825, trouva des marcassites de ces trois métaux et de zing.

Les arbres particuliers à ce climat sont le *zenalakh* ou lila de Perse ; il croit vite et le bois est de durée. Il en est une espèce qui fait le parasol et convient beaucoup pour former des allées, en ce qu'il permet de les couvrir en berceau.

Le *khoz*, dont j'ignore le nom en français, rend une résine odorante ; j'ai dit qu'on s'en servait pour étourdir les poissons dans les étangs et les rivières.

Je ne crois pas que les mûriers de ces pays ci soient d'une espèce particulière parce qu'ils ne s'élèvent pas à plus de 3 à 4 mètres ; c'est incontestablement l'arbre le plus précieux de cette contrée. Outre sa première utilité, de nourrir les vers à soie, les branches que l'on coupe au printemps, à mesure qu'on a besoin des feuilles, servent de combustible ; l'écorce de ces branches remplace celle de l'osier pour les ligatures dans l'économie rurale ; les feuilles de la seconde portée sont données aux bestiaux. Quant au bois, j'ai déjà annoncé que les menuisiers le préféraient pour leurs ouvrages.

Il n'est pas jusqu'aux débris des feuilles, qui ont servi aux vers à soie, et leurs excréments, qui ne soient aussi employés à la nourriture des bœufs qui paraissent en être très friands.

Les avantages qu'on retire du mûrier font que tous les autres arbres lui sont sacrifiés impitoyablement. Un arbre, comme je l'ai dit ailleurs, vient-il à pousser, il est à l'instant arraché de crainte, qu'il ne participe au suc nourricier de son préféré. Un emplacement favorable s'offre-t-il à l'œil avisé du cultivateur ? Il est fait de suite main basse

sur tout ce qu'il contient pour y planter le mûrier de prédilection. Le sol est alors soigneusement engraisé et labouré deux fois l'an. Mais plus il demande de soins, plus on a droit d'être exigeant, car cet arbre prospère en proportion des attentions qu'on lui prête.

Aussitôt qu'on s'aperçoit qu'il commence à vieillir (c'est vers la trentième année de son âge, s'il n'est pas soigné) et qu'il n'est plus du même rapport, il est condamné sans pitié ; il cède sa place à un jeune arbuste de la famille. Une culture mieux entendue, et surtout un régime plus adapté à la nature de cet arbre, le ferait produire beaucoup plus, en même temps qu'il en prolongerait l'existence.

Lorsque les vers naissent avant les feuilles, ce qui a lieu quand les hivers ont été doux, on leur donne à manger des feuilles de mauve.

La soie des pays plats vient deux mois avant celle de la montagne. Elle commence dans la plaine à la fin de mai et sur les hauteurs à la fin de juillet.

Le tigre ou l'once, la hyène, le loup, le chacal (4),

(1) M. de Monconys rapporte dans son voyage en Syrie, tom. II, p. 73, qu'ayant entendu hurler un chien de montagne à la queue de renard : « On l'assura qu'il s'en trouvait qui couvraient certains oiseaux, lesquels engendraient de cet accouplement un lévrier.... » Il faut avouer que, malgré la crédulité de quelques voyageurs modernes, il n'en est point de candides à ce degré là.

le renard, la gazelle, l'ours, la chèvre sauvage, le sanglier, le damas appelé *tablassoun*, et de très gros porcs-épics, sont les animaux qu'on rencontre dans le Liban. Le tablassoun se précipite du haut d'un rocher s'il ne peut éviter autrement le chasseur, aussi est-il difficile d'en prendre. J'en ai dessiné un qui m'a été apporté mort.

Les pins du Liban fournissent du bois pour les constructions navales et des poutres qu'on emploie aux toitures. Lorsque le pin est vieux, son bois est entièrement résineux, et alors il est susceptible d'une très grande durée.

Il est une espèce de fourmis à la montagne dont la piqure est douloureuse et produit une ampoule.

La montagne abonde en vins, surtout dans la vallée au bas de laquelle coule la rivière du Chien et sur le coteau qui fait face à la ville de Beyrouth. Ils sont généralement blancs ou jaunes, d'où leur vient le nom de *vin d'or*. Le vin rouge est devenu plus commun depuis que Beyrouth possède des établissements européens et que cette Échelle est très fréquentée.

Un amateur pourrait découvrir d'excellents vins dans le Liban ; mais il faudrait pour cela qu'il ne se fût pas à la réputation de certains villages, de certains clos. Les produits diffèrent dans ces pays ci

à tel point qu'on ne saurait trouver de l'identité entre eux, même dans une série de plusieurs années. J'en ai fait l'expérience en m'assurant, à chaque récolte, d'une partie de l'excellent vin de Solima ; et chaque année j'ai eu une qualité différente, autant pour la couleur que pour le goût.

Il faut donc que l'amateur prenne la peine de déguster un grand nombre de jarres (1) et qu'il choisisse à bonne enseigne.

Le Liban n'est pas giboyeux et c'est le résultat de la manière destructive dont on y fait la chasse.

Le prince Béchir avait l'habitude de faire tous les ans une ou deux grandes chasses dans le pays qui est entre Deir el-Qamar et Seyde, et chaque fois il prenait, avec ses faucons, de 8 à 900 perdrix. A son exemple les autres émirs emploient aussi ce moyen de se procurer du gibier ; mais le mode le plus commun de chasser à la montagne, c'est d'habituer les perdrix à trouver leur nourriture dans certains endroits et d'aller les y surprendre lorsqu'on s'est assuré qu'elles sont assidues à s'y rendre. On devance alors le jour dans les postes qu'on s'est préparés et comme l'on y est à couvert, on attend le

(1) Ce sont les tonneaux des gens de la montagne.

moment favorable pour lâcher la gâchette de son fusil. D'un seul coup on peut abattre de dix à quinze perdrix ou perdreaux. Les chasseurs qui n'ont ni les moyens de se faire des postes, ni la patience d'y rester, se servent d'une toile à damier blanc et noir, avec laquelle ils peuvent approcher les perdrix et les tirer de l'un des trous qu'ils se ménagent pour passer leur fusil une fois que leur toile est plantée en terre, supportée par un bâton en forme de bannière. On a assuré que cette toile leur représente la peau du tigre dont le prestige est fascinant pour les perdrix.

J'avais envoyé à feu M. de Mirbel les plantes les plus remarquables que je ramassai dans les montagnes du Liban ; il voulut bien m'en faire connaître les noms.

Parmi celles qui se détruisirent au point de devenir méconnaissables devait se trouver le *Ribès*, qu'on croit être une espèce de rhubarbe et que j'ai toujours tenté inutilement de me procurer, pour l'envoyer à ceux qui m'avaient témoigné le désir de l'introduire en France.

Elle se trouve dans les environs de Balbek et je ne l'ai vue qu'en mai à Zahlé, où elle est apportée pour être vendue comme fruit. Ses jeunes tiges sont d'abord fort acides et s'adoucissent, dit-on, en

murissant; on en fait un sirop auquel on attribue une qualité vermifuge. Je puis dire ici que c'est à tort que l'on croit en France que cette plante est aussi cultivée à Alep. Je ne l'y ai pas trouvée et l'on m'a assuré qu'elle n'y était point connue.

La montagne abonde en plantes aromatiques et le genièvre n'est pas rare du côté de Solima.

Une chose digne de remarque, c'est que sur le haut Liban se trouve un arbre dont l'écorce est très odorante et que l'on appelle encore l'arbre à parfum, *Leban*, d'où vient peut-être le nom de Liban, la montagne à arbres de Leban (1); car au temps des Israélites la neige devait y tomber en moindre quantité que de nos jours, puisque des ruines attestent que les sommets du *Sanninn* et de *Gebel Knissié* étaient habités à une époque antérieure à celle où notre globe a commencé à se refroidir.

L'air est généralement bon dans le Liban, surtout vers les régions élevées qu'on choisit pendant l'été. Les habitants de plusieurs villages de la plaine ou des coteaux, se transportent, à l'époque des chaleurs, jusqu'au pied des hautes montagnes.

Le seul endroit insalubre de cette partie de la

(1) Je serais en cela du même avis que M. Fortia-d'Urban, qui a dit, dans son discours à la société Asiatique (4 février 1828) : « Que le Liban s'appelait ainsi à cause de la quantité d'arbres qui s'y trouvent et qui produisent l'encens. »

Syrie, ce sont les environs de la rivière de Beyrout où les fièvres intermittentes sont endémiques. Les habitants y périssent tous d'hydropisie et d'obstructions, et l'on m'a assuré qu'il en est très peu qui connaissent leur père et qu'aucun d'eux n'a vu son aïeul.

Le sang est assez beau et il règne peu de maladies chroniques dans la montagne. Ceux chez lesquels se manifeste rarement la lèpre, vont à Damas pour profiter des avantages que leur offre l'eau de cette ville, soit qu'on la boive ou qu'on s'y baigne. Elle diminue l'intensité du mal, lorsqu'il est arrivé au plus haut degré, et elle le guérit radicalement lorsqu'on s'y prend à temps. Seulement il ne faut pas s'éloigner du remède, sans quoi le mal revient. Aussi tous les lépreux s'y établissent-ils, en vivant d'aumônes.

La vaccine a été introduite depuis longues années en Syrie et c'est à feu M. Pierre Laurella que cet honneur est dû. Profitant du crédit dont il jouissait auprès de l'émir Béchir et de l'appui que lui valait à la montagne l'amitié de son compatriote feu l'évêque Gandolfi, délégué du saint-siège, il obtint le privilège exclusif de vacciner, afin que le public ne fût pas exposé à la mauvaise foi des personnes qui seraient venues s'exercer à ses dépens,

n'ayant pas les connaissances requises et n'y apportant pas l'attention nécessaire.

M. Laurella eut aussi le bonheur de découvrir, dans sa longue résidence à la montagne, où il avait exercé la médecine qui était sa première profession, une vache ayant les pustules à fluide vaccin, et il en fit, dans le temps, son rapport à l'une des académies de médecine d'Italie, qui publia sa découverte (1).

Quelques renseignements sur la peste ne paraîtront pas déplacés ici, d'autant plus qu'ils serviront à faire décider si c'est à tort ou à raison que l'on croit que ce fléau est soumis à l'influence de l'air, comme il l'est à l'ordre des saisons et à l'intensité du chaud et du froid.

C'est de l'Égypte que la peste est le plus souvent importée en Syrie (2); mais elle peut aussi y venir de

(1) M. Laurella fut depuis consul d'Autriche, de Toscane et de plusieurs autres nations à Beyrout où son caractère obligeant et loyal l'avait fait généralement aimer et estimer. Son fils aîné, qui l'a remplacé dans les principaux emplois qu'il occupait, s'attache aussi à s'attirer la bienveillance du public par une conduite honorable autant que par ses qualités distinguées. M. Georges Laurella et son père furent mes associés aux rudes travaux de l'établissement du système sanitaire en Syrie et à son maintien pendant les quinze mois que nous en fûmes chargés; et je dois dire que c'est en partie aux lumières et au zèle qu'ils y apportaient que sont dus les succès que nous obtinmes.

(2) Ces mêmes renseignements furent donnés par moi à M. le docteur Pariset, en 1829, lorsqu'il vint étudier la peste en Syrie à la tête d'une commission sanitaire. Cet illustre médecin ne se contenta pas

Constantinople, dans l'espace de deux ou trois ans, et par les villes qui séparent cette contrée de la capitale.

Lorsqu'elle s'est manifestée dans un endroit, on est sûr qu'elle y reparaitra l'année suivante. On doit cela aux effets d'habillement contaminés que l'on garde, les Turcs n'admettant pas que la peste se communique par le contact (1).

J'ai remarqué qu'autrefois on ne prenait aucune précaution à l'arrivée des lettres et même des objets susceptibles quand la peste était à Constantinople. C'était sans doute parce qu'on ne craignait point de la recevoir directement.

Dans les grandes villes, les causes de propagation sont plus fréquentes parce que les successions étrangères sont recueillies en nature par un procureur d'office qui est obligé d'attendre les réclamations des héritiers, ou le terme fixé par le règlement.

Il y a cependant très peu d'exemples que ces cau-

des investigations qui faisaient le sujet de sa commission. Il voulut donner aux orientaux une nouvelle preuve des belles qualités qui brillent chez les Français ; aussi son court séjour à Beyrout et à la montagne fut-il rempli de bienfaits, et des actes de philanthropie les plus délicats.

(1) La peste, selon les musulmans, est une des maladies dont Dieu permet le développement pour avertir les hommes qu'il est une puissance toujours prête à les arrêter dans leur excessif amour-propre, dans leurs injustices. Le vulgaire croit que c'est à un derviche invisible qu'est donné le soin d'attaquer les victimes que le fléau doit faire.

ses permanentes aient donné lieu au retour de la contagion, plus de deux années de suite, et l'on pourrait en inférer que son caractère expansif s'affaiblit avec le temps, si l'on n'avait remarqué que la peste d'une seconde année était presque toujours plus violente que celle de la première.

C'est dans un pays musulman ou druse que les miasmes pestilentiels ont été conservés lorsque la peste reparait, une seconde ou une troisième année, en Syrie : les mesures que l'on prend dans le Liban chrétien ont été jusqu'ici assez efficaces pour la purification des endroits qui s'infectaient.

La peste se porte ordinairement du nord au sud et de l'est à l'ouest (hors les cas où elle est apportée d'Egypte), ce qui fait qu'à Beyrout on ne craint principalement que la peste de Damas.

L'observation qui a été faite que la peste arrivait à la côte par certains endroits particuliers, a donné à penser que la constitution atmosphérique a quelque influence sur le développement de la peste.

Pendant son règne en Syrie, ce sont les vents d'ouest, de sud-ouest et de sud qui lui donnent le plus haut degré d'intensité. La mortalité augmente alors d'une manière très sensible.

La peste cède assez régulièrement à des époques fixes, qui sont relatives à la latitude des lieux ou à leur température habituelle. C'est dans le courant

de juillet qu'elle cesse à Beyrout : on cite pourtant un cas isolé qui arriva le 16 août. Dans les régions élevées, la peste continue jusqu'en novembre et même au delà, lorsque les automnes sont tempérés. C'est ainsi qu'elle se maintint près d'une année entière dans le Liban, en 1826, en passant par les divers climats que réunit cette montagne.

La peste, en 1817, fut si forte à Alger, où elle n'avait pas régné depuis une quinzaine d'années, qu'elle y exerça ses ravages pendant seize mois consécutifs, quoiqu'elle n'y résistât pas d'ordinaire aux chaleurs de la canicule. Cette année là on n'éprouva, vers ce temps, qu'une diminution de mortalité.

On a dit que ni l'âge, ni le sexe, ni la constitution individuelle ne préservaient des atteintes de la peste : mais n'a-t-on pas observé en diverses occasions que ce fléau avait fait plus de victimes dans une nation (1) ou dans un sexe, ou qu'il avait surtout attaqué les individus d'un même âge ? On peut avancer d'une manière plus précise que c'est presque toujours par les enfants qu'il commence.

Il a été remarqué aussi que la peste attaquait de préférence certaine corporation, ou bien que c'étaient les étrangers qui étaient atteints les premiers. C'est

(1) On sait que les populations des villes de Turquie se composent de musulmans et de chrétiens (Grecs, Arméniens, Maronites et Juifs).

dans les grandes villes que de pareilles circonstances peuvent être observées.

Pendant une année à Smyrne (je crois que ce fut en 1845), le fléau fit périr la presque totalité des portefaix.

La peste est maligne ou bénigne. Dans le premier cas, elle emporte des familles entières et se prend au moindre contact ; dans le second, souvent elle se borne à un seul individu de la maison où elle a pénétré, quoique les autres personnes qui l'habitent n'aient pris aucune précaution.

On assure que les pestiférés ont certains fruits en horreur, surtout les concombres ; mais qu'ils recherchent les oranges et les citrons, parce que les acides leur conviennent.

Les gens du pays mettent sur les bubons, des emplâtres composées de raisins secs *noirs* et de graisse fraîche de queue de mouton, ou de mauve, de lait, de mie de pain et de safran, ou de petites limaces. Les bubons cèdent parfois à ces remèdes et se résolvent ; une sueur abondante est le symptôme le plus favorable et le malade est sauvé. Si la résolution ne suit pas la transpiration, on procède à l'ouverture des bubons qui sont mis alors en suppuration par le moyen des mèches et onguents ordinaires.

Les montagnards sont sujets à un bouton qu'ils

appellent *habet el-key* (bouton à cautère). Il ne guérit que par l'application du feu.

Ses symptômes sont une difficulté d'avaler, une puanteur d'haleine, des ulcères à la bouche, et quelquefois aux entrailles. Un simple cautère au devant de la tête, au milieu des trois séparations, les guérit ordinairement.

On trouve un grand nombre de fruits pétrifiés à la montagne, surtout de ceux que les anciens livres de médecine désignent sous le nom de *lapides judæ*. On en fait des envois à Damas d'où l'on prétend qu'ils passent en Chine et sont employés à la fabrication de la porcelaine : je rapporte ceci sans en garantir l'exactitude. Parmi les autres fossiles, sont des empreintes de poissons dont l'introduction dans les couches d'argile, qui leur servent d'enveloppe, date sans doute du grand déluge.

J'ai rencontré des pétrifications sur le haut Liban et à plusieurs reprises.

Les empreintes de poissons se trouvent du côté de *Djebail*, et l'on voit des rochers de coquilles en allant d'*Antoura* à *Bekerké*, dans les champs voisins de ce dernier couvent, près de *Djeita*, en allant d'*Aïn Anoub* à *Abey* et dans d'autres endroits,

J'en ai beaucoup ramassé à *Aïn-berda*.

APPENDICE

Le grand but de la politique anglaise, en Syrie et en Égypte, c'est de s'ouvrir des routes vers l'Inde, et d'y établir son commerce aussi exclusivement qu'elle la pourra. La voie de l'Inde par la mer Rouge est la voie convoitée. Des intérêts divers se rencontrent sur ce nouveau théâtre du génie européen. Il importe que la France et l'Europe arrêtent sur ces parages les envahissements de l'Angleterre. M. Aubert-Roche a adressé, en 1842, au conseil des ministres, un Mémoire sur ces questions ; ce Mémoire est plein de vues excellentes ; nous en trouvons un extrait dans un Recueil spécialement consacré aux choses de l'Orient. Nous le reproduisons ici pour l'instruction de nos lecteurs.

MER ROUGE. — MER DES INDES.

Intérêts français et européens. — Route de l'Inde. — Domination. — Intérêts anti-anglais. — France, Russie, Autriche. — Angleterre. — Établissements militaires et commerciaux. — Bateaux à vapeur de Suez à Bourbon. — Charbon de terre, vivres, approvisionnements. — Ligne nationale ou française. — Stations. — Madagascar. — Côte d'Abyssinie. — Ligne commerciale et militaire de Marseille à Bourbon. — Commerce général. — Arabie, Abyssinie, côte sud-est d'Afrique, — Position d'Aden. — Danger. — Résumé.

(*Extrait d'un Mémoire envoyé en 1842 au conseil des ministres.*)

DES INTÉRÊTS FRANÇAIS ET EUROPÉENS SUR LA MER ROUGE ET DANS LE GOLFE DE BAB-EL-MANDEB.

En principe, la question est résolue : la mer Rouge va re-devenir le canal de transit du commerce de l'Inde, de la Chine, de l'Océanie et de la partie sud-est de l'Afrique.

Ce serait une discussion oiseuse que de chercher à prouver ce fait; il suffit de porter les yeux sur une carte, et l'on constatera que cette route est la plus courte et la plus favorable pour jeter sur un point quelconque de la Méditerranée les productions de l'Inde et de l'Océanie. Chaque mois, la ligne des paquebots anglais de Bombay à Suez donne cette preuve; on a déjà fait une expérience commerciale de transit de marchandises de l'Inde par l'Égypte, en ayant soin de les envoyer plutôt à Trieste qu'en Angleterre, afin de ne pas trop exciter l'attention.

Pour attirer le commerce entier de l'Inde par la mer Rouge, il s'agit de percer l'isthme de Suez. Sur l'ordre de Napoléon, dont le génie devinait les grandes choses, ce travail a été dressé par l'ingénieur Lepère. La canalisation est facile: c'est une simple affaire de quelques millions. Ceux qui disent le contraire, n'ont pas examiné, ou bien ont peur.

La canalisation de l'isthme de Suez est la plus grave des questions que pourrait agiter l'Europe. Les Anglais le savent bien, et se mettent en mesure; ils posent les fondements de leur puissance future en se postant à Aden, et étendant leur influence à Zeila et à Barbara; dans le golfe de Bab-el-Mandeb, ils sont aux portes de la mer Rouge. C'est un fait accompli.

Si on les laisse faire, seuls, ils s'empareront du transit; seuls, par l'Égypte, ils inonderont l'Europe et l'Asie de marchandises. Les vues de l'Angleterre sur la mer Rouge ont été pour beaucoup dans la conduite qu'elle a tenue dernièrement dans les affaires d'Orient.

Les puissances européennes, et surtout celles qui bordent

le bassin de la Méditerranée, ont les plus grands intérêts à ce que l'Angleterre n'occupe pas et ne profite pas seule d'une aussi admirable position. Les ports de Marseille, Gênes, Livourne, Trieste, se trouvent en rapport direct avec l'Inde par Suez, surtout si on canalise l'isthme. La Russie y est peut-être la plus intéressée ; elle se trouve des puissances européennes la plus rapprochée de l'Inde par la mer Rouge. Odessa est à 450 lieues d'Alexandrie, tandis que Marseille en est à 600. La Hollande doit elle-même désirer voir les autres puissances de l'Europe se poster sur cette route, et créer des intérêts contraires à ceux de l'Angleterre, qui tôt ou tard absorbera ses colonies.

Les puissances européennes doivent donc, à quelque prix que ce soit, paralyser les projets de l'Angleterre, et faire en sorte qu'elle ne se trouve pas seule en possession de la mer Rouge. Toutes doivent avoir une égale prépondérance sur ce point. Il y a même plus : si la France, la Russie et l'Autriche savent s'entendre, elles peuvent annihiler la prépondérance de l'Angleterre, sans que cette puissance puisse s'y opposer.

Les Anglais sont antipathiques aux Arabes et aux Abyssiniens qui bordent la mer Rouge. C'est de cette circonstance qu'il faut profiter, en sachant lier les intérêts de ces peuples riverains aux nôtres, en se servant de leurs intérêts, en les dirigeant et les favorisant de telle sorte qu'ils nous soient acquis moralement et matériellement.

Qui sera maître de la partie supérieure de la mer Rouge, sera maître de la ligne de transit en temps de paix, et fermera cette mer à quelque puissance que ce soit en temps de guerre.

La position des Anglais à Aden pourra sans doute mettre quelques entraves à la sortie des bâtiments par le détroit de Bab-el-Mandeb; mais ceux des ennemis ne pourront jamais entrer dans le golfe Arabique. Toute tentative d'attaque deviendra matériellement impossible. Il suffit de se souvenir de la puissance maritime des Portugais, qui tentèrent plusieurs fois d'anéantir la puissance arabe sur cette mer; qui osèrent même y pénétrer avec des flottes nombreuses, et toujours échouèrent. Ils n'avaient cependant affaire qu'à de misérables barques incapables de résistance. La mer, le climat, inconnu aux Portugais, et les côtes, combattirent pour les Arabes.

Si je faisais un livre, il me faudrait d'abord exposer quels sont les intérêts présents ou futurs des puissances de l'Europe dans l'Inde, la Chine, l'Océanie, la partie sud d'Afrique et ses îles; montrer comment les intérêts de ces pays se rattachent à ceux de l'Europe; entrer dans les détails: la forme d'un mémoire ne le comporte pas. Chacun, du reste, les connaît ou doit les connaître; beaucoup en ont parlé; on sait aujourd'hui comment toutes ces extrémités d'un grand corps se relient. Je renvoie donc aux ouvrages spéciaux.

Mais ce que l'on connaît peu et ce qui importe de bien constater, ce n'est pas seulement le nouveau mode de relations, qui va s'établir par la mer Rouge, qui modifiera ce qui existe, qui changera peut-être la face des choses dans le monde; c'est encore de bien savoir comment il faut agir, se préparer pour profiter de cette grande révolution, qui s'opérera non par Batavia, Bombay, Calcutta, Pondichéry,

Bourbon et Madagascar, mais par la mer Rouge et l'Égypte.

La question de transit par Suez et l'Égypte a été étudiée : elle peut se résoudre, parce qu'il ne faut que de la volonté, parce que l'Égypte est attaquable par la Méditerranée, parce que la France et la Russie sont à sa porte. Si l'Autriche n'a pas dans ce pays autant d'intérêts politiques que ces deux puissances, elle en a de commerciaux, qui deviendront très grands par rapport au transit et aux nouvelles relations qui se développeront.

En Égypte, comme sur la mer Rouge, les intérêts européens sont identiques, ils ne peuvent se séparer sans se nuire. Déjà les Anglais travaillent pour dominer la question et établir leur prépondérance : mais leurs intrigues sont à jour. De plus, les maîtres momentanés de l'Égypte, Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha, son successeur désigné, connaissent fort bien les Anglais, les détestent tout en les flattant, et prêteront volontiers l'oreille et la main à toute demande, à toute tentative, à tout projet qui viendra contrecarver la puissance de ces derniers. Ce qui regarde l'Égypte est connu ; il est palpable que les intérêts de l'Europe doivent avoir là une action plus forte et plus puissante que celle de l'Angleterre seule.

La question de la mer Rouge a donc deux parties bien tranchées et bien séparées : l'Égypte d'abord ; puis, comme on l'a vu, l'extrémité supérieure de la mer Rouge et le golfe de Bab-el-Mandeb, dont le littoral appartient à des tribus et à des souverains divers, isolés, faciles à tromper, et qui souvent comprennent fort mal leurs intérêts. Cette partie est la moins

connue, excepté des Anglais, qui l'ont étudiée avec soin ; ils savent fort bien que la moitié, ou plutôt que la totalité de toute la question est là.

De Souakin au cap Gardafui, d'un côté ; de Djedda à Dabar, frontière de l'Hadramaunt, de l'autre, un grand avenir politique et commercial est réservé à la puissance qui saura fonder des établissements sur ces côtes, ou y créer des relations telles que nul événement ne puisse les renverser.

Faut-il encore en offrir à l'Angleterre comme preuve, et invoquer de nouveau la prise de possession d'Aden ?

Une puissance rivale a indiqué la marche à suivre. Il faut donc que la France s'établisse dans la mer Rouge et sur le golfe de Bab-el-Mandeb. Les puissances européennes ont des intérêts identiques aux nôtres. Ainsi, elles doivent ou agir de concert, ou l'une sans l'autre ; car leurs intérêts sont tellement communs, que l'une servira l'autre. Une fois la question décidée, les puissances se soutenant mutuellement, chacune agira de son côté : la France sur Madagascar, sur Bourbon et sur l'Inde ; l'Autriche et la Russie établiront des positions commerciales et autres, la Hollande se trouvera en relation plus directes avec Java, Sumatra et l'Inde. Il en sera de même pour les Espagnols : ils pourront amener par la mer Rouge les produits de Manille. Par ce canal de transit, chaque puissance apportera les produits de ses colonies, les écoulera par la Méditerranée, les échangera, et luttera contre les produits de l'Inde anglaise dans l'extension générale du commerce du monde.

DES ÉTABLISSEMENTS EN GÉNÉRAL.

J'ai dit que toute la question était dans la fondation d'établissements situés de Souakin au cap Gardafui, sur la côte d'Afrique, et de Djedda à Dabar, sur la côte d'Arabie, aux confins de l'Hadramaunt.

Ce simple énoncé doit montrer que Suez et Cosseir sont écartés. Ces deux ports appartiennent à l'Egypte, et ne seront jamais que des ports d'entrepôt et de transit, qui restent de droit aux possesseurs de ce pays. Il n'y a d'autres établissements à faire, que des consulats et des agents commerciaux à y installer, pour surveiller le transit des marchandises de l'Inde en Europe, et de l'Europe dans l'Inde, en attendant mieux.

Ce que nous avons à examiner, c'est la possibilité de créer des établissements sur la côte d'Afrique ou d'Arabie. Cette question est moins compliquée qu'on le pensait.

Sur la côte d'Arabie, il n'y a pas d'établissements à fonder, mais seulement de bonnes et solides relations à créer. La cause, la voici ; tout établissement formé sur cette côte deviendra à l'instant même nuisible à la nation qui l'entreprendra : témoin Aden, occupée par les Anglais, et qui est la cause de l'antipathie et de la haine que les Arabes leur portent. In-

dépendants au delà de toute expression, religieux fanatiques, fiers, du moment où ils verront que vous menacez leur indépendance et leur religion, que vous blessez leur orgueil national, ils se tourneront contre vous. Penser à les soumettre, ce serait une entreprise fort difficile : que les Anglais la tentent s'ils le veulent. Je crois qu'il faut, au contraire, rechercher des alliances.

Par rapport aux relations à établir avec l'intérieur de l'Arabie, la prise d'Aden par l'Angleterre est une faute. Cette puissance a cru avoir affaire à ses Indiens : elle s'est trompée. Profitons-en : c'est déjà un moyen d'avoir sur elle la prépondérance. Mais, par rapport à la question de transit et à la position, la possession d'Aden est de la plus haute importance : c'est le Gibraltar de la mer Rouge. En principe, sur la côte d'Arabie, il faut renoncer à toute espèce d'établissement ; seulement entretenir à Djedda, Hodeïda, Moka, voire même dans l'intérieur, des agents et des consuls pour favoriser nos intérêts et nos relations.

Du jour où les Arabes verront que vous ne voulez rien tenter contre eux ; au contraire, que vous liez leurs intérêts aux vôtres, ils seront à vous contre l'Angleterre ; qu'ils redoutent.

Sur la côte d'Afrique, les choses sont bien différentes ; ces rivages sont, il est vrai, peuplés de tribus musulmanes, mais elles sont faibles et divisées. L'intérieur, qui forme ce que l'on appelle le pays Habesch ou l'Abyssinie, renferme des populations toutes chrétiennes qui nous appellent, et qui nous donneront la main lorsque nous serons établis sur le rivage.

Les points qui peuvent être occupés sont assez nombreux, tant dans le golfe de Bab-el-Mandeb qu'à l'entrée de la mer Rouge, et sur la côte d'Abyssinie : ces points devront se relier avec Bourbon par la côte sud-est d'Afrique, par Madagascar, et former ainsi une chaîne d'établissements que la France pourrait opposer à l'Angleterre, surtout dans le cas d'une guerre générale, et qui, en temps de paix, pourraient procurer d'immenses avantages commerciaux.

Au reste, le gouvernement français semble avoir reconnu l'importance de cette question, puisqu'il a nommé une commission chargée d'examiner un projet d'établissement de bateaux à vapeur de Suez à Bourbon. Il est malheureusement trop probable que cette commission aura fait comme la plupart de ses semblables, elle aura enterré le projet; et cependant notre colonie de Bourbon, nos intérêts à Madagascar et dans l'Inde, ceux enfin qui peuvent naître sur la côte d'Afrique réclament cette organisation.

DES BATEAUX A VAPEUR DE SUEZ A BOURBON.

De Bourbon à Suez, il y a 1650 à 1750 lieues de 25 au degré en ligne plus ou moins directe; on ne peut parcourir une telle route d'un seul trait, à moins que l'on ne construise

des bâtimens comme les bateaux destinés à la navigation transatlantique. Si on le fait pour l'Amérique, c'est qu'il n'existe pas de station. De Bourbon à Suez, au contraire, on rencontre autant de points de relâche qu'on peut le désirer ; on est presque toujours en vue de côtes et d'îles.

L'organisation et le succès de cette ligne de bateaux à vapeur, possible si on le veut, repose : 1^o sur la direction de la ligne ; 2^o sur les moyens d'approvisionnement (charbons, bois de construction, vivres) ; 3^o sur la position des stations.

De la direction, et des lignes possibles.

1^{re} Direction. — Ligne anglaise.

430 lieues de Bourbon aux Seychelles. Touchant à l'île de France.

625 » des Seychelles à Aden. Touchant à Socotora au besoin.

585 » d'Aden à Suez. Touchant à Moka. Djedda.

1640 lieues. 2 stations.

2^e Direction. — Ligne arabe.

600 lieues de Bourbon à la côte sud-est d'Afrique. Touchant à l'île de France et à Madagascar.

520 » de la côte sud-est d'Afrique à Moka. Touchant à Aden ou à Barbara.

515 » de Moka à Suez. Touchant à Djedda.

1695 lieues. 2 stations.

3^e Direction. — Ligne anglo-arabe.

430 lieues de Bourbon aux Seychelles. Touchant à l'île de France.

310 » des Seychelles à la côte sud-est d'Afrique.

450 » de la côte sud-est d'Afrique à Aden.

585 » d'Aden à Suez. Touchant à Moka, Djedda.

1775 lieues. 3 stations. — Il y a aussi une autre direction anglo-arabe avec 2 stations et 80 lieues de moins ; c'est, 1^o de Bourbon à la côte sud-est d'Afrique ; 2^o de la côte sud-est d'Afrique à Aden ; 3^o d'Aden à Suez.

4^e Direction. — Ligne française.

280 lieues de Bourbon à Ste-Marie et Madagascar (1). Touchant à l'île de France. 280

360 » de Madagascar à la côte sud-est d'Afrique. 360

320 » de la côte sud-est au cap Gardafui. 320

330 » du cap à la côte d'Abyssinie, vers Massonah. — Touchant à Barbara, au détroit de Bab-el-Mandeb, Moka. 340

405 » de la côte d'Abyssinie vers Massonah à Suez. — Touchant à Djedda. 430

1695 lieues. 4 stations.

Différence avec relâche. . . 1730

(1) On devra comprendre pourquoi je ne désigne pas spécialement

Ces quatre directions sont les seules possibles. Ce serait le moment d'examiner ce qu'elles valent séparément ; mais comme les directions ou lignes dépendent entièrement des stations, nous les étudierons ensemble.

Des approvisionnements : charbons, bois, vivres.

Des charbons de terre.

Il faut amener les charbons de terre de l'Inde, de l'Europe, ou en trouver sur les lieux mêmes ; c'est à dire les tirer de Madagascar, de l'Afrique et de l'Arabie, où devront être placées les stations.

Les deux extrémités de la ligne n'en produisent pas ; Bourbon et l'Égypte en manquent ; Madagascar et l'Abyssinie en possèdent : les charbons de terre y ont été rencontrés et reconnus. On ne sait rien encore sur ceux qui pourraient exister en Arabie.

A Madagascar, on trouve du charbon de terre dans un en-

les points des stations, et pourquoi je généralise le plus possible : il y a des choses qui quelquefois sont dangereuses à dire, à plus forte raison à écrire.

droit peu éloigné de la mer, où il serait facilement amené par une rivière qui se jette dans une grande baie. Dans l'intérieur de l'île, près de Tananarivo, il y a des houilles dont un Français s'est servi dans une forge : avec quelques travaux sur une rivière qui coule près de là, on les conduirait à la mer. Ces travaux ont été reconnus possibles.

En Abyssinie, le charbon a été vu sur la frontière du Wollo-Galla et du Choa, près de la rivière du Wat, et à peu de distance du Robie-Sana, qui se jette dans l'Hawasch. Il en existe aussi à Tiannou, sur la frontière du Choa, près l'Hawasch.

Il est certain, aujourd'hui, que les plateaux de Madagascar et de l'Abyssinie contiennent des charbons de terre.

Un fait remarquable, c'est que ces charbons, en Abyssinie, ont été constatés par deux voyageurs, à l'extrémité des plateaux. Le peu que je sais en géologie et l'inspection des terrains me donnent la certitude que l'on en trouvera peut-être vers le Taranta, près d'Halai et le Buré, situés à la pointe est d'un vaste plateau qui n'est que la continuation et la terminaison de celui du Choa. Les houillères seraient alors à peu de distance de la mer, surtout par le Buré. Ceci est pour l'avenir.

Dans le présent, on doit porter spécialement son attention sur les charbons de Madagascar, ce sont les premiers qu'il faudra se procurer pour les approvisionnements. Les charbons du Choa ne peuvent être utiles que si l'Hawasch est navigable comme cela est probable.

L'Inde pourrait, en tout cas, fournir des houilles ainsi que l'Europe ; mais alors on conçoit qu'une entreprise de bâti-

ments à vapeur deviendra une chose excessivement onéreuse à la France, à moins de créer, dans les mers d'Afrique, de grands intérêts.

Des bois et du fer.

En général, on transporte ces objets d'Europe ou de l'Inde; cependant, il est des points sur les lignes indiquées qui pourraient en fournir. Madagascar peut donner des bois de construction et du fer; les bois viennent jusque près de la mer, il y a du fer dans l'intérieur. Quiloa, et les pays situés vis-à-vis sont boisés, ils peuvent fournir des bois de construction. A la côte sud-est d'Afrique, on trouve aussi des bois; il y en a sur la rivière du Jeb, qui est navigable, et où l'on construit de grosses barques.

L'Abyssinie peut donner du fer en grande quantité. Près d'Halai, à 15 lieues de la mer, il existe des mines que les habitants savent fort bien exploiter. Le fer en est excellent; il suffit de savoir, pour l'apprécier, que les forgerons du pays, mauvais ouvriers, le mettent quelquefois 30 à 40 fois au feu avant d'arriver à la forme de l'objet qu'ils désirent.

Du ravitaillement.

Je n'ai pas à parler des vivres que l'on transporte de l'Inde ou d'Europe; on en trouve sur tous les points, à Bourbon,

à Moka, à Djedda, à Suez, etc., mais de ceux que produisent les pays situés sur la ligne des bateaux à vapeur.

A Madagascar on trouve toute espèce de vivres en abondance, venant, soit de la côte, soit de l'intérieur.

Sur la côte sud-est d'Afrique, il en est de même.

En Abyssinie, sur la côte, il n'y a qu'un point où les vivres existent, encore n'est-ce que de la viande; mais on peut faire venir les céréales de l'intérieur et en abondance. Vers le milieu du dernier siècle, on exportait d'Abyssinie pour l'île de France 10 à 12 bâtiments chargés de blé.

Les Seychelles, Aden et Moka ne produisent ni charbons, ni bois de construction, ni fer; tout y est importé, à part quelques vivres venant de l'intérieur pour les deux derniers points; au contraire, à Madagascar, à la côte d'Afrique, à la côte d'Abyssinie, dans la mer Rouge, on se procurera facilement et on aura en son pouvoir du charbon de terre, des bois de construction, du fer et des vivres.

DES STATIONS.

Nous voici au point capital de la question des bateaux à vapeur de Suez à Bourbon. Il s'agit des stations. Quant aux relâches, on les modifie selon les intérêts politiques et commerciaux.

Or, déterminer clairement quels avantages une station doit présenter pour être acceptée, c'est fixer la direction de la ligne.

Quelles sont ces conditions ?

1° La station doit, en vertu d'un droit quelconque, appartenir à la France et se trouver entourée d'un peuple allié naturel. Ses intérêts devront être identiques aux nôtres, et l'on devra facilement avoir action et pouvoir sur ces populations, afin que dans tous les cas on puisse écarter les embarras que l'on viendrait à nous susciter.

2° Chaque station doit être un point commercial d'abord, mais pouvant se transformer et devenir militaire en cas de guerre; par conséquent, la position doit être facile à défendre et servir de refuge aux bâtiments marchands. Chaque station aura donc un port excellent, des peuples environnants pour amis, et l'on devra trouver, dans les stations de la ligne appartenant en toute propriété à la France, des charbons, des bois, des moyens de réparation et de ravitaillement.

Les stations des quatre lignes présentent-elles ces avantages ?

Stations de la première direction.*Ligne anglaise.*

Les Seychelles et Aden, deux possessions anglaises, telles sont les stations de cette ligne. On sera donc à la merci des Anglais : le seul avantage sera la sécurité des approvisionnements en temps de paix, et tant que cela conviendra aux Anglais, à qui nous serons forcés de tout acheter, ou du moins de tout confier en dépôt; du reste, ni intérêt commercial, ni intérêt national, tout reposera sur des éventualités.

Cette ligne n'est pas acceptable; elle serait antinationale.

Stations de la deuxième direction.*Ligne arabe.*

A la côte sud-est d'Afrique et à Moka seraient les stations. Ces positions appartiennent à des Arabes, qui supporteront difficilement notre présence, si nous ne nous y établissons pas en force. Or, cela n'est possible qu'à la côte sud-est d'Afrique; si on le veut, on pourra même agir en vertu d'un

droit. Quant à Moka, il ne faut pas y songer, tôt ou tard nous serons contraints de l'abandonner. S'établir à la côte sud-est et à Moka, sans pensée d'avenir, même avec l'assentiment des naturels, c'est se créer pour la suite de grands embarras; car les intrigues anglaises, appuyées par des intérêts froissés, ne manqueront pas. Les Anglais eux-mêmes n'ont pu tenir à Moka. S'ils ne s'étaient emparés d'Aden, leur service des bateaux à vapeur de Suéz à Bombay aurait été interrompu après la retraite de Mehémet-Ali, de Moka; il n'y a pas de chicanes que les Arabes ne leur aient cherchées.

A la côte sud-est, il serait plus difficile de nous nuire, parce qu'il n'y a pas autant d'intérêts locaux, et que certaine position est indépendante des chefs de l'intérieur, tandis que Moka est sous la domination de l'iman de Sannah.

Le seul avantage qu'il y aurait pour ces deux stations serait commercial, mais tout le reste serait précaire. A la côte sud-est se trouve un bon port; on peut y faire venir des bois de construction et des vivres de l'intérieur. D'un autre côté, le port de Moka est mauvais; et il n'y a, dans les environs des deux stations, aucun charbon de terre. En un mot, l'on serait à la merci des Arabes : cette ligne est donc impossible.

Stations de la troisième direction.*Ligne anglo-arabe.*

Trois stations aux Seychelles, à la côte sud-est d'Afrique, à Aden, ou deux à la côte sud-est et à Aden, si la course n'est pas trop longue.

Il n'y a qu'un mot à dire sur cette ligne, c'est qu'elle participe des inconvénients des deux autres et n'en a pas les avantages ; excepté cependant qu'en établissant la station à la côte sud-est, la route serait un peu plus courte , et que l'on pourrait obtenir des avantages commerciaux ; mais on serait à la merci des Arabes et des Anglais !

Aucune de ces trois lignes ne présente les avantages et les conditions désignés ci-dessus. Partout des peuples, hostiles d'abord par religion, et qui, si l'on faisait taire leur fanatisme, deviendraient bientôt nos ennemis par intrigue et par intérêt. Enfin des Anglais ! Chacun les connaît. Sur tous les points, la position serait précaire et éventuelle.

Or, si l'on veut établir des bateaux à vapeur, et solidement fonder des intérêts français sur la mer Rouge et dans le détroit de Bab-el-Mandeb, il faut avant tout décider qu'une

station ne sera ni entre les mains des Arabes, ni entre les mains des Anglais : sinon, pas de ligne de bateaux à vapeur, pas d'avenir.

Voyons la ligne française.

Stations de la quatrième direction.

Ligne française.

1^{re} Station. Dans une baie située à Madagascar : il y a de Bourbon 245 lieues environ. Cette baie est d'un excellent ancrage et peut renfermer toutes les flottes du monde. Son entrée est facile à défendre, c'est un point très salubre, contre l'ordinaire des côtes de Madagascar. Les terres sont cultivables et cultivées ; des rivières et des ruisseaux s'y jettent ; on trouve près de la côte du charbon de terre et des bois de construction. Cette station peut devenir une belle colonie ; sa position est commerciale, politique et militaire ; on peut tirer de là, pour Bourbon et les autres stations, des charbons et des bois de construction ; les ravitaillements sont faciles. En un mot, toutes les conditions que nous avons posées, se trouvent remplies ; la seule question est celle de la possession légitime. Or, les traités de 1814 abandonnent à la France l'île de Madagascar.

2^e Station. A la côte sud-est d'Afrique, à 360 lieues de Madagascar : là existe un point avec un excellent port à fond

2^e Direction. — Ligne arabe.

660 lieues de Bourbon à la côte sud-est d'Afrique. Touchant à l'île de France et à Madagascar.

520 » de la côte sud-est d'Afrique à Moka. Touchant à Aden ou à Barbara.

515 » de Moka à Suez. Touchant à Djedda.

1695 lieues. 2 stations.

3^e Direction. — Ligne anglo-arabe.

430 lieues de Bourbon aux Seychelles. Touchant à l'île de France.

310 » des Seychelles à la côte sud-est d'Afrique.

450 » de la côte sud-est d'Afrique à Aden.

585 » d'Aden à Suez. Touchant à Moka, Djedda.

1775 lieues. 3 stations. — Il y a aussi une autre direction anglo-arabe avec 2 stations et 80 lieues de moins ; c'est, 1^o de Bourbon à la côte sud-est d'Afrique ; 2^o de la côte sud-est d'Afrique à Aden ; 3^o d'Aden à Suez.

4^e Direction. — Ligne française.

280 lieues de Bourbon à Ste-Marie et Madagascar (1). Touchant à l'île de France. 280

360 » de Madagascar à la côte sud-est d'Afrique. 360

320 » de la côte sud-est au cap Gardafui. 320

330 » du cap à la côte d'Abyssinie, vers Massonah. — Touchant à Barbara, au détroit de Bab-el-Mandeb, Moka. 340

405 » de la côte d'Abyssinie vers Massonah à Suez. — Touchant à Djedda. 430

1695 lieues. 4 stations.

Différence avec relâche. . . 1730

(1) On devra comprendre pourquoi je ne désigne pas spécialement

Ces quatre directions sont les seules possibles. Ce serait le moment d'examiner ce qu'elles valent séparément ; mais comme les directions ou lignes dépendent entièrement des stations, nous les étudierons ensemble.

Des approvisionnements : charbons, bois, vivres.

Des charbons de terre.

Il faut amener les charbons de terre de l'Inde, de l'Europe, ou en trouver sur les lieux mêmes ; c'est à dire les tirer de Madagascar, de l'Afrique et de l'Arabie, où devront être placées les stations.

Les deux extrémités de la ligne n'en produisent pas ; Bourbon et l'Égypte en manquent ; Madagascar et l'Abyssinie en possèdent : les charbons de terre y ont été rencontrés et reconnus. On ne sait rien encore sur ceux qui pourraient exister en Arabie.

A Madagascar, on trouve du charbon de terre dans un en-

les points des stations, et pourquoi je généralise le plus possible : il y a des choses qui quelquefois sont dangereuses à dire, à plus forte raison à écrire.

droit peu éloigné de la mer, où il serait facilement amené par une rivière qui se jette dans une grande baie. Dans l'intérieur de l'île, près de Tananarivo, il y a des houilles dont un Français s'est servi dans une forge : avec quelques travaux sur une rivière qui coule près de là, on les conduirait à la mer. Ces travaux ont été reconnus possibles.

En Abyssinie, le charbon a été vu sur la frontière du Wollo-Galla et du Choa, près de la rivière du Wat, et à peu de distance du Robie-Sana, qui se jette dans l'Hawasch. Il en existe aussi à Tiannou, sur la frontière du Choa, près l'Hawasch.

Il est certain, aujourd'hui, que les plateaux de Madagascar et de l'Abyssinie contiennent des charbons de terre.

Un fait remarquable, c'est que ces charbons, en Abyssinie, ont été constatés par deux voyageurs, à l'extrémité des plateaux. Le peu que je sais en géologie et l'inspection des terrains me donnent la certitude que l'on en trouvera peut-être vers le Taranta, près d'Halai et le Buré, situés à la pointe est d'un vaste plateau qui n'est que la continuation et la terminaison de celui du Choa. Les houillères seraient alors à peu de distance de la mer, surtout par le Buré. Ceci est pour l'avenir.

Dans le présent, on doit porter spécialement son attention sur les charbons de Madagascar, ce sont les premiers qu'il faudra se procurer pour les approvisionnements. Les charbons du Choa ne peuvent être utiles que si l'Hawasch est navigable comme cela est probable.

L'Inde pourrait, en tout cas, fournir des houilles ainsi que l'Europe ; mais alors on conçoit qu'une entreprise de bâti-

ments à vapeur deviendra une chose excessivement onéreuse à la France, à moins de créer, dans les mers d'Afrique, de grands intérêts.

Des bois et du fer.

En général, on transporte ces objets d'Europe ou de l'Inde; cependant, il est des points sur les lignes indiquées qui pourraient en fournir. Madagascar peut donner des bois de construction et du fer; les bois viennent jusque près de la mer, il y a du fer dans l'intérieur. Quiloa, et les pays situés vis-à-vis sont boisés, ils peuvent fournir des bois de construction. A la côte sud-est d'Afrique, on trouve aussi des bois; il y en a sur la rivière du Jeb, qui est navigable, et où l'on construit de grosses barques.

L'Abyssinie peut donner du fer en grande quantité. Près d'Halai, à 15 lieues de la mer, il existe des mines que les habitants savent fort bien exploiter. Le fer en est excellent; il suffit de savoir, pour l'apprécier, que les forgerons du pays, mauvais ouvriers, le mettent quelquefois 30 à 40 fois au feu avant d'arriver à la forme de l'objet qu'ils desirant.

Du ravitaillement.

Je n'ai pas à parler des vivres que l'on transporte de l'Inde ou d'Europe; on en trouve sur tous les points, à Bourbon,

à Moka, à Djedda, à Suez, etc., mais de ceux que produisent les pays situés sur la ligne des bateaux à vapeur.

A Madagascar on trouve toute espèce de vivres en abondance, venant, soit de la côte, soit de l'intérieur.

Sur la côte sud-est d'Afrique, il en est de même.

En Abyssinie, sur la côte, il n'y a qu'un point où les vivres existent, encore n'est-ce que de la viande; mais on peut faire venir les céréales de l'intérieur et en abondance. Vers le milieu du dernier siècle, on exportait d'Abyssinie pour l'île de France 10 à 12 bâtimens chargés de blé.

Les Seychelles, Aden et Moka ne produisent ni charbons, ni bois de construction, ni fer; tout y est importé, à part quelques vivres venant de l'intérieur pour les deux derniers points; au contraire, à Madagascar, à la côte d'Afrique, à la côte d'Abyssinie, dans la mer Rouge, on se procurera facilement et on aura en son pouvoir du charbon de terre, des bois de construction, du fer et des vivres.

DES STATIONS.

Nous voici au point capital de la question des bateaux à vapeur de Suez à Bourbon. Il s'agit des stations. Quant aux relâches, on les modifie selon les intérêts politiques et commerciaux.

Or, déterminer clairement quels avantages une station doit présenter pour être acceptée, c'est fixer la direction de la ligne.

Quelles sont ces conditions ?

1° La station doit, en vertu d'un droit quelconque, appartenir à la France et se trouver entourée d'un peuple allié naturel. Ses intérêts devront être identiques aux nôtres, et l'on devra facilement avoir action et pouvoir sur ces populations, afin que dans tous les cas on puisse écarter les embarras que l'on viendrait à nous susciter.

2° Chaque station doit être un point commercial d'abord, mais pouvant se transformer et devenir militaire en cas de guerre; par conséquent, la position doit être facile à défendre et servir de refuge aux bâtiments marchands. Chaque station aura donc un port excellent, des peuples environnants pour amis, et l'on devra trouver, dans les stations de la ligne appartenant en toute propriété à la France, des charbons, des bois, des moyens de réparation et de ravitaillement.

Les stations des quatre lignes présentent-elles ces avantages ?

Stations de la première direction.*Ligne anglaise.*

Les Seychelles et Aden, deux possessions anglaises, telles sont les stations de cette ligne. On sera donc à la merci des Anglais : le seul avantage sera la sécurité des approvisionnements en temps de paix, et tant que cela conviendra aux Anglais, à qui nous serons forcés de tout acheter, ou du moins de tout confier en dépôt; du reste, ni intérêt commercial, ni intérêt national, tout reposera sur des éventualités.

Cette ligne n'est pas acceptable; elle serait antinationale.

Stations de la deuxième direction.*Ligne arabe.*

A la côte sud-est d'Afrique et à Moka seraient les stations. Ces positions appartiennent à des Arabes, qui supporteront difficilement notre présence, si nous ne nous y établissons pas en force. Or, cela n'est possible qu'à la côte sud-est d'Afrique; si on le veut, on pourra même agir en vertu d'un

droit. Quant à Moka, il ne faut pas y songer, tôt ou tard nous serons contraints de l'abandonner. S'établir à la côte sud-est et à Moka, sans pensée d'avenir, même avec l'assentiment des naturels, c'est se créer pour la suite de grands embarras; car les intrigues anglaises, appuyées par des intérêts froissés, ne manqueront pas. Les Anglais eux-mêmes n'ont pu tenir à Moka. S'ils ne s'étaient emparés d'Aden, leur service des bateaux à vapeur de Suéz à Bombay aurait été interrompu après la retraite de Mehémet-Ali, de Moka; il n'y a pas de chicanes que les Arabes ne leur aient cherchées.

A la côte sud-est, il serait plus difficile de nous nuire, parce qu'il n'y a pas autant d'intérêts locaux, et que certaine position est indépendante des chefs de l'intérieur, tandis que Moka est sous la domination de l'iman de Sannah.

Le seul avantage qu'il y aurait pour ces deux stations serait commercial, mais tout le reste serait précaire. A la côte sud-est se trouve un bon port; on peut y faire venir des bois de construction et des vivres de l'intérieur. D'un autre côté, le port de Moka est mauvais; et il n'y a, dans les environs des deux stations, aucun charbon de terre. En un mot, l'on serait à la merci des Arabes : cette ligne est donc impossible.

Stations de la troisième direction.*Ligne anglo-arabe.*

Trois stations aux Seychelles, à la côte sud-est d'Afrique, à Aden, ou deux à la côte sud-est et à Aden, si la course n'est pas trop longue.

Il n'y a qu'un mot à dire sur cette ligne, c'est qu'elle participe des inconvénients des deux autres et n'en a pas les avantages ; excepté cependant qu'en établissant la station à la côte sud-est, la route serait un peu plus courte , et que l'on pourrait obtenir des avantages commerciaux ; mais on serait à la merci des Arabes et des Anglais !

Aucune de ces trois lignes ne présente les avantages et les conditions désignés ci-dessus. Partout des peuples, hostiles d'abord par religion, et qui, si l'on faisait taire leur fanatisme, deviendraient bientôt nos ennemis par intrigue et par intérêt. Enfin des Anglais ! Chacun les connaît. Sur tous les points, la position serait précaire et éventuelle.

Or, si l'on veut établir des bateaux à vapeur, et solidement fonder des intérêts français sur la mer Rouge et dans le détroit de Bab-el-Mandeb, il faut avant tout décider qu'une

station ne sera ni entre les mains des Arabes, ni entre les mains des Anglais : sinon, pas de ligne de bateaux à vapeur, pas d'avenir.

Voyons la ligne française.

Stations de la quatrième direction.

Ligne française.

1^{re} Station. Dans une baie située à Madagascar : il y a de Bourbon 245 lieues environ. Cette baie est d'un excellent ancrage et peut renfermer toutes les flottes du monde. Son entrée est facile à défendre, c'est un point très salubre, contre l'ordinaire des côtes de Madagascar. Les terres sont cultivables et cultivées ; des rivières et des ruisseaux s'y jettent ; on trouve près de la côte du charbon de terre et des bois de construction. Cette station peut devenir une belle colonie ; sa position est commerciale, politique et militaire ; on peut tirer de là, pour Bourbon et les autres stations, des charbons et des bois de construction ; les ravitaillements sont faciles. En un mot, toutes les conditions que nous avons posées, se trouvent remplies ; la seule question est celle de la possession légitime. Or, les traités de 1814 abandonnent à la France l'île de Madagascar.

2^e Station. A la côte sud-est d'Afrique, à 360 lieues de Madagascar : là existe un point avec un excellent port à fond

de vase ; c'est le centre de tout le commerce de cette partie de la côte et de l'intérieur de l'Afrique. Les pays environnants sont cultivés ; on peut s'y procurer toutes espèces de vivres, ainsi que des bois de construction. Le Jeb, fleuve considérable, qui descend de l'Abyssinie à travers le pays des Gallas et des Saumolis, a son embouchure près de là ; il est navigable ; les commerçants du pays le remontent. Cette position offrira de grandes ressources et de grands avantages pour le présent et dans l'avenir.

Ici, il faut avoir un établissement fixe et de par un droit. Pour résoudre cette question, il ne faut que de la volonté.

Alors les inconvénients signalés plus haut tombent, parce que les intérêts des habitants deviennent les nôtres et se confondent ; ils font le commerce avec des Banians qui les trompent, et qui ne résident pas ; ils préféreront s'adresser à nous, quand ils nous verront établis, et que nous agirons avec bonne foi. Madagascar fournirait les charbons.

3^e Station. Au cap Gardafui, à 380 lieues du point signalé plus haut : cette station est de la plus grande importance ; elle commande la mer Rouge et la côte d'Afrique ; c'est une position commerciale peu considérable. On peut s'y procurer, de l'intérieur, quelques vivres. On ne doit du reste la regarder que comme un point militaire, recevant ses approvisionnements des autres stations, mais il est indispensable. On ne pourrait aller occuper Barbara, qui est un grand centre commercial, et qui se trouve à 140 lieues du cap ; ce serait abandonner la position militaire, en s'enfonçant dans le golfe de Bab-el-Mandeb. Tandis que du cap Gardafui on protégera les relations commerciales qui existeront avec Barbara, on veil-

lèra sur la côte d'Afrique. Il suffit de jeter les yeux sur la carte, pour comprendre l'importance d'une telle station, en temps de guerre surtout.

Ce qui augmente encore la nécessité de prendre cette position, c'est celle des Anglais à Zéila et à Aden. En formant aussi un établissement près du détroit de Bab-el-Mandeb, sur la côte d'Abyssinie, sans cependant en faire une station, mais seulement une relâche, on anéantira ou du moins on contrebalancera l'influence que les Anglais croient avoir acquise par la possession d'Aden. Là se trouve un excellent port : placé près du détroit de Bab-el-Mandeb, dans la mer Rouge, sa position le rend maître de la porte du golfe Arabique : on distingue la côte opposée. Ainsi, rien ne peut échapper ni passer sans être aperçu. De plus, il n'y a que 12 jours de marche ou 72 heures, jusqu'au lac d'Houssa où se perd l'Hawasch, de sorte que cette rivière étant navigable, ce qui est presque certain, le commerce du Choa, des Adels, des pays Gallas y viendra affluer, parce que ce port est plus près du lac que Zéila. Les marchandises et les charbons de terre du Choa, descendant le fleuve, n'auront plus qu'à parcourir 72 lieues d'une route qu'il sera facile de rendre praticable aux voitures. Ce sera, en cas de guerre, un port de refuge.

4^e Station. Sur la côte d'Abyssinie, près Massonah, en touchant à Moka, si les intérêts le demandent. Cette position est des plus importantes, soit sous le rapport commercial, soit pour l'organisation de toute la ligne des vapeurs, soit pour la possession des stations sur la mer Rouge et le littoral d'Afrique. C'est par elle et par Madagascar que l'on doit commencer l'entreprise. C'est sur ces deux points que sont fondés la certi-

tude d'un brillant avenir commercial, et de grands intérêts nationaux. Cette position ne renferme ni charbons de terre. c'est à dire, qu'on ne les y a pas encore cherchés, ni bois de construction; mais en récompense c'est le pays le plus salubre de la mer Rouge, celui d'où l'on peut se procurer des vivres en abondance, et tirer du fer d'Abyssinie. C'est de cette position, qui pourra recevoir ses charbons de Madagascar, et peut-être du Choa, par l'Hawasch, ses bois de construction de la côte sud-est d'Afrique, renvoyant en échange le fer et les approvisionnements d'Abyssinie, que l'on s'emparera de tout le commerce de la mer Rouge. Je pourrais prouver, par un grand fait, la vérité de ce que j'avance, mais ce serait désigner un peu trop nettement la localité. Il y aurait danger, j'en suis certain,

Que l'on y réfléchisse bien, en occupant le cap Gardafui et la côte d'Abyssinie, *on est maître de la route de l'Inde par la mer Rouge*. En occupant le cap Gardafui et Madagascar, *on est maître de la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance*.

De cette dernière station à Suez, il n'y a que 430 lieues en touchant à Djedda. Je ne parlerai pas de Suez, où nécessairement il faudra établir des dépôts de charbon; Madagascar les fournira. La station de Suez est sûre, parce que cette ville dépend du Caire et de l'Égypte pour ses approvisionnements, et que l'on aura toujours action sur les hommes qui gouverneront l'Égypte. Leur intérêt est de donner toute la protection possible aux entreprises françaises et européennes anti-anglaises.

† Cette ligne nationale de bateaux à vapeur embrasse les positions commerciales et militaires qui se trouvent depuis

Bourbon jusqu'à Suez. Exécutée avec volonté, elle nous donnera le commerce de Madagascar, de la côte sud-est d'Afrique, de la mer Rouge, de l'Abyssinie et de l'Arabie. Elle nous rendra maîtres absolus de la route de l'Inde par la mer rouge et par le canal de Mozambique. Bien organisée, en cas de guerre, il deviendra facile de résister, et même de causer de grands dommages à nos ennemis, qui craindront toujours de nous suivre, de venir nous chercher dans la mer Rouge, et de croiser près de nos établissements.

La ligne française est donc la seule qui offre des avantages présents et futurs. Seule elle doit être adoptée. L'établissement d'une ligne de bateaux à vapeur de Suez à Bourbon est national et plein d'avenir ; c'est placer Bourbon à 33 jours de la France, Madagascar à 33, Moka à 22, l'Abyssinie à 20, Djedda, port de la Mecque et centre de l'Arabie, à 19. C'est organiser la civilisation et l'influence française dans la mer Rouge, en Arabie, en Abyssinie et sur la côte d'Afrique, y compris Madagascar.

**DES AVANTAGES DES STATIONS ET DE LA LIGNE FRANÇAISE
DES BÂTEAUX A VAPEUR DE BOURBON A SUEZ.**

Les avantages que présente l'établissement de la ligne française avec la propriété des stations sont de plusieurs sortes : les uns se comprennent, ils découlent naturellement des faits et se démontrent par des raisonnements ; les autres se prouvent par des chiffres.

Il est certain, je le répète, qu'en possédant les stations et des droits sur la côte, en plaçant nos établissements comme je l'ai indiqué, nous deviendrons les maîtres de la route de l'Inde par la mer Rouge, ce à quoi on doit bien penser, car les temps ne sont pas éloignés dans lesquels le commerce de l'Asie et de l'Afrique reprendra son ancienne route.

On doit aussi réfléchir que, si les côtes de l'Afrique sont peuplées de musulmans, il y a dans l'intérieur, en Abyssinie, dans le Choa, le Caffa et le Naréa, des chrétiens qui nous appellent et qui voudraient nous voir établis sur le rivage.

Toutes ces populations seront en quelque sorte nos courtiers et nos facteurs jusque dans le centre de l'Afrique ; et la France, en prenant une position militaire et commerciale, en se créant des débouchés fort avantageux, remplira encore le rôle que la destinée semble lui avoir imposé : elle civilisera.

APPENDICE.

On pensera peut-être que tous ces résultats n'a que par des sacrifices : au contraire, s'il y a sur la nous occupe des intérêts futurs et moraux, il y e d'instantanés et de positifs. Ce sont des intérêts d'argent dont on peut s'emparer le jour même où barquera.

Il existe sur tous ces points, à Madagascar, sur d'Afrique, dans la mer Rouge, un grand commerce doute bien au dessous de ce qu'il pourrait être, mais dant encore assez important pour tenter de l'accaparer.

C'est par là qu'il faut commencer, même pour é ligne des bateaux à vapeur de Suez à Bourbon.

Si tout à coup on voulait placer des stations militaires aurait peut-être à craindre de grands embarras, et d faudrait de grands frais, tandis qu'en commençant du commerce, par créer des relations et des intérêts gens de l'intérieur et de la côte, lorsqu'ils verront qu'il eux avantage à traiter avec nous, ils accorderaient des concessions qui leur seront demandées. Il ne faut pas que ce commerce soit chose facile, qu'il s'agit de moral affaire comme pour aller à la pêche de la baleine; faut une expédition un peu plus sérieuse que celle de l'her et de tant d'autres qui ont eu les plus déplorable résultats. Il faut une compagnie, une affaire de suite, et n affaire en participation (1).

(1) Je suis peiné de le dire, mais le commerce français n'est pas capable d'une grande entreprise d'exportation et d'une fondation

Dans le travail qui suit, on ne trouvera aucun renseignement sur le commerce de Madagascar; il est en partie connu. Ce pays fournit à l'île de France et à Bourbon des objets de première nécessité; cependant je sais que l'on est peu renseigné sur les ressources de cette grande terre; que l'on peut trouver là un important débouché, il y a près de 4,000,000 de consommateurs. Je ne voudrais pas entrer dans les détails, parce que d'autres s'en occupent très sérieusement. On peut lire sur Madagascar et son commerce l'excellent et le véridique mémoire qui se trouve inséré dans le V^e cahier de cette Revue. L'auteur s'apercevra sans doute que Madagascar, où il voudrait concentrer toute l'action de la France, n'est qu'un des principaux points de la grande ligne des intérêts européens contre l'Angleterre et des intérêts français en particulier.

merciale. Égoïste et rapetissé, il ignore l'association des capitaux. Chacun veut faire avec ce qu'il possède, pour accaparer les commissions, les consignations, etc., etc. J'ai vu une facture d'exportation où les marchandises, rendues à bord par la maison chargée de l'expédition, étaient doublées du prix d'achat. Combien est courageux notre aventureux commerce des ports ! Il n'y a pas longtemps, on proposa à une des premières maisons de Bordeaux une affaire d'exportation, qu'elle refusa d'abord, parce qu'elle lui semblait trop belle, qu'il y avait trop à gagner; enfin, ayant pris des renseignements, elle se décida à la patroner et à y mettre 40,000 francs, à la condition qu'elle serait seule consignataire. Or, l'expédition était de 600,000 francs, et il y avait au moins, avec les retours, pour 60,000 francs de commissions. Dans tous les cas, cette première et hardie maison de Bordeaux était toujours sûre de gagner 20,000 francs. Tel est notre commerce d'exportation : il a peur. Il ne connaît plus que la cabotage avec la Martinique et Bourbon !

APPENDICE.

DU COMMERCE GÉNÉRAL DE L'ARABIE, DE L'ÉGYPT
SENNAR, DE LA NUBIE, DE LA MER ROUGE, DES
GALLAS, DU DANKALI, DE L'ABYSSINIE, DES AD
DE LA CÔTE SUD D'AFRIQUE.

Ici les chiffres valent mieux que les paroles. Je con
rai donc par donner les tableaux des marchandises d'i
tion et d'exportation, avec le mouvement commercial.

J'avertis que j'ai toujours fixé les chiffres au plus
quand, d'après mes yeux et les renseignements les
thentiques j'ai obtenu un chiffre, je l'ai toujours dimi
remarquera que tous les chiffres forment des sommes
J'ai cru devoir, pour plus de clarté, retrancher les fr
Je suis donc certain d'être toujours au dessous de la r

Les documents commerciaux sur l'Arabie, l'Égypte,
nar et la côte d'Afrique, sont résumés; j'ai seulement
les marchandises d'importation et d'exportation, afin
pas augmenter ce mémoire; je n'ai donné les tables d
chandises d'exportation que pour l'Abyssinie et les pa
ronnants, parce que ces pays sont moins connus.

Commerce de l'Arabie.

Les trois principaux points où se fait ce commerce sont Djedda, Hodeida et Moka.

Commerce de Djedda.

Mouvement du port :

De 40 à 50 bâtimens de 3 à 600 tonneaux.

De 30 à 40 barques de l'Inde à Mascate.

De 150 à 200 barques de l'Égypte et autres points.

Importation.

Comestibles, riz, blé, sucre, épicerie, étoffes de soie et de coton, cristaux, faïencerie, coutellerie, armes, poudre, plomb, balles, tapis, soies écrues et colorées en bleu et jaune, eau-de-vie, mercerie, tabac, draps, velours.

Exportation.

Gomme arabique, copal, encens, nacre, perles, pierres précieuses et surtout de la monnaie, dattes.

L'exportation est peu de chose, on échange peu, tout le commerce est dans l'importation.

AFFENDICE.

Le mouvement commercial est au moins de 25,00

Commerce d'Hodeïda.

Exportation.

Café, séné, gomme arabique, soude, peaux de chèvres et de moutons; tamarin, encens, garanc perles, écaille, dattes.

Importation.

Riz, tapis, étoffes de soie et de coton, toiles rouges, tabac, mercerie, coutellerie, armes, etc.,

L'importation est peu de chose, le commerce con l'exportation qui se fait avec de l'argent.

Mouvement commercial, 15,000,000 fr.

Commerce de Moka.

Exportation.

Café, gomme arabique, copal, oliban, mastic, peaux de bœufs, de chèvres, de moutons, peaux indigo, salpêtre, tamarin, séné, écaille de tortu aloës, gomme ammoniacque, essences, dattes.

Importation.

Riz, épiceries, étoffes de soie et de coton, soies écruës et teintes, tapis, tumbac, tabac, sucre, eau-de-vie, fer, plomb, étain, cuivre, coutellerie, armes, cristaux, faïence, draps, velours.

Le commerce se fait moitié par marchandises importées, moitié par argent.

Le mouvement commercial est de 15,000,000 fr.

Nota. — Ces trois ports fournissent aux populations du Nedjdi et de l'Yémen ; celui de Djedda approvisionne la Mecque, Médine et les pays environnants. Ils ont action sur une population de 5,000,000 au moins d'habitants.

Le commerce d'importation et d'exportation se fait avec l'Inde et l'Égypte, par les indigènes et les banians. Quelques bâtiments européens, trois ou quatre à peine, viennent à Moka charger du café qu'ils achètent avec de l'argent.

Commerce de l'Égypte.

Ce commerce se fait par Suez et Cosseir ; il est le même dans les deux ports pour l'exportation : les marchandises d'importation vont principalement à Suez.



APPENDICE.

Marchandises d'exportation.

Soies écrues et teintées en jaune et bleu, habillements confectionnés, ceintures de soie, tarbouches, babouches rouges, mouchoirs, tabac, armes, araki, toiles mog, fruits secs, légumes; surtout des comestibles, riz, objets des manufactures européennes, comme calicots peints, verrerie, faïencerie, quincaillerie.

Marchandises d'importation.

Café, encens, peaux de moutons, tumbac, dattes, tchemires, perles, garance, curcuma, étain, écaille, coton bleu, henné.

L'importation surpasse de beaucoup l'exportation.

Mouvement commercial, 6,000,000 fr.

Notes. — Les ports de Suez et de Cosseir fournissent la moyenne et à la basse Égypte, quelque peu à la Syrie et à la haute Égypte. Leur action porte sur 2,000,000 de population.

Le commerce se fait par des barques.

Commerce du Sennar et de la Nubie.

Souakin et Badour sont les deux seuls points où se fait ce commerce.

Importation.

Riz, blé, étoffes de soie et de coton, tabac, épiceries, armes ; les mêmes objets du reste qu'à Djedda, mais en petite quantité ; café.

Exportation.

Gomme arabique, copal, encens, plumes d'autruche, peaux, or, ivoire.

L'importation et l'exportation se balancent.

Mouvement commercial, 3,000,000 fr.

Nota. — Ce commerce, autrefois important, s'est amoindri depuis la possession du Sennar et de la Nubie par Méhémet-Ali. Le principal débouché commercial était par la mer Rouge. Aujourd'hui, presque tous les objets d'exportation et d'importation vont en Egypte.

L'action de Souakin et de Badour portait sur une population de 500,000 individus ; cette population, ajoutons, avait action sur le Darfour, le Fazoglon et autres pays noirs. Ce

APPENDICE.

commerce rétabli donnerait un marché de 2,84
moins de consommateurs. Le commerce se fait pa
ques de Djedda.

Commerce des îles de la mer Re

Dahalac, Cameran, Nora, Frousth, etc., sont c
tuées dans la partie inférieure de la mer Rouge ;
s'y procurer dans l'année :

Marchandises d'exportation.

Écaïlle, pour	30,000 fr.
Perles, pour	100,000
Nacre, pour	1,000
Nattes, pour	500
	131,500 fr.

Marchandises d'importation.

Comestibles, riz, blé, dattes, quelques toiles p
lement, de l'argent surtout.

Ce commerce se fait moitié par échange, moitié p
Mouvement commercial, 300,000 fr.



Nota. — Ce commerce a été très florissant et très productif. La pêche des perles et de l'écaille est presque abandonnée. La population de toutes les îles de la mer Rouge ne monte pas à 2,000 habitants. Ce commerce se fait par des barques avec les villes d'Arabie et d'Afrique.

Commerce du Dankali.

Ce commerce se fait sur deux points par Massouah et Arena.

Marchandises d'exportation.

Ghy ou beurre fondu.	100,000 fr.
Bœufs	} 10,000
Moutons.	
Peaux de bœufs, de moutons et de chèvres	10,000
	120,000 fr.

Suif. Ils ne savent pas le faire. Ils jettent aussi les cornes.

Importation.

Riz, blé, maïs, dattes, toiles blanches et bleues de coton, verroteries, poudre, armes, lances, sabres.

Commerce d'échange et d'argent. Mouvement commercial, 240,000 fr.

APPENDICE.

Nota. — Ce commerce se fait avec la côte d'Ara
un autre grand commerce dont nous allons parler,
dans les mêmes ports : c'est celui de l'Abyssinie. La
population du Dankali peut-être de 40,000 habitants.

Commerce des Schangallas.

Ce commerce se fait par Massouah et par le Tigré

Exportation.

Or.	30,000 fr.
Ivoire.	5,000
Musc de civette.	2,000
Cornes de rhinocéros.	500
Gommes.	1,000
Cuir de bœufs, chèvres.	1,000
Plumes d'autruche.	1,000
Peaux de léopards.	100
	40,600 fr.

Importation.

Toiles blanches, bleues et rouges de coton, sabre,
poudre, verroteries, épicerie, poivre.



Ce commerce se fait $\frac{1}{4}$ en argent, $\frac{3}{4}$ en échange. Mouvement commercial, 80,000 fr.

Nota. — Ce commerce, qui est peu de chose, peut devenir très important. Les vexations des gouverneurs de Massouah sont cause que les Schangallas n'osent venir y commercer. La population peut être de 40,000 habitants.

Commerce de l'Abyssinie.

Commerce des provinces du Tigré.

Adouah et Antalo sont les points principaux de ce commerce.

Marchandises d'exportation.

Cire.	200,000 fr.
Peaux de bœufs, chèvres et moutons.	70,000
Coton.	80,000
Mules.	80,000
Miel.	80,000
Ivoire.	3,000
Gommes.	1,000
Musc.	1,000
Or.	15,000
Pelletteries	1,000
	441,000 fr.

APPENDICE.

Suif, qu'ils ne savent pas faire. Bœufs, mout
orgé.

Importation.

Toiles blanches et rouges de coton, peaux du Ca
bleues, fusils à mèche, sabres, cuivre, verrerie, col
indiennes, poivre, antimoine, tabac, liqueurs,
quincaillerie.

Ce commerce se fait moitié en argent, moitié en
dises d'importation.

Mouvement commercial, 880,000 fr.

Commerce des provinces de l'Amhara.

Gondar est le principal marché et le point où c
les caravanes, et d'où elles se rendent dans les gays
Naréa, à Caffa, au Sennar et à Massouah, en pass
Tigré.



Marchandises d'exportation.

Ivoire.	
Or.	2
Café	
Musc.	
Peaux de bœufs brutes.	
Id. tannées.	
Peaux de chèvres et de moutons brutes.	
Id. tannées.	
Mules.	
Coton.	
Gomme arabique.	
Cornes de rhinocéros.	
Pelletteries.	
Plumes d'autruche.	
Cire.	

Le suif, les bœufs, les chevaux
abonde.

Marchandises d'

Toiles bleues et rouges de co
rouges, draps bleus et rouges
poudre, kool, tabac en poud
indiennes, mousselines, kr
sences, madapolans, épices

APPENDICE.

bimbloterie, coutellerie, verrerie, faïencerie (objets seulement dans cette pacotille), bijoux et faux cuivre, fusils à mèche, quelques tap d'église.

L'importation et l'exportation se balancent. Tout commerce se fait par des caravanes dont le mouvement est de 7,540,000.

Commerce des provinces du Choa.

Alio-Amba est le principal marché de ces provinces où se réunissent et d'où convergent les caravanes qui vont dans les pays gallas, le Caffa et le Naréa, le Choa qui se rendent à la mer par l'Hurrur à Barbara auj quelquefois à Zeila.

Marchandises d'exportation.

Ivoire.	400
Café.	50
Gomme arabique.	30
Musc.	15
Or.	300
Plumes d'autruche.	60
Cire.	60
Peaux de bœufs, de chèvres et de moutons, brutes.	30
	1,080

Il y a, en outre, des mules, cuirs d'hippopotames, peaux de léopards et panthères, bœufs, moutons, chevaux; mines.

Marchandises d'importation.

Les mêmes que dans l'Amhara.

L'importation et l'exportation se balancent, cependant on préfère souvent l'argent.

Le mouvement commercial est de 2,192,000 fr.

Nota. — Le commerce de ces trois divisions de l'Abyssinie actuelle se fait sur la mer Rouge, à Massouah et à Arena; sur le golfe de Babel-Mandeb, à Zeila et à Barbara; enfin à Sennar d'où il arrive en Egypte. Déjà assez important aujourd'hui, il peut le devenir beaucoup plus lorsque les chefs de caravanes seront assurés sur un point d'être à l'abri de vexations. Le premier point qui pourra les protéger deviendra le centre de tout ce commerce.

La population de ces trois divisions est de 4,000,000 d'habitants au moins, mais ils ont action sur le Naréa, le Caffa, le Gingirol et tous les pays gallas, que l'on peut porter au moins à 3,000,000 d'habitants; de plus, ces pays ont eux-mêmes action sur d'autres plus éloignés. L'Amhara et le Choa sont les marchés qui fournissent et reçoivent les marchandises d'importation et d'exportation.

APPENDICE.

Commerce des Adels et des Saun

Ce commerce se fait à Zeila et à Barbara. Hurrur sont les deux principaux marchés où conviennent les caravanes.

Marchandises d'exportation.

Café.	1
Gomme arabique.	10
Gomme myrrhe.	5
Cire.	4
Ivoire.	9
Plumes d'autruche.	
Musc de civette.	
Beurre ou ghy.	9
Encens.	1
Peaux de bœufs, de moutons et de chèvres.	
Pelleteries.	
Or.	20

49

A ces marchandises il faut ajouter les bœufs, mules, ânes, chameaux et chevaux, dont on peut faire le grand commerce. Ils ne savent pas faire le suif.

Marchandises d'importation.

Les mêmes que pour l'Amhara.

Ce commerce se fait presque entièrement par échange, cependant il est bon d'avoir aussi de l'argent.

Le mouvement commercial serait de 994,000 fr.

Terme moyen des bâtiments dans le port de Barbara, principal marché : de 10 à 12, de 5 à 600 tonneaux; de 13 à 20 grosses-barques de l'Inde et Mascate.

Nota. — A ce chiffre du mouvement commercial, il faut joindre celui du Choa. Ce commerce peut prendre une grande extension. Houssa est le centre des Adels qui correspondent avec les Gallas de l'ouest, comme Hurrur est le centre des Saumolis qui ont des ramifications avec les Gallas du sud. Ces deux points sont le centre commercial de ce vaste triangle que termine le cap Gardafui. La population peut être évaluée au moins à 2,000,000 d'habitants.

APPENDICE.

Commerce de la côte sud d'Afrique, Gardafui, à l'embouchure du mauce.

Ce commerce se fait surtout à Bad, Magadoxa, Bra
mar, Lamo.

Marchandises d'exportation.

Or, ivoire, gomme arabique, gomme laque, mu
vette, peaux brutes.

Marchandises d'importation.

Poudre, toiles bleues, verroteries, calicots, me
armes, indiennes, quincaillerie, draps, tabac, eau
comestibles.

Ce commerce se fait par des vaisseaux, des barques
tièrement par échanges. Il arrive de l'Inde de 15 à
ments.

Le terme moyen des barques, qui toutes sont de
de Mascate, peut être de 50 au moins, jaugeant ch
100 à 150 tonneaux, pour toute la côte; le mouveme
mercial est évalué à 4,000,000 au moins.

Nota. — Tout le pays qui s'étend depuis le Quill
fleuve qui descend du Naréa et du Gingiro, jusqu'au
Barbara, est habité, arrosé et cultivé; il n'est pa

comme on l'avait cru. Le Quillemauce est navigable ainsi que le Webi ou Jeb, jusqu'à 15 jours de leur embouchure, pour des barques grandes et lourdes. Les différents points que nous avons cités sont des marchés qui ont une action directe sur 1,000,000 au moins de population.

Tableau résumé (1).

<i>Commerce. Mouvement annuel.</i>	<i>Populations sur lesquelles les marchés ont une action directe ou indirecte.</i>
	<i>Habitants.</i>
Arabie. Moka. . . . 15,000,000	5,000,000. Yémen. Nedjdi.
» Hodeida. . . . 15,000,000	
» Djedda. . . . 25,000,000	
Égypte. Suez. Cosseir. 6,000,000	2,000,000. Égypte. Syrie.
Sennar. Nubie. Souakin. 3,000,000	500,000. 1 ^e act. Sennar. Nubie. 2,500,000. 2 ^e act. Pays environ.
Mer Rouge. Iles. . . . 300,000	
Dankali. Massouah. . . 240,000	2,000. Iles.
Schangallas. Massouah. 80,000	40,000. Dankali.
Abyssinie. Tigré. . . . 880,000	40,000. Schangallas.
» Amhara. . . . 7,540,000	4,000,000. 1 ^e act. Abyssinie. 3,000,000. 2 ^e act. Pays plus éloig.
» Choa. . . . 2,192,000	
Adels. Saumolis. . . . 994,000	2,000,000.
Côte sud. Brava. . . . 4,000,000	1,000,000. Intérieur directement.
Mouvement commerc. 80,226,000	20,082,000 de consommateurs.

(1) Dans des pays où il n'existe ni registres publics, ni comptabilité, où tout est confié et rapporté verbalement, on concevra facilement quelle attention, quelles recherches, et quelle observation répétée, contrôlée, il nous a fallu pour arriver même à un résultat approximatif.

APPENDICE.

Nombre des bâtiments, barques et tonneaux faisant ce co:

65 à 82 navires de 5 à 600 tonneaux. Moyenne. . .	40,150
95 à 110 barques indiennes de 100 à 150 ton. Moyenne. .	12,750
150 à 200 barques arabes de 60 à 100 ton. Moyenne. .	14,000
	66,90

Consommateurs.	23,082,00
Mouvement commercial.	80,226,00
Tonnage.	66,900,00

Nulle maison européenne ne participe à ce commerce.

Je ne pense pas qu'il soit besoin d'appeler l'attention sur les résumés commerciaux que nous venons de donner en faire sentir l'importance. On comprendra que l'ouverture d'une ligne de bateaux à vapeur, avec des stations aux points indiqués, aura pour résultat de nous mettre le commerce entre les mains, et de nous poser sur les routes de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance et le Cap Rouge.

Cependant je dirai que si les chiffres sont inexacts, c'est en plus. Pour les tableaux détaillés du commerce d'Aboukhira les certiffions exacts, bien qu'il y soit porté des objets d'exportation le commerce est presque nul aujourd'hui, mais peut reprendre moment à l'autre. Du reste, que l'on diminue d'un tiers les chiffres du tableau résumé, et l'on trouvera encore un *minimum* qui mérite l'attention.

Que l'on y réfléchisse bien, tout ceci est très sérieux.

Que la France et l'Europe fassent donc attention à la position et à la marche de l'Angleterre !

Aden, possession anglaise, est à six jours de Suez, et Suez est à vingt-quatre heures du Caire. Aden possède une rade magnifique. Qui empêcherait les Anglais, sous prétexte de guerre ou de défense contre les Arabes, de réunir sur ce point 10 à 12,000 hommes, des bateaux à vapeur et des bâtiments de transport ; puis, par un temps sûr, dans la bonne saison, de venir en huit jours au plus les jeter à Suez, tandis qu'une flotte anglaise de quelques vaisseaux, partie de Malte, ferait une démonstration hostile devant Alexandrie, ce qui serait une diversion, et livrerait sans coup férir l'Egypte aux Anglais ? Ceci leur est très facile à exécuter sans que la France, ni la Russie, ni l'Autriche puissent en rien y mettre obstacle. Si, au contraire, nous possédions les stations que j'ai indiquées pour la ligne des paquebots à vapeur, ou bien une seule position dans la mer Rouge, sur la côte d'Abyssinie, nous couperions la route aux Anglais, ils n'oseraient plus s'aventurer dans le golfe arabique, et une expédition de cette nature serait impossible.

On peut regarder l'absence de toute position occupée par la France dans la mer Rouge et la position des Anglais à Aden, comme un très grand danger et une très grande menace pour l'Egypte, qui se trouve prise en avant et en arrière. C'est, du reste, le système que les Anglais ont employé en 1800 ; ils ont débarqué des troupes à Cosseir et à Aboukir, et nous ont ainsi forcés à capituler.

La marche de l'Angleterre sur la mer Rouge mériterait

d'être étudiée d'une manière toute spéciale. D'abord, son expédition de Cypaies à Cosseir, ses tentatives d'établissement à Socotora, à Perim, à Kamaran, les missions diplomatiques à Sannah et en Abyssinie, entreprises et exécutées à grands frais; les énormes dépenses qu'elle a faites pour lever la carte hydrographique de la mer Rouge, de ses îles et de ses côtes; l'insistance qu'elle a mise pour faire évacuer le littoral de l'Arabie à Méhémet-Ali qui la gênait et qui pouvait prendre les Anglais par derrière, s'ils osaient tenter une expédition sur l'Egypte; l'achat et la prise d'Aden, son influence à Zeila et à Tadjourra, les relations commerciales qu'elle a déjà liées avec le Choa, celles de l'Hurrur par Barbara, afin de se procurer les vivres que l'Arabie refuse pour Aden, et de consolider et assurer cet établissement : croira-t-on que tous ces travaux, toutes ces dépenses faites avec un esprit de suite depuis plus de 40 ans, aient été entrepris sans aucun but?

Il ne s'agit pas, comme en France, de quelques milliers de francs que tout à coup on a jetés en pâture à l'opinion, afin de pouvoir dire : Voyez, la France aussi s'occupe de la question de la mer Rouge; nous avons envoyé des missions, nommé même une commission de paquebots à vapeur de Suez à Bourbon; nous avons engagé des maisons de commerce à faire des expéditions. Et à quoi tout cela a-t-il abouti? A ruiner une maison de commerce, à jeter de la défiance parmi les commerçants, à renouveler la guerre civile en Abyssinie, et à dégoûter de toute entreprise sérieuse (1).

(1) Il y aurait un historique piquant à faire de la conduite de certains Français dans ces parages depuis 1839. L'un fait des acquisitions de

L'Angleterre a véritablement voulu s'établir à l'embouchure de la mer Rouge, elle en connaît l'importance, elle a dépensé des millions et formé des établissements qui pourront lui être très utiles : elle s'est emparée d'Aden, clef de la mer Rouge ; elle est aujourd'hui seule maîtresse de la route des Indes par l'Egypte ; et lorsqu'une complication des affaires

côtes pour la France, et promet en mariage à Oubâ, chef du Tigré, la princesse Clémentine, fille du roi des Français ; l'autre organise une expédition commerciale où il charge du vin pour les musulmans, des souliers pour les Abyssiniens qui vont pieds nus, des gants, et une musique militaire complète avec les partitions, le tout pour des sauvages. Celui-ci revient avec des domestiques abyssiniens qu'il présente comme des ambassadeurs, et entraîne avec lui en Abyssinie deux braves habitants de Saint-Denis, qui vont chercher de la laine dans un pays où presque tous les moutons n'ont que des poils fort rudes ; celui-là découvre des rivières sur un point où il n'y en a jamais eu, invente des relations commerciales en rapprochant le pays, et veut faire payer tout cela assez cher. Croirait-on que ces individus ont été récompensés ; qu'ils ont reçu, celui-ci la croix, celui-là des places, un autre de nouvelles missions ! Le gouvernement et les ministres ont été indignement trompés. Il est de notre devoir, comme membre de la Société orientale, de signaler ces faits. Il y a des hommes en qui certaines personnes de l'administration ont confiance, et qui les induisent en erreur ; elles devraient bien s'en défier. Ces ignorants prétendent tout savoir, se posent comme chefs de la partie qu'ils exploitent, et se font protecteurs près des administrations. Dernièrement, un de ces faiseurs disait naïvement : « La Société orientale est une société très dangereuse : elle » dira la vérité !... » Tant mieux, elle les démasquera. Cependant, pour ce qui regarde l'Abyssinie et la mer Rouge, nos honorables confrères MM. Calinier et Féret, officiers d'état-major, envoyés en Abyssinie par M. le maréchal Soult, et M. Sainte-Croix-Pajot, qui vient de retourner sur la mer Rouge, ont rapporté de ces contrées des documents et des renseignements tels, qu'il n'est plus permis à qui que ce soit de tromper ou de se laisser tromper.

d'Orient se manifestera, elle apprendra à l'Europe et à la France (en s'emparant de l'Egypte, sans que l'on s'en doute à Paris), quelle est la valeur de la position d'Aden.

Résumé.

En terminant cet exposé succinct qui a rapport à la route de l'Inde par la mer Rouge, aux intérêts européens et français, à l'établissement d'une ligne de paquebots de Suez à Bourbon, aux positions que la France doit occuper, enfin au commerce général de la mer Rouge et de la côte d'Afrique, je me résumerai, afin de rendre la question plus claire et plus précise.

1° Les relations de l'Europe avec l'Inde, l'Océanie, la Chine et les côtes occidentales d'Afrique, vont prendre une route nouvelle, la mer Rouge va redevenir le canal de ce transit.

2° Les intérêts des puissances européennes et de la France surtout, contre l'Angleterre, sont identiques dans la mer Rouge et le golfe de Bab-el-Mandeb, elles doivent donc unir leurs efforts pour empêcher, diminuer ou contrebalancer dans ces parages les envahissements de l'Angleterre.

3° Il est du devoir de ces puissances, unies ou séparées, de se mettre en mesure, à l'exemple de l'Angleterre, de profiter des avantages futurs que la nouvelle route de l'Inde va procurer aux pays riverains de la Méditerranée.

4° Dans l'état présent , le moyen de mettre à profit l'avenir, la base de toute opération future, consiste à créer des établissements sur la mer Rouge et dans le golfe de Bab-el-Mandeb.

5° La France doit se placer en tête de cette ligue d'intérêts européens, en prenant possession des positions que nous avons signalées, et en établissant une ligne de bateaux à vapeur de Suez à Bourbon.

6° La position des stations et la création d'une ligne de paquebots à vapeur qui les relie, sont le seul moyen de fonder de grands établissements commerciaux et militaires ; plus tard de coloniser, d'asseoir l'influence française en Arabie, en Abyssinie, sur la côte d'Afrique et à Madagascar, de s'appropriier ou du moins de partager le commerce de ces contrées, d'ouvrir de nouveaux marchés à la France, de l'établir fortement et solidement sur les deux routes de l'Inde. De Marseille à Bourbon par l'Egypte, la France trace une grande ligne d'opérations militaires.

7° Les puissances européennes de premier et de second ordre ont toutes le plus grand intérêt, non seulement à appuyer, mais encore à soutenir celle qui viendra s'établir sur les routes de l'Inde, en face de l'Angleterre.

L'inquiétude manifestée par la presse anglaise de l'Inde, au sujet des missions envoyées en Abyssinie par le gouvernement français, suffirait seule pour prouver la vérité de ce résumé.

Le chameau et le dromadaire se rencontrent dans tous les tableaux d'orient ; ce sont les animaux de la vie asiatique. Nous aurions pu nous-même en parler longuement. Nous aimons mieux citer sur ce sujet un travail de M. Abel Hugo, vice-président de la Société Orientale.

LE CHAMEAU DES CARAVANES

ET LE

DROMADAIRE DE COURSE.

Il existe une différence considérable entre les races de chameaux des pays du nord et celles des pays du sud.

En Syrie et en Mésopotamie, ces animaux sont couverts de poils épais, et en général ils parviennent à une taille beaucoup plus haute que dans l'Hedjaz, où ils n'ont que peu de laine.

Le chameau de Nubie a le poil ras comme un cerf; il en est de même des moutons de cette contrée, ce qui empêche les Bédouins qui l'habitent de vivre sous des tentes; ces tentes sont fabriquées en Arabie avec des poils de chèvre et de chameau; les Nubiens se construisent avec des nattes et des roseaux des cabanes portatives.

Les chameaux arabes sont généralement bruns ou noirs; mais plus on approche de l'Egypte méridionale, plus leur couleur devient claire. Du côté de la Nubie ils sont presque tous blancs.

Les plus grands chameaux sont ceux de l'Anatolie, de race turcomane; les plus petits, ceux d'Yémen (1). Dans le désert

(1) Le chameau du désert de Syrie est plus petit que celui d'Anatolie, de Turcomanie, du Kurdistan : il supporte mieux la chaleur et la soif, mais il est très sensible au froid, qui en tue beaucoup dans le désert. — Le chameau d'Anatolie a le cou gros et laineux; il est plus grand et plus fort que celui du désert, porte une charge plus pesante et est très utile dans les montagnes de l'Asie-Mineure, mais il ne prospère jamais dans le désert.

La race d'Anatolie est produite par une chamelle arabe et un dromadaire mâle à double bosse, amené de Crimée. Le chameau provenant d'une femelle arabe et d'un mâle turcoman est nommé *kufurd*; c'est un animal faible, qui n'est pas propre à la fatigue. Le mâle et la femelle turcomans engendrent le *déli* (fou), ainsi nommé à cause de son caractère intraitable. Un dromadaire et une chamelle turcomane donnent le *taous*, chameau très joli, mais petit, à deux petites bosses; les Turcomans en coupent une au moment de la naissance de l'animal, afin de le rendre plus propre à porter un fardeau. Ce chameau a sous le cou une abondance de poils longs et touffus, qui tombent presque jusqu'à terre. Le dromadaire et une chamelle procréent le *m'aïu* et le *deschrak*, ou le chameau commun des Turcomans ou d'Anatolie; jamais on n'amène, en Anatolie, des dromadaires femelles, et on ne se sert jamais des

de l'est, ceux que l'on regarde comme les meilleurs pour porter les fardeaux sont ceux de *Beni-Taï*, en Mésopotamie, près des rives de l'Euphrate.

mâles comme de bêtes de somme ; on ne les emploie qu'à la propagation.

Les Arabes, ainsi que les Syriens, n'ont pas de dromadaires à deux bosses.

Les jeunes chameaux sont sevrés au commencement de la seconde année ; un morceau de bois, long de 4 pouces, et se terminant en pointe, qu'on leur enfonce dans le palais, et qui sort en avant des narines, les empêche de teter, mais non pas de brouter l'herbe du désert. Les Turcomans se servent, pour le même objet, d'un morceau de bois pointu à ses deux extrémités, qu'ils attachent en travers des narines du jeune chameau ; la mère, qui se sent piquée par les pointes, rue et s'en va ; on renferme aussi un des pis de la mère, ou même tous ensemble, dans une poche de poil de chameau (*schamlé*) ; quelques Arabes, au lieu de schamlé, couvrent les mamelles avec un morceau de bois mince et rond.

Les chamelles sont toujours stériles dans les années de disette. Un chameau d'un an est appelé *honar* ; celui de deux ans, *méfroud*, ou *Mekhloud*, ou *mikhlaï* ; celui de trois ans, *hhudj* ; une chamelle de quatre ans, *reba'a* ; un chameau mâle du même âge, *dje'd'a*. C'est à cet âge que le chameau commence à engendrer.

Après sa première portée, la femelle est nommée *bekr* ; après la seconde, *thanné* ; on a vu des chameaux vivre jusqu'à quarante ans.

Les Arabes montent les mâles de préférence aux femelles, quoique celles-ci passent pour marcher plus vite. Quand un chameau mâle devient intraitable, ce qui arrive quelquefois dans la saison du rut, on perce un de ses naseaux, on passe au travers du trou un *hulb*, qui est un fil du poil de la queue de cet animal, et on y attache une corde, ce qui donne au cavalier le moyen de dompter le chameau ; on le nomme dans cet état *deloul mahzoum*.

On n'estime pas la couleur brune chez les chameaux, on préfère la rougeâtre ou le gris clair.

Les chameaux sont rares dans les pays montagneux, mais c'est une erreur de croire qu'ils ne peuvent pas grimper sur les montagnes.

Lorsque les Arabes doivent tuer un chameau, ils préfèrent une femelle stérile; si un chameau se casse la jambe, on l'égorge à l'instant, parce que cette fracture est regardée comme incurable.

Les chameaux paissent l'herbe du désert. Les paysans syriens, de même que les Turcomans, donnent chaque soir à leurs chameaux un *ma'abouk*; c'est une boulette de pâte d'orge humectée.

Les Anezis et les Ahl-el-Schemal ne font pas de beurre avec le lait de leurs chamelles, ils le boivent et en donnent à leurs chameaux.

La laine du chameau est arrachée avec la main, à la fin du printemps; un chameau en a rarement plus de 2 livres. Les Turcomans en fabriquent des tapis grossiers; celle de leurs chameaux est plus forte et de meilleure qualité que celle des chameaux arabes.

Tous les chameaux des Bédouins sont marqués avec un fer rouge, afin de pouvoir être reconnus quand ils s'égarent ou sont volés. Chaque tribu et chaque *taïfé* ou famille d'une tribu, a sa marque particulière; on l'applique généralement sur l'épaule gauche du chameau. Si un chameau s'échappe, son maître le suit à la trace pendant plusieurs heures. Les Arabes connaissent, à la fiente du chameau qu'il aperçoivent sur la route, depuis combien de temps elle y est; cela va jusqu'à cinq ou six jours; on appelle *mabarrak* l'endroit où le chameau s'est couché.

Les chameaux du désert sont sujets à beaucoup de maladies, mais aucune n'est épidémique; les plus dangereuses sont au nombre de trois: la première est une roideur et une dureté du cou, qui va d'un côté à l'autre; l'animal ainsi affecté est nommé *mutaïour*; il refuse la nourriture, et meurt en peu de jours. La *mehonour*, la seconde maladie, est une diarrhée violente qui attaque les chameaux de deux ans; elle est toujours mortelle. La troisième est le *medja'oum*; elle vient de ce que le chameau a avalé avec l'herbe des particules de fiente de brebis et de chèvres de l'année précédente; il en résulte une colique qui, généralement, se termine par la mort; elle n'attaque que les chameaux adultes. Les Arabes ne connaissent aucun remède contre ces trois maladies; ils

Dans l'Hedjaz, le nombre des chameaux est limité par la rareté des pâturages; mais ces animaux abondent dans le Nedjd, nommé par cette raison *Om-el-Bel* (la mère des chameaux). Le Nedjd en approvisionne la Syrie, le Hedjaz et l'Yémen, où ils sont d'un prix double de celui qui a été payé primitivement dans le Nedjd.

Les Turcomans et les Kurdes de l'Anatolie achètent, tous les ans, 8 à 10,000 chameaux dans les déserts de Syrie; le plus grand nombre de ces animaux est amené par les marchands de Nedjd. Ils sont employés à propager la race de chameaux turcomans nommée *m'aïa*.

Aucune contrée de l'Orient n'est aussi remarquable par la propagation rapide des chameaux que le Nedjd, pendant les années de fertilité. Les chameaux de ce pays sont également moins susceptibles que les autres de maladies épidémiques.

Chez les Bédouins, les chamelles sont toujours plus estimées et plus chères que les mâles. En Syrie et en Egypte, au contraire, où l'on a principalement besoin de chameaux à cause de leur force à porter des fardeaux pesants, les mâles sont ceux dont on fait le plus de cas. Les Arabes qui habitent

croient que les juifs en possèdent qui sont mentionnés dans leurs livres sacrés, mais qu'ils cachent par haine et par malice. Parmi les maladies moins dangereuses, on cite le *djédri*, ou la petite vérole, qui se manifeste par des pustules autour de la bouche du chameau, particulièrement lorsqu'il est âgé de deux ans; mais il n'en résulte pas beaucoup d'inconvénients. L'*adhbet* est un gonflement violent des jambes; l'*akaoua*, une roideur dans les fanons. On nomme un chameau *akherd*, lorsqu'en marchant il jette ses jambes de devant très loin de chaque côté, et leur fait décrire un cercle avant de les rabaisser.

les villes et les villages du Nedjd ne montent dans leurs voyages que des chamelles, parce qu'elles supportent mieux la soif que les mâles; les Bédouins, au contraire, préfèrent généralement les mâles pour les monter.

La charge ordinaire d'un chameau arabe est de 4 à 5 quintaux dans un voyage de courte durée, et de 3 à 4 seulement quand la course doit être longue. Les chameaux égyptiens, bien nourris et bien abreuvés, égalent en vigueur ceux de l'Anatolie; les plus grands, au Caire, portent trois balles de café pesant ensemble 1500 livres, de la ville au bord du Nil, ce qui fait une distance de 3 milles. Du Caire à Suez, les mêmes chameaux portent un poids de 10 quintaux; ils parcourent en trois jours cet espace. Plus le voyage que l'on doit entreprendre est long, moins on compte rencontrer de puits sur la route, et plus la charge est légère.

Les chameaux du Darfour se distinguent par leur taille et par leur force à supporter la fatigue, quoique pesamment chargés; ils l'emportent pour cette dernière qualité sur tous les chameaux du nord et de l'Afrique. Ceux qui accompagnent la caravane du Darfour en Egypte portent rarement plus de 4 quintaux; ceux du Sennar n'ont généralement qu'une charge de 3 quintaux et demi, et n'égalent pas pour la taille ceux du Darfour.

La faculté d'endurer la soif varie considérablement parmi les différentes races de chameaux. L'anatolien, accoutumé à un climat froid et à des pays abondamment arrosés de toutes parts, doit recevoir sa ration d'eau tous les deux jours; si en été elle lui manque jusqu'au troisième jour, il succombe souvent à cette privation. En hiver, sous la latitude de la Syrie

et dans le désert de l'Arabie septentrionale ; les chameaux boivent très rarement, excepté en voyage ; la première herbe succulente humecte suffisamment leur palais dans cette saison. En été, le chameau du Nedjd doit être abreuvé le soir de chaque quatrième jour ; s'il pâtissait plus longtemps de la soif durant un voyage, le résultat lui en serait probablement fatal.

Dans toute l'Arabie, quatre jours entiers composent le délai le plus long pendant lequel les chameaux peuvent endurer la soif en été ; il n'est pas nécessaire non plus qu'ils soient contraints de rester plus longtemps sans boire ; parce qu'il n'y a pas en Arabie de territoire, le long des routes suivies par les voyageurs, où les puits soient à une distance de plus de trois jours ou de trois jours et demi de marche l'un de l'autre. Dans un cas de nécessité absolue, un chameau arabe marchera peut-être cinq jours sans boire, mais le voyageur ne doit jamais compter sur une circonstance aussi extraordinaire ; et quand le chameau a passé trois jours entiers sans eau, il montre des symptômes évidents de malaise.

Le chameau indigène égyptien est le moins propre à endurer la fatigue ; accoutumé, dès sa naissance, à être bien abreuvé et bien nourri, sur les rives fertiles du Nil, il n'est guère habitué à des courses d'une certaine étendue dans le désert ; et durant la marche de la caravane vers la Mecque, il en périt journellement.

Nulle race de chameaux ne supporte la soif aussi patiemment que ceux du Darfour. Les caravanes allant de ce pays en Egypte sont obligées de suivre, pendant neuf à dix jours, un chemin qui ne fournit pas une goutte d'eau, et souvent elles

parcourent cette étendue de terrain durant les chaleurs de l'été. Il est vrai que beaucoup de chameaux meurent en route, et aucun marchand n'entreprend une expédition semblable sans avoir une couple de ces animaux en réserve ; cependant le plus grand nombre arrive en Egypte. Il est douteux qu'un chameau arabe, et encore moins un syrien ou un égyptien, pût entreprendre un tel voyage. Les chameaux de presque toutes les contrées de l'Afrique sont plus robustes que ceux de l'Arabie.

Le chameau nommé en Egypte et en Afrique *hedjeïn* et en Arabie *déloul*, mots signifiant également l'*animal dressé pour être monté*, est réellement de la même race que celui qui porte de lourds fardeaux, et n'est distingué de ce dernier que comme un cheval de selle l'est d'un cheval de carosse. Quand un Arabe découvre dans un de ses jeunes chameaux des dispositions à être petit et extrêmement actif, il le dresse pour être monté ; et si c'est une femelle, il a soin de l'appareiller avec un mâle élevé avec soin. Le prix de l'usage temporaire d'un chameau mâle dans ces sortes d'occasions est d'une piastre forte, parmi les Bédouins d'Arabie ; c'est la même somme qui se paie pour le loyer d'un étalon destiné à un service semblable.

En Arabie on dit que les meilleurs chameaux de monture, ceux dont le trot est le plus prompt et le plus aisé, sont ceux de la province d'Oman. Le *déloul el oma'ni* est célébré dans tous les chants des Arabes. En 1820, Mohamet-Ali-Pacha reçut deux de ces animaux en présent de l'iman de Mascate ; ils avaient été expédiés par mer. Il n'aurait peut-être pas été facile de les distinguer, à leur extérieur, des autres chameaux

arabes; néanmoins, ils avaient les jambes un peu plus droites et plus minces que ceux-ci; mais il y avait dans leurs yeux une expression de vivacité, et dans toute leur allure quelque chose qui fait toujours distinguer, chez tous les animaux, ceux qui ont de la supériorité de ceux qui appartiennent à la race vulgaire. Parmi les autres déloul d'Arabie, les races les plus estimées sont celles que possèdent les tribus des *Hoveïtat*, des *Seba'a*, branche des *Anezis* et des *Schérarat*. Dans le nord-est de l'Afrique, où le déloul est nommé *hedjeïn*, la race de Sennaar et celle de Nubie sont préférées aux autres pour la monture. Les chameaux du Darfour sont trop lourds pour être employés comme *hedjeïn* à porter la selle.

Les bons *hedjeïn* de Nubie sont si dociles et ont un amble si prompt et si agréable, qu'ils suppléent mieux que les autres chameaux au manque de chevaux.

Le nom d'*oschari*, signifiant un chameau qui effectue en un jour un voyage de dix jours, est connu en Egypte et en Nubie, où l'on raconte des histoires incroyables concernant une race de chameaux qui étaient habitués à faire des expéditions très extraordinaires; mais il y a des motifs de douter qu'ils aient jamais existé, sinon dans l'imagination inventive des Bédouins.

La plus grande célérité d'un *hedjeïn*, certifiée par des témoignages croyables, est celle d'un chameau appartenant à un bey mamelouk d'Esné, dans la haute Egypte; ce bey l'avait acheté 150 piastres fortes, d'un chef bischarien. On avait parié que ce chameau irait en un jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, d'Esné à Kéné et y reviendrait; la distance totale est égale à 130 milles. Il arriva, vers quatre heures

après midi, à un village éloigné de 10 milles d'Esné. Là, la force lui manqua ; il avait parcouru à peu près 115 milles en onze heures, et passé deux fois le Nil dans un bac, traversée qui exige au moins vingt minutes.

Une bonne jument de trot anglaise pourrait en faire autant, ou peut-être plus, mais probablement elle n'en serait pas capable dans un climat aussi chaud que celui de l'Egypte. Si l'on n'eût pas fait faire une marche forcée à ce chameau, il eût vraisemblablement parcouru en vingt-quatre heures une distance de 180 ou peut-être de 200 milles; ce qui, d'après le pas lent des caravanes en voyage, peut être calculé comme équivalant à dix journées de route; par conséquent, la vanterie d'avoir accompli en un jour une course de dix jours ne peut pas paraître absolument extravagante.

Mais il serait absurde de supposer qu'aucun animal fût capable de parcourir dix fois, pendant un jour entier, le même espace qu'un homme à pied durant le même espace de temps; et la vitesse d'un chameau n'approche jamais, même pour les petites distances, de celle d'un cheval ordinaire. Le chameau ne peut jamais soutenir pendant plus d'une demi heure le galop, qui n'est pas son pas accoutumé, et ce mouvement forcé de galop ne produit, en aucun temps, un degré de célérité égal à celle d'un cheval commun. Le trot forcé n'est pas si contraire à la nature du chameau; il peut le supporter pendant plusieurs heures, sans montrer beaucoup de symptômes de malaise. Cependant ce trot accéléré est bien moins expéditif que le même pas chez un cheval modérément bon, et le taux de 12 milles à l'heure paraît être le plus haut

degré de vélocité auquel le meilleur hédjeïn puisse atteindre au trot.

Ce n'est donc point par leur extrême célérité que les hédjeïn ou déloul se distinguent, quelque surprenantes que puissent être les histoires que l'on raconte à ce sujet, tant en Europe que dans le Levant. Ils sont peut-être sans pareils parmi tous les quadrupèdes, par l'aisance avec laquelle ils portent leurs cavaliers pendant un voyage de plusieurs jours et de plusieurs nuits sans interruption, quand on leur laisse continuer leur pas naturel, qui est une sorte d'amble doux et aisé, dont la vitesse est de 5 milles ou 5 milles et demi à l'heure. Pour décrire ce pas d'amble si agréable, les Arabes disent d'un bon déloul : « Son dos est si doux, qu'on peut boire une » tasse de café pendant qu'on y est assis. » Un chameau robuste, convenablement nourri tous les soirs, ou, dans les cas de nécessité, seulement de deux jours l'un, peut continuer pendant cinq ou six jours à parcourir journellement au pas de l'amble, la distance énoncée plus haut. Des chameaux font en cinq jours le trajet de Bagdad à Sokhné, dans le désert d'Alep, que les caravanes mettent vingt et un jours à faire. Des messagers arrivent quelquefois à Alep le septième jour après leur départ de Bagdad ; or, la distance entre les deux villes est évaluée communément à vingt-cinq jours de marche. Enfin des courriers sont allés par terre en dix-huit jours, sans changer de chameau, du Caire à la Mecque, voyage dont la durée ordinaire est de quarante-cinq jours.

La première chose dont un Arabe s'inquiète, relativement à son chameau, quand il est sur le point d'entreprendre un long voyage, c'est de la bosse de cet animal ; s'il la trouve

bien fournie de graisse, il sait que son chameau endurera une fatigue considérable, même avec une chétive ration de nourriture ; parce qu'il croit que, suivant le dicton courant parmi ses compatriotes, *le chameau, durant le temps de cette expédition, se nourrira de la graisse de sa bosse*. Il est certain que, dès que la bosse diminue, le chameau commence à n'être plus capable de faire de grands efforts, et cède graduellement à la fatigue. Après un long voyage, l'animal perd presque entièrement cette excroissance, et il lui faut trois ou quatre mois de repos et d'aliments abondants pour qu'elle soit rétablie dans son premier état; cela n'arrive toutefois que lorsque les autres parties du corps ont été de nouveau remplies de chair. Chez peu d'animaux la nourriture se convertit aussi rapidement en graisse que chez le chameau : quelques jours de tranquillité et de pâture copieuse produisent en lui une augmentation visible d'embonpoint ; tandis qu'au contraire, peu de jours employés à voyager sans nourriture réduisent presque immédiatement cet animal à n'être guère qu'un squelette, excepté la bosse, qui résiste bien plus longtemps aux effets de la fatigue et de la privation de subsistance.

Si un chameau est parvenu à son degré complet d'embonpoint, sa bosse prend la forme d'une pyramide, étendant sa base sur le dos tout entier, et occupant un quart du volume de tout son corps : on n'en rencontre aucun qui réponde à cette description dans les cantons cultivés, où les chameaux sont toujours obligés de travailler plus ou moins ; on n'en aperçoit que dans l'intérieur du désert, chez les Bédouins riches, qui entretiennent de grands troupeaux de chameaux uniquement pour propager la race, et n'en obligent souvent

qu'un très petit nombre à faire un ouvrage quelconque. Au printemps, ces animaux, après avoir brouté pendant une couple de mois l'herbe tendre, deviennent tellement gras, qu'on ne croirait plus qu'ils appartiennent à la même espèce que le chameau des paysans ou des caravanes, astreint à une tâche pénible.

La croissance parfaite du chameau n'a lieu qu'à la douzième année. Cet animal vit jusqu'à quarante ans; mais, après sa vingt-cinquième ou trentième année, il commence à faiblir, et n'est plus susceptible d'endurer de grandes fatigues. Si un chameau qui a passé sa seizième année vient à maigrir, les Arabes disent qu'il ne peut jamais redevenir gras, et, dans ce cas, ils ont coutume de le vendre à bas prix aux paysans; ceux-ci nourrissent mieux leurs chameaux que ne le font les habitants du désert.

La selle ordinaire du hedjeïn en Egypte, laquelle diffère très peu d'une selle de cheval, se nomme *ghabeït*. La selle du hedjeïn, chez les Nubiens, apportée également en Egypte et très délicatement façonnée en cuir, est appelée *gissa*. Le bât usité par le paysan égyptien diffère de celui des Arabes et des Syriens, et porte le nom de *schaghaour*. C'est de cette appellation que les Arabes ont emprunté une dénomination injurieuse qu'ils donnent aux paysans égyptiens; ils les appellent *schaghaour*. Le bât employé par les Bédouins est nommé *haouié*, et ressemble absolument à celui des Arabes.

Dans toute l'Arabie, la selle du déloul est nommée *schédad*; dans le Hedjaz, celle des ânes n'en diffère en rien.

Dans le Hedjaz, le nom de *schébrîé* est donné à une espèce de palanquin ayant un siège fait de paille tressée; sa longueur est à peu près de 3 pieds; on le place en travers de la selle du chameau, et on l'y fixe par des cordes; sur ses quatre côtés s'élèvent des perches minces, traversées dans leur partie supérieure par d'autres, sur lesquelles on pose soit des nattes, soit des tapis pour abriter le voyageur des rayons du soleil. Chez les indigènes du Hedjaz, c'est la voiture qui est préférée pour voyager, parce qu'elle leur permet de s'étaler tout de leur long, et de dormir s'ils en ont l'envie.

Des machines semblables, du genre du palanquin, mais plus courtes et plus étroites, sont posées en long des deux côtés du chameau; on leur donne le nom de *schokdéf*. Une personne s'assied dans chacune, mais elle n'a pas la faculté de s'y étendre comme elle le voudrait. Chaque *schekdéf* est de même couvert de tapis jetés en travers; cette sorte de véhicule est principalement destinée au transport des femmes.

Le *takht roan* ou plutôt *takht ravan*, comme l'appellent les Persans, est une litière portée par deux chameaux, l'un devant, l'autre derrière. Les pèlerins de haut parage voyagent dans cette espèce de voiture; mais il est plus fréquemment employé par les Turcs que par les Arabes.

En Egypte, on tond le hedjeïn aussi ras qu'un mouton; cela se fait ainsi uniquement, parce qu'on pense que l'animal a ensuite meilleure apparence.

Les hedjeïn d'Egypte sont guidés par une corde attachée à un anneau passé dans le naseau: ceux d'Arabie ont très ra-

rement les naseaux persés; ils obéissent bien mieux à la baguette du cavalier qu'à la bride.

Les femmes arabe s'occupent beaucoup d'orner la selle dont elles se servent pour monter un chameau. Une femme de Nedjd se croirait dégradée si elle s'asseyait sur un autre chameau qu'un chameau noir; au contraire, une femme anezis préfère un chameau gris ou blanc.

L'usage commun en Perse de placer sur le dos des chameaux de petits pierriers qui tournent sur le pommeau de la selle n'est pas connu en Egypte.

Un honorable professeur de Montpellier, M. Raffeneau-Delile, qui a eu l'honneur de participer à notre grande expédition d'Egypte, et qui a été à cette époque directeur du jardin d'agriculture au Caire, vient de publier, dans la *Revue du Midi*, et sous le titre d'*Herborisations au désert*, un article contenant des détails fort intéressants sur le chameau des caravanes et le dromadaire de course.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur en citer quelques passages.

« Un homme un peu marcheur, dit M. Raffeneau-Delile, peut ordinairement fort bien suivre à pied une caravane où il y a des chameaux. Leur allure est continue et rassurante sans être vive. L'expérience m'avait appris que, toutes les fois que j'avais marché en compagnie de piétons, je n'avais heureusement jamais été des trainards, et il est douloureux de songer que, dans presque tout groupe d'hommes, il s'en rencontre dont la position, par défaut de santé, sous un climat étranger, devient fort affligeante. Nous marchions sur la limite des sables et des terres cultivées. Le seul événement qui

m'arriva dès le début de mes herborisations, ce fut de rencontrer sous ma main, en cueillant une plante, un énorme céraste d'une nature fort dangereuse. Ce serpent rougeâtre, à écailles un peu épaisse et étroites, se glissait dans un buisson, tandis que j'y cherchais quelques échantillons pour mon herbier. Je ne le tourmentai point, et il s'enfuit sans qu'aucun accident en résultât pour moi.

» Le début printanier de la végétation m'offrait quelques petites plantes qui me faisaient un plaisir extrême, parce que je tenais beaucoup à compléter mes collections, à retrouver ce que les voyageurs qui nous avaient précédés, avaient découvert, et à rapporter les nouveautés que les circonstances favorables devaient nécessairement m'offrir. Le pays de Sahlehyeh est renommé, en Egypte, pour l'abondance de ses dattes. Les palmiers y sont cultivés en bois fort étendus, que l'on traverse sous un frais ombrage. C'est le seul pays où je les aie vu cultiver en amoncelant la terre en cône, à la base du tronc jusqu'à environ 2 mètres, pour recevoir les racines adventives qui sortent communément des dattiers rapprochés en groupes dans les plaines du Nil. L'humidité y règne le matin, en hiver, sous la forme nuageuse d'un brouillard, et enveloppe les troncs pendant plusieurs heures, jusqu'à la hauteur à laquelle l'infiltration lente, mais répétée, provoque la naissance de ces racines.

» La caravane campa, à la nuit, dans un endroit un peu éclairci d'un grand bois de dattiers. Je ne manquais point de bagage. Un chameau surveillé par mon domestique, qui était un jeune Egyptien intelligent et fort utile, portait ma tente de campement, et le nécessaire assez compliqué du moindre

voyage à la méthode arabe, des provisions et du café. L'attirail de ménage du plus plus petit groupe d'Arabes en marche, nécessite, au désert, d'allumer du feu, de cuire du pain sans levain sous la cendre, de brûler du café, et de répartir dans la troupe la cuiller en fer pour le griller, le mortier en terre cuite pour le pulvériser finement, une cafetière, et le pilon, qui est une longue massue dont la grosse extrémité est tenue en l'air, tandis que le bout le plus fin est celui qui écrase et moule le grain dans le vase en terre solide et de petite dimension.

» Mon domestique, qui craignait beaucoup que nous ne fussions en retard, abattit la tente et me mit dans la nécessité de me lever au plus vite, pour l'aider à charger mon chameau; et nous disposer à partir. Je fus bientôt debout, mais tombant, pour ainsi dire de sommeil. J'étais averti de ne pas me recoucher pour n'être pas oublié. Je dormais debout pendant que les chameliers faisaient leurs préparatifs et rangeaient les chameaux en file. Je me décidai à m'étendre en travers de la route, pour être sûr d'être réveillé quand le convoi partirait. Le sommeil le plus complet s'étant emparé de moi. Tout à coup je me sentis brisé. Je reconnus que l'on me retirait de dessous la charge d'un chameau, qui ne m'avait pas écrasé, parce que les ballots m'avaient heureusement refoulé entre la lourde carcasse de l'animal et sa charge, comme sous une voûte. Les chameliers, tous Arabes fort bruyants, me reprochaient mon imprudence, que j'expiais par la sensation d'avoir été comme battu à outrance; je retombais à tout moment par terre, et il fallait qu'on me soutînt. « Comment, me disaient les Arabes, tu » voyages sans connaître ce que tu fais! Vois un peu : un » chameau va toujours d'instinct s'abattre à sa commodité

» sur ce qu'il rencontre de doux. » Et pour me convaincre, tandis que je finissais par rouvrir les yeux, un des chameliers jeta son manteau à quelques pas, à l'écart, auprès de chameaux libres, avec leur corde pendante au cou, en attendant qu'on les mit en file. L'un des chameaux se détourna bientôt et alla s'agenouiller sur le manteau, d'où on le fit relever en le qualifiant d'impur, méchant, diabolique.

» Je pensais, avec ma résolution de faire de bonne grâce mon apprentissage arabe, que j'aurais d'autres occasions d'éprouver les chameaux. Ces précieux animaux rendent les plus grands services quand on les gouverne bien. On imite assez souvent, pour les faire obéir, le grognement plaintif qui leur est habituel quand il sont près de s'agenouiller pour être chargés.

» Ils font alors un bruit de bouillonnement singulier de la gorge, bruit que tout possesseur de chameaux imite pour faire plier les genoux à sa monture, et la décider à s'abaisser tout à fait. On donne aussi de légers coups sur les jambes de ces animaux pour qu'ils s'accroupissent ; mais avec un chameau bien dressé, il n'y a nulle peine à prendre.

» J'accompagnai dans le désert de Suez quelques uns de MM. les ingénieurs des ponts et chaussées chargés de lever des plans du pays, et qui étaient escortés de 100 hommes montés sur des chameaux de course, que l'on nomme dromadaires. Rien n'était plus singulier que le gromellement des chameaux mêlé à la voix des cavaliers, après le commandement de mettre pied à terre.

» Le chameau-dromadaire ou tout simplement dromadaire, en arabe *kagin*, est le même animal, la même espèce

que le chameau commun, en arabe *gemel*. Seulement le dromadaire est léger et dressé pour la course. Le chameau, au contraire, est épais et destiné à de pesants transports et à n'aller qu'au pas. J'en ai possédé de fort beaux, et il m'avait été garanti qu'il entraînait au nombre des qualités essentielles du chameau d'avoir une suffisante épaisseur, soit de la bosse, soit du ventre, afin qu'il pût, dans les voyages pénibles, supporter la famine aux dépens de la provision grasseuse qui le nourrit, tandis que les maigres succombent. Cette remarque des Arabes est juste et tout à fait hippocratique. Les besoins de l'armée, pour la formation d'un corps d'élite de cavaliers dromadaires, avaient nécessité de prendre pour ce service, qui manquait d'animaux dressés, les chameaux accoutumés aux fardeaux, et qui ne répondaient pas toujours bien aux intentions des cavaliers.

» Le chameau-dromadaire est une monture parfaite. Il est fort doux au pas, au trot, et plus estimé encore à l'amble. C'est une erreur que de parler du galop du chameau, pour exprimer qu'il va vite. Il peut galoper, il est vrai, mais c'est une allure qu'il ne soutient pas, et par laquelle il est si violemment secoué, qu'elle ne lui convient nullement; si par hasard il la prend, c'est pour faire quelques bonds en désordre, et bientôt s'arrêter, ou pour courir au trot.

» La selle est fort solide sur un dromadaire; elle est susceptible d'être rembourrée comme on veut. Elle encaisse, comme ferait un bonnet, la bosse du dromadaire, et ne vacille point. Elle perche le cavalier un peu haut, en sorte qu'il a la tête aussi élevée que peut l'être celle de l'animal au long cou. La charpente d'une selle se compose de deux four-

ches renversées, à branches écartées, et assemblées de traverses qui les fixent à une juste proportion : c'est précisément entre ces barres de bois garnies de feutre, rembourrées, que se loge la bosse de l'animal. Il n'y a pas de crainte que la selle tourne. On a, d'ailleurs, une manière de sangler les animaux fort solidement. On se sert de sangles dont chacun des bouts est garni d'un anneau de fer. On passe d'un anneau dans l'autre plusieurs tours successifs d'une lanière de cuir souple et glissante ; et en tirant sur les anses de cette lanière, plus ou moins fortement, des unes aux autres, on serre au degré que l'on veut.

» Un sac en forte toile, à deux poches, placées l'une de droite, l'autre de gauche, se pose sur la selle, et est plein de fèves pour la ration de l'animal, le voyageur qui ne s'oublie pas, y met en magasin ce qu'il lui platt. Pour ma part, j'avais soin de tenir tout bien lié sur ma selle, et je montais pardessus une couverture pliée, qui m'exhaussait un peu le jour, et que la nuit je déployais pour me coucher.

» Nous avons pu prendre nos précautions, et nous avons chargé quelques chameaux de nos plus gros bagages et de nos tentes pour ne pas dormir à la belle étoile. Nous partîmes du Caire (en 1800) dans l'après-midi, et nous gagnâmes en une heure l'entrée de la *vallée de l'Egarement*, qui s'ouvre au-dessus du vieux Caire, d'une part, à l'ouest, sur le Nil, et, d'autre part, à l'est, sur la Mer Rouge. Nous déployâmes nos tentes près du campement des Arabes Térabins, qui sont en possession de l'exploitation de ces déserts, et auxquels nous avons emprunté un guide et nos chameaux de louage. Le lendemain, nous étions en route par le plus magnifique lever du

soleil. Notre marche était parfaite ; tout était calme dans l'espace.

» Les cavaliers, portés gravement sur leurs dromadaires, les faisaient cheminer à un pas régulier. MM. les ingénieurs s'arrêtaient, pour de très courts moments, de distance en distance. Ils miraient fort loin au-devant d'eux un point fixe avec une longue vue, et étaient munis d'une boussole et d'un niveau d'eau. Ils relevaient parfaitement la direction de la route, et comptaient les distances par le temps employé à les parcourir au pas réglé du chameau...

» Dans ses courses, la caravane ne s'arrêtait point ; je lançais mon dromadaire au trot, en avant de la colonne qui allait au pas, et quand je jugeais être assez éloigné pour qu'on ne me perdît pas tout à fait de vue, je faisais accroupir mon dromadaire, je mettais pied à terre, et je lui nouais, avec bien du soin, le genou, pour qu'il ne s'échappât point par avidité d'aller à quelque puits écarté. Je courais à la hâte à l'ouverture des ravins cueillir des plantes pour mon herbier. Quelle conquête que celle de ces plantes sur un sol ingrat, dans ce désert du Nil à la mer Rouge, où campent les tribus nomades, *Térabins* et *Abaddéhs*, et qui, en voyage, déterrent chaque soir assez de morceaux de racines ou amassent assez d'épines pour cuire du pain sous la cendre ou pouvoir brûler du café ! Le désert, de Coptos à Bérénice, ne produit, dit Théophraste, *que l'épine qui a toujours soif*. — De temps à autre, je reçois encore d'Egypte quelque plante nouvelle, découverte au désert par M. Figari, professeur de botanique à l'Ecole de médecine du Caire, et c'est toujours quelque espèce qui vient de fort loin, du Darfour, et même du Sénégal et de

l'Arabie. Par contraste de cette vie difficile des êtres organiques disséminés au désert, mis en parallèle avec l'abondante production aux bords du Nil, riches en grasses pâtures, je prenais un vif plaisir à considérer la moindre herbe ; il en résultait qu'au lieu de me presser de rejoindre l'escorte, je me retardais, et que, lorsque je me voyais seul, notre caravane avait défilé, à tel point que je ne la voyais quelquefois plus.

» Ce manège de passer en tête de l'escorte, pour la rejoindre ensuite par derrière et la dépasser perpétuellement de nouveau, me réussissait, et ne me mit qu'une seule fois dans l'embarras. Nous passions un défilé qui devait bientôt aboutir à une vaste plaine, ouverte sur la mer Rouge. Je choisis cette gorge de montagne, où l'on pourrait construire un barrage et où l'on voyait que l'eau avait coulé, pour y cueillir des rameaux d'un grand arbuste assez curieux, sans feuilles, créé pour la sécheresse et le désert, où presque tout est épine, et plutôt grisâtre et cotonneux que verdoyant. Cet arbrisseau, *cynanchum pyrotechnicum*, porte ce nom parce que son bois est celui que les Arabes emploient quand ils manquent d'autre moyen de se procurer du feu. Ils enflamment par frottement deux morceaux de ce bois de la même manière que, dans les tours de physique, on fait la démonstration de ce que l'on appelle le *briquet des sauvages*.

» J'avais fini de butiner à loisir, et me comportant comme d'habitude, dénouant le genou de mon dromadaire, je remontai sur ma selle ; mais l'animal ne voulut plus bouger. Je renouvelai patiemment d'abord, à petits intervalles, mes efforts sans succès. J'avais l'idée de le tuer, pour ne pas le laisser à

des Arabes qui auraient pu s'en servir contre nous. Je me bornai à l'abandonner, en prenant sur mes épaules tout ce que je pus de sa charge, et je marchai sur la trace de notre escorte. Je l'aperçus stationnaire, prête à camper dans la plaine, et me sentis tout à fait robuste. Plusieurs cavaliers vinrent promptement à moi pour ne me laisser rien perdre. Je retournai sur mes pas avec eux. Ils descendirent de leurs dromadaires pour essayer de faire lever le mien, qui résistait à tout opiniâtreté, et qui, de lui-même, se leva capricieusement l'instant d'après, quand il vit les autres dromadaires, qui étaient demeurés accroupis, se dresser pour partir.

» Le troisième jour, après avoir quitté les bords classiques du Nil, nous côtoyâmes le rivage de la mer Rouge, et nous entrâmes à Suez ; nous nous dirigeâmes vers les sources de Moïse, accomplissant ainsi un modeste pèlerinage à ces lieux révéérés. La violente fatigue du passage et la surexcitation me forcèrent à demeurer couché plus de vingt-quatre heures

» Au bout de peu de jours, je recommençai un voyage à dromadaire dans le désert de Suez. Je n'eus, cette fois, que ma monture et ma personne à soigner, et point de bagage. Nous primes le trot immédiatement dans la plaine, et nous le continuâmes lestement pendant plusieurs heures. Nous formions un groupe d'environ 100 hommes, tous bien valides. Nous fîmes halte à la nuit dans le lit sablonneux d'un ancien canal ou d'un torrent, qui pouvait encore, quoique comblé presque au niveau de la plaine, nous abriter un peu du vent fort, vif et froid. Je me couchai, comme je vis faire les cavaliers-dro-

madaires du régiment, le long du flanc de mon dromadaire, sous le ventre, de sorte que j'y étais abrité comme au bas d'une muraille. Je fus prêt avant le jour, au signal du réveil et du départ, qui se fit en silence, pour ne pas attirer l'attention d'Arabes ennemis toujours errants. Tous les cavaliers montaient en selle, et leurs dromadaires quittaient leur position agenouillée, accroupie, et se dressaient pour marcher. Je mis le pied gauche dans l'étrier de mon dromadaire, et me dressai sur les poignets tenant les pommeaux de la selle, lorsque tout à coup mon perfide animal se mit debout avec l'élasticité d'un ressort, et me lança en l'air, me faisant faire une prodigieuse pirouette. Je tombai avec un bruit sourd, le dos sur le sable ordinairement propice au pied tendre du chameau, et qui amortit un peu ma chute, dont je me relevai tout étourdi.

» De tels accidents, qui faisaient rire notre caravane, étaient fréquents. »

La poésie et la littérature arabes nous ont occupé dans ce volume. Voici un article de M. Charles Scheffer sur la littérature turque au XVIII^e siècle et sur une femme-poète de cette époque, nommée Fitnet.

POÉSIE TURQUE

FITNET, FEMME-POÈTE DU XVIII^e SIÈCLE.

Au XVIII^e siècle, la littérature turque, encouragée par le grand vizir Raghib-Pacha, célèbre comme historien, philologue et poète distingué, brille de son dernier éclat. Les légistes Dourrizadè-Arif-Effendi, Mehemed-Effendi, le mufti Aly rassemblaient leurs collections de *fetwas*; les historiens Tchelèbi-Zadè, Velieddin-Effendi et Vassif, rédigeaient les annales de l'empire ottoman; Rami-Pacha et Nabi écrivaient ces *Munchiat* ou recueils de lettres, qui, malgré les change-

ments introduits de nos jours dans la rédaction des pièces de chancellerie, sont encore regardés comme des modèles de style épistolaire. Au milieu des *diwans* (livres de poésies) sortis de la plume des Raghîb, des Newres et des Murteza, on en distingue un remarquable par le charme des descriptions, la grâce des images, et la passion tour à tour ardente et languoureuse du poète. Ce *diwan* est celui d'une femme, de Fit-net. Fille du mufti Esaad-Effendi, l'un des membres les plus distingués du corps des ulémas elle sut, comme Zeineb-Khanum, charmer les loisirs et les ennuis du harem par la culture de la poésie.

Sa verve s'est exercée sur tous les genres de poésie goûtés des Orientaux. Son diwan contient des *Casidès* (poèmes qui ne peuvent contenir moins de quatorze distiques) en l'honneur du prophète ; des *Behariès*, odes qui célèbrent le retour du printemps ; trente-trois *Tarikhs*, pièces de vers qui consacrent la date d'un événement remarquable ; les plus intéressantes sont celles qui furent présentées au sultan Abdul-Hamid lors de son événement au trône (1187 de l'hégire, 1774 de J.-C.), au sultan Mustapha (1750), et celles qui furent composées pour la naissance de Hibet-Ullah sultane, des Chahzades, sultan Mehemed et sultan Suleyman ; sur l'élévation de Mehemed-Raghîb-Pacha au grand viziriat, et pour l'inauguration de la mosquée Nou-ri-Osmaniée, construite sur les dessins du sultan Mahmoud. Ses *Gazels*, au nombre de cinquante-deux, sont d'un style doux et limpide, et brillent par une hardiesse d'images fort estimée chez les Orientaux, mais dont le goût sévère des peuples occidentaux réproouve l'exagération. Des *Charkis*, pièces de vers destinées à être mises en

musique, des énigmes versifiées terminent de diwan. Nous offrons ici la traduction d'une ode sur le retour du printemps, qui fut présentée au sultan Mahmoud, d'un *Charki*, d'un *Museddès* (ode dont le refrain se reproduit invariablement au bout de deux hémistiches), qui donneront, autant qu'une traduction peut le permettre, une idée du talent de Fitnet, l'un des poètes les plus estimés par les Turcs ottomans.

MUSEDDES.

« Les nuages du printemps ont répandu sur la terre des gouttes de pluie semblables à des perles ; les fleurs se sont épanouies, étalant leur beauté ; la saison du plaisir et de la joie a ramené le goût de la promenade. Les arbres, parés de leurs feuilles, offrent maintenant un abri agréable. — Quittez vos demeures, la terre s'est couverte de verdure, les tulipes et les roses se sont entr'ouvertes, la saison du printemps est revenue.

» Jetez un regard sur la rose, sur le frais narcisse : l'un est comparable à la boucle de cheveux noirs comme le musc, d'une jeune beauté, l'autre rappelle l'éclat de ses joues vermeilles. Au bord du ruisseau, ce cyprès se balance semblable à la taille élancée du bien-aimé. Partout les pompes de la nature enivrent le cœur de joie et de plaisir. — Quittez vos demeures, la terre s'est couverte de verdure, les tulipes et les roses se sont entr'ouvertes, la saison du printemps est revenue.

» Les fleurs du jardin sont épanouies, les roses sont souriantes, et de tous côtés des rossignols, en proie à l'amour le plus violent, font retentir l'air de leurs plaintes. Laissez-vous séduire par l'aspect de ces giroflées, de ces œillets fleurissant sur les plates-bandes, de ces narcisses et de ces jasmains feuillus, enlacés aux branches des cyprès. — Quittez vos demeures, la terre s'est couverte de verdure, les tulipes et les roses se sont entr'ouvertes, la saison du printemps est revenue.

» O mon bien aimé! la pelouse du jardin a des attraits enchanteurs : écoute les gémissements du rossignol caché dans le bosquet de rosiers! La rose fraîchement éclosa a rougi de confusion en voyant la couleur de tes joues; montre, pour la faire languir, les balancements de ta taille semblable au cyprès agité par le vent. — Quittez vos demeures, la terre s'est couverte de verdure, les tulipes et les roses se sont entr'ouvertes, la saison du printemps est revenue.

» Il faut se taire et ne point importuner davantage les amants passionnés, car le printemps les invite à la fidélité. C'est maintenant l'époque où, se réunissant au bord des ruisseaux, on se livre à la gaîté et au plaisir; c'est maintenant qu'il faut prendre la coupe pleine d'un vin qui épanouit le cœur; et toi, Fitnet, viens; lis cette pièce de vers, car elle est de circonstance. — Quittez votre demeure, la terre s'est couverte de verdure, les roses et les tulipes se sont entr'ouvertes, la saison du printemps est revenue. »

CHARKI.

« C'est la boucle de cheveux, noirs comme le musc, de mon bien aimé, qui m'a ravi le repos ; c'est un seul regard de ses yeux qui m'a enlevé la patience et la tranquillité. Que sera-ce si les gémissements que je pousse chaque nuit, séparée de celui que j'aime, arrivent jusqu'aux cieux ? car c'est une fraîche beauté, semblable à une rose souriante, qui me rend comme un rossignol éploré. Sans toi, ô beauté au visage de lune, le monde n'est rien à mes yeux ; privée de ta vue, le plaisir et le bonheur ne me semblent que dégoût et infortune. Sans toi, ô beauté ravissant les cœurs, un sommeil tranquille peut-il fermer mes paupières ? Du soir au matin, m'adressant à ton image, je ne fais que gémir et pleurer ! Loin de toi, ô roi souverain du monde, je ne suis qu'un mendiant attendant humblement l'aumône. Je desire m'unir à toi, exauce ma prière, ô toi dont les attraits ont troublé le siècle ; daigne condescendre à mes desirs ; prends pitié des gémissements de Fitnet ; l'excès de mon amour m'a ravi le repos, et la douleur de ne pouvoir être réunie à toi m'empêche de sécher mes pleurs. »

BEHARIE.

Ode sur le retour du printemps, présentée au sultan Mahmoud-Khan.

« Le souffle du Newrouz (1) a atteint le bosquet de roses. Le printemps est venu, et les traces de la perfection et de la puissance de Dieu ont encore été manifestées. Le zéphyr de l'abondance a donné naissance aux fleurs du parterre : les boutons du rosier se sont épanouis avec plaisir ; les fleuves ont cessé d'être immobiles. Les approches du printemps ont rendu à chacun la joie et la gaité ; et la rose, entr'ouvrant ses lèvres pour sourire, a rendu au rossignol ses chants passionnés. Le printemps a dressé dans les prairies un banquet dont la somptuosité rappelle la magnificence des festins de Djem (2) ; le narcisse a repris dans sa main une coupe d'or, et sur le bord des plates-bandes, les tulipes ont été alignées comme des flacons au col allongé. En contemplant cette fête, tous les cœurs ont été embaumés des suaves parfums qui s'exhalaient des fleurs. Le narcisse a rouvert ses yeux appesantis par le sommeil ; le jasmin s'est suspendu aux branches du cyprès ;

(1) 1^{er} jour du mois de ferverdin, correspondant au 21 mars.

(2) Quatrième roi de la dynastie de Pichdadiens.

la fortune de l'amant s'est réveillée, car la saison qui amène le plaisir est arrivée.

» Si le souffle du vent printanier a donné une nouvelle vie à toute la création, il a fait mûrir aussi sur le palmier de mon calem le fruit d'un gazel.

» O Fitnet! des lignes couleur de musc ont été tracées sur tes joues vermeilles : qui a pu les contempler, a cru voir de l'ambre gris répandu sur du feu. A l'aspect du visage, semé de gouttes de sueur semblables à des perles, de cette jeune beauté, rejeton de l'arbre du jardin de la grâce, la rose a été couverte de honte et de confusion. Non, on ne peut échapper à la griffe de son amour, et l'oiseau de mon cœur a été ravi par le faucon de son œil. La nouvelle de l'éclat de ses joues et de ses boucles de cheveux, apportée au parterre de roses par le souffle du zéphyr, a fait languir le narcisse et rougir de dépit la rose et la tulipe. Depuis qu'il a pu dérober un baiser sur la joue, couverte d'un léger duvet, de cette beauté à la taille élancée, le jeune plant du jardin de notre espérance s'est couvert de feuilles et de fruits.

» Le calem éloquent est-il une mine, un océan? je ne sais; mais pour célébrer le roi du monde, il a répandu perles et bijoux. Le souverain du siècle, le sultan Mahmoud-Khan, brillant des plus belles qualités, est devenu le souverain le plus redoutable du monde. Ce monarque des sept climats compte parmi ses esclaves le Faghfour et le Khakan. Ses vertus peuvent le faire comparer à Alexandre et à Darius; que dis-je? il est plus puissant que Darius, car Khosrew (1) et Is-

(1) Cosroës.

fendiar (1) se font un honneur de garder sa porte. Les rayons lumineux de sa majesté ont embrasé le ciel et la terre, et l'astre étincelant de sa splendeur éclaire le firmament de la puissance et du bonheur. Chaque jour, pour avoir l'honneur de lui baiser les pieds, le soleil étend sur son passage le tapis de ses rayons. Sous son règne, les cœurs sont à l'abri des vicissitudes du siècle, car sa clémence est un puissant palmier qui ombrage le jardin de roses du monde. Sous son règne, le lion, devenu le gardien du désert, se mêle aux jeux des gazelles et se réfugie dans la même tanière.

» C'en est assez, Fitnet, retiens le cours de tes paroles; borne-toi à faire des vœux pour le souverain, dont les louanges sont au dessus de toute description. Puisse l'Eternel, lui accordant la puissance et la gloire, conserver jusqu'au jour du jugement dernier sa personne au trône et à la couronne dont il est l'honneur. Puisse-t-il, dans le brillant parterre de la royauté, être toujours souriant comme une rose nouvellement épanouie. En récitant ces vers, l'hiver a fini, et le printemps est arrivé. »

CHARLES SCHEFFER.

(1) Fils de Kichsasp, l'un des héros les plus vaillants de la dynastie de Pichdadiens.

Il a fallu du temps pour que la vérité fit jour sur l'œuvre de la civilisation égyptienne. Il y a douze ou quinze ans que MM. Michaud et Poujoulat étaient les seuls écrivains en France qui jugeassent à sa valeur l'édifice menteur élevé à grand bruit sur les bords du Nil ; aujourd'hui l'œuvre égyptienne est appréciée pour ce qu'elle vaut. Nous avons sous les yeux quelques pages d'un voyageur, M. Le Bron de Vexela, sur la civilisation égyptienne ; on les lira avec plaisir.

ESQUISSE

DE LA

CIVILISATION ÉGYPTIENNE.

On ne cesse d'écrire sur l'Egypte, l'Europe ne peut détourner ses regards de la vallée du Nil ; les antiques souvenirs qui se rattachent au berceau de la civilisation, les efforts si récents de son nouveau maître , le grand pacha Méhémet-Ali , pour

rendre à cette contrée fameuse une partie de son ancienne splendeur, pour en faire de nouveau la lumière de l'Orient et l'arbitre des destinées du monde, les débats dont elle a été le sujet entre les deux seules puissances européennes qui puissent se disputer sérieusement la suprématie sur tous les points du globe : voilà , sans doute de puissants motifs pour appeler l'attention du monde, pour attirer les pas des voyageurs, et les raisons ne manquent pas de justifier les plus magnifiques projets, de répandre partout les plus légitimes espérances. Rien ne vient forcer à la sobriété les imaginations luxuriantes et vagabondes, on peut tout se promettre et même tout se permettre sans crainte jamais d'aller au delà du possible, sinon du réel, dans le récit qu'il est permis d'entreprendre, des merveilles accomplies et à accomplir dans cette terre promise de la civilisation. — Nous le disons à regret, mais notre sincérité nous en fait un devoir impérieux, l'Egypte, envisagée au point de vue que nous offrent son passé et sa résurrection surprenante à la voix et sous la vigoureuse étreinte du vieux pacha, l'Egypte, ainsi envisagée, n'est qu'un mirage trompeur; les déceptions cruelles attendent les peuples et les individus qui, dans le présent du moins, fonderaient quelques espérances de relations utiles avec ce malheureux pays. Car il est bien mort, il n'est pas seulement endormi : le galvanisme peut bien agiter des muscles privés de vie ; vus de près, ces phénomènes ajoutent une horreur nouvelle à l'impression que cause la vue du cadavre ; ils font prendre en un profond dégoût ces merveilleux secrets de l'empirisme dont l'esprit s'est frappé seulement à distance. Les souvenirs que nous allons retracer sont l'impression vraie,

la reproduction exacte du néant que nous avons trouvé en Egypte. Nous avons visité cette contrée avec le désir d'y rencontrer un refuge pour les hommes de bonne volonté, dont la vieille Europe, dans sa stupidité servile, est tellement embarrassée qu'elle ne songe plus qu'à se fortifier contre eux, sauf à les exposer bientôt elle-même sur les bords de ses fleuves. Nous pensions que ces enfants, déshérités pour la plupart, pouvaient tourner leurs espérances vers l'Egypte, recevoir d'un homme de génie une direction utile à l'humanité, et recueillir ainsi le fruit de leurs courageux efforts. Ces espérances sont illusoires, et si l'on avait besoin d'une nouvelle preuve de l'impuissance des gouvernements despotiques, excepté dans l'érection des monuments de leur oppression et dans la désolation à laquelle ils condamnent les contrées qu'ils ont la prétention de régénérer, il suffirait de rappeler l'éclair nouveau qui vient de disparaître aux bords du Nil sur le monceau de fange où s'enfoncent les pyramides.

Le voyage d'Alexandrie au Caire est la chose la plus ennuyeuse et la plus pénible, sans les illusions de la poésie : on cherche vainement les bords fleuris du Nil. On ne trouve, en remontant ce fleuve, que le spectacle hideux de la plus affreuse misère. Les villages égyptiens sont construits en briques sèches ; les antres dont ils se composent ont, pour toute ouverture, un trou d'environ deux pieds de haut qui donne entrée à la famille du *fellah*, c'est le nom que porte, dans le pays, le cultivateur, race exploitée par le gouvernement et par les classes privilégiées, naturellement étrangères ou oppressives. Les cloaques pestilentiels dont nous venons d'esquisser l'extérieur ne renferment pour tout meuble qu'une mauvaise

natte. Les ustensiles de ménage sont une cruche à eau, quelques pots en terre, et une pipe pour le chef de la famille. Autour de ces habitations, point d'ombrage pour garantir des ardeurs du soleil, point de verdure pour reposer la vue, si ce n'est çà et là quelques groupes de palmiers.

Le fellah se nourrit de pain non fermenté, lourd, mal cuit, composé de farine de dourah, de maïs, de lentilles ou de fèves. Des dattes, du poisson conservé dans le sel, beaucoup de végétaux crus, oignons, poireaux, concombres, la canne à sucre, la mauve et le chardon, viennent compléter et varier ses ressources alimentaires; mais il n'a pour boisson que l'eau du Nil, qui n'est jamais limpide : à cela près, on peut remarquer que la nature ne demande qu'à être prodigue envers les habitants.

Les villages qui bordent le Nil sont infestés de prostituées : cette lèpre compromet au plus haut degré la santé de la population tout entière, et lui donne un aspect tellement repoussant que les voyageurs, avant de quitter Alexandrie, s'arrangent pour éviter tout rapport avec les localités qu'ils traversent.

Lorsque je fis le voyage d'Alexandrie au Caire, j'avais pour compagnon de voyage un jeune militaire parti de l'état-major de la place de Paris pour aller mourir, quelques années plus tard, en Abyssinie. Il avait conquis son grade d'officier pendant les journées de Juillet. Un saint-simonien, deux commis voyageurs, un jeune Gascon, dont toute la fortune consistait en un projet de finance qu'il comptait bien faire accueillir par le pacha d'Egypte, complétaient notre caravane.

Nous avons fait nos provisions ; chacun devait prendre part aux travaux de la cuisine selon sa capacité, mais l'apôtre de Saint-Simon ne songeait guère à sortir de ses méditations profondes ou de son délicieux *far niente*. Les commis voyageurs ne se faisaient aucun scrupule de dormir tout à leur aise, le financier en herbe n'eût pas voulu pour beaucoup quitter son précieux portefeuille, et toute occupation étrangère à ses travaux était par trop indigne de lui. L'heure du dîner avait seule le privilège de faire naître entre tous les membres de la société une louable émulation, et les préparatifs culinaires menaçaient de retomber pendant tout le voyage sur le jeune officier d'état-major et sur moi. Le second jour, nous prîmes pour aide de cuisine toute notre provision de poivre, dans l'espoir assez fondé qu'il viendrait enflammer le zèle en même temps que le gosier de nos compagnons de voyage. Ceux-ci comprirent la parabole, nous eûmes pour assaisonnement le spectacle burlesque des plus étranges grimaces.

Les jours suivants, le saint-simonien, les commis marchands et le financier lui-même se montrèrent, jusqu'au terme du voyage, des modèles d'exactitude dans l'exercice de leurs fonctions culinaires; mais bien nous en prit, pour exciter le zèle de nos compagnons, d'avoir recours aux stimulantes épicées.

Notre voyage dura neuf jours, nos marins se jetaient souvent à l'eau pour gagner le rivage et de là remorquer la barque à l'aide d'une corde. Nous suivions la route où nous avait précédés la *Contemporaine*, et à la vue de ces hommes n'ayant d'autre vêtement qu'une chemise bleue roulée sous

les bras, je ne pouvais m'empêcher de me représenter les pudiques impressions de l'illustre voyageuse.

Le troisième ou le quatrième jour de cette ennuyeuse navigation, le vent opposait un obstacle insurmontable à notre frêle barque, et j'étais allé à terre, près du village de Neghillé, tirer quelques oiseaux de proie ; la curiosité me conduisit auprès d'une habitation de fellah. Une femme, jeune encore, mais dont les traits portaient l'empreinte de la souffrance et de la misère, avait retiré l'inamovible toile qui, dans ce pays, dérobe aux regards tous les visages féminins. Elle était dans une préoccupation telle que je me trouvai près d'elle sans qu'elle se fût aperçue de mon approche. Je me plaisais à observer ses traits, lorsque je la vis tout à coup s'apercevoir de ma présence ; choquée de se trouver, le visage découvert, en face d'un homme et surtout en face d'un Européen, elle prit en toute hâte l'extrémité de son unique vêtement, le releva pour s'en cacher le visage, et aussi excentrique dans l'expression que dans le déplacement du sentiment de pudeur dont elle était animée, elle m'accabla d'un déluge de cris qui devaient être des injures. La prudence et surtout le désir de ne pas prolonger davantage l'embarras de cette pauvre femme dut me faire éloigner promptement. Je ne pouvais plus l'apercevoir que j'entendais encore les malédictions qu'elle me jetait. Arrivé sans encombre auprès de mes compagnons, le *reis* ou patron de la barque, auquel je contai mon aventure, parut se trouver fort heureux que le calme nous permit de reprendre notre voyage ; il me félicita d'être revenu à bord sain et sauf : « Nous n'en aurions pas été quittes pour la peur,

me dit-il, si le temps nous eût obligés de passer la nuit en cet endroit. »

Le neuvième jour écoulé depuis notre départ d'Alexandrie, nous débarquâmes au village de Boulac. Des ânes nous transportèrent de là dans la capitale de l'Egypte. Arrivé au Caire, dans l'horrible quartier Franc, nous ne trouvâmes, pour nous recevoir, qu'une mauvaise auberge ; le seul hôtel présentable était en ce moment rempli de voyageurs...

Le lendemain de mon arrivée au Caire, j'allai faire une visite au consul général de France, M. Mimaut, pour qui j'avais une lettre d'introduction; il me reçut avec cette affabilité, cette courtoisie qui lui était naturelle. Je trouvai chez lui le brave général Soliman, auquel je fus immédiatement présenté.

Véritable type de l'officier de cavalerie légère de l'Empire, le général, ayant appris que j'avais fait les campagnes de 1813 et 1814, me témoignale desir de revenir avec moi sur les dernières guerres de la grande armée.

« Mes amis viennent me voir au vieux Caire dans la matinée, me dit-il, nous déjeûnons à onze heures, vous serez le bienvenu toutes les fois que vous me ferez l'honneur de vous joindre à eux. » J'acceptai avec bonheur une invitation si cordiale, qui rappelait tout à fait l'officier français sous l'uniforme du général arabe.

M. Hamont, directeur de l'Ecole vétérinaire située au village d'Abouzabel, environ à quatre lieues du Caire, aurait reçu ma visite un peu plus tard : par un heureux hasard, je le rencontrai, le jour même, au café Grec. Ses manières sans prétention, une franchise toute militaire, me plurent beaucoup

dans sa personne. J'acceptai sans façon l'invitation cordiale qu'il m'adressa, d'aller passer quelque temps chez lui, et bientôt je fus installé à Abouzabel.

M. Hamont, de retour en France depuis quelques années, a montré, dans son livre de *l'Egypte sous Méhémet-Ali*, une connaissance approfondie des populations et du gouvernement de cette contrée. Son ouvrage renferme sur l'agriculture, l'industrie et l'instruction publique, qui pouvaient lui devoir beaucoup, des considérations étendues, que nous avons été heureux de trouver pour la plupart conformes à nos propres impressions.

L'Ecole vétérinaire dirigée par M. Hamont était, à cette époque, contiguë à l'Ecole de médecine, sur la lisière du désert, près du village d'Abouzabel, elle renfermait environ deux cents jeunes Egyptiens. Parfaitement tenue sous le rapport de l'ordre établi dans les travaux, et de la propreté qui régnait dans toutes les parties de l'établissement, elle formait un contraste saisissant avec ce que je rencontrais de création indigène. Les cours de l'amphithéâtre et les leçons pratiques sur les chevaux, données par M. Hamont avec une admirable clarté, excitaient chez les élèves une attention soutenue dont j'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'émerveiller. N'est-il pas constant que les populations égyptiennes ont conservé leur aptitude pour la culture des sciences et des arts, et que les indignes traitements qu'elles reçoivent de la part de leurs maîtres sont l'unique cause de l'abrutissement qui semble, jusqu'à un certain point, excuser le mépris sous lequel on les fait succomber? Dans un établissement renfermant un nombreux personnel tiré de la classe des fellahs, habituée de jeu-

nesses au régime du bâton inventé par les Turcs, leurs dominateurs, devais-je m'étonner des heureux résultats d'une discipline qui n'avait rien de dégradant pour l'espèce humaine? Le fait est que des punitions peu nombreuses, infligées par l'ordre du directeur, et, la plupart du temps, quelques paroles dignes et sévères, suffisaient pour faire rentrer les élèves dans le devoir, et exciter le zèle et l'émulation parmi eux. Si cette école n'eût pas été seulement une exception formant contraste avec quelques autres institutions, le gouvernement de Méhémet-Ali aurait pu à juste titre s'en faire un véritable sujet d'orgueil.

M. Hamont vivait isolé, il consacrait tout son temps à la prospérité de l'école. Le soir seulement nous montions à cheval et nous chassions pendant une heure. Je me rappelle les témoignages de joie d'un compagnon fidèle qui nous accueillait au retour. C'était un grand et beau lion qui se promenait majestueusement dans toute l'étendue de l'établissement: il était d'une grande douceur, soumis à son maître; il le caressait et jouait avec lui comme un chien: mais son antipathie pour les femmes se manifestait par une mauvaise humeur dont les témoignages consistaient en un sourd rugissement. Un jour, à la promenade dans le jardin, M. Hamont montre à son lion le vieux jardinier, qui, le dos tourné, s'occupait paisiblement de son travail. Le lion marche doucement vers l'Arabe et lui pose à l'improviste ses deux énormes pattes sur les épaules. Le vieux jardinier, dans son épouvante, croyant voir le lion tout prêt à le dévorer, s'écria: « Allah! ne ferai-je plus d'enfants? » Cette exclamation, dans un semblable moment, nous fit beaucoup rire, M. Hamont et moi. Je sus

combien elle était caractéristique. L'unique ambition du fellah est d'arriver à la reproduction de sa misérable espèce; les vieillards eux-mêmes font un grief de leur stérilité aux femmes qui pourraient, avec beaucoup plus de raison, les taxer d'impuissance. Leur âge ne les empêche pas d'épouser autant de jeunes filles qu'ils en peuvent nourrir. Sur un signe de son maître, le lion abandonna les épaules du vieillard et revint à nous.

Mon séjour à l'école d'Abouzabel me permit quelques excursions dans le désert; j'allais y chercher des souvenirs de ma famille et de ma patrie, je jetais les yeux sur l'horizon immense qui se déroulait devant moi. Mon imagination dessinait à mes yeux le paysage natal, des lacs, des clochers, des villes entières, au moment où j'étais le plus loin de la réalité: je voyais passer des caravanes; ces longues files de chameaux, wagons du désert, chargés de marchandises et de voyageurs, ramenaient à ma situation présente le cours de mes idées. Là j'étais en dehors de cette civilisation si remplie d'entraves, que les hommes recherchent pourtant, car ils n'ont pas été créés pour vivre dans l'isolement les uns des autres; dans le désert, je goûtais les charmes de la solitude; mon âme s'élevait jusqu'à mon Créateur; je cherchais dans la grandeur infinie l'espérance et l'énergie que nous inspire la contemplation de l'œuvre divine.

Le vent du sud-ouest, en arabe *khampsin* (cinquante), parce qu'il souffle au printemps dans la cinquantaine qui suit l'équinoxe, vint me chasser du désert; sous son influence, l'horizon prend une teinte sombre, l'air est chaud et se fait sentir par bouffées. L'impression qu'il produit peut se com-

parer à celle où nous expose le voisinage d'une fournaise ardente : tout ce qui a vie tombe dans un état d'abattement profond : les plantes se dessèchent. Le lion de mon hôte, habituellement si gai, se tenait haletant auprès de son maître, comme s'il eût été menacé de suffocation.

Ce fut sous l'impression de cette atmosphère que je reçus un jour, vers les onze heures du matin, un message du ministre de la guerre, Kourchid-Pacha, qui m'invitait à me rendre immédiatement au ministère ; j'aurais bien voulu retarder mon départ, mais l'ordre qui m'était remis par un officier de la garde, ne me le permettait pas. Il fallait faire quatre lieues à travers le désert ; je dus partir à cheval et au pas, et sur ma route je trouvai pour toute oasis une mauvaise baraque pompeusement décorée du titre de café. Un banc en briques, recouvert d'une natte, entourait la salle, au milieu un bassin d'eau fraîche, et dans un coin deux Arabes occupés à faire chauffer le café des voyageurs : voilà le paradis ouvert à ceux qui viennent de traverser la fournaise ardente du désert.

Un vieillard, couvert de vêtements arabes, et laissant tomber sur sa poitrine une longue barbe blanche, attira mon attention par la dignité de ses manières, et par le feu de son regard. Je le considérai avec une respectueuse bienveillance, dont il s'aperçut, car il m'adressa la parole, et me dit en français : « Le *khampsin* a dû vous fatiguer beaucoup. » Mon étonnement fut grand d'entendre s'exprimer ainsi un simple fellah. Je m'approchai de lui, presque revenu de mon malaise, et je lui dis que nulle part la chaleur ne m'avait jamais donné l'accès de fièvre brûlante que je venais d'éprouver, quoique j'eusse longtemps habité les Indes orientales. « L'état de souf-

» France dont vous vous plaignez est le lot habituel du fellah,
» me dit-il ; ajoutez à ce tourment le dénûment le plus complet, les maladies engendrées par la misère, le bâton sans
» cesse levé sur lui par ses oppresseurs ; vous vous ferez une
» idée du sort des populations égyptiennes. Le fellah souffre
» depuis sa naissance jusqu'à sa mort. » Je lui marquai mon
étonnement qu'un Arabe osât s'exprimer ainsi, et que la langue française lui fût aussi familière. Il me dit en souriant :
« Si la curiosité et un peu de loisir vous ramènent quelque
» jour auprès du vieux fellah, vous pourrez entendre son histoire. »

LE BARON DE VEXELA.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Chapitres.	Pages.
Lettre de M. Poujoulat à l'auteur.	I
Préface.	V
I ^{er} . Plan de l'ouvrage; esquisse de l'histoire de Beyroul.	1
II. Importance commerciale de Beyroul; causes qui l'ont amenée.	8
III. Description de Beyroul.	14
IV. Campagne de Beyroul.	34
V. Suite de la campagne de Beyroul. Le bois de pins. Saint-Georges. Le lazaret, colline de Saint-Dimitri.	45
VI. Produits du pays. Revenus publics. Prix des denrées.	54
VII. Mœurs des habitants.	61
VIII. Mœurs des femmes musulmanes.	80
IX. Mœurs musulmanes, poésie, musique, sciences.	93

Chapitres.	Pages
X. Caractère des Musulmans, fanatisme, miracle des Grecs, fatalisme, préceptes religieux, ruse des femmes, mendicité.	105
XI. Mœurs des chrétiens; ils sont supérieurs aux musulmans; leur position malheureuse, malgré les recommandations de Mahomet.	120
XII. Suite des mœurs chrétiennes; elles diffèrent peu de celles des musulmans. — Costume des femmes. — Adoption de coutumes orientales. — Préjugés. — Parcimonie. — Ruses pendant les dîners. — Richesse publique. — Manie de bâtir. — Mariages.	129
XIII. Autorités turques, leurs principes et règles de justice. — Vices de l'administration.	138
XIV. Langue et littérature arabes.	151
XV. Industrie des habitants de Beyrouth. — Leur ignorance et leur maladresse. — Ils ne sont pas encouragés. — Culture du mûrier pour la soie.	165
XVI. Premier commerce des Français en Syrie. — Institution des consuls, ceux de Beyrouth ont défendu les intérêts nationaux contre les Égyptiens. — Désagréments de la charge de consuls.	174
XVII. Distinction entre les consuls, vice-consuls et agents. — Abus survenus, en Syrie, par la nomination de quelques rayas à ces places.	186
XVIII. Interprètes, chanceliers, drogmans-auxiliaires, censeaux magasiniers et autres employés.	193
XIX. Commerce de Beyrouth, son importance, moyens de l'étendre quant à la France.	200
XX. Question entre Beyrouth et Damas pour le plus grand avantage des établissements commerciaux européens. Raisons en faveur de Beyrouth.	223
XXI. Commerce de Damas; raisons en faveur des établissements qui se formeraient dans cette ville.	234

Chapitres.

Pages.

XXII.	Antiquités de Beyrout, de ses environs. — Source de la rivière de Beyrout. — Ruines de Balmarcodi (<i>Deir el-Qalda</i>).	241
XXIII.	Bas-reliefs et inscriptions du Nahr el-Kelb (Rivière du Chien).	254
XXIV.	Description du Liban, appelé montagne druse. — Division par districts. — Population. — Avénement de la maison Chehab. — Constitution.	272
XXV.	Histoire naturelle du Liban et des environs de Beyrout.	287
	Appendice.	309
	Extrait d'un Mémoire sur la mer Rouge et la mer des Indes.	310
	Le chameau des caravanes et le dromadaire de course.	361
	Poésie turque. — Fitnet, femme-poète du XVIII ^e siècle.	386
	Esquisse de la civilisation égyptienne.	393



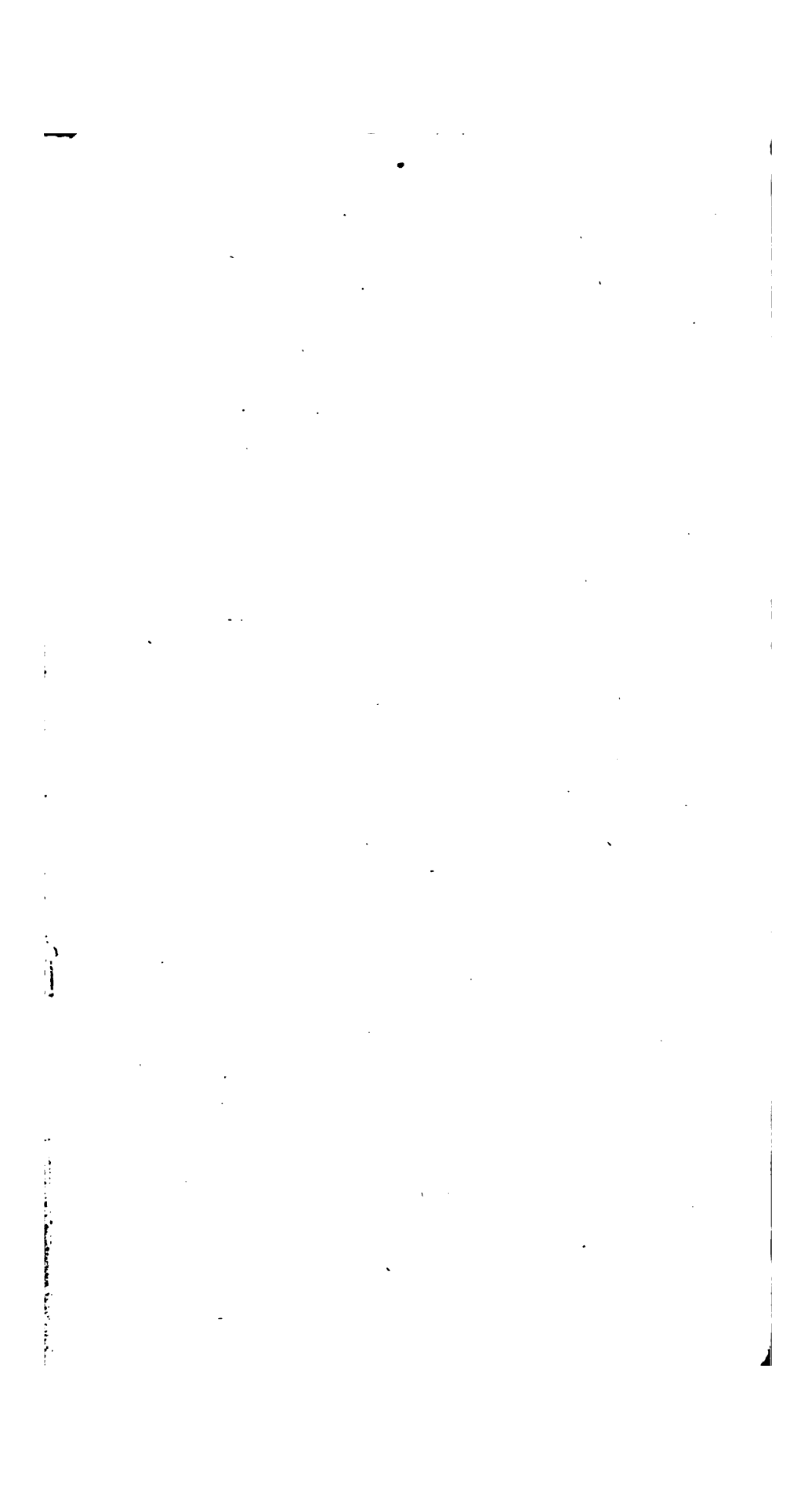
FAUTES A CORRIGER.

TOME PREMIER.

Pages	vii, représentée en France,	lisez	francs.
22,	ces bésaces,		ses.
25,	chandeliers (meaara),		(menara).
»	palais de Takhereddin,		Fakhereddin.
35,	chute de Takhtewouan,		Takhterouan.
38,	bâtir un Berd,		Berdj.
»	par la nature,		sa nature.
»	une pièce,		prise.
43,	de société biblique,		de la société.
48,	nommée <i>el Khode</i> ,		<i>el Khodr</i> .
53,	note. Voyez tome II, p. 317.		Voyage, t. II.
56,	de la voie de Syrie,		de la soie.
78,	note. D'une femme (à Maur),		(à Maroc).
87,	<i>tella Kari</i> ,		<i>tellal kari</i> .
»	<i>Zembara rechelebis</i> ,		<i>tchelebis</i> .
»	par des <i>marnés</i> ,		<i>maanés</i> .
104,	Le Koran nous l'apprendrait,		nous l'apprend ainsi.
155,	M. V.-J. Mariel,		Marcel.
158,	on enverrait une lettre,		un lettré.
161,	avaient été consultées,		consultés.
69,	assez grossière que produisait,		qu'il produisait.
178,	les capitations,		capitulations.
181,	et les réglemens de Beyrouth,		réglemens subséquents
187,	il n'y aurait lors,		alors.
188,	qui la leur ont fait,		la leur a.
189,	les limites que pouvait,		pourrait.
195,	je décidais alors à corrompre,		de corrompre.
»	consul à Jérusalem,		premier drogman à
			Alexandrie.
203,	dans mes premiers chapitres,		précédents.
217,	il serait possible qu'en,		possible que.
229,	spéculateurs de Japhet,		Saphet.
237,	foires de Chipzig,		Leipsick.
256,	M. Leirgue,		M. Lévigne.
»	constaté sur les cieux,		les lieux.

Pag. 265, que j'ai l'honneur,	<i>lisez</i> j'ai eu.
275, fils de Nelek el Naaman,	Mélek.
» par la suite du Liban,	au Liban.
276, 55,000 catholiques,	4,000 catholiques.
» du chouff à Dgébal.	Dgebeil.
» 10,050 Druses,	11,050.
277, latitude du Meth,	Metn.
279, l'émir Khalib,	Khalil.
280, aglini,	aqlim.
285, droit d'ambition,	d'aubaine.
286, les rênes de gouvernement,	les rênes du.
289, les figues, les pigeons,	les pignons.
290, <i>note</i> . Dans son asophage,	oesophage.
291, bien des personnes n'ont,	m'ont.
292, des curieux visitait,	visitant.
295, la cicatrice est fermée,	formée
» zing,	zinc.
296, le Khoz,	Hhoz.
298, le Damas,	le Daman









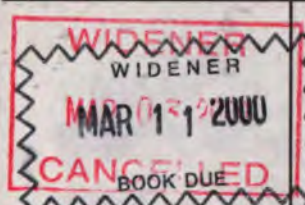


3 2044 010 031 086

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413



Please handle with care.
Thank you for helping to preserve
library collections at Harvard.